

École doctorale de l'EHESS

Centre Georg Simmel (UMR 8131)

Thèse de Doctorat

Discipline : Droit et Sciences sociales

Nour Benghellab

**Du modernisme juridique chez Carl Schmitt  
De la fiction à la mythopoïèse**

Thèse dirigée par : Rainer Maria KIESOW

Date de soutenance : le 24 novembre 2023

- Rapporteurs
1. Ninon GRANGÉ, Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis
  2. Alejandro LORITE ESCORIHUELA, Université du Québec à Montréal

- Jury
1. Ninon GRANGÉ, Université paris 8 Vincennes-Saint-Denis
  2. Alejandro LORITE ESCORIHUELA, Université du Québec à Montréal
  3. Paolo NAPOLI, École des Hautes Etudes en Sciences Sociales (Paris)
  4. Vincent FORRAY, Sciences Po-Paris
  5. Rainer Maria Kiesow, École des Hautes Études en Sciences Sociales



## Sommaire

<b>Introduction générale .....</b>	<b>1</b>
<b>Tour d'horizon : Carl Schmitt dans la littérature .....</b>	<b>9</b>
<i>1 — Prémisses : Les premiers pas de Carl Schmitt .....</i>	11
<i>2 — Les apologistes strictes.....</i>	24
A — Armin Mohler .....	25
B — Alain de Benoist .....	28
C — Julien Freund.....	30
D — Synthèse.....	32
<i>3 — Les apologistes charitables .....</i>	33
A — George Schwab .....	33
B — Joseph W. Bendersky .....	37
C — Synthèse.....	40
<i>4 — Les Critiques courtois .....</i>	40
A — Chantal Mouffe .....	41
B — Jean-François Kervégan .....	42
C — David Dyzenhaus .....	43
D — Ellen Kennedy .....	45
E — Slavoj Žižek .....	46
F — Synthèse .....	48
<i>5 — Les Critiques hostiles .....</i>	49
A — Stephen Holmes .....	49
B — Ingeborg Maus .....	51
C — Cités.....	52
a — Yves Charles Zarka .....	52
b — Jean-Pierre Faye.....	54
c — Denis Trierweler.....	56
D — Synthèse.....	56
<i>Conclusion .....</i>	58
<b>Révolution conservatrice.....</b>	<b>59</b>
<i>1 — Le Conservatisme.....</i>	59
<i>2 — La Révolution conservatrice .....</i>	63
<i>Conclusion .....</i>	69
<b>Du modernisme.....</b>	<b>71</b>
<i>1 — La Crisolologie .....</i>	71

<i>2 — Des modernes à la Modernité : La modernité en ses temps</i> .....	72
A — Le moderne du Moyen-âge à la Renaissance .....	73
B — Les Lumières.....	77
C — Les Romantiques .....	79
D — Modernité, naissance en crise .....	80
<i>3 — De la modernité au modernisme</i> .....	81
A — New Modernist Studies .....	83
B — Du « modernisme » dans les humanités.....	86
<i>4 — Du modernisme juridique</i> .....	92
<i>5 — Du modernisme sociopolitique</i> .....	99
<i>Conclusion</i> .....	107
<b>Fiction</b> .....	<b>109</b>
<b>Schattenrisse</b> .....	<b>115</b>
<i>1 — Wilhem Ostwald</i> .....	123
A — Du monisme chez Haeckel .....	124
B — De l'énergétisme .....	130
C — De la critique wébérienne .....	136
D — De la critique schmittienne .....	140
<i>2 — Walther Rathenau</i> .....	144
A — Robert Musil .....	146
B — Les Sécessions .....	151
C — De la légalité esthétique .....	155
<i>3 — Godefroy de Bouillon</i> .....	160
A — Berlin — 1907 .....	161
B — Neutralisation du Kaiser .....	163
C — État neutre, obligation de droit international .....	168
D — Godefroy en Palestine .....	170
<i>4 — Mon Frère</i> .....	172
A — Nietzsche-Archiv .....	173
B — Humain non humain .....	176
C — Le technopositivisme.....	178
D — La tyrannie des valeurs.....	180
<i>5 — Richard Dehmel</i> .....	184
A — L'art contre l'art pour l'art .....	185
B — L'art contre le politique .....	188
C — L'art par le droit .....	190

<i>6 — Herbert Eulenberg</i> .....	191
A — Schattenbilder comme pédagogie .....	193
B — Romantisme politique.....	197
<i>7 — Pépin le Bref</i> .....	198
A — La querelle des historiens .....	199
B — Collectivisme et individualisme.....	201
C — Le collectivisme n'est qu'un occasionalisme .....	203
<i>8 — Wilhelm Schäfer</i> .....	206
A — Le protecteur.....	207
B — Le poète comme ordonnateur.....	211
C — La victoire de la mode .....	213
<i>9 — Eberhardt Niegeburth</i> .....	215
A — Nietzsche ou la Grande expérience de l'attentisme .....	216
B — L'aphorisme .....	218
<i>10 — Anatole France</i> .....	219
A — Le prince de la littérature française en Allemagne .....	220
B — L'occasio .....	222
C — La ruine du scepticisme .....	224
<i>11 — Thomas Mann</i> .....	227
A — De l'admiration à la haine .....	227
B — The Law of Fashion.....	229
C — Contre l'individu .....	231
<i>12 — Fritz Mauthner</i> .....	234
A — Les portes de la vérité .....	234
B — Le silence comme philosophie.....	238
C — Littéralité comme source de droit .....	240
<i>Conclusion</i> .....	242
<b>Die Buribunkens .....</b>	<b>249</b>
<i>1 — Préambule</i> .....	251
<i>2 — Le pastiche</i> .....	255
A — Histoire du pastiche.....	258
B — Le paratexte.....	262
C — Présence et absence .....	265
<i>3 — Méditations philosophiques</i> .....	268
A — Hegel .....	270
B — Kierkegaard.....	281
C — Par-delà de Hegel et de Kierkegaard.....	288

<i>Conclusion</i> .....	297
<b>Conclusion générale</b> .....	<b>303</b>
<b>Bibliographie</b> .....	<b>313</b>

## Introduction générale

*Le visible est la manifestation de l'invisible*

Maurice Denis, Cartel du « Christ Vert »

Musée d'Orsay

L’œuvre de Carl Schmitt a été largement revisitée, critiquée, commentée et (ré-)interprétée.<sup>1</sup> Et ce que d’aucuns ont interprété comme un gain (ou un regain) d’intérêt pour la pensée schmittienne ne semble n’être ni un gain, ni même un regain. En effet, le juriste s’attire très tôt commentaires et critiques de la part de ses contemporains et c’est avec une relative constance qu’il est lu, commenté et critiqué depuis. Le présent projet entend faire un pas de côté au regard des lectures dominantes, afin de s’y intéresser comme un acteur, mais surtout un agent d’un *Zeitgeist* (un esprit du temps) spécifique, et ce, en débordant les limites de l’axe traditionnel conservateur-progressiste, qui malgré son utilité, ne nous permet pas d’appréhender ou d’expliquer certains phénomènes, hormis comme paradoxes. À cet effet, nous allons adopter une approche qui ne se pense pas sur cet axe, nommément le « Modernisme » tel qu’il en est venu à être défini par les *New Modernist Studies* (NMS). Nous reviendrons plus bas sur ce modernisme puisque cela constituera le cœur de notre cadre théorique.

Au préalable, nous allons revenir sur la littérature entourant Schmitt afin de dégager les types de lectures qui en sont faites et surtout les perspectives qui s’en dégagent afin de mettre en lumière certaines apories dans le traitement. Précisons que notre objectif final n’est pas tant de « dire » quelque chose sur Schmitt en soi et pour soi, mais plutôt de le voir comme un exemple, un cas d’école, d’une tendance culturelle et intellectuelle située et appartenant à une *Histoire* et à un temps, certes circonscrits, mais ayant informé et teinté la nôtre. Tendances qui sont déjà relativement bien

---

<sup>1</sup> Friedrich Balke rappelle l’usage qu’est fait de Carl Schmitt par certains des plus connus penseurs de gauche dont Michel Foucault, Judith Butler, Giorgio Agamben et Chantal Mouffe Friedrich Balke, « Carl Schmitt and Modernity » dans Jens Meierhenrich et Oliver Simons (eds.), *The Oxford handbook of Carl Schmitt*, New York ; London, Oxford University Press, 2016, p. 629-656 ; Giorgio Agamben, *Homo sacer: l'intégrale : 1997-2015*, traduit par traduit par Pierre Alféri et al., Paris, Seuil, 2016, 1376 p ; Chantal Mouffe, *The Challenge of Carl Schmitt*, London ; New York, Verso, 1999, 228 p.

documentées dans d'autres champs disciplinaires, mais qui semblent marginaux dans l'histoire de la pensée juridique.

En effet, si l'œuvre de Carl Schmitt n'a cessé d'être débattue tout au long du 20<sup>e</sup> siècle,<sup>2</sup> une vision, plus ou moins commune de Schmitt se dégage : il est (l')ennemi du libéralisme ; libéralisme dont les attributs différents, voire contradictoires, ne sont, eux, pas partagés par les commentateurs. Certains lui reprochent, d'autres recherchent son animosité envers le « libéralisme ».<sup>3</sup> Or, la présente étude entend s'écartier de ce débat, dans un premier temps du moins. En effet, comme nombreux de travaux sur Schmitt, ces commentaires sont axés sur l'interprétation des thèses des textes, autarciquement ou en dialogue avec d'autres auteurs — contemporains à Schmitt comme postérieurs.<sup>4</sup> Ils visent à identifier la subjectivité (intentionnalité) schmittienne, cette « conscience subjective » (*Cogito*) qui serait la sienne et qui transparaîtrait dans ses travaux — en dialogue ou pas.

Mais comme « no representations of consciousness are possible »<sup>5</sup>, nous nous dirigerons alors vers des objets, des méthodes plus propices à la *Darstellung* (représentation) dans laquelle se révélerait, ou plutôt dans laquelle nous révélerons, une certaine *Vorstellung* (idée) : ce sont ces « formes », « pratiques » et « performances », ces traces avec lesquelles se manifeste ce *Cogito* imaginant, pour mieux lui survivre et le dépasser. En effet, « la tendance immanente d'une œuvre, et par conséquent le critère de sa critique immanente, est la réflexion qui en est à la base, et dont sa forme est l'empreinte ». Et c'est bien cette empreinte que nous nous proposons de traquer. Pour Walter Benjamin, l'on « ne peut saisir l'empreinte empirique d'une idée à partir des

---

<sup>2</sup> Balke rappelle l'usage qu'est fait de Carl Schmitt par certains des plus connus penseurs de gauche dont Michel Foucault, Judith Butler, Giorgio Agamben et Chantal Mouffe F. Balke, « Carl Schmitt and Modernity », art cit ; G. Agamben, *Homo sacer*, *op. cit.* ; C. Mouffe, *The Challenge of Carl Schmitt*, *op. cit.*

<sup>3</sup> À titre d'exemples, voir Stephen Holmes, « Schmitt: The Debility of Liberalism » dans *The Anatomy of Antiliberalism*, Revised édition., Cambridge, Harvard University Press, 1996, p. 37-60 ; Chantal Mouffe, *On the Political*, 1ère édition., London ; New York, Routledge, 2005, 144 p ; Gopal Balakrishnan, « Introduction » dans *The Enemy: An Intellectual Portrait of Carl Schmitt*, London; New York, Verso, 2002, p. 1-10.

<sup>4</sup> Balke rappelle l'usage qu'est fait de Carl Schmitt par certains des plus connus penseurs de gauche dont Michel Foucault, Judith Butler, Giorgio Agamben et Chantal Mouffe F. Balke, « Carl Schmitt and Modernity », art cit ; G. Agamben, *Homo sacer*, *op. cit.* ; C. Mouffe, *The Challenge of Carl Schmitt*, *op. cit.*

<sup>5</sup> Fredric Jameson, *A singular modernity*, New York ; London, Verso, 2012, p. 53.

<sup>6</sup> Walter Benjamin, *Le concept de critique esthétique dans le romantisme allemand*, traduit par Philippe Lacoue-Labarthe, Paris, Flammarion, 2008, p. 123.

phénomènes médians, mais à partir de ses manifestations “extrêmes” », c'est-à-dire à partir des formes marginales que cette idée prend. En ce sens, explique Léa Barbisan, il faut comprendre que « c'est en traçant, d'un phénomène périphérique à l'autre, une silhouette dépourvue de centre mais identifiable, que les idées structurent le monde sensible »<sup>7</sup>. Dans cette perspective, c'est par les marges qu'un ensemble théorique peut être approché afin d'en dégager la silhouette.

Pour ce faire, il nous faut considérer autrement notre objet, à savoir Schmitt, et nous doter d'un corpus et d'une méthode de lecture qui permette de « lire autrement », de « révéler », de « découvrir », l'empreinte d'une pensée et la déchiffrer. La déchiffrer non pas pour en révéler « Le Sens Vrai », mais plutôt pour que nous puissions lui faire jeter une lumière différente sur notre objet comme sur ce que nous pouvons en tirer. En d'autres termes, nous allons nous tourner vers la « réécriture », ou plutôt la « relecture » des formes de la pensée schmittienne de telle façon à la lier au présent, afin de la remettre en relation avec notre présent, pour mieux saisir sa trace sur notre lieu et notre temps.

Ainsi, notre entreprise vise à remettre l'accent sur Schmitt comme producteur d'une pensée *critique*, donc déployant, construisant et proposant une mythologie alternative, et non pas de contribuer au débat sur Schmitt comme *critique* (ennemi) du libéralisme. Roland Barthes définit le mythe comme paroles.<sup>8</sup> Il précise, toutefois, qu'il ne s'agit certes pas de « n'importe quelle parole » et qu'« il faut au langage des conditions particulières pour devenir mythe »<sup>9</sup>. Néanmoins, « le mythe est un système de communication, c'est un message. On voit par là que le mythe ne saurait être un objet, un concept, ou une idée ; c'est un mode de signification, c'est une forme »<sup>10</sup>. Autrement dit, c'est la manière dont un discours est « proféré », indépendamment de son contenu « substantiel », qui lui donne sa qualité mythologique.

La mythologie schmittienne a, comme nous le verrons, nourri les imaginaires politiques et juridiques postmodernes, et sa *Darstellung* est dans les formes, et leur

---

<sup>7</sup> Barbisan Léa Barbisan, « Les métamorphoses de l'utopie. Walter Benjamin, d'une esthétique à l'autre », *Nouvelle revue d'esthétique*, 2016, vol. 17, n° 1, p. 32. Note 19.

<sup>8</sup> Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil, 2014, p. 211.

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> *Ibid.*

dialogue, qu'ont pris les textes schmittiens, comme empreinte de sa *Vorstellung*, et qui survit à cette dernière pour mieux s'en émanciper. Et cette Critique, nous soutenons, s'inscrit dans une période (et dans un courant ?), du tournant du 20<sup>e</sup> siècle, marqué par la prolifération de nouvelles approches et de nouveaux courants intellectuels, philosophiques, culturels, artistiques, politiques, économiques, etc.<sup>11</sup> Une prolifération due à un *Zeitgeist* marqué par un sentiment de crise généralisée de la modernité, et qui n'a certainement pas épargné la pensée juridique. Or, si Schmitt a été parmi les penseurs du droit qui se sont démarqués durant cette période, l'on s'est peu intéressé à sa pensée comme Critique typique de ce *Zeitgeist*, pris comme ensemble, et non pas comme lieu de confrontation entre groupements politiques qui ne sont ni du même lieu ni du même temps ; comme manifestation de cette crise de la modernité, et non pas seulement comme un antilibéral, réactionnaire ou conservateur, catégories qui comme nous le verrons sont loin d'être en mesure d'éclairer, d'éclaircir, le *Zeitgeist* qui nous intéresse ici.

Dans un premier temps, nous allons revenir sur les commentateurs/critiques de Schmitt d'avant Deuxième Guerre et ceux d'après-guerre : ceux de son temps et ceux du nôtre. À cet effet, nous allons faire un rapide tour d'horizon des premiers et nous pencher plus en détail sur les seconds parce que ce sont essentiellement leurs approches qui vont structurer nos lectures actuelles de Schmitt. Cette dernière littérature, traversée par diverses tendances, sera artificiellement divisée en quatre « familles ». Précisons, au préalable, que certains auteurs chevauchent plusieurs familles et que cette « classification » vise à organiser notre propos ici, mais ne saurait constituer une « sociologie » des schmittiens, et ne repose pas sur une telle sociologie. Cela étant dit, nous allons, ici, distinguer les *apologistes stricts*, les *apologistes charitables*, les *critiques courtois* et les *critiques hostiles*. Cette catégorisation nous permettra de mieux mettre en lumière les différents « usages » et critiques que l'on fait de ou adresse à Schmitt depuis une cinquante d'années, ce qui mettra aussi en lumière la manière dont la littérature en traite.

---

<sup>11</sup> Pamela L. Caughey (ed.), *Disciplining modernism*, Basingstoke ; New York, Palgrave Macmillan, 2009, 296 p ; Glenn Willmott, « Modernism, Economics, Anthropology » dans Pamela L. Caughey (ed.), *Disciplining modernism*, Basingstoke ; New York, Palgrave Macmillan, 2009, p. ; Michael LeMahieu et Karen Zumhagen-Yekplé, « Introduction : Wittgenstein, Modernism, and the Contradictions of Writing Philosophy as Poetry » dans Michael LeMahieu et Karen Zumhagen-Yekplé (eds.), *Wittgenstein and Modernism*, 1ère édition., Chicago ; London, University Of Chicago Press, 2016, p. 1-20.

Ce dernier aspect nous amènera, ensuite, à tirer des conclusions d'ordre méthodologique sur les traitements faits par la littérature. Nous constaterons, entre autres, que Schmitt est le plus souvent lu comme un « conservateur », avec plusieurs déclinaisons du conservatisme qui passe du fascisme (nazisme) à une forme de libéralisme nationaliste en passant par le « conservatisme révolutionnaire » qui est probablement l'étiquette par laquelle il est le plus souvent défini/perçu et donc lu. Cela nous amènera à nous interroger — tout comme cela fut le cas dans d'autres disciplines qui sont confrontées à l'étude de la période historique durant laquelle Schmitt émerge et construit (constitue) sa renommée, et dont l'entre-deux-guerres sera le dernier épisode — sur les catégories « conservateur » et « révolution » au travers desquelles il est lu.

Cette remise en question (cœur de notre problématique) nous amènera 1) à nous intéresser aux méthodes (interdisciplinaires) qui se développent (ont été développées) dans d'autres disciplines pour contourner les limites qu'implique la catégorie « révolution conservatrice » ainsi que d'autres problèmes liés à la classification sur l'axe conservateur-progressiste, auxquels d'ailleurs la thèse de la Révolution conservatrice prétendait aussi pallier. Ce faisant, nous allons introduire notre cadre théorique qui est celui du « modernisme », en tant que terme opposé à la « modernité », avec sa sociogénéalogie, ce qui nous permettra d'ancrer et d'aborder autrement le projet schmittien, nommément comme projet de mythopoïèse (création de mythes), celle-ci étant centrale à la critique moderniste de la modernité. Cela nous amène à notre question de recherche — qu'est-ce que le modernisme en droit (ou plutôt y a-t-il eu un modernisme en droit) ? — et à la réponse que nous entendons y apporter (hypothèse) — Schmitt est un exemple de modernisme juridique en raison non pas seulement des thèmes qu'il aborde (crise de la modernité), mais en raison des formes littéraires qu'il adopte dans sa production littéraire qui comme nous le verrons informe et enforme ses écrits, scientifiques, de jeunesse et ultérieurs.

La littérature schmittienne qui nous servira de point de départ est de type fictionnel. Or, comme ce corpus est étendu, bien que pour l'essentiel non publié par Schmitt, nous allons limiter notre étude à un moment charnière de la crise de la modernité telle comprise par les contemporains : la Première Guerre mondiale. Par

ailleurs, nous limiterons notre étude aux textes que Schmitt a fait publier et dont il a continué à faire la promotion tout au long de sa vie. Cela réduit le corpus à quatre écrits — «Drei Tischgespräche»<sup>12</sup>, «Der Spiegel» (1912); *Schattenrisse*<sup>13</sup>; «Die Buribunken»<sup>14</sup> —, mais nous ne traiterons que des deux plus longs (les deux derniers) puisqu'ils recoupent les thèmes et les formes des deux autres. Les chapitres d'analyse seront donc consacrés à ces deux textes dont la publication encadre la Première Guerre, donc l'évènement de bascule entre le long 19<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup> et le court 20<sup>e</sup>;<sup>16</sup> guerre qui transformera l'arrière-plan sociopolitique et économique qui informe la pensée schmittienne.

Les écrits fictionnels de Schmitt ont fait l'objet de peu d'études systématiques, notamment en français, mais depuis quelques années ils sont remis au goût du jour. Parmi celles-ci, «Über die satirischen Texte Carl Schmitts»<sup>17</sup>, publié en 1993, de Piet Tommissen, répertorie les principaux écrits fictionnels de Schmitt et présente le contexte biographique de leur écriture. En 1994, Ingeborg Villinger republie *Schattenrisse* et propose une lecture à la lumière de la ferveur catholique dont fait preuve Schmitt à la lecture de *Das Nordlicht* par Theodor Däubler.<sup>18</sup> Reinhard Koselleck décrit, dans *The practice of conceptual history : timing history, spacing concepts*, la nouvelle «Die Buribunken» comme «utopie négative» attaquant les fondements philosophiques (notamment de progrès) de la modernité, et donc comme

---

<sup>12</sup> Carl Schmitt, «Drei Tischgespräche», *Die Rheinlande : Vierteljahrsschrift des Verbandes der Kunstfreunde in den Ländern am Rhein*, 1911, vol. 21, n° 7, p. 250.

<sup>13</sup> Johannes Negelinus, mox Doctor, Carl Schmitt et Fritz Eisler, «Schattenrisse» dans Ingeborg Villinger (ed.), *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der «Schattenrisse» des Johannes Negelinus*, Reprint 2014., Berlin, Boston, De Gruyter, 2015, p. 11-68 ; Ingeborg Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der «Schattenrisse» des Johannes Negelinus*, Reprint 2014., Berlin, Boston, De Gruyter, 2015. Nous nous référerons uniquement à la rédition par Villinger pour la suite.

<sup>14</sup> C. S., «Die Buribunken», *Summa*, 1918, n° 4, p. 89-106.

<sup>15</sup> Eric J. Hobsbawm, *L'ère des révolutions : 1789-1848*, Pluriel., Paris, Fayard, 2011, 434 p ; Eric J. Hobsbawm, *L'Ère du capital : 1848-1875*, Pluriel., Paris, Fayard, 2010, 464 p ; Eric J. Hobsbawm, *L'ère des empires : 1875-1914*, Pluriel., Paris, Fayard, 2012, 496 p.

<sup>16</sup> Eric Hobsbawm, *L'âge des extrêmes : Le Court Vingtième Siècle 1914-1991*, Bruxelles, Editions Complexe, 2003.

<sup>17</sup> Piet Tommissen, «Über die satirischen Texte Carl Schmitts» dans Volker Beismann et Markus J. Klein (eds.), *Politische Lageanalyse : Festschrift für Hans-Joachim Arndt zum 70. Geburtstag am 15. Januar 1993*, Bruchsal, Brienna Verlag, 1993, p. 339-380.

<sup>18</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der «Schattenrisse» des Johannes Negelinus*, op. cit. Voir le chapitre consacré à *Schattenrisse* pour plus de détails.

une nouvelle d'anticipation du totalitarisme.<sup>19</sup> En 2017, Johannes Türk inscrit certaines fictions de Schmitt dans le cadre général de sa stratégie rhétorique.<sup>20</sup> En 2019, Alexander James Lambrow consacre une thèse, *Theogony Ab Ovo : Carl Schmitt's Early Literary Writings*, à la prose schmittienne afin de mettre en exergue la centralité de la « fiction », en tant que forme, dans la pensée schmittienne.<sup>21</sup> Finalement, notons aussi la parution fin 2022 de *Carl Schmitt und die Literatur* qui retrace l'engagement du juriste avec la littérature en tant que champs (donc tant dans ses amitiés avec les écrivains et poètes de son époque que dans sa vie privée et personnelle).<sup>22</sup> Nous mentionnons ces études parce qu'elles ont, à divers degrés, informé notre propre lecture des textes sur lesquels la présente étude porte.

---

<sup>19</sup> Reinhart Koselleck, *The Practice of Conceptual History : timing History, spacing Concepts*, traduit par Todd Samuel Presner, Stanford, Stanford University Press, 2002, p. 93 et suiv.

<sup>20</sup> Johannes Türk, « At the Limits of Rhetoric: Authority, Commonplace, and the Role of Literature in Carl Schmitt » dans Jens Meierhenrich et Oliver Simons (eds.), *The Oxford Handbook of Carl Schmitt*, New York ; London, Oxford University Press, 2016, vol.1, p.

<sup>21</sup> Alexander James Lambrow, *Theogony Ab Ovo : Carl Schmitt's Early Literary Writings*, Harvard University, Cambridge, Massachusetts, 2019, 190 p.

<sup>22</sup> Andreas Höfele, *Carl Schmitt und die Literatur*, Berlin, Duncker & Humblot, 2022, 523 p.



## Tour d'horizon : Carl Schmitt dans la littérature

La littérature traitant de Schmitt, et de sa pensée, est plus que prolifique. Le très problématique Vilmos Holczauser note, à ce propos, que « la littérature sur Schmitt est un champ d’expérimentation intéressant pour les questions méthodologiques. Elle est (probablement) le seul domaine de recherche dans lequel le principe “anything goes” s’applique presque sans restriction »<sup>23</sup>. Si ce dernier entend défendre Schmitt (reproduisant de ce fait ce qu’il prétend dénoncer, à savoir le manque d’honnêteté, de rigueur et de distance dans les critiques à Schmitt), son observation est néanmoins juste (malgré lui). En effet, la littérature consacrée à Schmitt est surdimensionnée et comprend tant des analyses répondant aux critères de rigueur scientifique, que des lectures relevant du commentaire et de l’opinion (favorable comme défavorable).

Très tôt, en effet, il s’attire des commentaires élogieux, comme critiques acerbes. Et ces commentaires, critiques, éloges, interrogations n’auront de cesse que de se démultiplier tout au long de la seconde partie du 20<sup>e</sup> siècle, et se poursuivent assez « naturellement » dans notre 21<sup>e</sup> siècle. La période 1933-1945 va marquer, si ce n’est une rupture, du moins un durcissement des positions à son égard. En effet, l’engagement des commentateurs de « son temps » se fait (logiquement) dans le sillon de l’accession au pouvoir du *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei* (NSDAP) et l’adhésion de Schmitt au parti. Le raidissement est, par ailleurs, très rapide puisqu’à la veille des élections de 1930, et même de 1932, l’arrivée des nazies au pouvoir ne semblait pas une option « crédible », une « potentialité » réelle, pour beaucoup (incluant les nationaux-socialistes eux-mêmes selon Chapoutot). Les évènements de 1932 vont radicalement changer la donne. En effet, en 1932, Schmitt était encore associé au pouvoir de Kurt von Schleicher et de Franz von Papen. En 1931, Hellmut von Gerlach, militant pacifiste, dénonce « Schleicher und sein Stahlhelm »<sup>24</sup> — le casque d’acier étant Schmitt —, alors que Hermann Heller, juriste socialiste, dénonce sarcastiquement le tournant autoritaire et antidémocratique que von Papen et Schmitt entendent faire

---

<sup>23</sup> Vilmos Holczauser, *Konsens und Konflikt: die Begriffe des Politischen bei Carl Schmitt*, Berlin, Duncker & Humblot, 1990, p. 259.

<sup>24</sup> Andreas Höfele, « Carl Schmitt und der Nordlicht-Mythos Theodor Däublers » dans Daniel Graziadei, Federico Italiano et Andrea Sommer-Mathis (eds.), *Mythos - Paradies - Translation*, Bielefeld, Transcript Verlag, 2018, p. 109-122 ; A. Höfele, *Carl Schmitt und die Literatur, op. cit.*, p. 251.

prendre à la République de Weimar dans « Autoritärer Liberalismus »<sup>25</sup>. En mai 1933, Schmitt prend sa carte au NSDAP et le 1<sup>er</sup> août 1934, après la Nuit des Longs Couteaux, il publie son célèbre « Der Führer schützt das Recht — Zur Reichstagsrede Adolf Hitlers vom 13 juli 1934 » (Le Führer protège le droit — À propos du discours d'Adolf Hitler au Reichstag du 13 juillet 1934) qui deviendra un marqueur de rupture dans le rapport à Schmitt, notamment de la part de ses anciens amis et collaborateurs. Le 26 octobre 1934, Waldemar Gurian lui forge le nom de « Kronjurist des III. Reiches »<sup>26</sup> que Franz Neumann reprendra à son compte pour faire de Schmitt « the most intelligent and reliable of all National Socialist constitutional lawyers »<sup>27</sup>. Gurian comme F. Neumann étaient des proches de Schmitt jusque tard sous la République de Weimar qui, de même qu'Eduard Rosenbaum (qui rompt avec Schmitt dès les années 1920). Tous les trois dénonceront virulement, quoique différemment, le ralliement au nazisme du juriste.<sup>28</sup> Dès lors, les lectures se clivent entre détracteurs et apologistes et le spectre du 3<sup>e</sup> Reich deviendra le prisme incontournable (ne serait-ce que pour le rejeter) des lectures des travaux du juriste.

De fait, après 1945, les crimes de masse génocidaires qui seront portés au vu et au su de tout le monde ne permettront à aucun commentateur de faire l'économie de ce spectre, y compris ceux qui se feront les plus complaisants et révisionnistes, voire négationnistes, dans leur lecture. Ainsi, s'il existe encore des ambiguïtés dans certaines lectures, elles sont autrement plus politisées qu'elles n'avaient pu l'être dans les années 1920. Dans cette section, nous nous proposons de faire un rapide tour d'horizon (rapide au vu de l'importante masse d'écrits qu'il est possible d'aborder), des principales tendances qui traversent les engagements avec la pensée schmittienne. Pour

---

<sup>25</sup> Hermann Heller, « Libéralisme autoritaire? » dans *Du libéralisme autoritaire*, traduit par Grégoire Chamayou, Paris, Zones, 2020, p. 123-139.

<sup>26</sup> Waldemar Gurian, « Carl Schmitt, Der Kronjurist des III. Reiches », *Deutsche Briefe : ein Blatt der katholischen Emigration*, 26 octobre 1934, n° 5, p. 52-54. Une reproduction du texte peut aussi être trouvée ici : <https://columnasemanalmartasalazar.wordpress.com/2017/11/24/carl-schmitt-der-kronjurist-des-iii-reiches-waldemar-gurian-deutsche-briefe-nr-4-luzern-26-oktober-1934/>.

<sup>27</sup> Franz L. Neumann, *Behemoth: The Structure and Practice of National Socialism, 1933-1944*, Chicago, Ivan R. Dee, 2009, p. 49.

<sup>28</sup> À propos de Gurian voir : Reinhard Mehring, *Carl Schmitt : A Biography*, Cambridge ; Malden, Polity, 2014, p. 158-160 et 185-187 ; et A. Höfele, *Carl Schmitt und die Literatur*, op. cit., p. 137 et suiv. ; À propos de Neumann voir : R. Mehring, *Carl Schmitt*, op. cit., p. 242 et 185- 187. ; et Ellen Kennedy, « Carl Schmitt and the Frankfurt School », *Telos: Critical Theory of the Contemporary*, 1987, vol. 1987, n° 71, p. 37-66 ; À propos de Rosenbaum, voir : R. Mehring, *Carl Schmitt*, op. cit., p. 23, 133 et 185-187 ; et Carl Schmitt, *Carl Schmitt - Jugendbriefe : Briefschaften an seine Schwester Auguste 1905-1913*, 1ère édition., Berlin, De Gruyter Akademie Forschung, 2000, p. 9, 19 et 24-25.

ce faire, nous allons, d'abord, distinguer deux temps : celui de la « première » génération de commentateurs, dont l'engagement commence avant 1933, et celui des nouvelles générations, dont le premier engagement avec Schmitt est postérieur à 1945.

## 1 — Prémisses : *Les premiers pas de Carl Schmitt*

Les premiers écrits juridiques de Schmitt, imprégnés de kantianisme, bien que ce qui deviendra son « décisionnisme » soit déjà présent, sont plutôt bien accueillis, y compris par les kelséniens.<sup>29</sup> Durant ces années, paraît aussi l'essentiel des proses littéraires de Schmitt. Après l'obtention de son poste de professeur, il renonce à publier ses proses et sa poésie, à l'exception notable de *Land und Meer*<sup>30</sup>. Mais, ce n'est qu'à partir des années 1920 que Schmitt, avec *Romantisme politique*<sup>31</sup>, se fera réellement remarquer comme penseur et avec *Théologie politique*<sup>32</sup> qu'il s'inscrira définitivement dans le champ intellectuel avant d'assurer sa notoriété avec *La Notion du Politique*<sup>33</sup>.

En fait, à partir du milieu des années 1910, il se fait proche de certains mouvements culturels/intellectuels. Il rencontre, ainsi, le poète Theodor Däubler ce qui

---

<sup>29</sup> Carl Schmitt, *Über Schuld und Schuldarten : eine terminologische Untersuchung: mit einem Anhang weiterer strafrechtlicher und früher rechtsphilosophischer Beiträge*, Zweite Auflage., Berlin, Duncker & Humblot, 2017, 180 p ; Carl Schmitt, *Gesetz und Urteil : Eine Untersuchung zum Problem der Rechtspraxis*, 3e édition., München, C.H.Beck, 2009, 129 p ; Carl Schmitt, *Loi et jugement : une enquête sur le problème de la pratique du droit*, traduit par Rainer Maria Kiesow, Paris, Éditions de L'EHESS, 2019, 167 p ; Carl Schmitt, *Der Wert des Staates und die Bedeutung des Einzelnen*, Tübingen, Verlag von J. C. B. Mohr, 1914, 126 p ; Carl Schmitt, *La Valeur de l'État et la signification de l'individu*, Genève, Librairie Droz, 2003, 152 p ; Carl Schmitt, *Carl Schmitt's Early Legal-Theoretical Writings : Statute and Judgment and the Value of the State and the Significance of the Individual*, traduit par Lars Vinx et traduit par Samuel Garrett Zeitlin, Cambridge, Cambridge University Press, 2021. Nous nous référerons à ces traductions pour la suite.

<sup>30</sup> Carl Schmitt, *Land und Meer: eine weltgeschichtliche Betrachtung*, Zehnte Auflage., Stuttgart, Klett-Cotta, 2020, 107 p ; Carl Schmitt, *Terre et mer*, traduit par Jean-Louis Pesteil, Paris, Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2017 ; Carl Schmitt, *Land and Sea : A World-Historical Meditation*, traduit par Russell A. Berman, Candor, NY, Telos Press Publishing, 2015, 116 p. Nous nous référerons à cette traduction pour la suite.

<sup>31</sup> Carl Schmitt, *Politische Romantik*, 6e édition., Berlin, Duncker & Humblot, 1998, 174 p. Nous nous référerons à cette traduction pour la suite. Carl Schmitt, *Political Romanticism*, Abingdon; New York, Routledge, 2017, 231 p ; Il existe une traduction en français du texte, mais elle est incomplète : Carl Schmitt, *Romantisme politique*, traduit par Pierre Linn, Paris, Valois, 1928.

<sup>32</sup> Carl Schmitt, *Politische Theologie. Vier Kapitel zur Lehre von der Souveränität*, Elfte, Korrigierte Auflage., Berlin, Duncker & Humblot, 2021, 72 p ; Carl Schmitt, *Théologie politique : 1922, 1969*, traduit par Jean-Louis Schlegel, Paris, Gallimard, 1988, 204 p. Nous nous référerons à cette traduction pour la suite.

<sup>33</sup> Carl Schmitt, *Der Begriff des Politischen*, 9e édition, Korrigierte Auflage., Berlin, Duncker & Humblot, 2015, 119 p ; Carl Schmitt, *La Notion de politique. Suivi de Théorie du partisan*, traduit par Marie-Louise Steinhauser, Paris, Éditions Flammarion, 2009, 323 p.

l'amènera à publier *Theodor Däublers „Nordlicht“ : Drei Studien über die Elemente, den Geist und die Aktualität des Werkes*<sup>34</sup>, un commentaire élogieux. Dans ce dernier texte se concentrent les premières critiques par le jeune juriste de la modernité, et surtout de la technicisation de la société. Dans les mêmes années, il se rapproche de certains milieux intellectuels plutôt catholiques, auxquels il restera lié bien qu'il se refuse à jouer un rôle central, intellectuel ou politique au sein de ces groupes.<sup>35</sup> C'est dans ce contexte qu'il en vient à publier *Théologie politique* en 1922 et, surtout, *Catholicisme romain et forme politique*<sup>36</sup> en 1923. En fait, si ce dernier texte a perdu en importance aujourd'hui, au moment de sa publication, il assure à Schmitt une certaine notoriété auprès des milieux catholiques. Sur cet aspect, Armin Mohler soutient, par exemple, que « Following the publication of his work Roman Catholicism and Political Form in 1923, Schmitt was considered a prominent representative of political Catholicism »<sup>37</sup>. Cela est étayé par l'éloge d'Hugo Ball, alors dans sa phase mystique.<sup>38</sup>

En 1924, Hugo Ball, ayant abandonné le Dada à Tristan Zara pour se consacrer à l'étude du christianisme, fait un élogieux compte rendu des écrits de Schmitt qu'il considère comme une philosophie essentiellement catholique. Pour Ellen Kennedy, « le compte rendu que Ball donne de la théologie politique de Schmitt dans la revue catholique moderniste (sic) *Hochland* en juin 1924 était la première interprétation globale de ses [Schmitt] réflexions politiques, et jusqu'à aujourd'hui la plus perspicace »<sup>39</sup>. Et à l'époque déjà, Franz Blei assurait à Schmitt que la recension de Ball permettait de le mettre sur le devant de la scène : « Avec l'article de Ball, je me réjouis de voir que vos travaux se trouvent enfin mis en lumière »<sup>40</sup>. De fait, si la recension

<sup>34</sup> Carl Schmitt, *Theodor Däublers „Nordlicht“ : Drei Studien über die Elemente, den Geist und die Aktualität des Werkes.*, 3e édition., Berlin, Duncker & Humblot, 2009, 74 p.

<sup>35</sup> Armin Mohler, *The Conservative Revolution in Germany, 1918-1932*, traduit par F. Roger Devlin, Whitefish, Washington Summit Publishers, 2018, p. 194-203.

<sup>36</sup> Carl Schmitt, *Römischer Katholizismus und politische Form*, 7. Druckaufl., Stuttgart, Klett-Cotta, 2016, 69 p ; Carl Schmitt, *La visibilité de l'Église ; Catholicisme romain et forme politique ; Donoso Cortés*, traduit par André Doremus et traduit par Olivier Mannoni, Paris, Cerf, 2011, 276 p. Nous nous référerons à cette traduction pour la suite.

<sup>37</sup> A. Mohler, *The conservative revolution in Germany, 1918-1932*, op. cit., p. 195.

<sup>38</sup> Hugo Ball, « Carl Schmitt's Politische Theologie », *Hochland*, 1924 1923, n° 21, p. 263-286 ; Hugo Ball, « La théologie politique de Carl Schmitt », *Les Études philosophiques*, traduit par André Doremus, 2004, n° 68, p. 65-104. Nous nous référerons à cette traduction pour la suite.

<sup>39</sup> Ellen Kennedy, « Carl Schmitt Und Hugo Ball: Ein Beitrag Zum Thema “politischer Expressionismus” », *Zeitschrift für Politik*, 1988, vol. 35, n° 2, p. 144 ; Nous avons reprise la traduction faite par André Doremus : H. Ball, « La théologie politique de Carl Schmitt », art cit, p. 57.

<sup>40</sup> H. Ball, « La théologie politique de Carl Schmitt », art cit, p. 58.

portait, au départ, sur *Théologie politique et Catholicisme romain et forme politique*, derniers essais parus, très vite le poète fait une rétrospective élogieuse et des écrits et de la personne de Schmitt. En ouverture de texte, il affirme que Schmitt est « le type du nouvel érudit allemand »<sup>41</sup> et ajoute, sur un mot de G. K. Chesterton qu'il paraphrase, qu'il « est idéologue avec une rare conviction ; oui, nous pouvons même dire qu'il aidera ce mot, qui souffre d'une signification péjorative depuis Bismarck, à bénéficier d'un nouveau prestige »<sup>42</sup>. Quelques mois auparavant, fin novembre 1923, dans une lettre (extatique selon Stark) à sa femme, il écrivait :

Je suis toujours dans la jurisprudence... Pendant des mois, j'ai étudié les écrits du Pr Schmitt, de Bonn. Il a plus d'importance pour l'Allemagne que tout le reste de la Rhénanie, y compris ses mines de charbon. Rarement j'ai lu une philosophie avec autant de passion que la sienne, et c'est pourtant une philosophie du droit. Un grand triomphe pour la langue allemande et pour la légalité. Il me semble encore plus précis que Kant, et rigoureux comme un Grand Inquisiteur espagnol quand il s'agit d'idées.<sup>43</sup>

Cet intérêt de la part de Ball porte sur la compréhension de Schmitt comme penseur du renouveau catholique ; lecture dont les angles morts (biais) exagérant le catholicisme schmittien ont été relevés par plusieurs commentateurs.<sup>44</sup> En fait, pour Mohler : « Although early on Schmitt maintained close ties to the Catholic part of the Jungkonservativen spectrum [...] he remained at a clear distance from their political activity in a narrower sense. [And] he declined invitations to contribute to its journals »<sup>45</sup>.

Dans ce contexte, néanmoins, le catholicisme de Schmitt l'a rapproché des milieux conservateurs dont il deviendra l'une des figures intellectuelles, et ce, même après la sécularisation définitive de sa pensée. Pour Kervégan, « il semble que Schmitt ait consenti à s'appliquer à lui-même, bien qu'il se soit une fois défini comme un "théologien du droit", la maxime d'Albericus Gentilis, *Silete theologi in munere alieno !*, dont il fait, à juste titre, l'emblème de la désimplication moderne du politique

---

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 59 ; Trevor Stark, « Complexio Oppitorum : Hugo Ball and Carl Schmitt », *October*, 2015, vol. 146, p. 31 ; E. Kennedy, « Carl Schmitt Und Hugo Ball », art cit, p. 144.

<sup>44</sup> T. Stark, « Complexio Oppitorum : Hugo Ball and Carl Schmitt », art cit ; E. Kennedy, « Carl Schmitt Und Hugo Ball », art cit.

<sup>45</sup> A. Mohler, *The conservative revolution in Germany, 1918-1932*, *op. cit.*, p. 195.

et du religieux »<sup>46</sup>. Et en effet, l'intérêt des intellectuels dits conservateurs pour les travaux de Schmitt ne semble pas être matière à discussion. Or, il s'agit bien d'un fait paradoxal puisque si la relation de Schmitt avec cette « famille » politique est attestée sur le plan personnel (ami de Jünger, familier du salon Sombart, etc.) et sur le plan professionnel extra-universitaire (conseiller de von Papen), son influence théorique sur cette « intelligentsia » semble diffuse avant les années 1930. Ou plutôt, elle est principalement sociale, mondaine et politique, mais pas forcément théorique. De fait, il semble que la sécularisation de sa pensée, qui l'amènera à penser l'État total, laisse, selon Mohler, les milieux catholiques sceptiques. Il explique que « there were reservations about [his] idea of the “total state” » parmi « Schmitt's friends and admirers in the Catholic camp »<sup>47</sup>. Il précise aussi que :

Schmitt's special influence within the spectrum of the Conservatice Revolution — although he did not really come from the same stable — cannot be derived from his general legal or specific constitutional ideas. Instead, it arose from the right-wing intelligentsia's fascination with the formulas he made available and their decisionistic pathos.<sup>48</sup>

Ce constat permet donc de penser que ce n'est pas tant l'appareillage théorique de Schmitt qui fait son succès dans les milieux conservateurs et réactionnaires, mais plutôt son « sens de la formule », sens intimement lié à la forme et à la qualité esthétique de sa prose. En fait, si Schmitt n'a certainement pas manqué de marquer ses contemporains et ses jeunes pupilles de l'époque, il semble que, sauf exception, ces « pupilles » conservatrices d'avant Seconde Guerre aient peu marqué la postérité, du moins hors Allemagne. Ernst Forsthoff fut probablement l'un des plus influents, y compris après la Seconde Guerre. Toutefois, il a peu « rayonné » hors Allemagne, hormis comme nazi, ou encore représentant de la « révolution conservatrice ».

En fait, Schmitt ne semble devenir *le* penseur politique de référence de la « droite radicale » de façon certaine qu'après la Seconde Guerre mondiale et la réorganisation d'une partie de la « droite » en ce qui deviendra la *Neue Rechte* en Allemagne et la *Nouvelle droite* en France, son influence sur les milieux conservateurs anglophones (Américains) étant plus tardifs. En effet, malgré les promotions dont il

---

<sup>46</sup> Jean-François Kervégan, « Carl Schmitt et “l'unité du monde” », *Les Études philosophiques*, 2004, vol. 68, n° 1, p. 3-4.

<sup>47</sup> A. Mohler, *The conservative revolution in Germany, 1918-1932*, op. cit., p. 197.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 198.

bénéficie (professeur à l'université de Berlin, conseiller d'État prussien), la sympathie certaine que Göring a pour lui et ses publications montrant clairement son attachement au régime hitlérien ne suffisent pas à en faire *la figure* (unique ou centrale) intellectuelle et/ou juridique du 3<sup>e</sup> Reich. La compétition permanente (propre à la logique du darwinisme social du régime) ne lui fut apparemment pas favorable et d'autres ont su l'écartier (ou du moins, le freiner) malgré toutes ses tentatives (et ses efforts), qui se sont poursuivies jusqu'au moins la veille de l'effondrement du régime, pour s'imposer comme *le* (principal ou unique) juriste du Reich.<sup>49</sup>

Ainsi, il n'aura a été qu'un juriste, et un universitaire, parmi la pléthore d'autres, qui ont activement embrassé, soutenu, et surtout profité des avantages que leur procurait le régime hitlérien, et qui n'aura, néanmoins, pas pu s'imposer comme figure unique du régime. Anna Arendt va un peu plus loin et explique :

In all fairness to those among the elite [...] who at one time or another have let themselves be seduced by totalitarian movements, [...] it must be stated that what these desperate men of the twentieth century did or did not do had no influence on totalitarianism whatsoever. [...] Intellectual, spiritual, and artistic initiative is as dangerous to totalitarianism [...]. The consistent persecution of every higher form of intellectual activity by the new mass leaders springs from more than their natural resentment against everything they cannot understand. Total domination does not allow for free initiative in any field of life [...]. Totalitarianism in power invariably replaces all first-rate talents, regardless of their sympathies, with those crackpots and fools whose lack of intelligence and creativity is still the best guarantee of their loyalty.<sup>50</sup>

Et, toujours selon elle, parmi ses « élites », l'un des « most interesting [...] example » qu'elle relève est celui du « jurist Carl Schmitt, whose very ingenious theories about the end of democracy and legal government still make arresting reading; as early as the middle thirties, he was replaced by the Nazis' own brand of political and legal theorists, such as Hans Frank, the later governor of Poland, Gottfried Neesse, and Reinhard Hoehn (*sic*) »<sup>51</sup>. Si les assertions et analyses d'Arendt sont certes contestables à plusieurs égards, ce qui, néanmoins, nous semble en ressortir est que l'influence de Schmitt, tant politique qu'académique, est ambiguë pendant cette période. En fait,

<sup>49</sup> Sur les dynamiques intellectuelles et universitaires durant le 3<sup>e</sup> Reich, voir Christian Ingrao, *Croire et détruire: les intellectuels dans la machine de guerre SS*, Paris, Pluriel, 2011, 699 p ; Johann Chapoutot, *La loi du sang : Penser et agir en nazi*, Paris, Gallimard, 2020, 564 p.

<sup>50</sup> Hannah Arendt, *The origins of totalitarianism*, Nouvelle édition., San Diego ; New York ; London, Harcourt Brace Jovanovich, 1979, p. 339.

<sup>51</sup> H. Arendt, *The origins of totalitarianism*, op. cit. Note 65.

contrairement à ce que soutient Arendt, il n'a pas été remplacé par les « crackpots » du régime. Il a conservé l'essentiel de ses fonctions académiques et symboliques (comme conseiller d'État) même s'il est permis de douter qu'à ce dernier poste il ait eu grande influence.<sup>52</sup> En somme, il ne fait aucun doute qu'il a pris part active à la vie politique et surtout intellectuelle entre 1933 et 1945. En revanche, ce qui semble vraisemblable (affirmable) est que l'impact qu'il a eu sur le cours des évènements reste, lui, difficile à évaluer ou même à circonscrire. Cette influence d'un seul et unique personnage est toujours impossible à évaluer dans la mesure où ce sont bien des logiques structurelles qui prennent le pas. Mais il va de va de soi qu'il est difficile de croire que « what these desperate men of the twentieth century did or did not do had no influence on totalitarianism whatsoever »<sup>53</sup>.

En fait, avant 1945, la figure intellectuelle « conservatrice » de premier plan qui s'est activement engagée avec les travaux de Schmitt est Leo Strauss. Toutefois, il en fut plutôt critique ; surtout de *La Notion de politique* sur laquelle, il a émis, dès sa première parution en 1927, des réserves. D'abord adressées à Schmitt, elles pousseront ce dernier à apporter des « corrections majeures » entre la version publiée en 1927, sous forme d'article, et celle éditée, sous forme de livre, en 1932. Il modifie son propos initial qui faisait du politique une sphère indépendante à côté des autres sphères d'activités (économie, religion, etc.), pour introduire l'idée du politique comme degré d'intensité :

Le dynamisme du politique peut lui être fourni par les secteurs les plus divers de la vie des hommes, il peut avoir son origine dans des antagonismes religieux, économiques, moraux ou autres ; le terme de politique ne désigne pas un domaine d'activité propre, mais seulement le degré d'intensité d'une association ou d'une dissociation d'êtres humains dont les motifs peuvent être d'ordre religieux, national [...], économique ou autre, et provoque, à des époques différentes, des regroupements et des scissions de types différents.<sup>54</sup>

Dans cette perspective, « le sens de [la] distinction de l'ami et de l'ennemi est d'exprimer le degré extrême d'union ou de désunion »<sup>55</sup>. En fait, cette modification est

---

<sup>52</sup> Dans la préface de traduction anglaise de *Land und Meer*, Samuel Garrett Zeitlin remarque que Schmitt était suffisamment libre pour critiquer ouvertement certaines décisions du Reich (notamment de rompre le pacte Ribbentrop-Molotov), et ce, dans l'un des principaux organes de presse du régime : *Das Reich*. C. Schmitt, *Land and sea*, *op. cit.*, p. xxxiv et suiv.

<sup>53</sup> H. Arendt, *The origins of totalitarianism*, *op. cit.*, p. 339.

<sup>54</sup> C. Schmitt, *La notion de politique*, *op. cit.*, p. 77.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 64.

en fait un « emprunt » (pour ne pas dire un plagiat) à Jans J. Morgenthau qui introduit cette idée d'intensité dans *Die internationale Rechtspflege, ihr Wesen und ihre Grenzen* en 1929 : « Le concept de politique n'a pas de substance qui serait fixée une fois pour toutes, c'est plutôt une propriété, une qualité, une coloration qui peut adhérer à toutes les substances, qui adhère de préférence à certaines substances, mais qui ne doit adhérer nécessairement à aucune substance »<sup>56</sup>.

Toutefois, malgré les corrections de Schmitt, Strauss réitère ses réserves en 1932 dans ses « Anmerkungen zu Carl Schmitt, Der Begriff des Politischen ».<sup>57</sup> Il y soutient, entre autres, que la critique du libéralisme de Schmitt est incapable de « déborder » ce même libéralisme. Elle se fait à son horizon, et donc elle y est liée et est bornée par lui. Il conclut que « his [Schmitt] critique of liberalism occurs in the horizon of liberalism; his unliberal tendency is restrained by the still unvanquished “systematics of liberal thought.” The critique introduced by Schmitt against liberalism can therefore be completed only if one succeeds in gaining a horizon beyond liberalism »<sup>58</sup>. Ainsi, malgré ses tentatives, Schmitt reste, selon lui, un libéral, ou plutôt une « polarité » du libéralisme :

He who affirms the political as such respects all who want to fight; he is just as tolerant as the liberals—but with the opposite intention: whereas the liberal respects and tolerates all “honest” convictions so long as they merely acknowledge the legal order, peace, as sacrosanct, he who affirms the political as such respects and tolerates all “serious” convictions, that is, all decisions oriented to the real possibility of war. Thus the affirmation of the political as such proves to be a liberalism with the opposite polarity.<sup>59</sup>

L'engagement de Schmitt dans le National-Socialisme quelques mois plus tard ne fera qu'alimenter la critique straussienne.

---

<sup>56</sup> Hans J. Morgenthau, *Die internationale Rechtspflege ihr Wesen und ihre Grenzen*, Leipzig, R. Noske, 1929, p. 67 ; William E. Scheuerman, *Hans Morgenthau : Realism and Beyond*, Cambridge ; Malden, Polity Press, 2009, 257 p ; Morgenthau fait remarquer à ce propos que « Schmitt [...] changed the second edition of his Concept of the Political in the light of the new propositions of my thesis without lifting the veil of anonymity from their author » dans Hans J. Morgenthau, « Fragment of an Intellectual Autobiography: 1904–1932 » dans Kenneth Thompson (ed.), *Truth and Tragedy: Tribute to Hans J. Morgenthau*, Ebook., London ; New York, Routledge, 2020, p. 1904–1932.

<sup>57</sup> Leo Strauss, *Leo Strauss : Gesammelte Schriften Hobbes' politische Wissenschaft und zugehörige Schriften - Briefe*, s.l., Springer-Verlag, 2017, p. 217-238 ; Leo Strauss, « Notes on Carl Schmitt, The Concept of the Political » dans *The Concept of the Political*, traduit par J. Harvey Lomax, Chicago, University of Chicago Press, 2007, p. 97-122.

<sup>58</sup> L. Strauss, « Notes on Carl Schmitt, The Concept of the Political », art cit, p. 122.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 120.

Si les « intellectuels » conservateurs de l'entre-deux guerre s'inspirant de Schmitt semblent avoir été écartés, ou plutôt marginalisés dans le monde académique d'après Seconde Guerre, ce ne fut pas le cas des ses commentateurs libéraux, sociodémocrates ou encore socialistes convaincus. Et ces derniers se sont engagés activement avec ses thèses que ce soit de façon critique, voire hostile, comme de façon plus élogieuse. Strong dans sa préface à l'édition anglaise de *La Notion de politique*, rappelle, par exemple, que Carl J. Friedrich, qui prendra part quelques années plus tard à l'élaboration de la Loi fondamentale allemande, cite et commente de façon favorable la lecture que fait Schmitt de l'article 48 de la constitution de Weimar, ainsi que de l'usage qui devrait en être fait.<sup>60</sup> Sur le front de la critique, l'opposition entre Schmitt et Hans Kelsen, Hermann Heller et Max Adler met en lumière tant les critiques qu'ils lui adressent, que le sérieux (voir la dangerosité chez le Heller des dernières années) que ces derniers accordaient à sa théorie du droit et du politique, aussi opposée qu'elle puisse être aux leurs.

La controverse la plus connue de ces débats est celle sur le Gardien de la constitution qui l'opposera à Kelsen. Schmitt défend l'idée qu'en cas de litige constitutionnel c'est au Chef de l'État que revient le droit de trancher et d'assurer les garanties constitutionnelles, alors que Kelsen soutient que cette décision doit revenir à un organe juridique, le Tribunal du Reich ou à une nouvelle cour constitutionnelle créée à cet effet.<sup>61</sup> Or, nonobstant ce désaccord, Kelsen soutient la venue de Schmitt à Cologne (bientôt à son grand dam), ce qui indique que malgré leur opposition, le juriste autrichien n'en pense pas moins des contributions (qualités) académiques de Schmitt.

D'un autre côté, alors qu'Heller avait pris parti contre Kelsen dans la controverse sur le gardien de la constitution, il s'oppose néanmoins à Schmitt et ses tentatives de « de rabaisser l'autorité démocratique au profit de l'autorité dictatoriale de l'État »<sup>62</sup>. En effet, Schmitt promouvait un usage extensif de l'article 48 de la

---

<sup>60</sup> Carl Schmitt, *The Concept of the Political*, traduit par George Schwab, Chicago, University of Chicago Press, 2007, p. x.

<sup>61</sup> Carl Schmitt, *Der Hüter der Verfassung*, Fünfte Auflage., Berlin, Duncker & Humblot, 2016, 192 p ; Hans Kelsen, *Qui doit être le gardien de la Constitution ?*, traduit par Sandrine Baume, Paris, M. Houdiard, 2006 ; Carl Schmitt, *Le Tribunal du Reich comme gardien de la Constitution*, Paris, Dalloz, 2017, 116 p ; Lars Vinx (trad.), *The Guardian of the Constitution : Hans Kelsen and Carl Schmitt on the Limits of Constitutional Law*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 2015, 290 p.

<sup>62</sup> H. Heller, « Libéralisme autoritaire? », art cit, p. 126.

Constitution de Weimar, donc d'une forme de dictature de fait par le Président du Reich.<sup>63</sup> Pour Heller, Schmitt et le chancelier von Papen sont en train de mettre en place, par leur volonté d'étendre les prérogatives du Président et l'usage permanent de l'état d'exception, un régime hybride qu'il qualifie de libéralisme autoritaire. Un régime qui se soustrait au principe démocratique, sous couvert d'élection au suffrage direct du président, qui s'attaque aux acquis sociaux et aux protections sociales, tout en assurant un « état fort » au service du grand capital et de son « économie saine ».<sup>64</sup>

Toutefois, ce sont les commentaires, et surtout l'intérêt et les emprunts des penseurs affiliés, ou qui seront affiliés, à l'École de Francfort qui feront l'objet d'une attention toute particulière et qui alimenteront les polémiques. Ainsi, à l'occasion du 95<sup>e</sup> anniversaire de Schmitt en 1983, Volker Neumann fait paraître « Carl Schmitt und die Linke » dans *Die Zeit*. Dans cet article, hommage non scientifique, il revient sur la liste des intellectuels de gauche qui, avant 1933, « appréciaient » les travaux de Schmitt, listant Georg Lukacs, Walter Benjamin, Otto Kirchheimer et Franz Neumann, entre autres. Il rappelle que Lukacs, avant d'y voir un « *dezidierten Präfaschismus* » (préfascisme déterminé) et d'en inclure l'auteur dans la liste des penseurs de cet irrationalisme allemand qui a ouvert la voie au fascisme, dit de *Romantisme politique* qu'il s'agit d'un livre intelligent et intéressant (*kluges und interessantes Buch*). De même, il revient sur l'intérêt de Walter Benjamin pour les travaux de Schmitt que Theodor Adorno et Gershom Scholem avaient jugé nécessaire d'occulter.<sup>65</sup>

En effet, Jacob Taubes avait déjà mis en avant la proximité et l'usage (pour le moins détourné et critique) de Schmitt par Benjamin, notamment dans son

---

<sup>63</sup> Carl Schmitt, *Théorie de la constitution*, 2e édition., Paris, Presses Universitaires de France, 2013, 576 p ; Carl Schmitt, *La dictature*, traduit par Mira Köller et traduit par Dominique Séglard, Paris, Points, 2015 ; Voir aussi Gwénaël Le Brazidec, *René Capitant, Carl Schmitt : Crise et Réforme du Parlementarisme : De Weimar à la cinquième République*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2022, p. 219-231; 267-285; 292-294 concernant les influences des thèses schmittiennes sur la Constitution de la Cinquième République. L'article 48 de la Constitution de Weimar étant très proche de l'article 16, de même que le mode de scrutin du président.

<sup>64</sup> H. Heller, « Libéralisme autoritaire? », art cit ; Voir aussi : Carl Schmitt, « État fort et économie saine » dans *Du libéralisme autoritaire*, traduit par Grégoire Chamayou, Paris, Zones, 2020, p. 87-118.

<sup>65</sup> Volker Neumann, « Carl Schmitt und die Linke », *Die Zeit*, 8 juill. 1983p. ; David C. Durst fait, quant à lui, remarquer la proximité théorique entre Schmitt et Lukàcs. Notamment leurs visions respectives de l'esthétisation dépolitisante : David C. Durst, « Berlin Dada, Carl Schmitt, Georg Lukàcs, and the Critique of Contemplation » dans *Weimar Modernism : Philosophy, Politics, and Culture in Germany, 1918-1933*, Lanham, Lexington Books, 2004, p. 33-72.

Trauerspiel.<sup>66</sup> Il est aussi probable que le rappel de cette proximité intellectuelle soit instigué par Schmitt lui-même qui y voyait certainement une façon de se faire réhabiliter puisqu'il est celui qui donne la lettre que Benjamin lui a écrit à Taubes. Mais quoi qu'il en soit, et quelques soient les manœuvres douteuses derrière cela, la lettre que Benjamin, à l'occasion de la publication de son Trauerspiel, fait parvenir à Schmitt pour annoncer l'envoi d'une copie du livre, exprime explicitement sa dette intellectuelle envers Schmitt.<sup>67</sup> Le philosophe souligne, entre autres, l'importance qu'ont eue pour lui les thèses sur l'état d'exception et la méthode du « cas extrême » du juriste.

Cependant, insistant sur le « jugement positif » de la part de Benjamin « même après 1933 », V. Neumann occulte, contrairement à Taubes, l'aspect critique de l'usage benjaminien des thèses et des méthodes schmittiennes. Il est plus raisonnable de reconnaître que Benjamin, malgré son intérêt, garde une posture critique à l'égard de Schmitt. En ce sens, Jacques Derrida, dans la seconde partie de *Force de Loi* intitulée « Prénom de Benjamin », explique que les proximités sont certaines, notamment parce que les deux proposent une nouvelle « Philosophie de l'histoire » en opposition au même « mythe » (libérale et moderne). Nonobstant cette proximité, il souligne que :

Benjamin en appelle [...] à une « nouvelle ère historique » qui devrait suivre la fin du règne mythique, l'interruption du cercle magique des formes mythiques du droit, l'abolition de la *Staatsgewalt*, de la violence, du pouvoir ou de l'autorité de l'État. Cette nouvelle ère historique serait une nouvelle ère politique à la condition qu'on ne lie pas le politique à l'étatique, comme le fera au contraire théologiquement un Schmitt par exemple.<sup>68</sup>

En d'autres termes, Benjamin s'inspire de, et est redévable en un sens à, la conception schmittienne du droit comme violence, et tout particulièrement à sa conception du « souverain » comme détenteur de cette violence. Mais là où le juriste propose le « plus d'États », Benjamin opte pour une mystique antiétatiste.

D'en conclure que les emprunts benjamiens à Schmitt sont empreints d'une critique radicale et que les usages qu'en fait le critique littéraire sont, certes, subversifs dans leur intention, mais qu'en plus ils subvertissent, jusqu'à en renverser la logique, les thèses schmittiennes. Cela est patent dans leurs traitements respectifs de la relation

---

<sup>66</sup> Jacob Taubes, *Ad Carl Schmitt : gegenstrebige Fügung*, Berlin, Merve Verlag, 1987, p. 26-28.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>68</sup> Jacques Derrida, *Force de loi : Le Fondement mystique de l'autorité*, Paris, Galilée, 1994, p. 128.

entre « Le Souverain » et « l'état d'exception ». Si pour le juriste, le « Souverän » décide de l'état d'exception, décide sur (*über*) lui, pour Benjamin ce même souverain ne décide pas de cet état, mais plutôt le subit en tant que catastrophe. Ce dernier explique, en effet, que le souverain a pour rôle/tache de prévenir, d'empêcher, l'arrivée de cet état. Mission à laquelle il échoue le plus souvent : « le prince qui détient le pouvoir de décider de l'état d'exception se révèle presque incapable de prendre un parti quelconque dans la première situation venue »<sup>69</sup>. Pour Benjamin, en fait « le tyran et le martyr sont les deux visages de Janus de la tête couronnée. Ce sont les formes caractéristiques, nécessairement extrêmes, de l'essence du prince »<sup>70</sup>, alors que Schmitt ne retient que celle du Tyran.

Outre Benjamin, V. Neumann insiste surtout sur la « filiation » académique (scolaire), et théorique entre Schmitt et deux de ses étudiants de gauche les plus célèbres : Otto Kirchheimer et F. Neumann. En effet, il rappelle que les thèses schmittiennes n'ont pas seulement intéressé la périphérie de l'École de Francfort, avec la figure mouvante et insaisissable de Benjamin, mais aussi, et de façons certainement plus grandes, les futurs tenants de l'École eux-mêmes. Kirchheimer et F. Neumann ont compté parmi les étudiants de Schmitt, et malgré leurs divergences politiques avec leur professeur, les deux n'ont pas manqué de largement puiser dans sa méthode et ses analyses, notamment sa critique du parlementarisme libérale, dans leurs propres thèses.<sup>71</sup> Et ce que V. Neumann soulève superficiellement, dans sa note d'anniversaire de 1983, Ellen Kennedy l'étayera, en 1987, dans un article qui fera controverse.<sup>72</sup>

Cette dernière soutient que la résonance de Schmitt auprès de l'École de Francfort est non seulement profonde, mais aussi durable et toujours palpable chez plusieurs de ses plus éminentes figures, y compris chez sa deuxième génération. Selon

---

<sup>69</sup> Walter Benjamin, *Origine du drame baroque allemand*, traduit par Sybille Muller, Paris, Flammarion, 2009, p. 93.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>71</sup> La proximité de Schmitt et Horkheimer était la plus grande puisqu'il fut son directeur de thèse. Voir: R. Mehring, *Carl Schmitt, op. cit.*, p. 156, 174, 204 et 242.

<sup>72</sup> E. Kennedy, « Carl Schmitt and the Frankfurt School », art cit ; La thèse de Kennedy sur l'héritage schmittien de l'École de Francfort déclenche une forte réaction, notamment de Jurgen Habermas et de certains de ses étudiants et disciples. Voir : Martin Jay, « Reconciling the Irreconcilable? Rejoinder to Kennedy », *Telos*, 1987, vol. 1987, n° 71, p. 67-80 ; Ulrich K. Preuss, « The Critique of German Liberalism : Reply to Kennedy », *Telos*, 20 mars 1987, vol. 1987, n° 71, p. 97-109 ; Alfons Söllner, « Beyond Carl Schmitt : Political Theory in the Frankfurt School », *Telos*, 20 mars 1987, vol. 1987, n° 71, p. 81-96.

elle, malgré le rejet postérieur de F. Neumann et de Kirchheimer, et le nettoyage systématique par Adorno (surtout dans les travaux de Benjamin) de toute référence à Schmitt, l'influence du juriste, bien que désormais cachée, n'en persiste pas moins. De plus, malgré le désaveu et la volte-face de la première génération de l'École après le ralliement du juriste au régime nazi, il « revient » avec les travaux de la deuxième génération, notamment chez Habermas.<sup>73</sup> Elle explique que cette présence (fantomatique après 1945) de Schmitt est due au fait que la Théorie critique et le juriste partagent une même antipathie « of “merely formal democracy” »<sup>74</sup> propre à une « German tradition of direct democratic thought [...] reveals an attitude typical of that tradition — the reluctance to accept social heterogeneity and value pluralism »<sup>75</sup>. Elle conclut à cet effet que « the rejection of parliamentary and representative democracy in favor of various models of direct democracy has been a characteristic position on both the political right and left in modern Germany »<sup>76</sup>. Martin Jay, Alfons Sölner et Ulrich Preuss ont contesté la thèse de Kennedy, plus particulièrement en ce qui concerne la dette d'Habermas. Toutefois, « It appears fairly obvious that Kennedy has successfully established the debt owed by most members of the Frankfurt School, including Habermas, to Schmitt »<sup>77</sup>.

Mais outre l'École de Francfort et les débats soulevés par Kennedy, ce qui est certain est que l'influence et l'engagement avec Schmitt se poursuivent, et ce, de façon ininterrompue après 1945. Une nouvelle génération de jeunes universitaires et de dilettantes intellectuelles, de droite comme de gauche, vont se (re-)saisir de sa pensée. En fait, dans les années suivant la fin de la 2<sup>e</sup> guerre mondiale, si Schmitt est mis au ban, c'est pour une très courte durée. Bien que définitivement interdit d'enseignement, il fait de Plettenberg un « centre intellectuel » qui attira de nombreux intellectuels, ce dont atteste Alexandre Kojève qui, selon Jacob Taubes, aurait affirmé : « Où donc aller

---

<sup>73</sup> E. Kennedy, « Carl Schmitt and the Frankfurt School », art cit, p. 56 et suiv. ; La rupture entre Schmitt et Kirchheimer est tardive. Après la guerre, ce dernier rend souvent visite à son ancien professeur et ce n'est qu'en 1962 que Schmitt décide de rompre définitivement lui. Kirchheimer venait de refuser la thèse de George Schwab portant sur le concept du politique l'accusant d'être apologétique. Schmitt, qui avait suivi de près l'écriture de la thèse et s'y était investi comme directeur de l'ombre, prit cela comme une attaque contre sa personne et estima que sa relation avec Kirchheimer (et les autres schmittiens de gauche) était une erreur. R. Mehring, *Carl Schmitt*, *op. cit.*, p. 432 et 506-509.

<sup>74</sup> E. Kennedy, « Carl Schmitt and the Frankfurt School », art cit, p. 65.

<sup>75</sup> *Ibid.*

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>77</sup> Voir la préface de Tracy B. Strong dans C. Schmitt, *The Concept of the Political*, *op. cit.*, p. xi, note 5.

en Allemagne ? Carl Schmitt est bien le seul avec lequel il vaille la peine de parler »<sup>78</sup>. En effet, « by the end of the 1950s, the third generation of Schmitt's pupils had formed in the Federal Republic »<sup>79</sup>, et parmi eux figurent : Reinhart Koselleck, qui deviendra l'un des historiens les plus importants du 20<sup>e</sup> siècle, Ernst-Wolfgang Böckenförde, futur juge au Bundesverfassungsgericht, ou encore Nicolaus Sombart (fils du sociologue Werner Sombart du salon duquel Schmitt était un familier), conseiller culturel auprès du Conseil de l'Europe.

Outre ces « libéraux » (conservateurs), plusieurs figures de la future Neue Rechte font aussi partie du groupe tel Hans-Joachim Arndt ou encore Armin Mohler. Mehring explique à ce propos que : « [Schmitt's] academic influence after the war, the second lease of his life for his work provided by its liberal reception, was already under way at that point »<sup>80</sup>. Et de fait, ce cercle de « pupilles » s'agrandira avec l'arrivée d'autres jeunes chercheurs (toutes obédiences politiques confondues), parmi lesquels George Schwab, Jacob Taubes ou encore Julien Freund (des libéraux à la droite en passant par les mystiques de la Critique benjaminienne) qui contribueront à exporter sa pensée hors d'Allemagne. Ces « pupilles » vont construire sur les thèses de Schmitt, de façon critique pour les uns, de façon plus ouvertement apologétique pour les autres, et ce, afin de reconceptualiser la notion de « politique » en travaillant notamment *La Notion du politique*, le *Nomos de la Terre* et dans une moindre mesure *Théologie politique* (sauf Taubes qui s'intéressait plus à son eschatologie politique et moins aux questions d'ami-ennemi bien que les deux soient liées). Par ailleurs, Ernst Forsthoff, ancien doctorant de Schmitt, ayant regagné son droit d'enseigner, contribue à donner corps à cette nouvelle génération avec des séminaires estivaux qui vont s'étendre tout au long des années 1960, les participants constitueront plus tard « a core group of authors publishing in the journal *Der Staat* »<sup>81</sup>.

---

<sup>78</sup> J. Taubes, *Ad Carl Schmitt*, op. cit., p. 24.

<sup>79</sup> R. Mehring, *Carl Schmitt*, op. cit., p. 432 et 504.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 432.

<sup>81</sup> *Ibid.* ; À titre d'exemple, voir : Ernst-Wolfgang Böckenförde, « Carl Schmitt Revisited », *Telos*, 1996, vol. 1996, n° 109, p. 81-86 ; Ernst-Wolfgang Böckenförde, « The Concept of the Political : A Key to Understanding Carl Schmitt's Constitutional Theory », *Canadian Journal of Law & Jurisprudence*, 1997, vol. 10, n° 1, p. 5-19 ; Julien Freund, *L'essence du politique*, Paris, Dalloz, 2003, 870 p ; George Schwab, *The Challenge of the Exception: An Introduction to the Political Ideas of Carl Schmitt Between 1921 and 1936*, Westport ; London, Greenwood Press, 1989, 200 p ; Jacob Taubes, *La Théologie politique de Paul : Schmitt, Benjamin, Nietzsche et Freud*, Paris, Seuil, 1999, 192 p.

Avec ces nouvelles générations, se dégagent des tendances générales qui vont structurer la réception de Schmitt, tout spécialement hors d'Allemagne, et assurer l'intérêt (positif comme négatif) pour Schmitt de façon relativement continue, bien que ces lectures soient fortement teintées du contexte politique (et parfois juridique) dans lequel évoluent les nouveaux lecteurs de Schmitt. Dans ce qui suit, nous allons nous attarder sur ces tendances en les subsumant sous quatre « familles » : les apologistes stricts, les apologistes charitables, les critiques courtois et les critiques hostiles. Précisons, avant tout, que ces « familles » ne sont pas des familles politiques, qu'elles ne sont pas étanches et que certains auteurs peuvent très bien en changer avec le temps. Mais plus important, la typologie qui suit n'a pas pour objectif que de nous permettre d'organiser une partie de la revue de la littérature dans le cadre de ce travail. En ce sens, il ne s'agit pas d'une sociologie des « commentateurs » de Schmitt, encore moins d'un traitement exhaustif de celle-ci. Ce regroupement entend simplement dégager de grandes approches permettant de positionner la présente étude. En somme, il ne s'agit que d'un rapide tour d'horizon de la littérature des interprétations représentant chaque famille sans prétention à l'exhaustivité ni des divers travaux des commentateurs ni de celle de la famille en question.

## 2 — *Les apologistes strictes*

Parmi les premiers à réintroduire massivement, et surtout positivement, Schmitt dans le champ académique post-guerre, en et hors Allemagne, l'on distingue un certain nombre d'auteurs dont l'une des principales entreprises est de distinguer l'apport théorique schmittien de ses engagements nazis. Pour ces derniers, bien au-delà de l'accident de parcours, la période 1933-1945 est non significative dans la pensée du juriste. Plus encore, ils promeuvent une thèse voulant que toute forme de complaisance de Schmitt envers le régime hitlérien fût induite par une crainte, tout à fait légitime selon eux, de représailles envers sa personne en raison des critiques qu'il avait faites par le passé envers le Führer et en raison de sa proximité politique passée avec Kurt von Schleicher. En somme, ces auteurs entendent réhabiliter (quasi) complètement

Schmitt, lavé de toute connivence avec le régime nazi, et ce, quitte à entreprendre de grossières manipulations des faits historiques.<sup>82</sup>

Et s’ils réfutent le passé nazi de Schmitt, ou un quelconque nazisme endogène à sa pensée, c’est pour se réclamer de son héritage. Parmi ces apologistes stricts, en effet, nous regroupons essentiellement des auteurs qui défendent le conservatisme de Schmitt, ou son « conservatisme révolutionnaire », ainsi qu’une interprétation stricte (textuelle), et surtout non libérale, de la distinction ami/ennemi dont ils réaffirment non seulement la centralité, mais surtout l’« indépassabilité » pour la compréhension du politique. Les chefs de file, publics du moins, de cette perspective sont très certainement Armin Mohler et Alain de Benoist. Les deux vont, par ailleurs, s’imposer comme les « têtes pensantes », respectivement, de la *Neue Rechte* allemande et de la *Nouvelle droite* française.<sup>83</sup> Si les deux prennent leur distance avec l’antisémitisme du juriste comme celui du 3<sup>e</sup> Reich, du moins publiquement, ils embrassent pleinement, et sont même apologétiques, de la conception antilibérale (illibérale) de Schmitt qui, pour eux, trouve sa manifestation la plus certaine dans le fascisme italien avant qu’il ne se fasse phagocyter par l’irrationalisme délétère (et dégénéré) du nazisme.

#### A — Armin Mohler

Dans cette perspective, Mohler dans sa, aujourd’hui célèbre, thèse de doctorat dans laquelle il développe le concept de « Révolution conservatrice » fait de Schmitt l’un des penseurs de cette nébuleuse. Il décrit Schmitt comme un penseur unique au sein de la Révolution conservatrice. Selon lui, le juriste n’appartient à aucun des « groupes » qui composent cette nébuleuse ; et si le juriste est proche de certaines personnes, ou tendances, il se refuse, dans un premier temps, à prendre part activement dans les diverses entreprises politiques, comme intellectuelles, de ces groupes, et ce,

---

<sup>82</sup> À titre d’exemple, voir : J. Freund, *L’essence du politique*, op. cit., p. 9-17 ; A. Mohler, *The conservative revolution in Germany, 1918-1932*, op. cit., p. 193-229 ; G. Schwab, *The Challenge of the Exception*, op. cit., p. 138-143 ; Voir aussi certaines des justifications de Schmitt lui-même : Carl Schmitt, *Ex Captivitate Salus : Erfahrungen der Zeit 1945/47*, 4<sup>e</sup> édition., Berlin, Duncker & Humblot, 2015, p. 13-24.

<sup>83</sup> À propos de ces mouvances, voir entre autres : Klaus Schönekäs, « La « Neue Rechte » en République Fédérale d’Allemagne », *Lignes*, 1988, vol. 4, n° 3, p. 126 ; Michael Minkenberg, « The New Right in France and Germany : Nouvelle Droite, Neue Rechte, and the New Right Radical Parties » dans *The Revival of Right Wing Extremism in the Nineties*, London ; New York, Routledge, 1997, p. ; Wolfgang Gessenharter et Thomas Pfeiffer (eds.), *Die neue Rechte, eine Gefahr für die Demokratie?*, Wiesbaden, VS Verlag für Sozialwissenschaften, 2004, 251 p.

malgré les invitations dont il fait l'objet.<sup>84</sup> Néanmoins, Mohler soutient qu'il « could be considered part of the Conservatice Revolution Camp »<sup>85</sup>. Et ce, d'autant plus que lorsque la crise politique devint évidente, dans les premiers temps des années 1930, Schmitt s'engage plus activement avec les franges catholiques des Jungkonservativen.

En fait, pour le futur chef de file de la Neue Rechte, Schmitt, dès 1927, adopte un ton dans sa présentation de *La Notion de politique*, lors d'une conférence sur « The Problem of Democracy », qui « révolutionne » la Révolution conservatrice. En effet, Mohler considère que le ton impavide de Schmitt ainsi que « his argument brilliant and provocative, [was] a signal for a change within the conservative-revolutionary worldview but also for a change in the Zeitgeist that began to be dominated by the pathos of “objectivity” »<sup>86</sup>. Et comme déjà mentionné, pour Mohler, au-delà du cœur des thèses schmittiennes, ce sont ses « formulations », à l'allure de slogans, qui font la plus grande impression et attisent l'intérêt de l'intelligentsia conservatrice pour ses thèses. Trois éléments clés de la pensée schmittienne s'inscrivent pleinement dans l'éthos conservateur révolutionnaire selon lui : 1) sa dénonciation de « the specific inability of the parliamentary system to be representative »<sup>87</sup>, 2) ses réflexions sur le pouvoir dictatorial, plus précisément ses thèses sur le « sovereign dictatorship that resulted from the modern conception of the people as the constitutive power »<sup>88</sup> et sur le gardien de la constitution et 3) ses réflexions sur « der Totale Staat ». En résumé, pour Mohler, Schmitt, bien qu'étant un électron libre, fait partie de la Révolution conservatrice et en partage la vision du politique, de la modernité, de même que l'attitude ambiguë et le scepticisme à l'égard du national-socialisme.<sup>89</sup>

---

<sup>84</sup> A. Mohler, *The conservative revolution in Germany, 1918-1932*, op. cit., p. 195 Mohler explique que la nébuleuse de la Révolution conservatrice est composée de cinq groupes distincts, mais qui partageaient et échangeaient leurs membres (au sens de large de sympathisants) comme leurs idées. Ces groupes sont : 1] les Völkisch (les nationaux-populistes\*], 2) les Jungkonservativen (néo-conservateurs\*), 3] les nationaux-révolutionnaires, 4) les Bünde (ligues) et 5] la Landvolkbewegung (mouvement du peuple rural\*]. Les traductions suivies d'un astérisque correspondent à celles faites dans : ; Stefan Breuer, *Anatomie de la révolution conservatrice*, traduit par Olivier Mannoni, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1996, p. 2.

<sup>85</sup> A. Mohler, *The conservative revolution in Germany, 1918-1932*, op. cit., p. 194.

<sup>86</sup> *Ibid.*

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 196.

<sup>88</sup> *Ibid.*

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 193-198.

En effet, Mohler exclut le NSDAP des groupes faisant partie de la Révolution conservatrice bien que la tendance Völklich soit l'un de ces principaux mouvements. L'exclusion (des plus paradoxale et contre-intuitive) du nationalisme-socialisme de la Révolution conservatrice vise, à n'en pas douter, la réhabilitation de plusieurs personnalités et/ou mouvements en insistant sur les divergences — souvent mineures, voire fort sujettes à interprétations — qu'ils pouvaient avoir avec une certaine « orthodoxie » national-socialiste. D'ailleurs, Mohler insiste tout au long de son texte sur les ruptures, les disputes, voire les froids entre certains représentants de la Révolution conservatrice et la personne d'Hitler, les cadres du troisième Reich ou encore des membres de la SS (Schutzstaffel) comme preuve de la non-appartenance ou de la non-réelle « adhérence » de ces individus au nazisme (nous reviendrons sur la catégorie Révolution conservatrice dans la section portant ce titre).<sup>90</sup> Et parmi les individus mis de l'avant pour mettre à distance le national-socialisme figure Schmitt.

Ainsi, Mohler contraste l'attitude de Schmitt avec celle de (son ami) Ernst Jünger pour expliquer l'adhésion en mai 1933 de Schmitt au parti nazi, malgré son scepticisme et sa réserve, tant politique qu'intellectuelle, envers Hitler et son mouvement. Il explique ainsi que :

Jünger's clear distancing of himself from Hitler's government early on [...] was of a fundamentally moral nature. Schmitt's political interests in the proper sense, which give no evidence of sympathy for Hitler or the NSDAP in 1933, explains much about his readiness to come to an *arrangement* with the new circumstances and his step to join the National socialists, precisely because he placed *no more* than political hope in them.<sup>91</sup> (Mohler, 203)

Il écarte, partant, Schmitt de tout engagement plus « organique » ou « idéologique » avec le NSDAP. Il poursuit, d'ailleurs, en affirmant que :

Schmitt's [...] attitude towards National Socialism was related to [his] prominent position but was also, *in many ways*, typical of Conservative Revolutionaries. The principal reason for [his] ambivalence was the similarity or the *equivalence* of key formulas used by *both sides*. The one side, like the other, combatted the “peace of shame” and the “liberal system” and demanded a new national-socialist order in the first postwar years. Thus, it seemed reasonable to *explore the possibilities for collaboration*.<sup>92</sup>

---

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 97-191.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 203.

<sup>92</sup> *Ibid.*. Nous soulignons.

Il ajoute que, naïvement, plusieurs Jungkonservatiren, et d'individus proches d'eux dont Schmitt, ont vu dans le Führer et son mouvement un instrument pour atteindre leurs propres objectifs qui, dans les faits, n'étaient pas ceux du national-socialisme.<sup>93</sup> Et il insiste sur le fait que « the ideological differences between National Socialism and the Conservative Revolution were [...] clear »<sup>94</sup>. D'en conclure que Schmitt, de même que toute la Révolution conservatrice, ne partageait ni l'idéologie ni les objectifs du régime hitlérien et que son alliance avec ce dernier n'était qu'un mauvais calcul induit par une certaine proximité d'inimitié (contre la paix honteuse par exemple), une sous-estimation du « childisch anti-Semitism »<sup>95</sup> du NSDAP et, chez certains (surtout les Jungkonservativen), une naïve croyance que Hitler pourra être écarté de son mouvement après la « révolution » qui permettra de mettre en place leur propre programme idéologique et politique. Dans cette perspective, Schmitt et tous ceux identifiés avec la Révolution conservatrice sont, au pis, coupables de naïveté et les thèses, les projets politiques et leurs mouvements culturels et intellectuels conservent toute légitimité puisque leur différence avec l'idéologie national-socialiste est « sufficiently clear ».<sup>96</sup>

## B — Alain de Benoist

Dans le même ordre d'idée, Benoist s'est fait l'un des promoteurs en France du « conservatisme révolutionnaire » schmittien, bien qu'il récuse depuis plusieurs années tout lien avec l'extrême droite.<sup>97</sup> L'essayiste a traduit plusieurs ouvrages du juriste et reprend, dans divers contextes, les thèses schmittiennes pour alimenter les siennes. Et pour ce faire, il affirme, tout d'abord, que « l'incident » nazi n'était qu'un « accident », une « erreur », de parcours qui n'entache en rien la pensée schmittienne pré- et post-nazisme. En ce sens, il assure même : « I am the first to deplore the fact that Schmitt was a member of the Nazi party for three years (from 1933 to 1936, when he was excluded from all his official functions), the ideology of which he had never espoused

---

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 204.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 209.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 208.

<sup>96</sup> Les thèses de Mohler sont contredites par l'historiographie et procèdent d'un révisionnisme historique qui flirte, de très près, avec certaines formes de négationnisme. A. Mohler, *The conservative revolution in Germany, 1918-1932*, *op. cit.*

<sup>97</sup> Voir par exemple : « Three Interviews with Alain de Benoist », *Telos*, 21 décembre 1993, vol. 1993, n° 98-99, p. 189.

(*he even called for its ban in 1932!*) »<sup>98</sup>. Il poursuit en expliquant, aussi, que les écrits principaux de Schmitt furent publiés avant 1933 et après 1945 (excluant le Léviathan des œuvres majeures ?). Ainsi, d'une part, il réduit le « moment » nazi de Schmitt à trois ans, alors que rien n'indique que cela fut le cas. En effet, Schmitt prend sa carte du parti en 1933 et se voit octroyer certaines fonctions officielles, mais en 1936 il se fait mettre de côté par des concurrents au sein du parti. Toutefois, cet épisode n'acte pas une rupture de Schmitt avec le parti, mais plutôt, et plus simplement, son éclipse partielle par des franges concurrentes.<sup>99</sup> D'autant plus qu'il poursuit ses entreprises intellectuelles pour justifier la pensée nazie, notamment au sein des institutions universitaires.<sup>100</sup> Et spéculer sur l'opportunisme de son engagement après 1936, et de la nécessaire collaboration pour des fins de survie, relève d'une entreprise glissante puisque l'antisémitisme virulent dont il a fait preuve pendant les trois années qu'isole Benoist est identifiable tout au long de sa vie comme en témoignent sa correspondance et les entrées de ses différents journaux intimes.

Et pour étayer la thèse de l'accident de parcours, Benoist met de l'avant l'usage fait de Schmitt par la gauche, notamment l'ancienne gauche marxiste. Pour lui, « if so many authors on the left are interested in Carl Schmitt, it is because [...] there are in his work elements of critique of liberalism ([...] in the European sense of the word), which they immediately perceive as very useful to develop a radical critique of global capitalism »<sup>101</sup>. Il en va de même, selon Benoist, des théories schmittiennes sur le droit international, les « partisans » et le terrorisme et l'état d'exception qui sont, au début de ce 21<sup>e</sup> siècle, particulièrement parlantes et révélatrices de notre monde post-moderne. Cet usage par la gauche et l'actualité des concepts schmittiens sont donc, in fine, preuve que cette pensée n'est pas une pensée fasciste ou fascisante en soi, mais un outil, un

---

<sup>98</sup> Arthur Versluis, « A Conversation with Alain de Benoist », *Journal for the Study of Radicalism*, 2014, vol. 8, n° 2, p. pp. Mes italiques.

<sup>99</sup> Voir à ce propos : J. Chapoutot, *La loi du sang*, op. cit., p. 145-146 et 153 et suiv. ; Johann Chapoutot, « Carl Schmitt, un intellectuel au service du nazisme ».

<sup>100</sup> Voir par exemple : C. Schmitt, *Land und Meer*, op. cit. Les propos antisémites ont été « nettoyés » dans les 2e et 3e rééditions. Carl Schmitt, *Le Léviathan dans la doctrine de l'état de Thomas Hobbes : Sens et échec d'un symbole politique*, Paris, Seuil, 2002, 246 p ; Carl Schmitt, « La science allemande du droit dans sa lutte contre l'esprit juif », *Cités*, 1 décembre 2007, n° 14, p. 173-180.

<sup>101</sup> A. Versluis, « A Conversation with Alain de Benoist », art cit, p. 100. Il liste : « Gary L. Ulmen, Joseph Bendersky, Ellen Kennedy, Chantal Mouffe, Ernest Laclau, Paul Piccone, Roberto Esposito, Gopal Balakrishnan, Jorge Eugenio Dotti, Andreas Kalyvas, Reinhard Mehring, Mika Ojakangas, Danilo Zolo, Louisa Odysseos, Pasquale Pasquino, Jean-Claude Monod, Sandrine Baume, Carlo Galli, Gabriella Slomp and many others »..

appareillage conceptuel, légitime qui permet d'articuler une critique forte du libéralisme, du capitalisme et de jeter des lumières nouvelles sur un début de 21<sup>e</sup> siècle particulièrement violent et anxiogène.<sup>102</sup> En somme, comme pour toutes les autres idées « injustement taxées » (selon Benosit) de fascisme, la méthode de lecture et d'argumentation est essentiellement la même : 1) le moment fasciste n'est qu'un accident et/ou n'est pas un moment ou un élément constitutif et 2) c'est le libéralisme l'ennemi. Preuve en est : la gauche partage la critique et tous luttent ensemble contre le libéralisme (capitaliste et individualiste). En fait, il se repose, entre autres, et s'inspire dans sa lecture du parcours de Schmitt, comme du sens à donner à son œuvre, sur les travaux de Julien Freund bien qu'il n'en partage pas toutes les conclusions et lectures.

### C — Julien Freund

En effet, Freund développe, à partir des travaux de Schmitt, une conception dite réaliste du politique. Une conception selon laquelle, la thèse ami-ennemi de Schmitt est, et restera, un indépassable du politique. Freund, d'ailleurs en désaccord avec Schmitt, en fait l'essence du politique. Plus particulièrement, il insiste sur le fait que si un groupe ne se saisit pas, ou nie, cette distinction, il sera effacé ou « soumis » par un autre qui, lui, entend rester un groupement politique, et qui se faisant distingue des ennemis qui lui sont externes.<sup>103</sup> Ainsi pour Freund, « Schmitt est plus qu'un nazi », plutôt il offre la possibilité pour ceux qui ne sont pas « satisfait[s] de l'explication jargonnante par la lutte des classes, l'aliénation et la distinction entre la structure et la superstructure »<sup>104</sup> de rendre compte autrement du politique. De plus, dans sa préface à *La Notion de politique*, il explique que l'engagement de Schmitt avec le troisième Reich ne saurait en rien entacher sa pensée, d'autant plus que, toujours selon lui, le juriste aurait fait son « *mea culpa* » en « s'exilant » à Plettenberg.<sup>105</sup> Il rappelle, finalement, que Schmitt fut « critiqué par les juristes inféodés au parti nazi pour son libéralisme, [et qu']il subit de multiples vexations dès 1935, jusqu'au moment où par[ait] un article menaçant pour sa personne, en 1936, dans le journal SS, *Der schwarze Korps* »<sup>106</sup>. Et

---

<sup>102</sup> Voir à titre d'exemple son ouvrage : Alain de Benoist, *Carl Schmitt – Bibliographie seiner Schriften und Korrespondenzen.*, Berlin, De Gruyter, 2003.

<sup>103</sup> J. Freund, *L'essence du politique*, op. cit.

<sup>104</sup> C. Schmitt, *La notion de politique*, op. cit., p. 7.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>106</sup> *Ibid.*

rappelle, comme tant d'autres, que Schmitt est lu et apprécié par des personnalités de gauche, comme par des personnalités de droite :

On aurait tort de croire que ceux qui apprécient positivement son œuvre viennent d'un seul bord. Ce n'est pas sans raison qu'on parle en Allemagne d'« une droite et d'une gauche schmittienne », encore que lui-même renonce à la distinction entre droite et gauche, de tels concepts appartenant à son avis à la langue vulgaire de la politique. Si d'un côté on trouve, par exemple, le théoricien de la révolution conservatrice Armin Mohler, de l'autre on trouve les noms de Kirchheimer ou du maoïste Schickel.<sup>107</sup>

Précisons que quelque trente années après la publication de cette préface, Étienne Balibar écrit à propos de celle-ci qu'il s'agit de « l'exemple même d'une entreprise de camouflage de l'engagement nazi de Schmitt, à une époque où les documents étaient peu disponibles, non seulement en France mais en Allemagne ».<sup>108</sup> (Cela étant dit, il n'en reste pas moins que Freund a participé massivement à la réception française (francophone), et au-delà, de Schmitt, et en a structuré les axes d'interprétation, notamment autour de la centralité de la question ami-ennemi non plus comme « critère de distinction », mais comme « essence », « nature », du politique.

Motionnons, avant de conclure que depuis quelque temps, nous observons l'émergence d'une « droite radicale » universitaire (dite décomplexée) en Grande-Bretagne et aux États-Unis qui promeut une interprétation « schmittienne », au sens fort, de la Constitution (bien que la Grande-Bretagne n'en ait pas une écrite) et la promotion de l'exécutif (notamment, le président aux États-Unis) comme « gardien de la constitution ». Ces auteurs ne s'engagent pas activement dans de quelconques débats visant à réhabiliter Schmitt ou à le laver de tout soupçon fasciste. Au contraire, pour certains (hormis peut-être, et nous insistons sur le peut-être, l'aspect antisémite à proprement parlé) cela semble même être un élément positif. À cet égard, ils n'abordent pas Schmitt totalement sous le même angle que les auteurs précédemment discutés. Ils partagent, cependant, avec eux la vision que l'opposition ami-ennemi est au cœur du « jeu » politique. En ce sens, bien qu'ils s'en réclament, ils divergent de Schmitt sur des éléments centraux. S'ils font la promotion d'une lecture « schmittienne » du gardien de la constitution, la relégation de cette tâche à l'exécutif procède d'une compréhension toute particulière du juriste, que d'ailleurs Mohler, Benoist et Freund ne partagent pas

---

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>108</sup> Étienne Balibar, « Schmitt : Une lecture “conservatrice” de Hobbes ? », *Droits*, 2003, vol. 38, n° 2, p. 153, note 3.

avec ces nouveaux interprètes. En effet, si Schmitt insiste sur le rôle du « Reichspräsident » comme gardien de la constitution, c'est parce qu'il est élu au suffrage universel direct, et que donc son élection procède quelque part de l'acclamation, ce qui en fait le seul représentant « non partisan » du « peuple ».<sup>109</sup> Or, ces nouveaux interprètes ne promeuvent pas pour la plupart un tel suffrage alors même qu'en Grande-Bretagne de même qu'aux É-U, le chef d'État n'est pas élu directement par le « peuple ». Néanmoins, nous pouvons les rapprocher de la littérature de cette famille puisque c'est le conservatisme, voire l'autoritarisme, et l'inimitié comme « essence » du politique (bien au-delà d'une hostilité au simple libéralisme) que ces auteurs recherchent chez le juriste allemand.<sup>110</sup>

## D — Synthèse

En somme, les apologistes stricts de Schmitt mettent de l'avant que sa vision du droit et du politique permet de penser la relation ami-ennemi qui est l'essence même du politique. En effet, comme l'affirme Schmitt lui-même, les groupes qui se refusent à cette distinction, ne sont plus des groupes politiques et finissent par se faire soumettre (jusqu'à disparaître) par les entités qui se conçoivent politiquement, c'est-à-dire qui n'hésitent pas à désigner leurs ennemis.<sup>111</sup> En ce qui concerne son engagement auprès du régime hitlérien, ces apologistes soutiennent que cela relève de l'opportunisme et d'une proximité de familles politiques qui en a confus plus d'un. C'était un conservateur (révolutionnaire), et en ce sens d'une famille politique à laquelle appartenaient aussi les nazis. Toutefois, cela ne disqualifie pas la pensée du « maître de Plettenberg »<sup>112</sup>, et ce d'autant plus, qu'ils soutiennent que dès 1936 sa rupture avec les nazis est consommée, que ces derniers l'ont mis au ban et qu'il a fait son *mea culpa* en « s'exilant » et se murant dans le silence (fort bruyant !) à Plettenberg.

---

<sup>109</sup> C. Schmitt, *Théorie de la constitution*, *op. cit.*, p. 408-409.

<sup>110</sup> Voir entre autres : William Baude et Stephen E Sachs, « The Official Story of the Law », *Oxford Journal of Legal Studies*, 2023, vol. 43, n° 1, p. 178-201 ; Adrian Vermeule, « Our Schmittian Administrative Law », *Harvard Law Review*, 2009, vol. 122, n° 4 ; Adrian Vermeule, « A Christian Strategy | Adrian Vermeule », *First Things*, 1 novembre 2017.

<sup>111</sup> C. Schmitt, *La notion de politique*, *op. cit.*, p. 94-95.

<sup>112</sup> J. Chapoutot, *La loi du sang*, *op. cit.*, p. 394.

### *3 — Les apologistes charitables*

Si Freund fut l'ambassadeur de Schmitt en France, Schwab et, un peu plus tard, Joseph Bendersky ont joué un rôle similaire dans le monde anglophone. Schmitt qualifie Schwab de « elder statesman of the American Young Schmittians » et ajoute que « in a similar vein, Joseph Bendersky tries to minimize the significance of Schmitt's antisemitism and Nazi sympathies ».<sup>113</sup> Notons, toutefois, que si Freund, l'ancien résistant, est aujourd'hui repris, et de ce fait associé, à des mouvances d'extrême droite, dont la Nouvelle droite ; les deux Américains, eux, sont, et restent, de facture libérale. Qui plus est, bien qu'ils soutiennent la thèse de l'opportunisme, ils affirment que cela n'en amoindrit pas la responsabilité, ainsi que l'inacceptabilité de la collusion schmittienne avec le régime nazi. En d'autres termes, ils affirment que Schmitt a été nazi essentiellement pour des raisons opportunistes, voire en raison d'une certaine arrogance naïve selon Bendersky,<sup>114</sup> mais que cela ne rend pas le juriste moins coupable ou plus pardonnable. Toutefois, cela permet de comprendre son œuvre comme n'étant pas « génétiquement » nazi, et il est donc possible de la lire et de construire sur la pensée schmittienne sans pour autant reproduire, voire cautionner, les tropes du régime hitlérien.

#### A — George Schwab

Dans cette perspective, Schwab s'intéresse, tout comme Freund, à la conception du Politique par Schmitt, et plus spécifiquement dans les relations internationales. Ainsi, c'est les tendances dites réalistes de la conception schmittienne de l'ordre international que Schwab met de l'avant, notamment celle du Großraum. Avec ce concept, Schwab explique que Schmitt opère une généralisation de la Doctrine Monroe (comme le soutient le juriste lui-même d'ailleurs). Toutefois, selon lui, le projet nazi est en contradiction avec certains des postulats du « réalisme schmittien ». En ce sens, il soutient, par exemple, que :

Whereas Schmitt's concept of Grossraum provided for German domination or hegemony and perhaps even the occupation of the Sudetenland, Memel, the

---

<sup>113</sup> Bill Scheuerman, « Carl Schmitt and the Nazis », *German Politics & Society*, 1991, n° 23, p. 71-79 ; Voie aussi : Bill Scheuerman, « The Fascism of Carl Schmitt : A Reply to George Schwab », *German Politics & Society*, 1993, n° 29, p. 104-111.

<sup>114</sup> Joseph W. Bendersky, *Carl Schmitt, Theorist for the Reich*, Princeton, N.J, Princeton University Press, 1983, p. 15.

Polish Corridor and Danzig, regions in which ethnic Germans constituted sizable elements of the population, and for justifying the use of force against a nation in the Reich that pursued foreign-policy goals inimical to the security interests of Germany, his *Völkerrechtliche Grossraumordnung* provides no evidence that he condoned a policy of indiscriminate military aggression and military occupation beyond those lines. Such developments would have been antithetical to Schmitt's concept of the territorial limits of Grossraum, to the ability to subject it to scholarly investigation, and to his notion of international law.<sup>115</sup>

Et il insiste, ainsi, sur la différence fondamentale entre le concept de Großer Raum et celui de Lebensraum promue par le régime hitlérien.<sup>116</sup>

Dans le même ordre d'idée, il explique que « the legends diffused that Sdunitz undermined the Weimar constitution — because of his latitudinarian interpretation of Article 48 — and paved the way for Hitler, are erroneous »<sup>117</sup>. D'une part, il explique que cette interprétation de l'article 48, dans les années 1930, visait précisément à empêcher les partis radicaux (communiste et national-socialiste) de prendre le pouvoir. Par ailleurs, une interprétation non formaliste qui étend les pouvoirs du Reichspräsident n'a pas contribué à la chute de la République de Weimar, bien au contraire. Pour lui, c'est bien « Hindenburg's strict interpretation in exercising the exceptional rights of Article 48 »<sup>118</sup>, opposé à la lecture schmittienne, qui a mené à la nomination de Hitler à la chancellerie. En effet, il explique que le vieux maréchal répugnait à user extensivement de l'article 48, de même qu'à dissoudre encore et encore le parlement.<sup>119</sup> En ce sens, il soutient que « in late January 1933 the semi-senile and ill advised Hindenburg was content to have acted correctly according to the predominant interpretation of the Weimar constitution. By appointing Hitler, rather than keeping Schleicher, Hindenburg wanted to avoid government decree under Article 48, and the burden of the présidial system » (p. 100).

---

<sup>115</sup> George Schwab, « Contextualising Carl Schmitt's concept of Grossraum », *History of European Ideas*, décembre 1994, vol. 19, n° 1-3, p. 89.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 188-189 ; Chapoutot soutient aussi que le concept de Lebensraum a été préféré à celui de Großer Raum par le régime hitlérien. Toutefois, il n'en conclut pas que Schmitt est dès lors forcément non nazi. J. Chapoutot, « Carl Schmitt, un intellectuel au service du nazisme », art cit.

<sup>117</sup> G. Schwab, *The Challenge of the Exception*, op. cit., p. 43.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 29-100.

Incapable d'imposer son interprétation sous la République de Weimar, Schmitt, explique Schwab, se rallie tardivement au NSPAD (« his membership number, because of his late arrival, was above the two million mark »<sup>120</sup>) parce qu'il finit par voir dans la prise de pouvoir par Hitler l'occasion pour l'Allemagne de renouer avec deux traditions.<sup>121</sup> Celle d'un État fort et celle d'un droit reposant sur des « ordres concrets », essentiellement des institutions et des ordres (regroupements) sociaux institués : « Under the new system Schmitt felt that his notions of concrete orders or institutions, as already touched upon in his *Verfassungslehre* (1928), and the essay “*Freiheitsrechte und institutionelle Garantien*” (1931), could now become the basis of a new legal system »<sup>122</sup>.

En fait, selon le politologue, Schmitt, après l'échec de Weimar, cherchait, en s'alliant au régime hitlérien, à doter l'Allemagne d'une « autorité », d'un souverain. Le juriste « felt that in granting the government an enabling act of an unprecedented nature, the Reichstag had recognized Hitler as a leader who could cure Germany's ills »<sup>123</sup>. En ce sens, le juriste voyait finalement la possibilité de pourvoir « steer the National-Socialist system in a direction which, he hoped, would be superior to the bankrupt Weimar system »<sup>124</sup>, et cela passait par rejoindre en bonne et due forme le parti. Schwab ajoute que cela était d'autant plus « facile » que le christianisme de Schmitt, et son conservatisme par leur antijudaïsme s'acclimataient bien avec l'antisémitisme national-socialiste, bien que le juriste, insiste-t-il, n'ait jamais réellement embrassé le biologisme eugéniste du national-socialisme. En fait, il explique que « because of the traditional significance of the state in modern German history Schmitt implicitly assumed that the new element — the party and its Führer — would not only respect this tradition, but never usurp its duties »<sup>125</sup>. En ce sens, Schmitt aurait mal compris l'idéologie nazie, de même que la personnalité de son leader. En effet, très vite, Hitler et son parti vont, bien que toujours soucieux du lustre de la légalité, s'engager dans un démantèlement en règle de l'État allemand.

---

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 101-143.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>123</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>124</sup> *Ibid.*

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 130.

Dans ce contexte, Schmitt, même par des écrits les plus contestables, a cherché par tous les moyens de raisonner le Führer. À ce titre, Schwab explique à propos de «Der Führer schützt das Recht» que l'article «constituted in effect an appeal to Hitler's sense of responsibility». Un appel qu'il juge naïf, mais qui selon lui était une tentative pour inciter le Führer à ramener l'ordre et à juguler la violence extrajudiciaire. Quoi qu'il en soit, rapidement («As early as 1934»<sup>126</sup>), selon le politologue, Schmitt se rend à l'évidence de l'impossibilité d'infléchir le cours des choses et de l'impossibilité de voir sa notion d'ordre concret devenir le socle d'un nouvel ordre juridique. Qui plus est,

Despite Schmitt's outbursts his type of anti-Semitism failed in Nazi Germany. As soon as it became obvious to the Nazi authorities that Schmitt's views differed markedly from the "biological" interpretation of race, and because the SS, which took "political biology" seriously, became an important factor in Germany, Schmitt received a sharp rebuke.<sup>127</sup> P. 138

En 1936, *Das Schwarze Korps*, hebdomadaire de la SS «[that] was developed by Heydrich into an extremely powerful instrument of blackmail and persecution»<sup>128</sup>, prend Schmitt pour cible. Après cette attaque, nous dit Schwab, «Schmitt's position in Nazi Germany [was] precarious. He now had several alternatives: (1) to emigrate, (2) retire from all his activities and continue living in Germany, or (3) defend his intellectual stand»<sup>129</sup>. Or, les trois possibilités étaient inenvisageables d'expliquer Schwab. Et ce dernier de conclure, alors sur l'auto-identification de Schmitt avec le Benito Cereno de Melville : Schmitt est «piégé» dans l'Allemagne nazie, incapable de solliciter une aide extérieure, comme le capitaine est prisonnier de son navire. Don Cereno paraît comme le capitaine d'un navire dont il est le prisonnier, et Schmitt passe pour le *Kronjurist* d'un régime dont il est en fait prisonnier.<sup>130</sup>

---

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>130</sup> George Schwab, *The Challenge of the Exception: An Introduction to the Political Ideas of Carl Schmitt Between 1921 and 1936*, Westport ; London, Greenwood Press, 1989, p. 141-143 ; Sur le «mythe de Benito Cereno» chez Schmitt, voir : Andreas Höfele, *Carl Schmitt und die Literatur*, Berlin, Duncker & Humblot, 2022, p. 267-272 ; Herman Melville, *Benito Cereno*, s.l., CreateSpace Independent Publishing Platform, 2012, 86 p. Voir aussi la conclusion de cette étude.

Finalement, Schwab de conclure, après la démonstration que la pensée Schmittienne n'est pas une pensée « nazie » (au contraire ?), explique, à propos de sa thèse (non soutenue) de doctorat que son analyse :

Is neither concerned with a demonological inquisition nor an ideological snooping. This study revolves on Schmitt's concepts and arguments as contained in his writings. Their political importance is undeniable, because some political ideas do emerge as a result of his intellectual heritage, and particularly due to his concern with specific legal questions within a concrete historical context.<sup>131</sup>

Quelques années plus tard, il réitère l'importance de comprendre Schmitt comme héritier d'une tradition intellectuelle légitime et qui nous enseigne de précieuses leçons pour analyser et comprendre notre actualité politique (internationale).

#### B — Joseph W. Bendersky

De la même façon, Bendersky publie en 1983, *Carl Schmitt, Theorist for the Reich*, un ouvrage présenté comme une introduction générale de l'œuvre et la vie de Schmitt au public américain. L'historien présente les thèses des principaux ouvrages publiés par Schmitt depuis ses années comme professeur à Bonn. En plus, des restitutions des thèses schmittiennes, Bendersky propose de remettre ces écrits « dans leur contexte ». Ainsi à propos, de La Notion de politique, il écrit « Though much criticism would be in store for the friendenemy thesis in the future, Schmitt's work was initially received as a major contribution to political science »<sup>132</sup>. De fait, poursuit-il, la réception de l'article de Schmitt fait si forte impression, qu'il est invité régulièrement à en exposer sa thèse de l'ami-ennemi et la *Hochschule für Politik* fit même publier le texte sous forme de livre.<sup>133</sup>

Concernant, *Théorie de la constitution*, et des thèses schmittiennes sur l'usage de l'article 48, il explique que « when Schmitt wrote his *Verfassungslehre*, he had not foreseen the possibility in which repeated elections would fail to provide a viable majority coalition in the Reichstag »<sup>134</sup>. Plutôt, Schmitt cherchait un moyen de sauver la République de Weimar et de rétablir l'ordre. Et de fait, il explique que « in a letter to

---

<sup>131</sup> G. Schwab, *The Challenge of the Exception*, op. cit., p. 145.

<sup>132</sup> J.W. Bendersky, *Carl Schmitt, Theorist for the Reich*, op. cit., p. 94-95.

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 101.

Moritz Julius Bonn, Schmitt confessed that he had “... an almost continual fear [of the manner in which] the German right and left pursue their politics.” »<sup>135</sup> Il souligne, d’ailleurs, que l’interprétation de l’usage de l’article 48 que Schmitt présente dans sa *Verfassungslehre* remonte à 1919, c’est-à-dire, à un moment où le poste de président était occupé par un social-démocrate, Friedrich Ebert. Donc, il n’est pas possible d’y voir une manœuvre à l’avantage du camp conservateur.<sup>136</sup> Et il conclut, en insistant sur le fait que c’est l’usage répété de l’état d’urgence (et donc de l’article 48) qui a permis à la République de Weimar de survivre durant les premières années de crise.<sup>137</sup> Le juriste voyait dans l’état d’urgence le seul moyen pour éviter l’effondrement total de l’ordre politique et « a seizure of power by extremists »<sup>138</sup>. En ce sens, l’historien rappelle qu’après la proclamation de la République de Weimar, en 1919, Schmitt décide, partagé entre l’adhésion et l’opposition au nouveau régime, choisit de se ranger derrière ce dernier estimant que « the Catholic involvement in the development of the new order encouraging »<sup>139</sup>.

Lors de publication de X, une partie substantielle des documents et des archives concernant Schmitt n’était pas accessible (Schmitt était encore vivant), mais depuis, la publication de ses journaux intimes et d’une partie de sa correspondance a permis de constater que l’antisémitisme de Schmitt ne pouvait relever que du simple opportunisme. En ce sens, l’attaque dans *Das Schwarze Korps* contre la supposée « judéophilie » du juriste de Plettenberg, que Bendersky met lui aussi de l’avant pour « démontrer » le désaccord avec le régime nazi, est balayée. En effet, ces journaux intimes comme sa correspondance font état de propos antisémites répétés et réguliers, et ce, depuis 1912 (date des premiers journaux intimes accessibles). Malgré tout, l’historien explique « though enlightening regarding Schmitt’s incessant personal antisemitism (in a few places, also on his perspectives on Jews in history, society, and law), the diaries do not show a preoccupation with the subject or that one can interpret his major works in terms of his viewpoints on Jews »<sup>140</sup>. Qui plus est, note-t-il, des

---

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>137</sup> *Ibid.*, p. 73-74.

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>140</sup> Joseph J. Bendersky, « Schmitt Diaries » dans Jens Meierhenrich et Oliver Simons (eds.), *The Oxford handbook of Carl Schmitt*, New York ; London, Oxford University Press, 2016, p. 143.

entrées de son journal font état de sa méfiance envers les nationaux-socialistes<sup>141</sup> et la figure d'Hitler lui-même dont il qualifie l'accession au pouvoir de suicide pour la république.<sup>142</sup> En ce sens, si l'accointance de Schmitt avec les nazies est condamnable, l'on ne peut réduire sa pensée à cet épisode de sa vie et de sa carrière académique, estime Bendersky. Pour lui, les écrits d'avant 1933 et d'après 1945 ne sont pas affectés par le ralliement au « Reich de 1000 ans », et ce malgré le fait qu'il reconnaissse que la virulence antisémite appelle, peut-être, une « reconsideration of the opportunism thesis »<sup>143</sup>.

La lecture de Bendersky souffre de deux faiblesses majeures. La première est que son interprétation des textes schmittiens dans « leur contexte » est en fait décontextualisée. Il souligne, souvent, l'instabilité politique de la République de Weimar et la réception positive des thèses schmittiennes par le public de l'époque. Or, un traitement de la réception des textes aurait eu le mérite de considérer le contexte de montée de l'extrême droite et du fascisme comme un élément expliquant la popularité des thèses « très à droite », ce qui n'est pas fait. En ce qui concerne l'instabilité politique, l'historien traite de toute la période 1919-1933 comme d'une période de crise et de chaos. Or, passée les deux premières années et avant la crise économique de 1929, la République de Weimar est stable et connaît un fort développement économique. C'est d'ailleurs cela qui permettra à autant d'Allemands d'investir dans les valeurs boursières qui causeront leur ruine à la fin de la décennie. En fait, contrairement à ce qu'affirme Bendersky, quand Schmitt élabore sa *Théorie de la constitution* (avec l'interprétation de l'article 48), l'Allemagne connaît une stabilité et un essor économique.<sup>144</sup>

Deuxièmement, Bendersky met en exergue les réserves de Schmitt à l'égard d'Hitler et du NSDAP, mais s'abstient d'en faire autant de ses commentaires plus enthousiastes. De fait, le 30 janvier 1933, le juriste indique : « J'ai appris que Hitler

---

<sup>141</sup> Schmitt note, en effet, le 2 avril 1933 : « Inquiétudes concernant Hitler et les nazis » dans Carl Schmitt, *Carl Schmitt Tagebücher 1930 - 1934*, Berlin, Akademie Verl, 2010, p. 277.

<sup>142</sup> J.J. Bendersky, « Schmitt Diaries », art cit, p. 143.

<sup>143</sup> *Ibid.*

<sup>144</sup> Pour un rapide tour d'horizon sur la situation politique et et économique entre 1919 et 1933, voir Theo Balderston, *Economics and Politics in the Weimar Republic*, Cambridge, New York-+, Cambridge University Press, 2002, 148 p.

était devenu chancelier du Reich et Papen vice-chancelier. Excité, heureux, joyeux »<sup>145</sup>. Le lendemain, en revanche, il écrit « en colère contre ce stupide et ridicule Hitler »<sup>146</sup>. Le 4 avril 1933, il note : « Papen [...] m'a promis que je serais invité ces jours-ci à une consultation commune avec Hitler. Parti très excité et élevé »<sup>147</sup>, ou encore, le 13 novembre 1933 : « 99 % pour Hitler »<sup>148</sup>. Sans dresser la liste exhaustive de toutes les entrées sur Hitler et le NSDAP, il ressort clairement que le juriste est tout aussi méfiant, qu'enthousiaste à l'idée de l'arrivée au pouvoir des nazies. Et ce d'autant plus, que dès les élections présidentielles de 1932, une partie de son entourage (incluant des personnes qu'il estime) vote au premier tour pour Hitler contre Paul von Hindenburg. Il paraît donc difficile de conclure, comme le fait Bendersky, que le rapprochement du « maître de Plettenberg » avec le NSDAP ne s'est pas fait avant 1933.

## C — Synthèse

En somme, les deux promoteurs de la pensée schmittienne en Amérique du Nord estiment que la pensée de Schmitt est centrale et incontournable pour qui veut comprendre la relation ami ennemi, de même que les enjeux et les conflits internationaux. Toutefois, l'on ne peut certes pas nier ou occulter son problématique engagement nazi. Ils cherchent, pourtant, à le relativiser. Toutefois, contrairement à ses apologistes, ils ne réduisent pas cet épisode à une courte période de trois ans qui en fait un épiphénomène sans conséquence et de peu d'intérêt. Bendersky explique, en ce sens, que la transcription des journaux intimes de Schmitt va permettre de réévaluer la portée de l'antisémitisme dans l'œuvre et la vie du juriste.<sup>149</sup>

## 4 — Les Critiques courtois

Contre les apologistes, se dégage une tendance, certes critique de Schmitt, mais qui, néanmoins, insiste sur le fait que « he needs to be taken seriously »<sup>150</sup>. Cela implique de s'engager activement avec sa pensée. Pour celles et ceux qui adoptent une

---

<sup>145</sup> C. Schmitt, *Carl Schmitt Tagebücher 1930 - 1934*, op. cit., p. 257.

<sup>146</sup> *Ibid.*

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 278.

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 310.

<sup>149</sup> J.W. Bendersky, *Carl Schmitt, Theorist for the Reich*, op. cit., p. 144.

<sup>150</sup> C. Mouffe, *The Challenge of Carl Schmitt*, op. cit., p. 1.

telle posture, le diagnostic que Schmitt fait des faiblesses et des contradictions du libéralisme doit être pris au sérieux parce que ce qu'il met en exergue de véritables enjeux pour ce régime. Ainsi, c'est moins la définition schmittienne du politique (distinction ami-ennemi) qui intéresse ces individus, mais plutôt les critiques qu'il fait de la démocratie libérale, surtout dans sa forme partisane et parlementaire. Dans cet ordre d'idée, bien que le critère ami-ennemi qu'il propose n'est pas ignoré, il n'est accepté et considéré qu'en tant qu'il permet de mettre en lumière une aporie du libéralisme parlementaire ; à savoir son incapacité à prendre acte de l'inimitié, et par extension à reconnaître la conflictualité inhérente à toute communauté politique.

#### A — Chantal Mouffe

Au lendemain de l'implosion du Bloc de l'est, Chantal Mouffe écrivait :

Le signifiant « démocratie » fonctionne maintenant comme horizon imaginaire où viennent s'inscrire des revendications extrêmement disparates, et le consensus qu'il semble indiquer risque bien d'être une illusion.

[...], Il est urgent de questionner les sociétés libérales démocratiques afin d'élucider leur nature. L'effondrement du communisme devrait nous permettre d'aborder cette question d'une façon nouvelle et sans concession. Il ne suffit plus de faire l'apologie de la démocratie et de l'opposer au totalitarisme. [...]

Cette interrogation sur la nature de la démocratie pluraliste en tant que régime, on peut la mener à partir de l'œuvre d'un de ses adversaires les plus brillants et les plus intransigeants : Carl Schmitt. [...], les critiques qu'adresse Schmitt à la démocratie parlementaire libérale sont toujours extrêmement pertinentes, et ceux qui croient que l'adhésion postérieure de son auteur au parti national-socialiste nous permettrait de les ignorer font preuve d'une grande légèreté. Se mesurer à un adversaire aussi rigoureux que perspicace peut aider à faire avancer notre réflexion, car les questions qu'il pose sont de toute première importance.<sup>151</sup> P. 83

Se qualifiant de « libérale de gauche », Mouffe considère que la démocratie libérale repose sur un mythe voulant qu'il existe un bien commun unique atteignable par la rationalisation du politique et de la société. Or, soutient-elle, ce qui caractérise la démocratie libérale, par définition moderne, est son pluralisme. La prise de conscience de la centralité de ce pluralisme est ce que l'on peut retenir de Schmitt contre Schmitt.

En effet :

---

<sup>151</sup> Chantal Mouffe, « Penser La Démocratie Moderne Avec, Et Contre, Carl Schmitt », *Revue française de science politique*, 1992, vol. 42, n° 1, p. 83.

Qu'un tel régime présuppose la mise en question d'une vérité absolue, Schmitt, à la différence de beaucoup de libéraux, le perçoit clairement. Ces derniers, à cause des positions rationalistes qu'ils défendent, estiment en effet pouvoir conserver l'idée d'une vérité qui pourrait être découverte par tous les hommes à condition qu'ils puissent laisser de côté leurs intérêts, afin de juger uniquement du point de vue de la raison. Tandis que Schmitt, lui, est conscient du fait que le libéralisme implique que, « par rapport à la vérité, cela signifie que l'on renonce à un résultat définitif ».<sup>152</sup>

Et c'est là que s'arrête l'intérêt de Schmitt. En effet, si le juriste comprend et expose une tension interne à la démocratie libérale de laquelle il serait fallacieux de détourner, sous prétexte du passé de son auteur, « his [antiliberal] solutions cannot be accepted, and that liberalism should not be rejected *in toto* »<sup>153</sup>. Au contraire, en se confrontant à la critique schmittienne du libéralisme, et de sa négation de l'inimitié, l'objectif est de « sauver » la démocratie libérale en affirmant l'indépassable de son pluralisme, au lieu de le rejeter au nom d'une quelconque vérité universelle et indépassable. En somme, Mouffe soutient que « the strategy is definitively not to read Schmitt to attack liberal democracy, but to ask how it could be improved. To think both with and against Schmitt »<sup>154</sup>.

## B — Jean-François Kervégan

De même, Jean-François Kervégan se demande : *Que faire de Carl Schmitt* ? Et il en vient à une réponse similaire à celle de Mouffe : « il faut partir de Carl Schmitt »<sup>155</sup>. Il explique dans un premier temps :

Schmitt [...] pense *contre* (le libéralisme, le pacifisme, « Weimar, Genève et Versailles »...). Mais ses jugements lapidaires ont le mérite de nous inciter à reconsiderer certaines évidences que nous acceptons d'ordinaire sans discussion. Et nous voilà sinon contraints, du moins incités à partir de Carl Schmitt [...]. Partir de [lui], parce que c'est à partir de lui que nous pouvons tenter de formuler certains problèmes dont nous nous contentons usuellement de décliner les solutions.<sup>156</sup>

En ce sens, comme pour Mouffe, il soutient que le juriste soulève des interrogations et relève des lacunes au cœur de la démocratie libérale qu'il est difficile, voire erroné,

---

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>153</sup> C. Mouffe, *The Challenge of Carl Schmitt*, *op. cit.*, p. 4.

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>155</sup> Jean-François Kervégan, *Que faire de Carl Schmitt?*, Paris, Gallimard, 2011, p. 74.

<sup>156</sup> *Ibid.*, p. 73.

d'écartier du revers de la main. Ainsi, Schmitt est un point départ pour qui veut dépasser, ou répondre, aux « contradictions internes » de la démocratie libérale. Toutefois, Schmitt ne peut être qu'un « point de départ ». Kervégan d'expliquer que la pensée schmittienne est enfermée dans une « logique du “ou bien... ou bien” [qui] est extraordinairement efficace pour dénoncer une opinion commune [...] ; [mais qui] l'est en revanche bien moins pour penser au-delà des alternatives reçues [...], tout en les prenant au sérieux »<sup>157</sup>. Cela étant, il faut aussi « partir de Carl Schmitt en un second sens : prendre congé de lui, mais à partir d'une position atteinte en partie grâce à lui »<sup>158</sup>. Et comme Mouffe, il estime qu'il faut penser « avec Carl Schmitt et contre Carl Schmitt »<sup>159</sup>.

## C — David Dyzenhaus

David Dyzenhaus, quant à lui, soutient que Schmitt pointe du doigt de véritables enjeux pour la démocratie libérale et son pluralisme. Ainsi, il soutient :

Political theorists of the Left agree with the central aim of Carl Schmitt's essay 'Ethic of State and Pluralistic State'. They wish to rescue the state from a situation of general 'discredit'. [...] Hence they share Schmitt's suspicion of the dominant strand of liberal thought which demands that the state be 'agnostic' or neutral—that it limit its action with a principle against taking morally controversial positions.<sup>160</sup>

En effet, il rappelle que les dernières années du 20<sup>e</sup> siècle ont connu une méfiance de plus en plus grande envers l'État, État contre lequel s'est « constitué » un consensus négatif, un consensus contre lui, contre son utilité. Pour lui, ce consensus négatif est dû à l'agnosticisme éthique de l'État moderne qui délègue au privé des tâches naguère étatiques, voire régaliennes, ce qui amène une partie (importante) de la population, que l'État libéral-démocrate ne « protège » plus, à se demander si l'institution a encore quelque valeur et si elle n'existe que pour servir les intérêts d'autres. En somme, un désenchantement généralisé frappe l'État libéral démocratique moderne.<sup>161</sup>

---

<sup>157</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>158</sup> *Ibid.*

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>160</sup> David Dyzenhaus, « Putting the State Back in Credit » dans Chantal Mouffe (ed.), *The Challenge of Carl Schmitt*, London ; New York, Verso, 1999, p. 75.

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 75-77.

Dyzenhaus de noter que Schmitt faisait déjà le constat le ce désenchantement, en raison de contradiction interne de la démocratie libérale, mais aussi en raison d'une neutralité éthique fantasmée qui le transforme en instrument aux mains de factions politiques pour servir leurs intérêts de groupe et non l'intérêt général. Nonobstant cela, il affirme : « while Schmitt's diagnosis of the ills of the state is valuable, his solution should be rejected »<sup>162</sup>. Pour lui, si leçon (positive) il y a à retenir de la crise de la République de Weimar afin de penser des solutions aux crises actuelles, « these will come not from Schmitt but, rather, from one of his main rivals, the social democrat Hermann Heller »<sup>163</sup>. Heller qui, comme vu plus haut, fut l'un des adversaires les plus hostiles théoriquement à Schmitt, bien qu'il partageât son diagnostic de la crise weimarienne et le danger d'une neutralisation politique de l'État dans la règle de droit.<sup>164</sup>

En fait, pour Heller, la solution de Schmitt n'est ni un dépassement du libéralisme, vers un « meilleur », ni une « réparation » des dysfonctionnements du système libéral. Pour lui, les thèses de Schmitt souffrent, en fait, de graves contradictions et ambiguïtés. En 1927, mettant en parallèle les thèses schmittiennes sur la différence entre la dictature de commissaire et la dictature souveraine avec l'idée qu'il développe, à partir de 1926, voulant que « there must be “an authority” in every state that, exceptionally and “with sovereign power,” undertakes actions that fall outside or break through the normal system of regulated responsibilities »<sup>165</sup>, il constate qu'il se contredit. En effet, dans « La dictature du président du Reich d'après l'article 48 de la Constitution de Weimar », Schmitt soutient que l'article 48, au regard des limites qu'il impose au pouvoir présidentiel, ce dernier pouvoir n'est pas une dictature souveraine (dont la volonté peut se soustraire à la constitution et faire droit), mais simplement commissariale, c'est-à-dire un pouvoir limité dans le temps et dans son action puisque retreint et par la constitution et sa mission ; à savoir le retour de la paix

---

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 75; voir aussi p. 81.

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>164</sup> Hermann Heller, *Sovereignty : A Contribution to the Theory of Public and International Law*, traduit par Belinda Cooper, Oxford, New York, Oxford University Press, 2019, p. 100-102 et 183-185 ; H. Kelsen, *Qui doit être le gardien de la Constitution ?*, *op. cit.*, p. 8 ; Peter C. Caldwell, « Constitutional Practice and the Immanence of Democratic Sovereignty: Rudolf Smend, Hermann Heller, and the Basic Principles of the Constitution » dans Peter C. Caldwell (ed.), *Popular Sovereignty and the Crisis of German Constitutional Law*, Durham ; London, Duke University Press, 1997, p. 128.

<sup>165</sup> H. Heller, *Sovereignty*, *op. cit.*, p. 102.

civile.<sup>166</sup> Pour Heller, la définition de la Dictature du président du Reich comme dictature de commissaire est incompatible avec l'idée d'exercice du pouvoir souverain en tant que décision sur l'état d'exception : « One cannot simultaneously maintain that the dictatorship of the president is necessarily commissarial and that the president is an organ that can undertake “acts of sovereignty” »<sup>167</sup>. En 1932, Heller constate que le glissement engagé par Schmitt se solde par la promotion d'un « libéralisme autoritaire »<sup>168</sup>. En ce sens, contre la crise de légitimité de l'État, Schmitt promeut un État « autoritaire », dans la mesure où il exerce son pouvoir de façon « autocratique » reposant sur un « gouvernement avec des moyens extrêmement forts en termes de puissance militaire et d'influence de masse (radio, cinéma) »<sup>169</sup>. Mais cet État n'en est pas moins toujours libéral puisqu'il exige, selon Heller citant Schmitt, « que l'État renonce à tous les repaires qu'il occupe encore dans la vie économique, et qu'il ne participe plus à l'économie que sous la forme d'un domaine régional de l'État, bien délimité et clairement signalé à l'extérieur »<sup>170</sup>. En ce sens, l'État libéral autoritaire schmittien s'oppose à l'État démocratique et social. Et c'est dans cette perspective que Dyzenhaus rejette les solutions que Schmitt propose en réponse à la crise de la démocratie libérale puisque ce dernier se propose simplement de se débarrasser de la démocratie (contrairement à ce qu'il prétend) et conserver le libéralisme, ou plutôt, défendre un libéralisme strict de non-intervention étatique semblable à notre néo-libéralisme économique.<sup>171</sup>

## D — Ellen Kennedy

---

<sup>166</sup> Carl Schmitt, « La dictature du président du Reich d'après l'article 48 de la Constitution de Weimar » dans *La dictature*, traduit par Mira Köller et traduit par Dominique Séglard, Paris, Points, 2015, p. 283-342. En fait, Schmitt soutient même qu'un exercice du pouvoir souverain par le président est impossible parce que « dans la république, cela constituerait un dédoublement hybride du pouvoir d'État » (p. 312).

<sup>167</sup> H. Heller, *Sovereignty*, *op. cit.*, p. 102.

<sup>168</sup> H. Heller, « Libéralisme autoritaire? », art cit.

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 135 ; Schmitt soutient que « l'accroissement des moyens techniques fournit [...] la possibilité d'une influence de masse bien plus forte que celle dont pouvait jouir la presse et les autres moyens traditionnels de formation de l'opinion. Il existe aujourd'hui en Allemagne une liberté de la presse encore très largement respectée. [...], et personne ne songe encore à censurer la presse. Mais pour ce qui est des nouveaux moyens techniques, le cinéma et la radio, tout État se doit de mettre la main sur eux. Il n'y a pas d'État, aussi libéral soit-il, qui ne prétende s'arroger une censure et un contrôle plus ou moins intensifs sur les films, le cinéma et la radio. Aucun État ne peut se permettre de céder à un opposant ces nouveaux moyens techniques de domination de masse, de suggestion de masse et de formation d'une opinion publique », dans C. Schmitt, « État fort et économie saine », art cit, p. 96.

<sup>170</sup> H. Heller, « Libéralisme autoritaire? », art cit, p. 135.

<sup>171</sup> D. Dyzenhaus, « Putting the State Back in Credit », art cit, p. 76.

Ellen Kennedy montre que Schmitt et les tenants de l'École de Francfort font le même diagnostic à l'égard de la complexité et des menaces qui pèsent sur la démocratie libérale, surtout sur son pluralisme. Toutefois, les solutions qu'ils proposent, qui sont de même nature, ne sont en rien désirables. En fait, elle commence par faire le constat d'une proximité plus grande et profonde qu'il n'y paraît de prime abord entre Schmitt et l'École de Francfort. Pour elle, la résonance de Schmitt auprès de l'École de Francfort est bien plus profonde, et malgré le rejet postérieur de Neumann et de Kirchheimer de leur professeur, et le nettoyage systématique par Adorno (surtout dans les travaux de Benjamin) de toute référence à Schmitt, celle-ci persiste.<sup>172</sup>

Pour elle, malgré le désaveu et la volte-face de la première génération de l'École après le ralliement du juriste au régime nazi, il « revient » avec les travaux de la deuxième génération, notamment chez Habermas. Force est, alors, de constater que la démocratie libérale, donc pluraliste, fait face à des défis de taille. Il apparaît alors nécessaire de prendre au sérieux « how important Schmitt's work has been in shaping German ideas of democracy »<sup>173</sup> puisque cela a donné le ton à une importante tradition, de gauche, sur les moyens à adopter pour « dépasser » les « impasses » de la démocratie moderne. Néanmoins, s'il importe de comprendre comment se structure cette critique, contrairement à ce que croient et soutiennent Schmitt et l'École de Francfort, la solution n'est pas à trouver dans la refonte (ou la constitution) d'une unité politique homogène, quelques que soit le mécanisme (décisionnisme schmittien ou communication éthique habermasienne) pour ce faire. Plutôt, c'est un renforcement du cœur pluraliste et son affirmation qui doivent être le premier moteur pour des solutions viables à la crise démocratique. En effet, une démocratie « homogène », « organique », et donc reposant sur autre chose qu'un pur formalisme n'est qu'un phantasme puisqu'il s'agit d'une « democracy which has never existed in complex societies and for which there has never been a concrete design »<sup>174</sup>.

## E — Slavoj Žižek

---

<sup>172</sup> E. Kennedy, « Carl Schmitt and the Frankfurt School », art cit.

<sup>173</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>174</sup> *Ibid.*, p. 65.

Slavoj Žižek, en des termes plus cryptiques comme à son habitude, adopte, à peu de chose près, la même ligne voulant qu'il faille partir de Schmitt pour mieux s'en dégager. Ainsi, il explique que Schmitt s'inscrit dans une lignée de penseurs qui reconnaissent qu'au cœur du politique se retrouve toujours une certaine forme d'antagonisme. Cela étant, comme ces prédecesseurs, le juriste s'oppose aux courants qui cherchent à nier la « réalité » de cet antagonisme.<sup>175</sup> Cependant, le philosophe poursuit en affirmant : « does Schmitt actually provide the adequate theoretical articulation of the logic of political antagonism ? The answer is no : his assertion of the political involves a specific disavowal of the proper dimension of political antagonism »<sup>176</sup>. De fait, pour lui « l'externalisation » schmittienne de « l'ennemi » consiste elle-même en une négation de l'antagonisme politique, notamment par la militarisation du conflit politique et le bannissement de l'ennemi (hors communauté politique). En effet,

In ultra-politics, the ‘repressed’ political returns in the guise of the attempt to resolve the deadlock of political conflict by its false radicalization—by reformulating it as a war between ‘Us’ and ‘Them’, our enemy [...]. The clearest indication of this Schmittian disavowal of the political is the primacy of external politics (relations between sovereign states) over internal politics (inner social antagonisms) on which he insists : is not the relationship to an external Other as the enemy a way of disavowing the internal struggle which traverses the social body? <sup>177</sup>(The challenge, p. 29)

Dans cet esprit, « ultra-politics » désigne les tendances à externaliser et exacerber l'antagonisme propre au politique pour mieux l'expurger hors du social, pour homogénéiser l'ordre social.

D'un autre côté, le philosophe lacanien rappelle que nous vivons dans un ordre de « post-politics » dans lequel l'antagonisme propre au politique a été neutralisé autrement. Il se manifeste dans la création de nouvelles externalités voulues « hors politique », mais dans lesquelles le politique se déchaîne toujours, bien que non reconnu comme tel. En résumé :

In post-politics, the conflict of global ideological visions embodied in different parties who compete for power is replaced by the collaboration of enlightened technocrats [...] and liberal multiculturalists; through a process of negotiation

---

<sup>175</sup> Slavoj Žižek, « Carl Schmitt in the Age of Post-Politics » dans Chantal Mouffe (ed.), *The Challenge of Carl Schmitt*, London ; New York, Verso, 1999, p. 18-22.

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>177</sup> *Ibid.*, p. 29.

of interests, a compromise is reached [...]. The political (the space of litigation in which the excluded can protest the wrong/injustice done to them) foreclosed from the Symbolic then returns in the Real, as new forms of *racism*. [...] What defines postmodern post-politics, therefore, is the secret solidarity between its two opposed Janus faces: on the one hand the replacement of politics proper by depoliticized 'humanitarian' operations [...]; on the other, the violent emergence of depoliticized 'pure Evil' in the guise of 'excessive' ethnic or religious fundamentalist violence.<sup>178</sup>

Dans ce contexte, Žižek que « the reference to Schmitt is crucial in detecting the deadlocks of post-political liberal tolerance : Schmittian ultra-politics [...] is *the form in which the foreclosed political returns in the post-political universe of pluralist negotiation and consensual regulation* »<sup>179</sup>. En effet, par l'ultra-politics schmittienne l'on peut accéder à ce à quoi Schmitt lui-même n'a pu accéder (ou plutôt accepter) : la multiplicité intrinsèque à l'Universel. En ce sens, avec Schmitt, il est possible de dépasser à la fois l'Universel universalisant, puisqu'*in fine* il n'est jamais plus que l'impérialisme déguisé d'un « particularisme » combattant les « déviants », de même que l'Universel particularisant qui soit s'épuise et se désintègre dans les particularismes, soit embrasse en dernier recours, sans même s'en apercevoir, un particularisme impérial.

De conclure, qu'avec et contre Schmitt, l'on peut dépasser les mythes des faux « Universaux », en reconnaissant la primauté de la multiplicité, et surtout son universalité, sans toutefois sombrer dans les travers apolitisant, voire anti-politisant, de l'ultra-politics schmittienne, destructrice du politique parce qu'elle aspire, de façon paradoxale, à l'homogénéisation. Et pour le philosophe, « the way to counteract this reemerging ultra-politics is not more tolerance, more compassion and multicultural understanding, but the *return of the political proper*, that is, the reassertion of the dimension of antagonism which, far from denying universality, is cosubstantial with it »<sup>180</sup>.

## F — Synthèse

---

<sup>178</sup> *Ibid.*, p. 30-31.

<sup>179</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>180</sup> *Ibid.*

Pour ces critiques, Schmitt pose un diagnostic à propos des contradictions de la démocratie libérale qu'il faut prendre au sérieux puisqu'il relève et met en exergue de véritables enjeux toujours d'actualité. Toutefois, si son diagnostic est éclairant, les solutions qu'il propose ne le sont pas. Il faut renforcer, et non combattre, le pluralisme que dénonce Schmitt. De fait, son combat contre ce pluralisme est, in fine, ce qui le rapproche et l'amène à s'engager avec le régime nazi. Schmitt comme la plupart des penseurs nazis partagent une même vision « homogénéiste » du monde et une aversion du libéralisme sociale, bien qu'ils s'accordent fort bien du libéralisme économique. Schmitt comme les mouvements nazis et fascistes est à prendre au sérieux dans la mesure où leur émergence n'est pas un « accident de l'histoire », mais le symptôme des contradictions dont il faut prendre acte pour renforcer le pluralisme et la démocratie de nos sociétés, et donc prévenir l'émergence de phénomènes politiques identiques.

## 5 — *Les Critiques hostiles*

Finalement, en réponse à la « renaissance » libérale et conservatrice, et surtout de gauche, de Schmitt, naît une réponse hostile au juriste comme à ceux et celles qui se refusent à le rayer de l'histoire intellectuelle du 20<sup>e</sup> siècle. En effet, une certaine frange « radicalement » libérale (conservatrice), les « defenders of liberalism »<sup>181</sup>, va rejeter (violement) Schmitt et virulument critiquer tout ce qui peut se réclamer de son héritage ou qui verrait autre chose que du nazisme dans sa pensée. L'un des chefs de file de cette tendance, aux États-Unis, est sans nul doute Stephen Holmes. Dans une aujourd'hui célèbre anthologie, *The Anatomy of Antiliberalism*, Schmitt, aux côtés d'une certaine gauche dite radicale (Strong), y sont dénoncés et virulument critiqués, ou plutôt caricaturés : les deux sont des antilibéraux, et de ce fait prouvent que les extrêmes se rejoignent dans des « totalitarismes » équivalents.<sup>182</sup>

### A — Stephen Holmes

Dans le chapitre consacré à Schmitt, Holmes insiste sur le passé nazi de Schmitt et soutient que, contrairement à ce qu'une certaine gauche aimeraient (voudrait) croire,

---

<sup>181</sup> Tracy B. Strong dans C. Schmitt, *The Concept of the Political*, op. cit., p. xi.

<sup>182</sup> Tracy B. Strong remarque que ce traitement hostile est « a need they do not feel with other critics of liberal parliamentarism who were members of the Nazi Party ». *Ibid.*, p. xi-xii.

même les œuvres antérieures à 1933 sont fascistes. Pour lui, la définition même du politique, comme étant la distinction ami/ennemi, est une conception fasciste du politique. De cette conclusion, il va aussi en déduire que toute pensée antilibérale qui se réclame de Schmitt, même pour le critiquer et penser « avec lui, contre lui », est entachée par le spectre nazi. Ainsi, dans les chapitres suivants, il s'attaque, en dehors de Schmitt, à Roberto M. Unger, décrit par plusieurs comme l'un des chefs de file du *Critical Legal Studies Movement* (CLS)<sup>183</sup>, ou encore à Christopher Lasch<sup>184</sup> dénonçant leur « anti-libéralisme » comme une attitude qui ne saurait conduire à autre chose qu'à des régimes totalitaires et autoritaires, et qui de fait les met dans le même groupe que les « fascistes », en premier lieu les anciens nazis. Il explique, par exemple, que :

Lasch sees eye-to-eye with Heidegger, Schmitt, Strauss, and the more despondent members of the Frankfurt School. He believes that the Enlightenment “gave rise to the dangerous fantasy that man could remodel both the natural world and human nature itself.” He conceives science as the expression of impiety, of hubris. Science is a rebellion against natural limitations. It rashly denies “our dependence on higher powers.”<sup>185</sup>

Plus brutalement encore, le chapitre consacré à Schmitt (Schmitt: « The Debility of Liberalism ») s'ouvre sur :

Like Maistre, Carl Schmitt experienced the collapse of a national monarchy as a world-shaking crisis of authority. The breakdown of the Reich in 1918 and its replacement by a weak liberal regime was the principal occasion for, or inspiration behind, his antiliberalism. He first gained a reputation as a brilliant critic of liberal ideas and institutions in the 1920s, well before he joined the Nazi party. And that reputation continues to grow today. His debunking of parliamentary government and his exposes of liberal hypocrisy remain influential among leftists. Conservatives still applaud his characterization of liberal states as concessive and indecisive-apeaser regimes unable to defend themselves from attack. Even his fiercest critics treat him deferentially; as an intellect to be reckoned with. The leftish quarterly *Telos* recently devoted an entire issue to his work. According to one contributor, “the rehabilitation of Schmitt has begun.” And the editors’ introduction tantalizingly concludes : “in the present situation of political stalemate, the left can only benefit by learning from Carl Schmitt” (*from*, not *about*).<sup>186</sup> P. 37

---

<sup>183</sup> Voir en guise de synthèse du programme de recherche des CLS : Roberto Mangabeira Unger, « The Critical Legal Studies Movement », *Harvard Law Review*, 1983, vol. 96, n° 3, p. 561-675.

<sup>184</sup> Sur la vie et l'œuvre de Lasch, voir : Eric Miller, *Hope in a Scattering Time : A Life of Christopher Lasch*, Cambridge (É-U), Wm. B. Eerdmans Publishing, 2010, 415 p.

<sup>185</sup> Stephen Holmes, *The Anatomy of Antiliberalism*, Revised édition., Cambridge, Harvard University Press, 1996, p. 128.

<sup>186</sup> *Ibid.*, p. 37.

L'accent qu'il met sur le « from » ne laisse pas planer l'ombre d'un doute sur l'aspect problématique et délictueux d'une quelconque proximité avec le juriste allemand. Dans le même ordre d'idées, en France et en Allemagne, nous retrouvons le même genre de rejet.

## B — Ingeborg Maus

Pour Ingeborg Maus, la pensée de la Freirechtsschule, insistant sur la liberté « législative » du juge, et de laquelle le jeune Schmitt était (reste toujours ?) proche, trouve sa tradition perpétuée tant par le réalisme juridique que par les Critical Legal Studies Movement (CLS). Maus, en effet, de soutenir « the calculability of the rule of law, which was guaranteed in the context of the classical precedential culture, is eroded in the degree to which the “princely judge” of the Free Law theory, but also of Legal Realism or of the Critical Legal Studies Movement, takes centre stage »<sup>187</sup> (The 1933 “Break” in Carl Schmitt’s Theory, p. 127). Elle ajoute que « An interpretation of Carl Schmitt’s theory’ which assumed a complete turnaround in its intentions after 1933 would gain Schmitt’s own approval. [...] Schmitt himself denies any continuity in this thinking before and after 1933. »<sup>188</sup>. Pour elle, il existe une cohérence et une continuité certaine, avant et après 1933, dans la pensée et la théorisation du droit du juriste de Plettenberg et qui est identifiable si l'on prend acte de la fonction politique de sa pensée.

En effet, « the political function of [his] new theory [the concrete order theorized post-1933] is evident in the fact that Schmitt’s early decisionistic thinking continues to underly his “theory of concrete order” : the completely irrational contents of a concrete, substantial order of the German Volk can only be determined in a decisionistic fashion »<sup>189</sup>. Cette théorie de l’ordre concret est donc le parachèvement nazi du décisionnisme schmittien. À cet égard, toute proximité avec ledit *Kronjurist* du troisième Reich est suspecte, voire dangereuse, qu’elle provienne de la droite ou qu’elle soit le fait de certains individus se réclamant d’une gauche radicale à la naïveté certaine.

---

<sup>187</sup> Ingeborg Maus, « The 1933 “Break” in Carl Schmitt’s Theory » dans *The 1933 « Break » in Carl Schmitt’s Theory*, Durham, Duke University Press, 1998, p. 127.

<sup>188</sup> *Ibid.*

<sup>189</sup> *Ibid.*, p. 134.

## C — Cités

En France, s'est constituée autour de la revue *Cités* une nébuleuse très dense dont les principaux représentants sont : les philosophes Yves Charles Zarka, Nicolas Tertulian, Jean-Pierre Faye et le journaliste Denis Trierweiler. La revue a consacré plusieurs numéros spéciaux à Schmitt et ses collaborateurs, notamment Trierweiler, ont traduit plusieurs des écrits de Schmitt, publiés entre 1933 et 1950, faisant l'apologie du régime hitlérien, de ses décisions politiques et de ses réformes judiciaires dont les plus violemment antisémites. C'est à eux, notamment, que l'on doit la traduction française (très partielle) du *Glossarium*<sup>190</sup>, essentiellement les extraits les plus explicitement et violemment antisémites, et du célèbre « Der Führer schützt das Recht »<sup>191</sup> dans lequel Schmitt justifie les massacres et autres exactions commises lors de la Nuit des longs couteaux.

Si certains collaborateurs à certains numéros consacrés à Schmitt adoptent des postures plus nuancées et prudentes, la plupart des réguliers dénoncent violemment l'intégralité des travaux de Schmitt, comme de tous les autres universitaires, en premier lieu Martin Heidegger, ayant practisé avec le « diable » nazi. La thèse centrale de ces auteurs est que l'élément nazi traverse et imprègne l'œuvre intégrale du juriste. Ainsi donc, les traces de son nazisme peuvent être retrouvées dès ses premiers travaux, pré-1933, être suivi jusqu'à ces dernières publications, post-1945, et, bien entendu, en passant par leur expression la plus manifeste dans les écrits de l'époque nazie à proprement parler.

### a — Yves Charles Zarka

Zarka affirme que « l'intérêt que Schmitt porte pour les lois de Nuremberg n'est pas externe et accidentel, mais interne et nécessaire »<sup>192</sup>. Il ajoute : « l'adhésion de Carl Schmitt au nazisme a été si consciente et profonde qu'il n'est pas possible d'étudier ses textes juridico-politiques, même ceux qui ont été écrits en amont ou en aval, en mettant

---

<sup>190</sup> Denis Trierweiler et Carl Schmitt, « Glossarium », *Cités*, 2004, vol. 17, n° 1, p. 181-210.

<sup>191</sup> Carl Schmitt, « Le Führer protège le droit. À propos du discours d'Adolf Hitler au Reichstag du 13 juillet 1934 », *Cités*, 2003, vol. 14, n° 2, p. 165-171.

<sup>192</sup> Yves Charles Zarka, *Un détail nazi dans la pensée de Carl Schmitt*, Paris, Presses Universitaires France, 2005, p. x.

entre parenthèses son engagement en faveur des principes nazis et la caution qu'il a apportée aux pires lois du régime de Hitler »<sup>193</sup>.

Dans cette perspective, il explique que pour lire un auteur, dont Schmitt, il faut définir « le mode de lecture dont les textes de Schmitt doivent être l'objet »<sup>194</sup>. Il existe, selon lui, deux « classes » de « productions intellectuelles » : les œuvres et les documents.<sup>195</sup> La différence entre les deux étant qu'« une œuvre nous interpelle au-delà de son temps, en dehors du contexte où elle a été écrite pour nous parler aussi bien de son temps que du nôtre »<sup>196</sup>. Un document, en revanche, est « inscrit dans un moment historique dont il n'est qu'un témoignage. Il en est d'une certaine manière inséparable »<sup>197</sup>. Autrement dit, un document ne peut rien nous apprendre de plus que son contexte, son temps.<sup>198</sup> Il affirme alors que les écrits schmittiens sont des documents et non une œuvre. Ainsi, le juriste n'ayant produit que des documents, ses écrits sont liés au contexte, ici nazi, qui les a vus naître et ne peuvent ni n'être compris en dehors de ce contexte, ni nous informer, ou éclairer, sur des réalités hors de ce contexte.

En ce sens, il rejette toute possibilité de voir en Schmitt plus qu'un nazi. S'attaquant, ensuite, à celles et ceux qui y voient autre chose, il soutient que :

On ne saurait expliquer l'intérêt porté à Schmitt en termes de simple mode intellectuelle ou de complaisance pour une pensée de l'extrême, encore qu'il ne faille pas négliger ces aspects. Mais il faut sans doute aller plus loin : il y a probablement des causes plus générales et plus profondes d'une réception

---

<sup>193</sup> *Ibid.*

<sup>194</sup> Yves Charles Zarka, « Le mythe contre la raison : Carl Schmitt ou la triple trahison de Hobbes » dans *Carl Schmitt ou le mythe du politique*, Paris cedex 14, Presses Universitaires de France, 2009, p. 47.

<sup>195</sup> En fait Zarka écrit : « J'ai soutenu ailleurs qu'il fallait distinguer les productions intellectuelles en deux classes : les œuvres et les documents ». Toutefois, nous n'avons pas pu situer cet « ailleurs », donc nous n'avons pas pu identifier clairement les distinctions et les critères sous-jacents permettant d'identifier telle ou telle classe. Précisons, néanmoins, que nous n'avons pas lu l'intégralité de la production de M. Zarka. *Ibid.*

<sup>196</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>197</sup> *Ibid.*

<sup>198</sup> L'idée qu'un document est lié à un contexte et qu'il ne peut donc, en aucun cas, nous apprendre quoi que ce soit sur « notre » temps nous semble peu claire. En effet, à moins de supposer que « ce temps » ne s'inscrit pas, logiquement et temporellement, dans le nôtre, donc qu'il s'agit d'un temps sans contact, sans liens, ne serait-ce que du point de vue de la continuité temporelle, avec le nôtre (l'idée qu'une pensée de son temps ne peut rien nous apprendre sur nous) nous semble peu soutenable. A minima, elle peut nous apprendre que nous avons été fascistes par le passé et il paraît raisonnable de ne pas oublier au moins ce fait-là. Sur ce dernier point, nous renvoyons le lecteur vers les travaux de Götz Aly (même si d'autres méritent aussi d'être mentionnés) sur l'adhésion large au régime hitlérien d'une société qui peu de temps auparavant était tout aussi libérale que la nôtre. Götz Aly, *Comment Hitler a acheté les Allemands: le IIIe Reich, une dictature au service du peuple*, traduit par Marie Gravey, Paris, Flammarion, 2022.

intellectuelle qui donne naissance à ce que j'appellerai un schmittianisme de gauche et un schmittianisme de droite.<sup>199</sup>

Et ces deux schmittianismes prennent racine dans un contexte « d'égarement » post-guerre froide dont le vide idéologique est comblé par la complaisance avec une pensée d'extrême droite. En effet, pour lui « la crise de confiance en elle-même que connaissent les démocraties représentatives contemporaines et la quasi-disparition, avec l'effondrement des régimes communistes, de toute alternative cohérente au libéralisme économique et politique »<sup>200</sup> constituent un environnement de délitement politique propice et favorable à un penseur du totalitarisme le plus barbare. Il en conclut alors que « pour des raisons évidemment très différentes [de la droite radicale à la gauche radicale], ces courants convergent dans leurs efforts pour accréditer les textes de Schmitt contre l'État de droit, le libéralisme, le parlementarisme, l'autonomie individuelle, la liberté et les droits publics, etc. Il n'est donc pas étonnant que cette convergence s'atteste explicitement »<sup>201</sup> (Carl Schmitt, après le nazisme, p. 147). Autrement dit, bien que les deux schmittianismes aient des « couleurs » différentes, leurs « volontés » politiques convergent dans leur lutte contre le libéralisme et tout ce qui y est lié. À cet égard, il convient, selon lui, pour la préservation et la protection de nos libertés et de l'État de droit, de dénoncer ces deux tendances du schmittianisme. Et surtout de rappeler qu'elles se réclament d'un auteur dont toute la pensée est fasciste, nazie et antisémite et qu'en s'en réclamant ces deux tendances affichent leurs couleurs.

### b — Jean-Pierre Faye

Dans le même ordre d'idée, Faye propose « de pratiquer une philosophie expérimentale »<sup>202</sup>. Cette philosophie consiste en poser des hypothèses plausibles et probables (?), en attendant que les documents historiques empiriques les confirment, sur les allées et venues de Schmitt dans les mois ayant précédé la prise du pouvoir par

---

<sup>199</sup> Yves Charles Zarka, « Éditorial. Carl Schmitt : la pathologie de l'autorité », *Cités*, 2001, vol. 6, n° 2, p. 3. La paternité des expressions « schmittiens de gauche » et « schmittiens de droite » n'est pas attribuable à Zarka. Il s'agit de la traduction des expressions allemandes « links- rechtsschmittianismus » ou « links- rechtsschmittianischer » déjà consacrées dans la littérature.

<sup>200</sup> *Ibid.*, p. 3-4.

<sup>201</sup> Yves Charles Zarka, « Présentation générale : Carl Schmitt, après le nazisme », *Cités*, 2004, vol. 17, n° 1, p. 147.

<sup>202</sup> Jean-Pierre Faye, « Carl Schmitt, Göring et l'«État total» » dans *Carl Schmitt ou le mythe du politique*, Paris cedex 14, Presses Universitaires de France, 2009, p. 170.

Hitler et la mise au ban de Kurt von Schleicher. Pour ce faire, Faye propose un éventuel scénario qui permet de lire différemment les évènements qui, en 1932-1933, ont permis à Hitler d'accéder à la chancellerie. Il affirme que « la livraison du pouvoir d'État aux hitlériens le 30 janvier 1933, par la simple signature du Reichspräsident Hindenburg, est l'effet d'une précise manipulation, préparée par le groupe de l'ex-chancelier von Papen. Carl Schmitt, auparavant son avocat public devant la Cour constitutionnelle, est au noyau de cette manipulation »<sup>203</sup>.

Et en effet, Faye revoit et spéculle sur les relations entre von Schleicher, von Hindenburg, von Papen et Schmitt, et ce, afin de mettre en évidence le rôle premier du juriste dans les diverses tractations politiques qui vont permettre à Hitler d'accéder au pouvoir. En fait, Faye suggère que von Papen et Schmitt, en leur qualité de non-membres du parti nazi, ont pour missions (secrètes) de convaincre Hindenburg de congédier Schleicher et d'offrir la chancellerie à Hitler auquel le président était de prime abord hostile. Selon lui, « c'est le doublet Papen-Schmitt qui tient la route durant les semaines brûlantes de décembre et janvier. Jusqu'au coup de gong du 30 janvier, où assurément Schmitt n'est pas loin »<sup>204</sup>. En somme, « c'est lui [Schmitt] dans une grande mesure qui a donné le pouvoir aux hitlériens »<sup>205</sup>. Sur cette chute, Faye nous invite à porter une attention toute particulière et lire de façon plus attentive, à l'aune de son nazisme, les écrits de Schmitt.

Cette attention, pour Faye, permet d'éviter les écueils de certains, de même que la « naïveté » d'autres. En effet, comme Zarka, Faye se désole de l'aveuglement des uns et dénonce la « sottise » des autres. D'un côté, il nous avertit de ne pas commettre la même erreur qu'Arendt<sup>206</sup>, reprise par Aaron, et qui a mal aiguillé plusieurs générations d'historiens sur le rôle de Schmitt dans l'épisode nazi. De l'autre, il dénonce un « trait désinvolte » inacceptable qu'il note notamment chez « un philosophe français [qui] dans un dialogue avec Jürgen Habermas — évoqu[e] à la file une “tradition” de la peur,

---

<sup>203</sup> *Ibid.*, p. 161. Les journaux intimes de Schmitt de la période 1930-1934 font plutôt état d'une ambivalence envers les deux chancelliers. Ces derniers n'étaient, toutefois, pas accessibles (plutôt, ils étaient illisibles) au moment de cette publication puisque leurs retranscriptions n'étaient pas encore faites. En effet, Schmitt utilise la méthode Gabelsberger de sténographie pour écrire ses journaux qui, aujourd'hui, ne peut être déchiffrée que par très peu de personnes.

<sup>204</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>205</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>206</sup> H. Arendt, *The origins of totalitarianism*, *op. cit.*, p. 339, note 65.

qui irait “de Hobbes à Schmitt et même à Benjamin...” »<sup>207</sup>. Pour lui, « même les replis de la “déconstruction” ne permettent pas de telles naïvetés »<sup>208</sup>. Il rappelle finalement que celles et ceux qui « s’intéressent » à Schmitt sans avoir en tête, et sans tenir compte de son rôle central dans l’avènement du 3<sup>e</sup> Reich, font le jeu et participent à la dissémination d’une pensée dangereuse.

### c — Denis Trierweler

De même, Denis Trierweler dénonce le fétiche de l’irrationalité chez Schmitt. Schmitt, comme Heidegger et Jünger, s’en prend à la rationalité moderne et renoue avec l’idée de mythe. Or, selon lui, cette rationalité est le fondement de toute pensée non-fasciste. En somme, il suggère que toute théorie du mythe qui se développe en réaction ou en critique à la modernité, qu’elle soit le fait de la gauche — soit naïve, soit cherchant à occulter les crimes de son propre « camp » politique —, ou de la droite, est aveugle au fondement fasciste de toute critique de la rationalité moderne. En effet, il résume ainsi l’intérêt pour Schmitt :

Toute la pensée de Schmitt, peut-on dire, se déploie sur le fond d’une mise en question de l’État comme forme politique, et chez lui l’idée de la mort de l’État se déploie entre, d’une part, le rêve [le mythe] marxiste du dépérissement de l’État et, d’autre part, le rêve libéral d’une société qui se régulerait elle-même par-delà toute forme de domination étatique.<sup>209</sup>

Trieweiler de conclure que toute accointance avec Schmitt et sa pensée ne saurait qu’être entachée de son nazisme et révèle, chez celles et ceux qui y voient un intérêt quelconque, leurs attentats, fascistes ou marxistes, contre l’État moderne qui n’a eu de cesse d’être un véhicule idéologique reposant sur des mythes, ces « système[s] symbolique[s] dans [lesquels] sont intégrés des éléments émotionnels. Ces systèmes [qui] ne sont pas falsifiables ; ils sont tout simplement agissants ou non »<sup>210</sup>.

### D — Synthèse

---

<sup>207</sup> J.-P. Faye, « Carl Schmitt, Göring et l’“État total” », art cit, p. 177. Il écrit même que : « La seule pensée de voir Schmitt ainsi placé entre Hobbes et Walter Benjamin nous tord grossièrement l’esprit. », p. 178.

<sup>208</sup> *Ibid.*, p. 178.

<sup>209</sup> Denis Trierweler, « Georges Sorel et Carl Schmitt : D’une théorie politique du mythe à l’autre » dans *Carl Schmitt ou le mythe du politique*, Paris cedex 14, Presses Universitaires de France, 2009, p. 45.

<sup>210</sup> *Ibid.*, p. 16.

En somme, pour ces critiques hostiles, les travaux de Schmitt ne sont que l'expression du fascisme et du nazisme les plus dangereux et toute proposition voulant qu'il y ait quoi que ce fut de pertinent ou de « retenable » chez Schmitt est elle-même entachée de nazisme, voire carrément nazie. Il n'est possible de lire ces thèses que comme des mythes mystificateurs, qui, sous un faux lustre de scientificité, n'ont été élaborés que pour légitimer fascisme et nazisme et en permettre l'avènement. En effet, ils soutiennent tous (excepté Maus) que Schmitt est nazi depuis plus longtemps que les « naïfs » ne le croient et tout ce qu'il a produit comme « pensée » (si cela peut être qualifié de pensée), politique ou autre, n'a jamais eu d'autre horizon que de permettre l'avènement du 3<sup>e</sup> Reich.

S'il ne fait aucun doute que la pensée schmittienne est fortement mythologisée (c'est l'un des propos de cette étude) et d'extrême-droite (fasciste et nazie), l'essentiel des thèses soutenues par ces auteurs sont à divers degrés fallacieuses. Conclure que toute critique du libéralisme est en soi fasciste parce que les fascistes critiquaient le libéralisme ne repose que sur un délit d'association qui, d'ailleurs, n'est jamais réellement supporté par de véritables arguments. D'autant plus que les propos des personnes critiquées sont tronqués puisque jamais il n'est fait mention du fait qu'elles sont critiques de Schmitt. En effet, si les accusations sont graves, les procédés argumentaires mobilisés font l'effet de montages savants de stratagèmes rendus célèbres par Arthur Schopenhauer. Que ce soit la pétition de principe (est fasciste quiconque d'intéresse à Schmitt parce que ce dernier était fasciste, argument circulaire par excellence), la fausse dichotomie (on ne peut être que libéral ou fasciste, il n'existe que deux possibilités), les conséquences montées de toutes pièces (si on critique le libéralisme, cela mène nécessairement au fascisme) ou encore l'amalgame (sur la base du seul intérêt porté à Schmitt, incluant les postures critiques), il ne ressort pas de critiques articulées de Schmitt, ni surtout de ceux qui sont qualifiés de « schmittiens de gauche » (d'autant que plusieurs des personnes ciblées refuseraient une telle qualification).<sup>211</sup> Ensuite, dans certains cas (Faye notamment), les « preuves » avancées relèvent au mieux du fantasme, au pis de la conspiration. D'ailleurs, elles font fi de l'historiographie et de la complexité du contexte qui a présidé à l'avènement au pouvoir

---

<sup>211</sup> Arthur Schopenhauer, *L'art d'avoir toujours raison: La Dialectique éristique*, traduit par Dominique Laure Miermont, Paris, 1001 NUITS, 2021. Voir surtout les stratagèmes 6, 13, 24 et 32.

du NSDAP. Malgré tout, nous avons choisi d'inclure ses « critiques » puisqu'elles ont pour partie une grande audience (surtout médiatique) et qu'il nous est alors paru malhonnête de les écarter sans rien en dire.

### *Conclusion*

De ce tour d'horizon des divers engagements, des plus hostiles aux plus bienveillants, avec les travaux de Schmitt, nous constatons deux tendances « méthodologiques ». D'une part, il y a un engagement « philosophique » avec ses travaux, et surtout les concepts (chocs) qu'il a forgés. À cet effet, l'on cherche à déterminer la pertinence des thèses schmittiennes, la commodité des concepts schmittiens pour rendre compte de « la » réalité juridico-politique moderne, ainsi que les limites de ces thèses et concepts, aux côtés de leurs aspects plus pérennes, dans et pour la réalité post-moderne. En somme, il s'agit d'un engagement avec les concepts et thèses en elles-mêmes parfois, souvent pour certains (Freund et Schwab par exemple), sans leur inscription dans un temps ou un contexte. D'autre part, il y a une recontextualisation historique, ou plutôt nazie, de Schmitt et de ses travaux. Dans cette perspective, l'engagement n'est pas tant avec le concept ou les thèses directement, mais avec Schmitt en contexte, Schmitt comme nazi et/ou champion du fascisme, c'est-à-dire avec Schmitt comme acteur (ou agent) d'une époque particulière, laquelle instruit et conditionne totalement son appareillage théorique. À cet égard, il ne devient possible de comprendre le Schmitt théorique qu'en tant qu'émanation de cette inscription idéologique. Précisons, au passage, que rares sont les travaux qui adoptent exclusivement l'une ou l'autre des lectures. Le plus souvent, c'est une combinaison des deux modes de lectures, mettant l'accent premier sur l'un ou l'autre aspect, que l'on retrouve.

La présente étude s'inscrit, très certainement, dans celle que nous avons nommée « critiques courtois », toutefois, nous entendons nous dégager, en partie du moins, de certain concept qui comme nous le verrons posent un certain nombre de problèmes qui peuvent nuire à la lecture que nous entendons faire de la prose schmittienne, à savoir conservateur, progressisme et surtout révolution conservatrice.

## Révolution conservatrice

De fait, les catégories « conservateur » et « conservateur révolutionnaire » semblent aporétiques dans leurs usages les plus répandus. Elles sont généralement acceptées comme catégories heuristiques sans autres formes de problématisations. Or, les limites « explicatives » et « explicitatrices » de ces catégories ont été à de multiples occasions mises de l'avant, entraînant dans certains champs académiques leur abandon partiel, voire total. Qui plus, la seconde catégorie, elle, relève du paradoxe, voire de l'oxymore. Ce « paradoxe » semble être indépassable, comme nous le verrons plus bas, pour rendre compte de divers phénomènes sociaux, politiques et intellectuels du tournant du siècle dernier, et ce, à moins qu'on ne récuse ces termes et que l'on déplace l'angle d'analyse. Et comme l'analyse qui repose sur paradoxes et oxymores n'offre qu'apories et contresens, il devient nécessaire de dépasser les catégories qui mènent inexorablement vers ces impasses. Dans cette perspective, la présente étude se propose de mettre à l'écart ces catégories afin d'en dépasser lacunes et apories. Mais au préalable, il importe de comprendre les limites de ces concepts en deux temps : 1) que sont les substantifs « conservateur » et « Révolution conservatrice » ? 2) comment nous informent-ils et nous désinforment-ils au regard de notre objet ? Progressisme, pour sa part, est dans le contexte qui nous intéresse ici, simplement compris comme opposition à « conservatism ». Conséquemment, se départir de « conservatism » implique de se départir de son corolaire.

### I — *Le Conservatisme*

Étienne Balibar aborde le « conservatism » de Schmitt en notant que « le terme de “conservatism” n'est pas univoque »<sup>212</sup>. Il explique que ce substantif, selon Philippe Bénétton, désigne une « “réalité historique”, mais sujette à “controverse” ». Pour Bénétton, « la question [que faut-il entendre par conservatism] n'est pas un simple problème de vocabulaire, elle engage des problèmes de fond »<sup>213</sup>. Malgré les ambiguïtés, il soutient néanmoins que « le Concept est utile et valide parce que, loin de découper artificiellement le réel, il rend compte d'un courant historique (et

<sup>212</sup> É. Balibar, « Schmitt », art cit, p. 149.

<sup>213</sup> Philippe Bénétton, *Le Conservatisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1988, p. 5.

politique) »<sup>214</sup>. Il s'oppose par là à certaines tendances, sur lesquels nous allons nous attarder un peu plus bas, qui voudrait qu'un concept si confus soit disqualifié. Il « tire » alors de « l'histoire » la définition suivante :

Le conservatisme est un mouvement intellectuel (et politique) de l'ère moderne qui naît avec elle puisque contre elle ; la doctrine conservatrice s'est constituée pour la défense de l'ordre politique et social traditionnel des nations européennes, elle est fondamentalement anti-moderne. Le conservatisme pur est donc un traditionalisme. Dans la mesure où il a une filiation qui, tout en restant fidèle aux valeurs du conservatisme, s'est détachée, histoire oblige, de la tradition prémoderne et du modèle historique qu'elle incarne, l'on parlera alors de néo-conservatisme.<sup>215</sup>

De cette définition, notons que le terme clé est « moderne » dans la mesure où « conservatisme » ne semble pas se définir en soi, mais « en opposition à ». Il n'est pas un « *Dasein* » (être-là), mais un « *Gegendasein* » (contre-être-là) : il est une négation d'une conscience existante, mais paradoxalement aussi « existence » en propre.

Le second élément que nous pouvons tirer de cette définition est que « conservatisme » est « traditionalisme » dans sa première « mouture ». Détaché de la tradition, il devient « néo-conservatisme ». En ce sens, le traditionalisme prend le sens d'« anti-moderne », mais le néo-conservatisme est aussi anti-moderne, mais non traditionaliste. Il naît après ou avec la modernité politique, mais contre elle. Bénéton précise, par ailleurs, que la naissance politique de la modernité est à situer au moment de la Révolution française. Dans cette perspective, l'avènement du conservatisme est daté suivant la chronologie de Karl Mannheim, expurgée de la terminologie et des distinctions de ce dernier. Ainsi, il semble que le terme « conservatisme » soit consubstantiel de l'équivoque.

En effet, Mannheim est généralement admis comme l'un des premiers, si ce n'est le premier, penseur à avoir fourni une analyse sociohistorique du phénomène « conservateur » qui autrement ne consistait qu'en des étiquettes politiques pouvant être clamées ou apposées à des personnes ou groupes qui peuvent ne rien avoir en commun. Pour les fins de son analyse, il distingue « preideological traditionalism and modern

---

<sup>214</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>215</sup> *Ibid.*, p. 8-9.

conservatism », et situe la transition de l'un à l'autre dans les années de la Révolution française. En effet, pour le sociologue :

Conservatism crystallizes out of the psychological attitude of traditionalism among social actors [...] who experience these new developments as harmful, but cannot ignore them or simply respond in private, individual ways. Ideologies comprise the orienting mode appropriate to the newly rationalized state-centered societies, displacing traditional and religious ways of assigning meanings to the experienced world. Conservatism appears [...] as a way of thinking about “man and society” which gives weight to certain spiritual as well as material interests damaged by rationalization but provides a practical orientation with a measure of effectiveness in the newly politicized and rationalized world. It thus clearly belongs to the new time, like its opponents.<sup>216</sup>

Ainsi, loin du « traditionalisme » fantasmant et regrettant un âge d'or quelconque, le conservatisme se veut une alternative à la rationalité moderne et à ses effets pervers. Il ne se présente pas comme un attachement à un passé réel ou fantasmé, mais plutôt comme un « stands against all constructions of human relationships which take them as governed by rationalistic universal norms, like Enlightenment doctrines of natural law »<sup>217</sup>. Qui plus est, il ne s'agit pas d'un programme politique ou d'un groupe sociopolitique, mais bien d'une attitude, d'une « manière de penser » historiquement située dans et contre la modernité. Inscrivant le conservatisme dans la modernité même que ce dernier ambitionne de renverser, Mannheim comprend le conservatisme comme un phénomène de cette même modernité, faute d'être moderne, et à cet égard non plus traditionalisme, mais rationalisation, toute moderne, d'un certain traditionalisme, ou plutôt d'une idée tout irréelle (et fantasmée) d'un traditionalisme originel.

Plus exactement, « Mannheim asserts that dialectical thinking successfully managed to rationalize what Romantic and Enlightenment thought had achieved, integrating it into a single comprehensive theory of development under conservative auspices »<sup>218</sup>. Et il ajoute que cette synthèse dialectique, conservatrice chez Hegel par exemple, sera récupérée par Marx pour être subvertie dans un autre contraire, socialiste celui-là. De ce fait, certains commentateurs estiment que :

The conservative contributions would be seen at last as elements in a given originating historical context whose functions change radically and indeed paradoxically in the course of subsequent development. The point of

---

<sup>216</sup> David Kettler, Volker Meja et Nico Stehr, « Karl Mannheim and Conservatism: The Ancestry of Historical Thinking », *American Sociological Review*, 1984, vol. 49, n° 1, p. 73.

<sup>217</sup> *Ibid.*

<sup>218</sup> *Ibid.*, p. 81.

[Mannheim's] study would be to establish the historical obsolescence of conservatism and to ground its socialist successor's claims upon the dialectical reversal of conservatism's crowning intellectual achievement.<sup>219</sup>

En fait, la thèse de Mannheim est historique et historiciste, donc l'obsolescence du conservatisme n'est pas de son temps (l'essai sur le conservatisme date de 1925), mais elle est déjà actée au moment de la parution de son étude. De même, le « développement » du conservatisme en son « antithèse » socialiste est aussi déjà histoire. Ainsi, pour le sociologue, si avenir de la dialectique il y a, elle est à trouver dans « an alternative way of earning the right to the kind of dialectical integration which Hegel had grounded on conservative commitments and metaphysical reasonings, and Marx on socialist commitments and economic analysis »<sup>220</sup>. Et cette lecture de Mannheim n'est pas isolée au moment où il écrit *La Pensée conservatrice*.

En effet, à la même période, Georg Lukács se présente comme l'héritier de la tradition dialectique et prétend en assurer une nouvelle étape, post-hégélienne et post-marxiste. De même, Walter Benjamin présente une synthèse du mysticisme judaïque et du matérialisme historique cherchant elle aussi à offrir une « alternative » à l'opposition traditionalisme-socialisme. Chez des auteurs, appartenant à d'autres familles politiques (adverses), Charles Maurras refonde cette pensée « conservatrice » en la sécularisant et en l'inscrivant dans un ethos « scientiste » au diapason avec son temps. Et une multitude d'autres mouvements paraîtront ou se renouvèleront durant la même période, période durant laquelle Schmitt aussi prétend offrir une alternative à la vieille opposition du 19<sup>e</sup> siècle, point sur lequel nous reviendrons ultérieurement. Ce que nous pouvons conclure de cet état de fait est que les catégories, héritées de la Révolution française et ayant structurées une bonne partie du 19<sup>e</sup> siècle, sont au tournant du siècle dernier à « l'agonie ». Dans cette perspective, plusieurs<sup>221</sup> se sont interrogées sur la valeur heuristique de la catégorie « conservateur » pour rendre compte de la « nature » de certains mouvements ou types de pensée. Le plus souvent, malgré les interrogations, la catégorie est retenue, mais sensiblement revisitée. Cependant, d'autres plaident pour

---

<sup>219</sup> *Ibid.*, p. 81-82.

<sup>220</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>221</sup> David Y. Allen, « Modern Conservatism : The Problem of Definition », *The Review of Politics*, 1981, vol. 43, n° 4, p. 582-603 ; É. Balibar, « Schmitt », art cit ; P. Bénéton, *Le Conservatisme*, *op. cit.*

son abandon, concomitamment à celui de l'axe « gauche-droite » auquel elle est historiquement liée :

The traditional distinctions of Left and Right are inadequate as a guide to understanding nineteenth-century political ideologies, more might be achieved by reexamining the common assumptions and interrelationships among these ideologies. Alternate ways of grouping thinkers might be considered, such as examining the division between individualistic and communitarian political philosophies. Perhaps now is the time to reevaluate what all of the nineteenth-century political ideologies have in common, to look for lines of cleavage in new places, and to try to distinguish them more clearly from what existed previously and from the predominant trends in the political thought of today.<sup>222</sup>

Et cet appel (datant de 1981), qui se réclame de l'héritage de Mannheim, va (indirectement) résonner quelques années plus tard dans un contexte où une montée en puissance des approches dites interdisciplinaires exacerbé l'impossibilité de rendre compte de plusieurs phénomènes ou mouvements (culturelles, politiques ou intellectuelles) au tournant du 20<sup>e</sup> siècle en usant des catégories traditionnelles. Cette crise est d'autant plus forte dans le cas de l'entre-guerre, et surtout de la République de Weimar. Dans le chapitre sur le modernisme, nous allons revenir sur les renouvellements de ces nouvelles approches pour mieux appréhender ces phénomènes qui semblent « échapper » aux catégories traditionnelles.

## 2 — *La Révolution conservatrice*

Avant d'aller plus avant, il importe ici, étant donné que notre sujet d'étude est Schmitt, de s'arrêter sur une thèse importante qui s'est proposée de donner sens autrement à plusieurs mouvements qui voient le jour sous la République de Weimar et qui échappent aux catégories « traditionalisme » et « conservatisme ». Armin Mohler dans sa thèse de doctorat conceptualise un mot de Fiedor Dostoïevski pour en faire une catégorie heuristique propre à décrire, comprendre, expliquer, mais aussi offrir un projet politique alternatif aux modèles américain, soviétique et national-socialiste : la Révolution conservatrice. Précisons aussi que le projet de Mohler prétend à décrire un mouvement typiquement allemand : « a german uniqueness ». Pour Benoist, la Révolution conservatrice est un « current distinct both from the old reactionary

---

<sup>222</sup> D.Y. Allen, « Modern Conservatism », art cit, p. 603.

conservatism and racialist national socialism »<sup>223</sup>. Et en effet, le projet de Mohler est de « donner » une « identité » à des mouvances qui voient le jour durant l'entre-deux-guerres en Allemagne et qui sont difficiles à circonscrire au travers du prisme de la « réaction » importée de France. Il est toutefois plus suspect d'en exclure la « racial national socialism ». Pour les fins de sa démonstration, Mohler passe en revue des centaines d'individus et de groupes qu'il va rassembler en cinq groupes qui constitueront les diverses tendances : 1) les Völkisch, 2) les Jungkonservativen, 3) les Nationalrevolutionäre, 4) les Bündischen et 5) les Landvolksbewegung. En outre aux côtés de ses groupes, de multiples personnalités associées à la « droite » ne trouvent pas place dans ces familles, en premier lieu Carl Schmitt, mais qui sont néanmoins inclus dans la « mouvance ».

De fait, Mohler ne parvient pas à classer Schmitt parmi ses groupes pour de multiples raisons. La plus importante est que ces groupes ne sont pas simplement des catégories conceptuelles construites par Mohler pour offrir une typologie en mesure de rendre intelligibles certains phénomènes. Au contraire, le plus souvent ces groupes étaient des réalités empiriques au sens strict du terme, c'est-à-dire que les individus qui les constituent se concevaient comme « groupe » et, plus important encore, considéraient ces derniers comme des clubs ou des formations politiques. Or, Schmitt, bien qu'en contact avec certains d'entre eux (notamment les Jungkonservativen), se garde de prendre part, directement ou indirectement, à leurs activités ou même de répondre aux sollicitations qui lui sont faites. Mais au-delà de cet obstacle « empirique », c'est la catégorie même de Révolution conservatrice qui est ontologiquement problématique.

En effet, comme vu plus haut, le terme « conservateur » est hautement équivoque, et ceci n'est en rien dépassé par l'adjonction du terme « révolution », bien au contraire. De plus, comme le rappelle justement Balibar, « révolutionnaire » est tout aussi, si ce n'est plus, équivoque que « conservateur ».<sup>224</sup> Le mot Révolution est, en soi, polysémique signifiant à la fois rupture et à la fois cycle, donc retour du même. Or, durant la période analysée, le terme est mobilisé dans ses deux acceptations

---

<sup>223</sup> A. Mohler, *The conservative revolution in Germany, 1918-1932*, op. cit., p. xxi.

<sup>224</sup> É. Balibar, « Schmitt », art cit, p. 150.

contradictoires opérant, de fait, une confusion sur le type de révolution recherchée. Et l'adjonction des deux termes (révolution et conservation), loin de clarifier le sens de ces deux mots, en exacerbe la plurivocité dans l'oxymore qu'elle crée.

Bien que Révolution conservatrice soit toujours utilisée pour comprendre certains phénomènes de la République de Weimar, elle fait l'objet de maintes critiques. Stefan Breuer, dans *Anatomie de la révolution conservatrice*, disqualifie la définition de Mohler et initie un débat sur la valeur heuristique de cette catégorie. Pour lui, « le terme “Révolution conservatrice” est un concept intenable, qui crée plus de confusion que de clarté. Il devrait donc être rayé de la liste des courants politiques du XXe siècle »<sup>225</sup>. De fait, se reposant sur les thèses de Panagiotis Kondylis, il explique que le conservatisme « coïncide en bonne partie avec l'histoire de la noblesse, ce qui signifie manifestement que la fin de la noblesse, en tant que catégorie traditionnellement (dans le sens wébérien) dominante, devait forcément entraîner la fin du conservatisme ayant une pertinence sociale et une force conceptuelle »<sup>226</sup>. Il en conclut que le « l'histoire du conservatisme est déjà achevée au XIXe siècle »<sup>227</sup>. Du moins, cela est vrai s'il l'on entend son histoire comme moment où il fut une « force » politique d'importance (les microphénomènes de monarchisme et d'absolutisme résiduels étant marginaux).

De fait, après un tour d'horizon des écrits (programmatiques) des figures de la Révolution conservatrice et de leur rapport à certaines thématiques (généralement acceptées comme caractéristiques de ce mouvement), à savoir la relation à la propriété privée, le rapport à la science et la technologie, la conception de la Nation et du Peuple, la place de la Race dans le modèle sociopolitique défendu, le type de pourvoir (traditionnel, charismatique et bureaucratique) et finalement le Reich (forme de l'organisation du groupe), il en arrive à la conclusion que les individus en question ne sont pas conservateurs (suivant sa définition) et encore moins révolutionnaires. Il constate, tout d'abord, que pour l'essentiel, ces individus disposent d'un fort éthos bourgeois et sont donc enclins à protéger les valeurs (aux deux sens du terme : morales et matérielles) de la bourgeoisie.

---

<sup>225</sup> S. Breuer, *Anatomie de la révolution conservatrice*, *op. cit.*, p. 214.

<sup>226</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>227</sup> *Ibid.*

Dans cette perspective, malgré le champ lexical mobilisé (Spengler affirme « Nous sommes socialistes »<sup>228</sup>), les figures de proue (à l'exception notable d'Ernst Niekisch, principale figure du très marginal « national-bolchévisme » et d'Ernst Jünger) supportent une économie de marché protégée « contre les interventions dirigistes, les charges sociales onéreuses et surtout le chantage des syndicats »<sup>229</sup>. Le moteur d'une telle économie (saine et au sein d'un État fort) étant l'entrepreneur, « celui “qui a contribué à créer l'économie” »<sup>230</sup>. Le rapport à la technique est quant à lui très ambigu, mais pour ce qui nous concerne dans la présente étude (Schmitt), la technique n'est pas perçue comme une menace en soi, mais comme un instrument qui doit être contrôlé politiquement. C'est la supposée neutralité de la technique qui est l'objet des critiques, non pas la technique elle-même. Mais il ne s'agissait pas d'une vision majoritaire ou minoritaire. En fait, il n'y avait pas de vision commune de la technique et de la science chez ceux qui sont désignés comme révolutionnaires conservateurs.<sup>231</sup> Et il en va de même pour les concepts de nation et peuple, bien que centraux chez ces « penseurs ». Si certains, comme Moeller, considéraient le peuple et la nation comme naturels, d'autres, comme Schmitt, conçoivent ces deux notions selon des critères « objectifs », comme « un matériau inerte de la politique : [auquel] seul l'élan vital du mythe pouvait [...] donner vie »<sup>232</sup>. Donc tous ne partageaient pas la même conception de « nation » et de « peuple », voire en avaient des définitions antinomiques.<sup>233</sup> Sur la Race, Breuer constate que « la Révolution conservatrice était beaucoup plus contaminée par les schémas racistes que ne veulent bien l'admettre certains de ses défenseurs (et même quelques-uns de ses adversaires) »<sup>234</sup>. Toutefois, sa centralité dans les divers « idéologèmes » n'était pas la norme, voire certains auteurs évitaient soigneusement toute référence raciale. Pour Schmitt, par exemple

---

<sup>228</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>230</sup> *Ibid.*, p. 73. ; Breuer cite Arthur Moeller van den Bruck, mais nous retrouvons les mêmes idées chez Schmitt. La figure particulière de l'entrepreneur (en tant que pouvoir charismatique) est développée par Joseph Schumpeter, dès 1911, dans Théorie de l'évolution économique. Joseph A. Schumpeter, *The Theory of Economic Development : An Inquiry into Profits, Capital, Credit, Interest, and the Business Cycle*, New Brunswick ; London, Transaction Publishers, 1983, eBook p ; Sur les liens intellectuels et personnels entre Schmitt et Schumpeter, voir : William E. Scheuerman, *Carl Schmitt : The End of Law*, s.l., Rowman & Littlefield, 1999, p. 117-146.

<sup>231</sup> S. Breuer, *Anatomie de la révolution conservatrice*, *op. cit.*, p. 82-91. Nous reviendrons plus bas sur la question de la technique.

<sup>232</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>233</sup> *Ibid.*, p. 92-101.

<sup>234</sup> *Ibid.*, p. 109.

L'homogénéité [et] l'exigence de l'exclusion de l'hétérogène [...] n'impliquai[ent] pas nécessairement de barrières insurmontables pour l'individu. [...] Le peuple était une catégorie relavant de la volonté, et non pas une catégorie de l'existence physique ou culturelle. Il s'agissait d'un concept de droit public qui n'existe que dans la sphère de la vie publique.<sup>235</sup>

Mais étant donné que « peuple » est conçu en tant que catégorie discriminatoire, il pouvait tout aussi bien s'accommoder et se constituer autour de critères raciaux, culturels ou biologiques, les deux pouvant même être considérés comme consubstantiels.<sup>236</sup> Finalement, si la préférence d'une forme de pouvoir dominante (bien que non unanime) va à un type charismatique, il n'y a pas accord sur comment et sous quelle forme il doit se présenter.<sup>237</sup> Certains privilégièrent des formes charismatiques « fonctionnelles et héréditaires »<sup>238</sup>. D'autres, parmi lesquels Schmitt, préféraient un pourvoir, certes charismatique, mais qui devait « s'exprime[r] en tant que pouvoir légal »<sup>239</sup> dans une personne « légitimée par le charisme réinterprété dans le cadre démocratique »<sup>240</sup>, c'est-à-dire par le scrutin *direct* uninominal majoritaire à deux tours.

La forme Reich et la place de ce dernier dans l'échiquier politique mondial découlaient, forcément, de la vision et de la hiérarchie entre les éléments précédents. De ce fait, il existait une myriade de visions du Reich que Breuer divise entre « un groupe aux ambitions limitées [et] un autre groupe aux ambitions illimitées ». Ces ambitions concernaient tant l'étendue du territoire (Allemagne, monde germanique, monde), que du point de vue de la verticalité et de la concentration du pouvoir au sommet de l'État : pouvoir donné au peuple supérieur (exerçant de fait son autorité sur les peuples inférieurs) ou pouvoir impérial héréditaire de type wilhelmien.<sup>241</sup> En somme, Breuer arrive à la conclusion qu'il n'existe pas de vision commune ou uniforme, ni même de large recouplement, entre les visions et les thèses promues par les différents acteurs de ladite Révolution conservatrice. Il en déduit alors qu'il est fallacieux et peu clair de continuer à faire usage d'une catégorie politique (du moins dans un cadre analytique) dans laquelle sont forcés une multiplicité d'individus qui

---

<sup>235</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>236</sup> *Ibid.*, p. 101-112.

<sup>237</sup> *Ibid.*, p. 112-121.

<sup>238</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>239</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>240</sup> *Ibid.*

<sup>241</sup> *Ibid.*, p. 122-133.

n'ont pour certains pas grand-chose en commun, d'où sa péroration sur la nécessité de reléguer Révolution conservatrice aux oubliettes. Ce constat est partagé, avec plus ou moins de réserve, par une partie de la littérature.

Louis Dupeux constate aussi les limites intrinsèques à la Révolution conservatrice comme tendance politique cohérente, mais soutient qu'étant consacrée (et utilisé par certains de ses acteurs), elle garde son utilité.<sup>242</sup> Roger Griffin, partant de sa définition du fascisme (sur laquelle nous reviendrons plus bas), rejette le terme et y voit une manœuvre de blanchiment idéologique. Il soutient, de fait, que

Mohler made no secret of his aim to publish a work which would contribute directly to the eventual realisation of the Conservative Revolution (i.e. the European revolution necessitated since the defeat of Hitler by the decadent forces of liberal and communist imperialism): its subtitle is “a handbook”, and the extensive introduction makes it abundantly clear that it is conceived as a survivalist manual for those who do not wish to lose their spiritual bearings in the present age.<sup>243</sup>

En fait, le regroupement de tous les groupes de droite hostile à Weimar opéré par Mohler repose sur une image travestie et dénazifiée (même si ce dernier reconnaît la présence nazie à la marge) des diverses tendances fascistes ou fascisantes présente en Allemagne avant 1933. Et Griffin de conclure qu'en fait « the Conservative Revolution which resulted is essentially a utopian construct : not an ‘ideal type’ artificially created as a heuristic device to increase knowledge, but a Sorelian myth conceived to inspire belief and (eventual) action »<sup>244</sup>. Avec la Révolution conservatrice, Mohler crée de fait les bases pour un (nouveau) fascisme d'après-guerre qui promeut une révolution culturelle d'extrême droite qui accoucherait alors naturellement d'une forme politique adéquate quand les soubassements de « the present age of [liberal] decadence »<sup>245</sup> auraient été intégralement minés. De son côté, Ishay Landa conteste encore plus fortement que Breuer l'idée d'une opposition de la Révolution conservatrice au modèle libéral-capitaliste. Pour elle, les mouvances fascistes incluses dans la Révolution conservatrice ne rejettent pas le « capitalism and the bourgeois socioeconomic

---

<sup>242</sup> Louis Dupeux, « Stefan Breuer, Anatomie de la Révolution Conservatrice », *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine*, 1999, vol. 46, n° 3, p. 623.

<sup>243</sup> Roger Griffin, « Between metapolitics and apoliteia : The Nouvelle Droite's strategy for conserving the fascist vision in the “interregnum” », *Modern & Contemporary France*, février 2000, vol. 8, n° 1, p. 39.

<sup>244</sup> *Ibid.*

<sup>245</sup> *Ibid.*

order »<sup>246</sup>. Plutôt, les acteurs de cette « révolution » opèrent une disjonction entre libéralisme économique et libéralisme politique, pour ne retenir que le premier. En d'autres termes, ils acceptent l'économie de marché capitaliste, libre d'entraves, mais rejettent les systèmes de libertés individuelles et démocratiques attachées au libéralisme classique.<sup>247</sup> Dans cette optique, ladite Révolution conservatrice n'a pas grand-chose de conservateur ou de révolution. Pour sortir de l'impasse, Jeffrey Herf propose l'idée de « Reactionary Modernism », un éthos réactionnaire alliant progrès technique, sur laquelle nous reviendrons dans la section sur le modernisme.

### *Conclusion*

Finalement, au-delà des critiques qui peuvent être faites du concept même de Révolution conservatrice, c'est la position de Schmitt dans ce mouvement qui nous intéresse. Comme déjà mentionné, Mohler ne classe pas le juriste dans sa typologie des différents groupes. Dans un premier temps, il en fait l'un des penseurs qui vont fournir un socle théorique à cette large famille. Il est ainsi, avec Ernst Jünger, l'un des idéologues qui surplombent et embrassent l'ensemble de la vision révolutionnaire conservatrice du « monde ». Toutefois, Mohler révise sa thèse initiale et redéfinit la mouvance autour de l'idée de l'éternel retour nietzschéen : « those belonging to the [Conservative Revolution] all adhered to Nietzsche's thesis on European nihilism, the cyclical conception of time, the rejection of egalitarian universalism, and the expectation of the “Great Noon.” And it was this worldview that constituted the ideological base of the [Conservative Revolution] and gave it its coherence »<sup>248</sup>.

Or, les critiques virulentes de Schmitt à l'endroit de Nietzsche et des nietzschéens (dont nous traiterons largement dans le chapitre portant sur les Schattenrisse) le rendent difficilement conciliable avec une vision du monde centrée sur le philosophe de Bâle. Schmitt n'est pas le seul parmi ceux identifiés par Mohler dont le profil ne cadre pas avec les vues nietzschéennes du monde. Toutefois, comme Mohler en avait d'abord fait un penseur clé, son anti-nietzschéisme (et probablement les protestations de Schmitt lui-même) amènera l'architecte de la Révolution

---

<sup>246</sup> Ishay Landa, *The Apprentice's Sorcerer: Liberal Tradition and Fascism*, s.l., BRILL, 2009, p. 7.

<sup>247</sup> *Ibid.*, p. 21-58.

<sup>248</sup> A. Mohler, *The conservative revolution in Germany, 1918-1932*, *op. cit.*, p. xxii.

conservatrice à déclarer que «Carl Schmitt did not in the end belongs to the [Conservative Revolution] »<sup>249</sup>. Si cette déclaration rapportée par Benoist suscite légitimement la suspicion, il nous semble qu'elle n'en est pas moins le reflet des apories intrinsèques à la catégorie de Révolution conservatrice. Cela d'autant plus que Mohler ne traite pas de Martin Heidegger dans son ontologie alors même que la philosophie et le parcours de ce dernier sont liés à ceux de Jünger et Schmitt et à ceux d'autres personnalités incluses dans cette famille.

Nous inscrivant dans la lignée des critiques à l'encontre de la Révolution conservatrice qui appellent à l'abandon de cette épithète, nous nous proposons, dans le cadre de cette étude, d'approcher d'une autre perspective, qui répond peut-être à l'appel d'Allen, le cas Schmitt et plus largement ce *Zeitgeist* qui semble échapper aux catégories «conservateur» dans leurs différentes déclinaisons. Toutefois, nous retenons qu'un élément central pour saisir cela reste la relation des mouvements qui naissent en Allemagne (et plus largement en Europe) à la modernité puisqu'ils s'inscrivent en elle, modernité dont il sera question dans la section suivante. En somme, afin de dépasser les paradoxes et contradictions que la littérature relève, nous proposons, d'abord, de problématiser les termes «modernité», «modernisme», d'«anti-libéral» (politique) ou encore d'attaque contre les Lumières qui ne le sont que peu, voire pas, dans les études traitées plus haut.

---

<sup>249</sup> *Ibid.*, p. xxiii.

## Du modernisme

Modernisme est utilisé comme simple synonyme de modernité suivant un usage longtemps répandu dans les sciences sociales, et ce, jusqu’aux années 1990. Dans cette perspective, « attaque contre les Lumières » et antilibéralisme sont compris comme des attaques contre ce modernisme. Eu égard à cela, nous nous proposons de revenir sur l’histoire, et surtout l’histoire de la conceptualisation, de « modernité », et ce, afin de mettre en exergue sa crise, cette crise du tournant du siècle dernier, ce qui nous permettra de nous rattacher à de nouvelles approches de l’historiographie de ce moment dans ce qui s’est constitué en *New Modernist Studies*. Pour ce faire, nous allons recentrer notre attention sur un élément qui semble être au cœur de la pensée « moderne » et anti-moderne, et ce, afin de « reexamining the common assumptions and interrelationships among these ideologies »<sup>250</sup>.

### 1 — La Crisologie

La crise est l’un des mythes topiques de la modernité.<sup>251</sup> Mythe nécessaire à la survivance de ce récit qu’est la modernité puisque « the trope of “modernity” is always [...] a rewriting, a powerful displacement of previous narrative paradigms »<sup>252</sup>. Or, cette réécriture se nourrit à même ses propres mises en crise. En ce sens, modernité n’est pas simple récit, mais « a narrative category »<sup>253</sup> : elle est multitude de récits qui se construisent et cohabitent en opposition les uns aux autres. C’est cette « crisologie » caractéristique de la modernité.<sup>254</sup> En effet, « liée à une crise historique et de structure, la modernité [n’]est pourtant que le symptôme. Elle n’analyse pas cette crise, elle l’exprime de façon ambiguë, dans une fuite en avant continue. Elle joue comme idée-

---

<sup>250</sup> D.Y. Allen, « Modern Conservatism », art cit, p. 603.

<sup>251</sup> Dans les lignes qui suivent nous entendons modernité comme étant un phénomène et une époque centré autour du concept de crisologie. Pour plus de détails sur les débats entourant la « modernité » et le sens à lui donner tel qu’entendu ici, voir entre autres: Gérard Raulet (ed.), *Weimar, ou, L’explosion de la modernité: actes du Colloque « Weimar ou la modernité »*, Paris, Editions Anthropos, 1984, 323 p ; Yves Vadé (ed.), *Ce que modernité veut dire*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 1994, 2 p ; Henri Meschonnic, *Modernité, modernité*, Paris, Gallimard, 1993, 313 p.

<sup>252</sup> F. Jameson, *A singular modernity*, op. cit., p. 35.

<sup>253</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>254</sup> Gérard Raulet, « Le concept de modernité » dans Yves Vadé (ed.), *Ce que modernité veut dire (I)*, En ligne (Pessac), Presses Universitaires de Bordeaux, 1994, p. 82-96.

force et comme idéologie maîtresse, sublimant les contradictions de l'histoire dans les effets de civilisation. Elle fait de la crise une valeur, une morale contradictoire »<sup>255</sup>.

Plus précisément, « la modernité n'est ni un concept sociologique, ni un concept politique, ni proprement un concept historique »<sup>256</sup>. Plutôt, elle se présente à nous comme un embrayeur (shifter). Les embrayeurs sont « une classe spéciale d'unités grammaticales [dont] la signification générale [...] ne peut être définie en dehors d'une référence au message »<sup>257</sup>. Précisément, ils sont des symboles-index. Comme les symboles, ils disposent d'une « signification générale propre »<sup>258</sup> conventionnellement établie (comme la couleur rouge). Toutefois, comme les index, ils sont en « relation existentielle avec l'objet qu'il[s] représente[nt] »<sup>259</sup> (comme « l'acte de montrer quelque chose du doigt »<sup>260</sup>). « Les embrayeurs combinent les deux fonctions »<sup>261</sup>.

De même, modernité dispose d'une signification générale propre : « le caractère de ce qui est moderne ». Toutefois, ce « moderne » est variable et intrinsèquement lié au message (ou surtout aux messagers), dans lequel il est mobilisé et selon l'objectif dudit message. Ainsi, cette modernité comme embrayeur est déterminée par le contenu idéologique que chaque message lui donne. « La modernité n'a en effet de sens que placée en regard d'un autre terme qui la définit par contraste, et qui lui-même varie selon le moment où le couple est utilisé : moderne et ancien, moderne et classique, moderne et postmoderne. »<sup>262</sup> Cette modernité-embrayeur ne peut donc s'observer que dans les différentes acceptations, ou débats, la mobilisant.

## 2 — *Des modernes à la Modernité : La modernité en ses temps*

Au préalable, précisons que modernité comme substantif n'apparaît que durant la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle sous la plume de Théodore Gauthier, avant d'être

---

<sup>255</sup> Jean Baudrillard, Alain Brunn et Jacinto Lageira, « Modernité » dans , En ligne, Encyclopædia Universalis.

<sup>256</sup> *Ibid.*

<sup>257</sup> Roman Jakobson cité dans Julie LeBlanc, « La linguistique de l'énonciation et le concept de déictique », *Linguistica*, 1 décembre 1991, vol. 31, n° 1, p. 32.

<sup>258</sup> Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Paris, Éditions de Minuit, 1968, p. 179.

<sup>259</sup> *Ibid.*

<sup>260</sup> *Ibid.*

<sup>261</sup> *Ibid.*

<sup>262</sup> Alain Brunn dans J. Baudrillard, A. Brunn et J. Lageira, « Modernité », art cit.

« théorisée » par Baudelaire. De plus, « la date d'apparition du mot lui-même (Théophile Gautier, Baudelaire, 1850 environ) est significative : c'est le moment où la société moderne se réfléchit comme telle, se pense en termes de modernité. Celle-ci devient alors une valeur transcendante, un modèle culturel, une morale — un mythe de référence partout présent, et masquant par là en partie les structures et les contradictions historiques qui lui ont donné naissance »<sup>263</sup>. Comme c'est cette modernité, consciente d'elle-même comme substantif, qui nous intéresse ici, il nous faut retracer les processus d'oppositions qui ont conduit à sa substantivation.

#### A — Le moderne du Moyen-âge à la Renaissance

Selon William J. Courtenay, au moyen-âge, modernité est longtemps le simple (dans la mesure d'un simple possible) synonyme de la contemporanéité : « throughout most of the fourteenth century the labels *modernus* and *moderni* were neutral terms referring to contemporaries. [...] Nowhere [...] does *moderni* refer to a specific group »<sup>264</sup>. Toutefois, « the term *moderni* had [...] begun to change its meaning by the second quarter of the fourteenth century »<sup>265</sup>. Pour lui, le terme se met à comprendre un élément idéologique en sus de l'élément strictement temporel à la veille de la première Renaissance. Le sens de *moderni* s'est cristallisé pour se référer, non pas à un groupe, mais à une « frontière » entre une ère actuelle et un passé antérieur : « Thus gradually in the fourteenth century *modernus* ceased to mean approximate contemporary and came to mean someone 'of our age' »<sup>266</sup>. Un âge post-1310/1320 (post-Ockham). Et un siècle plus tard, le terme conservait l'idée de ce sens et de cette « division » dans l'opposition entre *nominalistae* (*terministae*), se réclamant d'Ockham, et les *modalist*, d'abord, et les *realistae*, plus tard. Ce faisant, « the term *moderni*, [...], shifted meaning in a way that allowed it to acquire ideological content »<sup>267</sup>.

De simple identité temporelle, le moderne devient le porteur d'une idéologie d'un temps nouveau, mais qui reste ancré dans une certaine forme de chronologie

---

<sup>263</sup> Jean Baudrillard dans *Ibid.*

<sup>264</sup> William J. Courtenay, « Antiqui and Moderni in Late Medieval Thought », *Journal of the History of Ideas*, 1987, vol. 48, n° 1, p. 3.

<sup>265</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>266</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>267</sup> *Ibid.*, p. 4.

« matérielle ». Autrement dit, l'opposition entre modernes et anciens « s'est mis[e] à signifier l'affirmation d'un changement d'époque »<sup>268</sup>. Quoiqu'il en soit, il semble que ce « changement » sémantique se soit fait lire ultérieurement, faute de savoir comment il s'est vécu, comme rupture intellectuelle et sémantique. Au *quattrocento*, on le comprend comme rupture intellectuelle, comme une radicale transformation, une coupure, avec l'âge précédent. Au 20<sup>e</sup>, il devient aussi une rupture sémantique, témoignage d'une transformation symptomatique d'une restructuration idéologique de l'enseignement d'Aristote (idéologique dans la mesure où cet enseignement est fortement politique) à la fin du moyen âge. En outre, l'intrusion de l'élément idéologique ouvre la porte à des « réaménagements sociaux et intellectuels multidimensionnels »<sup>269</sup>.

En effet, durant la période médiévale, la *scientia* scolaistique, la prérogative des universitaires, « fais[ait] appel aux sources antiques, en particulier celles du monde Gréco-romain, interprétées (sic) à la lumière des Saintes Écritures »<sup>270</sup>. Or, au 15<sup>e</sup> siècle, l'organisation scolaistique est chamboulée et une nouvelle catégorie d'individus érudits fait son apparition, parmi lesquels les humanistes. Or, ces derniers ne sont plus liés à l'institution scolaistique. Et bien qu'ils restent attachés à l'antiquité gréco-romaine comme modèle, ils se délestent des méthodes scolaстиques et restructurent leur propre version du latin. Ainsi, à la dialectique, ils substituent la rhétorique. De plus, l'arrivée de l'imprimerie mécanique facilitera la diffusion de leur savoir. « Ces bouleversements entamèrent le monopole scientifique des docteurs en philosophie de l'université »<sup>271</sup>. En somme, avec « l'idéologisation » du moderne, c'est la légitimité même de qui peut détenir, ou aspirer à détenir, la « vérité » qui est redéfinie.

L'apogée de cette transformation survient au 16<sup>e</sup> siècle avec le début de la seconde Renaissance. Toutefois, cette « première modernité » se conçoit comme un renouement réel avec l'antiquité gréco-romaine : « la modernité du [16<sup>e</sup>] siècle, qui suppose une rupture, cohabite avec l'esprit classique, qui suppose continuité

---

<sup>268</sup> G. Raulet, « Le concept de modernité », art cit, p. 86.

<sup>269</sup> J.B. Schank, « Les figures du savant, de la Renaissance au siècle des Lumières » dans Dominique Pestre (ed.), *Histoire des sciences et des savoirs. Tome 1 : De la Renaissance aux Lumières*, traduit par Bruno Poncharal et traduit par Agnès Muller, Illustrated édition., Paris, SEUIL, 2015, p. 44.

<sup>270</sup> *Ibid.*

<sup>271</sup> *Ibid.*, p. 47.

d'héritage ». L'on renoue avec une Antiquité qui nous permet de « voir venir » un nouvel àvenir. Un àvenir qui n'est pas « futur », mais une réinsertion dans le temps cyclique, alternant ascensions et décadences, hérité de l'Antiquité gréco-romaine. En effet, « la révolution qui s'opère dans la mentalité du XVI<sup>e</sup> siècle consiste à rapprocher l'Antiquité et l'ère contemporaine, et à éloigner d'aujourd'hui ceux d'hier, les “vieulx”. La modernité, au sens actuel, est à rechercher dans l'Antiquité, qui en offre le modèle idéal »<sup>272</sup>. En ce sens, la « révolution », cette rupture avec les « vieulx », n'est pas une réformation, mais une reformation qui « part de l'idée, [...], de “forme” : il s'agit de restituer la forme initiale [...], qui s'est déformée au cours des siècles et dégradée [...] »<sup>273</sup>.

Si cette restructuration du « légitime savoir » est décrite en termes de ruptures, de chamboulements, de crises, elle finit par s'étioler, s'apaiser et être dépassée. Les deux « camps » finissant par se rejoindre, se confondre et se constituer comme un seul même groupe en forgeant de nouvelles alliances qui lient l'université au monde non universitaire. Il n'en reste pas moins que c'est l'un des premiers épisodes de la modernité qui en s'idéologisant commence à se nourrir de ses propres mises en crise.<sup>274</sup>

Au 17<sup>e</sup> siècle, le « moderne » est à nouveau l'objet de vifs débats : c'est la querelle des Anciens et des Modernes. Un débat d'abord français, mais qui gagne rapidement le reste de l'Europe. Si Anciens comme Modernes (français) partagent un même objectif qui est de faire rayonner le *Roy*, ils ne s'accordent pas sur le moyen le plus approprié. La Querelle a donc pour but de déterminer qui est l'autorité de légitimation des idées. Donc de re-déterminer cette légitimité déjà remise en question durant la Renaissance. Pour les Anciens, ce sont les autorités maîtrisant le grec ancien et le latin, qui le sont. En effet, elles connaissent leurs classiques (d'Homère à Marc Aurèle en passant par Platon et Virgile) ; classiques dont les œuvres sont exemplaires de perfection. Les classiques gréco-romains doivent donc servir de modèles esthétiques et de modes de vie. Et surtout, à l'acmé de la Querelle, les auteurs gréco-romains n'étaient, à proprement parlé, pas critiquables. Seuls des « ignorant » (du latin et du

---

<sup>272</sup> Claude-Gilbert Dubois, « Modernité du XVI<sup>e</sup> siècle français : “Nouvelleté” ou Renaissance ? » dans Yves Vadé (ed.), *Ce que modernité veut dire (I)*, En ligne (Pessac), Presses Universitaires de Bordeaux, 1994, p. 20.

<sup>273</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>274</sup> J.B. Schank, « Les figures du savant, de la Renaissance au siècle des Lumières », art cit.

grec) ont le « culot » de remettre en question la perfection et la grandeur de leurs écrits tout simplement parce qu’ils ne peuvent les comprendre. Paradoxalement, ces Anciens sont à la fois les *moderni* et les *antiqui* dont l’opposition s’est étiolée au fil du temps et qui en sont venus à constituer un seul et même groupe.

Les Modernes, au contraire, optent pour « une procédure de légitimation des idées qui fait l’économie des autorités antiques et de leurs interprètes modernes »<sup>275</sup>. En effet, pour Charles Perrault, l’un des instigateurs de la Querelle, « too much learning was a dangerous thing »<sup>276</sup>. Ainsi, c’est « le public mondain qui fait et défait la mode [qui] est sollicité de (sic) juger souverainement sur (sic) le vrai et le faux, même en des matières où il est notoirement incompétent »<sup>277</sup>. Et cela est possible parce que la perfection n’a pas été atteinte par les antiques, mais bien par « l’époque actuelle » : celle de la raison. Joseph M. Levine explique, par exemple, que pour Jean Terrasson « The only true authority [...] was reason »<sup>278</sup>. Cette raison se manifestant par un « Common Sense, and natural Morality »<sup>279</sup>. Comme les mœurs de leur siècle sont les plus « morales » et que son sens commun est « raisonné », cela fait du public mondain un juge tout à fait légitime. De plus, cela signifie que les productions des auteurs modernes valent le génie de celle des Antiques, voire les dépassent en perfection.

Cette Querelle s’éteint d’elle-même, sans vaincus et sans vainqueurs. Mais, en ce qui nous concerne, son importance réside en deux choses. D’abord, « Les “Modernes” sous Louis XIV sont [...] les héritiers d’une double tradition chrétienne et monarchique de polémique contre l’Antiquité gréco-romaine »<sup>280</sup>. Or, malgré cet héritage, les « Modernes » vivent leur polémique avec les Anciens comme rupture, comme mise en « crise » de la tradition jusque-là dominante. Le plus souvent, d’ailleurs, ils ignorent leur filiation, de même que les Anciens ignorent les nuances et la critique des commentateurs dont ils et elles se réclament à l’égard des auteurs

---

<sup>275</sup> Marc Fumaroli, « La querelle des Anciens et des Modernes: Sans vainqueurs ni vaincus », *Le Débat*, 1999, vol. 104, n° 2, p. 75.

<sup>276</sup> Joseph M. Levine, *The Battle of the Books: History and Literature in the Augustan Age*, Ithaca, Cornell University Press, 1991, p. 132.

<sup>277</sup> M. Fumaroli, « La querelle des Anciens et des Modernes », art cit, p. 75.

<sup>278</sup> J.M. Levine, *The Battle of the Books, op. cit.*, p. 142.

<sup>279</sup> *Ibid.*

<sup>280</sup> M. Fumaroli, « La querelle des Anciens et des Modernes », art cit, p. 80.

classiques glorifiés. À l'aube du 18<sup>e</sup> siècle, la Querelle s'étoile et avec elle la charge idéologique insufflée au moderne.

## B — Les Lumières

La littérature des et sur les Lumières ne traite pas du moderne tant ce terme est étranger à cette période. Le siècle des Lumières ignore le moderne, voire le craint. Le terme disparaît presque du langage et certains dictionnaires ne le recensent pas. Tout au plus, il est considéré comme l'équivalent de neuf, nouveau, actuel, récent au sens très large de « ce qui appartient aux derniers siècles par opposition aux choses de l'antiquité »<sup>281</sup>. Il est aussi utilisé pour se référer aux Querelles du 17<sup>e</sup> siècle, mais sans plus de problématisation ou d'historicisation. Et de fait, en plus du neuf, moderne (à la moderne) est principalement utilisé pour décrire des « goûts » esthétiques, notamment en matière d'architecture. Il n'existe aucune cohérence d'usage. Il est à la fois le « bon goût » du neuf (néo-classique) d'inspiration antique par opposition à la barbarie du gothique et le gothique lui-même parce que plus récent que l'antiquité. Jean-Pierre Seguin explique ce désintérêt pour le moderne durant le siècle des Lumières par le fait que les représentants des Lumières (comme leurs précurseurs qui ont quand même adopté la dénomination moderne) « n'avaient nullement conscience d'être au début d'une ère nouvelle, mais bien plutôt au contraire le sentiment qu'ayant dépassé les stades de la jeunesse — l'Antiquité — et de la maturité — la Renaissance —, l'humanité était entrée dans celui de la vieillesse »<sup>282</sup>. Moderne, dans cet état d'esprit, n'occupe que peu l'espace sémantique puisqu'ayant atteint le grand âge, un terme entendu comme « nouveau » n'avait que peu d'utilité.

En fait, le 18<sup>e</sup> siècle est très peu friand de « néologismes et [de] dérivation »<sup>283</sup> (perçus comme suspects. Même des déclinaisons de « moderne » en verbes sont regardées avec méfiances et « marqués de la croix réservée aux termes non admis dans le Dictionnaire de l'Académie »<sup>284</sup>. Nonobstant ce déclin et cette méfiance, Seguin note quelques usages qui annoncent un début de rupture avec la synonymie avec le « neuf »

---

<sup>281</sup> Jean-Pierre Seguin, « Le mot “moderne” et ses dérivés au XVIII<sup>e</sup> siècle » dans Yves Vadé (ed.), *Ce que modernité veut dire (I)*, En ligne (Pessac), Presses Universitaires de Bordeaux, 1994, p. 29.

<sup>282</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>283</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>284</sup> *Ibid.*

et de l'opposition à « l'ancien », notamment chez Voltaire et Jean-Jacques Rousseau. Voltaire utilise (dans un texte) moderne non comme adjectif, mais comme substantif, « le moderne » (la « la fraîcheur du moderne ») utilisé pour décrire Pétrarque. S'il est difficile pour nous d'entendre Pétrarque comme moderne, il n'en reste pas moins que cette substantivation (aussi éphémère soit-elle) annonce déjà le début d'un processus d'« abstraction d'une qualité pour en dégager une catégorie conceptuelle substantivée »<sup>285</sup>.

L'autre usage notable de moderne au 18<sup>e</sup> siècle est un néologisme de Rousseau dans une lettre adressée à « Laurent Aymon de Franquières, conseiller au Parlement de Grenoble depuis 1766 »<sup>286</sup>. Dans cette lettre, Rousseau dénonce les « matérialistes », les « épiciens », les « modernistes ». En ce sens, modernisme est utilisé de façon polémique. Mais comme remarque Seguin : « la notion polémique, créée ou empruntée par Rousseau, n'est pas située [...] sur le terrain de l'invective ou du refus de l'actuel : il s'agit d'opposer système à système, non pas au nom de la tradition, mais au nom de l'évidence intime »<sup>287</sup>. En d'autres termes, le « moderniste » (en tant que synonyme de matérialiste) est le tenant d'un système de pensée qui croit « découvrir » la vérité dans un microscope. Il désigne, le « moderniste, [...] montr[e] une molécule organique »<sup>288</sup> comme seule connaissance explicative du monde. Cette vision matérialiste « qui se trompe de valeurs »<sup>289</sup> pour le tenant de l'idéalisme. Malgré tout, « moderniste » dégagé de son opposition aux anciens et au temps passé, ouvre la voie pour commencer à le penser comme système et comme position (temporelle).

Il faudra cependant attendre le 19<sup>e</sup> siècle avant que « modernité » ne voie le jour et qu'elle ne s'émancipe pour devenir « abstraction » en soi. En fait, Seguin explique :

Avant 1800, modernité n'avait aucune chance. La méfiance du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'égard d'une certaine forme d'abstraction est clairement inscrite dans les esprits. Même le plus métaphysicien des grammairiens en donne un témoignage dans l'article « ABSTRACTION » de l'Encyclopédie. Les mots humanité, beauté, vérité nous éloignent de l'enseignement de la nature, et la scholastique (sic) en est responsable, selon Dumarsais.<sup>290</sup>

---

<sup>285</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>286</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>287</sup> *Ibid.*

<sup>288</sup> *Ibid.*

<sup>289</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>290</sup> *Ibid.*, p. 32.

Les abstractions, trop liées au scolaire, n'étant pas au goût du jour, la substantivation de moderne et son autonomisation restent marginales tout au long du siècle des Lumières, et jusqu'à tard au 19<sup>e</sup> siècle.

## C — Les Romantiques

Durant la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle, moderne est réinvesti et recharge idéologiquement dans un contexte de remise en question du «moderne», de «l'actuel», du «neuf». Cette nouvelle crise est d'autant plus importante pour nous parce que 1) c'est durant celle-ci que le substantif «modernité est forgé» et 2) c'est elle qui sert de contexte à la critique schmittienne et informe son esthétique littéraire. Cela étant, nous allons porter une attention plus particulière à cette crise et ses éléments topiques. Celle-ci s'attaque aux Lumières et à leurs mythes. De plus, si elle ne se cristallise que durant la seconde moitié du XIX, avant d'atteindre son apogée au début du 20<sup>e</sup>, on peut en retracer les balbutiements au tournant du 19<sup>e</sup> siècle dans chez les premiers romantiques allemands.

Paul Gorceix note que Friedrich Schlegel emploie le mot moderne comme équivalent de romantique. Pour le poète-philosophe «moderne, c'est l'abstraction et la poésie romantique»<sup>291</sup>, c'est-à-dire une «“une poésie universelle progressive”, “infinie, “libre” en constant devenir, jamais accomplie»<sup>292</sup>. La centralité du «moderne» pour Schlegel lui vaudra de la part de Novalis le surnom de «Hypermoderner, Hyper-Lyriker»<sup>293</sup> (hypermoderne, hyper-poète). Gorceix estime, alors, que «le romantisme a ouvert l'ère de la modernité»<sup>294</sup>. Il repère certaines préoccupations communes aux romantiques et aux poètes de la fin du 19<sup>e</sup> et début du 20<sup>e</sup>, tel «le pouvoir, pour l'œuvre, d'être et non plus de représenter»<sup>295</sup>. Mais plus important (pour nous du moins), Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy notent

---

<sup>291</sup> Paul Gorceix, «Autour de la notion de modernité dans la théorie du romantisme iénaen : Novalis» dans Yves Vadé (ed.), *Ce que modernité veut dire (II)*, En ligne (Pessac), Presses Universitaires de Bordeaux, 1994, p. 13. Gorceix cite le texte en allemand: «Modern ist die Abstrakte und die Romantische Poesie».

<sup>292</sup> *Ibid.*

<sup>293</sup> *Ibid.*

<sup>294</sup> *Ibid.*

<sup>295</sup> *Ibid.*, p. 12.

que « le moindre effet du caractère indéfinissable du romantisme que d'avoir permis à ladite modernité de s'en servir comme d'un repoussoir ». En d'autres termes, le romantisme opère une double influence sur l'histoire du « moderne ». D'une part, il recharge idéologiquement le terme en faisant une « manière » d'être du romantique. D'autre part, il le pose comme élément central du romantisme le désignant, de ce fait, comme « objet » à repousser non pas à partir du passé, dans une défense de la tradition, mais du « futur », de l'àvenir qui pour advenir devra se dépasser, se défaire, du « moderne ».

## D — Modernité, naissance en crise

Lorsque Charles Baudelaire explique qu'« il y a eu une modernité pour chaque peintre ancien »<sup>296</sup>, il établit alors le lien intime entre modernité et message, entre les modernités et leurs messages. Il la révèle comme embrayeur. Il la vide toutefois, à tort, de sa charge idéologique. Pour Yves Vadé, « Baudelaire a créé un concept fuyant, décevant dans la mesure où il s'inscrit dans une *historicité sans chronologie*, labile comme le temps lui-même »<sup>297</sup>. En effet, s'il la révèle comme un embrayeur, comme symbole à signification contingente au messager — « la modernité, c'est le transitoire, le fugitif, le contingent »<sup>298</sup> —, il perd de vue le message dans lequel le messager l'inscrit. En la voyant en chaque peintre, Baudelaire en fait un phénomène atemporel, un phénomène que chaque époque connaît sous une forme ou une autre. Or, « [la modernité] n'est pas un concept d'analyse, il n'y a pas de lois de la modernité, il n'y a que des traits de la modernité. Il n'y a pas non plus de théorie, mais une logique de la modernité, et une idéologie »<sup>299</sup>. Comme toute idéologie est située, alors la modernité aussi, l'on ne peut plus la « découvrir » chez chaque peintre. Jean Baudrillard précise, ne ce sens, que « si l'idéologie est un concept typiquement "moderne", si les idéologies sont l'expression de la modernité, sans doute aussi la modernité elle-même n'est-elle qu'un immense processus idéologique »<sup>300</sup>. En bref, ni la « logique » ni l'« idéologie »,

---

<sup>296</sup> Charles Baudelaire, « Le peintre de la vie moderne » dans *Oeuvres complètes de Charles Baudelaire: L'art romantique*, Paris, Calmann-Levy, 1885, p. 69.

<sup>297</sup> Yves Vadé, « L'invention de la modernité » dans Yves Vadé (ed.), *Ce que modernité veut dire (I)*, En ligne (Pessac), Presses Universitaires de Bordeaux, 1994, p. 70. Nous soulignons.

<sup>298</sup> C. Baudelaire, « Le peintre de la vie moderne », art cit, p. 69.

<sup>299</sup> Jean Baudrillard dans J. Baudrillard, A. Brunn et J. Lageira, « Modernité », art cit.

<sup>300</sup> Jean Baudrillard dans *Ibid.*

liées à la modernité, ne peuvent être saisies hors d'elle, et donc hors du message, du débat, dans lequel elle adopte, momentanément, un certain visage.

Le concept de Baudelaire pose un autre problème. Il est conçu et utilisé pour décrire des époques, des moments et des traditions antérieures, mais aussi contemporaines, marquées par la centralité de la crise (envers les classiques puis envers elle-même). Ce concept décrit donc de multiples crises, toutes appartenant à ce qui, depuis Baudelaire, est compris comme modernité. De fait, « le régime paradoxal propre à la modernité, qui propose le nouveau comme valeur, [...] la conduit à se nier elle-même : d'avant-garde en avant-garde, de rupture en rupture, la modernité est condamnée à se renouveler sans cesse ; elle prend dès lors la forme d'une crise jamais résolue, mais au contraire nécessairement toujours reconduite »<sup>301</sup>. Et le sens à donner à cette « crise » si liée à la modernité ne peut être compris hors d'elle, hors du « décryptage » des messages qui donnent ses traits à modernité.

### *3 — De la modernité au modernisme*

Parmi ces crises, se démarque, au tournant du siècle dernier, une acerbe et tranchante Critique de la modernité et des Lumières — de leur rationalité (instrumentale), leur humanisme, leur positivisme, leur progressisme, leur scientisme et leurs prétentions universalistes — dont l'acmé est atteinte au lendemain de la Première Guerre. Il s'agit d'une rupture idéologique qui s'est traduite par une rupture et une refonte ontologique, épistémologique, méthodologique et esthétique. Du moins, cela en était la prétention face à une modernité qu'elle répute anxiogène, mortifère et dépassée. Cette ré-action se voulait, en effet, une réponse à un désenchantement du monde<sup>302</sup>, devenu particulièrement prégnant chez une « jeunesse » qui n'adhérait plus ni au mythe progressiste ni au mythe traditionaliste.

Ce désenchantement qui s'est mué en une « angoisse mythique »<sup>303</sup> créant un besoin pour de nouvelles fantasmagories comme réponse à ce qui était perçu comme

---

<sup>301</sup> Alain Brunn dans *Ibid.*

<sup>302</sup> Max Weber, *The Vocation Lectures*, traduit par Rodney Livingstone, Indianapolis, Hackett Publishing, 2004, p. lxii.

<sup>303</sup> Walter Benjamin, *The Arcades Project*, Cambridge ; London, Harvard University Press, 1999, p. 15.

délitement : l'esthétisation non-esthétisante d'une réalité perçue comme par trop fragmentée.<sup>304</sup> Cette réponse, face aux malaises envers les « pratiques » et les « formes » dans les diverses sphères de la production intellectuelle, artistique et sociopolitique, se présente comme une « excroissance de la modernité » — elle en est le produit — qui s'externalise pour se reconstituer en une Critique/praxis externe et radicale de la modernité. Pour Malcolm Bradbury et James McFarlane, en effet, cette nouvelle modernité (rebaptisée modernisme comme nous le verrons plus bas) née du « breaking up of the naturalistic surface and its spirit of positivism »<sup>305</sup>. Cela se traduit par une « reaction against positivism, toward a fascination with irrational or unconscious forces »<sup>306</sup>. Ils ajoutent qu'en observant les mouvements « modernes » en Allemagne avant et après 1890, l'on observe le second « [is] growing out »<sup>307</sup> du premier.

Cette réponse moderne à la modernité est une Critique, mais aussi un Projet pour un ordre de vie autre, débarrassé du mythe naturaliste. Elle est « the more catastrophic figuration of the Foucauldian breaks: [looming over] the ruins of the older system in the midst of which a newer system is in formation »<sup>308</sup>. Elle est Dada, Futuristes, Nabis, Expressionnistes, mysticisme marxiste chez Benjamin, anti-romantisme chez le jeune György Lukàcs, révolution syndicaliste (mystique) chez Sorel, « Wittgenstein [who] writes in a form and style that is so unusual, especially for philosophy, because he finds himself unable to rely on the conventions that might have seemed necessary conditions for something's being philosophy »<sup>309</sup>. Cette crise fait aussi de cette fin de siècle un moment charnière de la modernité, d'autant plus que le phénomène affecte toutes les dimensions de la vie sociale, économique, culturelle et politique (et donc juridique). La spécificité de cette crise du moderne contre lui-même a posé pour certains champs de recherche la nécessité de distinguer cette crise de la modernité qui lui sert de contexte sous l'appellation de modernisme. En d'autres mots, le « modernisme » devenait la crise de la modernité de fin de siècle (19<sup>e</sup>). Depuis les années 1990, ce besoin s'étend à

<sup>304</sup> Peter Bürger, *Theory Of the Avant-Garde*, traduit par Michael Shaw, 1ère édition., Minneapolis, University of Minnesota Press, 1984, 192 p ; W. Benjamin, *The Arcades Project*, *op. cit.*, p. 14-15.

<sup>305</sup> Malcolm Bradbury et James McFarlane (eds.), *Modernism : A Guide to European Literature 1890-1930*, Reprint édition., London, Penguin Books, 1978, p. 44.

<sup>306</sup> *Ibid.*

<sup>307</sup> *Ibid.*

<sup>308</sup> F. Jameson, *A singular modernity*, *op. cit.*, p. 79.

<sup>309</sup> Michael LeMahieu et Karen Zumhagen-Yekplé (eds.), *Wittgenstein and Modernism*, 1ère édition., Chicago ; London, University Of Chicago Press, 2016, p. 159.

d’autres champs, notamment pour faciliter les dialogues interdisciplinaires. En réponse à ce dernier besoin, né un programme de recherche dont l’objectif est de replacer les productions intellectuelles de la période 1890 (1870 dans certains travaux)-1945 dans leur contexte politique, social et culturel pour mieux en comprendre les fondements et les évolutions : il s’agit du projet des « (New)<sup>310</sup> Modernist Studies » (NMS).<sup>311</sup> Ces études se proposent de participer à, ou du moins à faciliter, un dialogue interdisciplinaire pour traiter des productions de la période visée.<sup>312</sup> Comme la présente étude s’inscrit dans le cadre de ce projet, quelques précisions préalables sur le modernisme et les NMS s’imposent.

## A — New Modernist Studies

Si le terme « modernisme » nous semble trivial, c’est parce que nous en usons en permanence, souvent subsumé dans le champ lexical « modernité, moderne, modernisme, moderniste ».<sup>313</sup> Or, il semble y avoir cacophonie quant à sa signification et/ou portée : « As terms in an evolving scholarly discourse, modern, modernity, and modernism constitute a critical Tower of Babel, a cacophony of categories that become increasingly useless the more inconsistently they are used »<sup>314</sup>. Dans le même ordre d’idée, Vadé constate que « l’usage de plus en plus intempérant du mot “modernité”, non seulement en histoire, en esthétique, en critique littéraire, mais aussi en économie, en politique ou en publicité, abouti[t] à une véritable cacophonie, mêlant les acceptations

---

<sup>310</sup> Les « Old Modernist Studies » n’ont jamais eu cette dénomination, mais il est d’usage d’ajouter New lorsque l’on veut distinguer les études sur le modernisme antérieures aux années 1990 et celles post-1990. P.L. Caughey (ed.), *Disciplining modernism*, op. cit., p. 1-5.

<sup>311</sup> Voir entre autres : Michael Levenson (ed.), *The Cambridge Companion to Modernism*, 2e édition., Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 2011, 344 p ; Sanford Schwartz, *The Matrix of Modernism : Pound, Eliot, and Early Twentieth-Century Thought*, Place of publication not identified, Princeton University Press, 2014, 248 p ; Walter L. Adamson, *Avant-Garde Florence: From Modernism to Facism*, 1ère édition., Cambridge, Mass, Harvard University Press, 1993, 352 p ; P. Bürger, *Theory Of the Avant-Garde*, op. cit. ; Andreas Huyssen, *After the Great Divide : Modernism, Mass Culture, Postmodernism*, Edition Unstated edition., Bloomington, Indiana University Press, 1987, 256 p ; Mark Antliff, *Avant-Garde Fascism: The Mobilization of Myth, Art, and Culture in France, 1909–1939*, s.l., Duke University Press, 2007, 373 p ; Roger Griffin, *The Nature of Fascism*, New York, Palgrave Macmillan, 1991, 256 p ; Zeev Sternhell, *The Intellectual Revolt against Liberal Democracy, 1875-1945: International Colloquium in Memory of Jacob L. Talmon*, Jerusalem, The Israel Academy of Sciences and Humanities, 1996, 397 p.

<sup>312</sup> P.L. Caughey (ed.), *Disciplining modernism*, op. cit., p. 3 ; The Modernist Studies Association, *About*, <https://msa.press.jhu.edu/about/index.html>.

<sup>313</sup> Susan Stanford Friedman, « Definitional Excursions: The Meanings of Modern/Modernity/Modernism » dans Pamela L. Caughey (ed.), *Disciplining modernism*, Basingstoke ; New York, Palgrave Macmillan, 2009, p. 13-32.

<sup>314</sup> *Ibid.*, p. 15.

les plus contradictoires »<sup>315</sup>. Cette cacophonie, de dire Stephen Ross, est un « meta-critical problem ».<sup>316</sup> De même, Vadé explique :

On pourrait donc penser que le terme « modernité » exige toujours, si l'on veut savoir de quoi l'on parle, d'être accompagné d'un déterminant : la modernité philosophique, la modernité économique (que l'on ferait mieux de nommer modernisation), la modernité viennoise, la modernité « dont parle Adorno, celle qui va des années 1850 aux années 1960 », ou, plus restreinte, « la modernité des années 1890-1930 », ou encore « notre modernité », comme aimait à dire Roland Barthes et comme dit toujours Philippe Sollers.<sup>317</sup>

En effet, Susan Stanford Friedman relève que « Nominal discussions of modern/modernity/modernism tend to be very field-specific, with definitional dissonance and even outright contradiction developing as a result of disciplinary boundaries and considerable isolation of disciplinary discourses from each other »<sup>318</sup>. Plus encore, ces désaccords de sens ne sont pas simplement des différences, mais bien des oppositions. En sciences sociales, « modernity signifies a specific set of historical conditions developing in the West, including the Industrial Revolution, conquest of and expansion economically and politically into other continents, the transition to urban culture, the rise of the nation state, and growing power of the bourgeoisie »<sup>319</sup>. Il s'agit, en somme, de la période historique qui se caractérise par le parachèvement du projet des Lumières : l'apogée du règne de la Raison. Mais dans les humanités (hors droit et histoire politique), le modernisme est opposition (rupture) aux Lumières et à la modernité qui leur est rattachée : « In the humanities, [...], modernism are most often associated with the radical rupture from rather than the supreme embodiment of post-Renaissance Enlightenment humanism and accompanying formations in the West »<sup>320</sup>.

Pour résoudre ce problème, l'on a entrepris de reconsidérer les sens et usages qui étaient faits des différentes déclinaisons des termes « modernité, modernisme,

---

<sup>315</sup> Yves Vadé (ed.), *Ce que modernité veut dire (I)*, En ligne (Pessac), Presses Universitaires de Bordeaux, 1994, p. 5.

<sup>316</sup> Stephen Ross, « Uncanny Modernism, or Analysis Interminable » dans Pamela L. Caughey (ed.), *Disciplining modernism*, Basingstoke ; New York, Palgrave Macmillan, 2009, p. 33. Certains termes ne sont pas traduits de l'anglais pour mettre en exergue le fait que certains phénomènes ou débats ne sont pas, ou pratiquement pas, abordés dans le monde francophone.

<sup>317</sup> Y. Vadé (ed.), *Ce que modernité veut dire (I)*, op. cit., p. 6-7.

<sup>318</sup> S. Stanford Friedman, « Definitional Excursions: The Meanings of Modern/ Modernity/Modernism », art cit, p. 19 ; Voir aussi : Y. Vadé (ed.), *Ce que modernité veut dire (I)*, op. cit., p. 4-18.

<sup>319</sup> S. Stanford Friedman, « Definitional Excursions: The Meanings of Modern/ Modernity/Modernism », art cit, p. 19.

<sup>320</sup> *Ibid.*

moderne, etc. », afin de les harmoniser. L'objectif étant de disposer de balises communes afin de pouvoir procéder à des études interdisciplinaires échappant aux apories dues aux fragmentations disciplinaires et aux particularismes lexicaux. Mais, au vu des oppositions et contradictions, chaque usage du terme nécessite, donc, un balisage sans quoi les risques d'incompréhensions et de quiproquos ne peuvent que venir entraver et miner les analyses qui en découlent. « Since there is no definitional consensus within disciplines and across disciplines, each of us needs to bring to consciousness what assumptions shape our thought »<sup>321</sup>. Dès lors, se tourner vers le modernisme (comme opposition à la modernité) exige réflexivité sur le sens à lui donner et son usage. Une telle réflexivité exige un travail de relecture et de synthèse critique duquel pourra ressortir la compréhension personnelle que nous allons avoir du modernisme aux fins de notre projet de réinterprétations de la prose schmittienne.

Pour ce faire, nous allons procéder à l'examen des principales tentatives définitoires et taxonomiques, celles qui ont fait école, du modernisme. Nous traiterons, dans un premier temps, des thèses développées en histoire et philosophie de l'Art (plastique comme littéraire) puisque ce sont les disciplines qui se sont le plus investies dans les questions définitionnelles entourant le modernisme. Les conclusions de cette première partie constitueront notre socle conceptuel, en termes de définitions et de typologie, pour la lecture que nous allons faire de deux autres champs disciplinaires dans lesquels notre sujet s'inscrit plus directement : le champ juridique et celui de l'histoire et de la pensée politique. Nous nous tournerons, donc, ensuite, vers les conceptions du modernisme en usage en sciences juridiques, puisque c'est dans ce champ que nous nous inscrivons. Finalement, nous nous intéresserons à celles développées en histoire et philosophie politique ; disciplines qui se sont tout particulièrement penchées sur le lien entre modernisme et fascisme et dont certains représentants se sont penchés sur le lien entre modernisme et production philosophico-politique antilibérale.

Cette lecture critique nous permettra de 1) identifier A) les différentes conceptions dominantes du modernisme et B) les inconsistances entre elles, et ce, afin

---

<sup>321</sup> Susan Stanford Friedman, « Afterword » dans Pamela L. Caughey (ed.), *Disciplining modernism*, Basingstoke ; New York, Palgrave Macmillan, 2009, p. 263.

de 2) proposer une synthèse transversale qui A) dépasse les apories identifiées et B) constituera la définition (générique) et la typologie dont nous userons par la suite. En somme, nous allons procéder à la relecture critique et « syncrétique » des auteurs/textes « canon » sur le modernisme dans trois « champs disciplinaires » topiques au regard de notre sujet.

## B — Du « modernisme » dans les humanités

Dans les humanités, le modernisme est conçu, généralement, comme un phénomène émergeant en opposition aux Lumières. Comme c'est le champ disciplinaire le plus prolifique en matière d'analyse sur le sujet, nous allons accepter ce postulat avant de nous tourner vers quatre des textes canoniques dans le domaine. À cet effet, nous articulerons notre analyse, d'abord, autour de deux articles, acceptés comme fondateurs des nouvelles définitions du modernisme ; à savoir « What Was Modernism? »<sup>322</sup> de Harry Levin et « What Modernism Was »<sup>323</sup> de Maurice Beebe. Nous les lirons en dialogue avec l'introduction au *Modernism : A Guide to European Literature 1890-1930 (Modernism)*<sup>324</sup>, de Malcolm Bradbury et James McFarlane, et *Theorie der Avantgarde*<sup>325</sup> de Peter Bürger, qui eux remettent en question un postulat cardinal des conceptions de Levin et particulièrement de Beebe, l'isolationnisme, sans toutefois rejeter intégralement les conclusions de ces derniers.

Dans un article de 1960, Levin pose la question : « What Was Modernism? »<sup>326</sup> dans le titre même de son essai. L'usage du passé ne laisse aucun doute sur la thèse : nous sommes en 1960 et le modernisme est chose du passé. Toutefois, il ne définit pas clairement ce qu'est le modernisme. Celui-ci serait le courant esthétique qui survient après la « décadence » qui suit le déclin du romantisme vers les années 1870 et qui prend fin dans les années 1950. Cela correspond, donc, à une longue période (près d'un siècle !) de décadence des arts, plastiques comme littéraires, et de logiques

---

<sup>322</sup> Harry Levin, « What Was Modernism? », *The Massachusetts Review*, 1960, vol. 1, n° 4, p. 609-630.

<sup>323</sup> Maurice Beebe, « Introduction: What Modernism Was », *Journal of Modern Literature*, 1974, vol. 3, n° 5, p. 1072.

<sup>324</sup> M. Bradbury et J. McFarlane (eds.), *Modernism*, op. cit.

<sup>325</sup> Peter Bürger, *Theorie der Avantgarde*, Göttingen, Wallstein, 2017, 191 p ; P. Bürger, *Theory Of the Avant-Garde*, op. cit. Nous nous référerons à cette traduction pour la suite.

<sup>326</sup> H. Levin, « What Was Modernism? », art cit.

autodestructrices.<sup>327</sup> Toutefois, l'article fait date puisqu'il propose le « modernisme » comme autre chose que la « modernité » et qu'il acte qu'il est achevé.

En 1974, Beebe reformule la question de Levin afin de proposer une définition qui permette d'identifier les phénomènes (esthétiques) modernistes. Le modernisme est « an international current of sensibility which dominated art literature from the last quarter of the nineteenth century until 1945 »<sup>328</sup>. Il ajoute que le modernisme se caractérise par « four cardinal points » qui permettent de l'isoler des courants qui l'ont précédé et qui lui ont succédé :

First, Modernist literature is distinguished by its formalism. [...] Secondly, Modernism is characterized by an attitude of detachment and non-commitment which I would put under the general heading of “irony” [...]. Third, Modernist literature makes use of myth not in the way myth was used earlier, as a discipline for belief or a subject of interpretation, but as an arbitrary means of ordering art. And, finally, I would date the Age of Modernism from the time of the Impressionists because I think there is a clear line of development from Impressionism to reflexivism. Modernist art turns back upon itself and is largely concerned with its own creation and composition.<sup>329</sup>

Cette typologie de Beebe a, par la suite, fait école dans les études littéraires et en histoire de l'art. Effectivement, « formalist experimentation, citation, mythic analogues, irony, and self-reflexivity [are frequently listed] as definitional markers »<sup>330</sup> du modernisme dans ces champs disciplinaires. Ici, deux conclusions peuvent être tirées de la lecture concomitante des deux Américains : le modernisme est 1) une époque historique et 2) un mouvement esthétique.

Néanmoins, cette acceptation n'est jamais absolue, spécialement dans un cadre interdisciplinaire. En effet, Levin et Beebe écrivent en histoire de l'art (peinture et littérature) lors d'une période où la défense des autonomies disciplinaires les menait, l'un comme l'autre, à s'opposer à l'idée d'une perméabilité entre les différentes sphères du social, dans un cadre d'analyse « scientifique » du moins.<sup>331</sup> Beebe soutient que « the

---

<sup>327</sup> *Ibid.*

<sup>328</sup> M. Beebe, « Introduction », art cit, p. 1072.

<sup>329</sup> *Ibid.*, p. 1073.

<sup>330</sup> S. Stanford Friedman, « Definitional Excursions: The Meanings of Modern/ Modernity/Modernism », art cit, p. 28 ; Pour une définition semblable voir : Eugene Lunn, *Marxism and Modernism : An Historical Study of Lukács, Brecht, Benjamin, and Adorno*, s.l., University of California Press, 1982, p. 34-39.

<sup>331</sup> M. Beebe, « Introduction », art cit, p. 1066-1071.

best way to identify the sensibility of a period is not to look for ways in which its art reflected what was happening in the social and ideological climate, but to search for traits held in common by the most representative and artists of the time »<sup>332</sup>. Or, si les nouvelles tendances (NMS), en histoire et histoire de l'art du moins, acceptent en bonne partie le travail de Levin et Beebe, ils rejettent leur décontextualisation, déhistoricisation et désidéologisation.

En ce qui nous concerne, nous allons accepter la périodisation de Levin puisqu'elle fait, aujourd'hui, autorité.<sup>333</sup> Quant aux « four cardinal points » de Beebe, nous allons les retenir comme base pour notre conceptualisation du modernisme. Toutefois, il nous semble qu'il soit nécessaire d'y apporter quelques modifications, précisions et « élargissements » étant donné qu'il propose cette définition en parallèle avec un rejet, problématique, des perspectives externes. Sa taxonomie repose grandement sur les postulats « isolationnistes » du *New Criticism*<sup>334</sup> et le formalisme autarcique — et donc aussi isolationniste — de Clement Greenberg. Ce dernier soutient, en effet, que le modernisme ne se caractérise **que** par son formalisme, c'est-à-dire le travail sur le médium qui « soutient » la production artistique (mots, toile, etc.), parce que l'objectif des modernistes était de « show that they afford a kind of experience that was “valuable in its own right and not to be obtain from any other form of activity” »<sup>335</sup>. En ce sens, l'analyse **ne doit porter que** sur l'œuvre en soi et ne considérer aucun élément (environnement ou autre) qui lui est externe.

Thèses isolationnistes dont la critique et le rejet ont mené à la naissance des « New Modernist Studies » durant les années 1990. À cet égard, nous nous proposons de jeter une nouvelle lumière sur les « four cardinal points » de Beebe afin de les rendre

---

<sup>332</sup> *Ibid.*, p. 1071.

<sup>333</sup> Voir, entre autres : M. Levenson (ed.), *The Cambridge Companion to Modernism*, *op. cit.* ; P.L. Caughey (ed.), *Disciplining modernism*, *op. cit.* ; E. Lunn, *Marxism and Modernism*, *op. cit.* ; M. Beebe, « Introduction », *art cit.* ; S. Schwartz, *The Matrix of Modernism*, *op. cit.* ; M. LeMahieu et K. Zumhagen-Yekplé (eds.), *Wittgenstein and Modernism*, *op. cit.*

<sup>334</sup> Sur l'isolationnisme du « New Criticism » voir Stephen Schryer, « Fantasies of the New Class: New Criticism, Harvard Sociology, and the Idea of the University » dans Pamela L. Caughey (ed.), *Disciplining modernism*, Basingstoke ; New York, Palgrave Macmillan, 2009, p. ; et Stephen Schryer, « The Republic of Letters : The New Criticism, by Harvard Sociology » dans *Fantasies of the New Class: Ideologies of Professionalism in Post–World War II American Fiction*, New York, Columbia University Press, 2011, p. 29-53.

<sup>335</sup> Kristin Boyce, « In the Condition of Modernism : Philosophy, Literature, and The Sacred Fount » dans Michael LeMahieu et Karen Zumhagen-Yekplé (eds.), *Wittgenstein and Modernism*, 1ère édition., Chicago ; London, University Of Chicago Press, 2016, p. 156.

compatibles avec un projet non isolationniste. Cela nous amène à nous intéresser à deux ouvrages précurseurs, et clés, en matière de recontextualisation du modernisme : *Modernism* et *Theorie der Avantgarde*.

En 1977, Bradbury et McFarlane, dans l'introduction à leur *Modernism*, rompant avec l'isolationnisme imposé par le *New Criticism*, établissent le lien entre le contexte historique de production et la «rupture» esthétique qui deviendra caractéristique du moderniste. Pour eux, cette esthétique ne peut être comprise et appréhendée qu'au regard du contexte historique qui l'a vu naître, à savoir la crise de la modernité.<sup>336</sup> Cette crise résulte de « spread of urban industrial technology, the large-scale disembedding of social (and gender) relations, and the shift to mass consumption »<sup>337</sup>. Crise à la racine des réactions d'oppositions aux Lumières et à leur modernité. Ils ne reviennent, par contre, pas sur les périodisations et définitions, plus haut décrites.

Peter Bürger réintroduit aussi l'environnement sociopolitique de la production culturelle comme essentiel pour comprendre ce qu'il nomme projet « d'avant-garde », qui correspond au projet moderniste chez les auteurs américains.<sup>338</sup> Il va, en revanche, plus loin en termes de conceptualisation du modernisme en contexte. Pour lui, ce projet consiste en une négation de l'idée d'autonomie de l'art par rapport à la praxis sociale. Et d'expliquer que l'art « bourgeois » se distingue par une autonomisation de l'art des autres sphères de la vie sociale : il s'agit en somme de la recherche et du parachèvement d'un art pour l'art.<sup>339</sup> Cette négation qui accouche du projet « avant-gardiste » ne vise, toutefois, pas la réintégration de l'art dans la praxis sociale, mais aspire plutôt « to organize a new life praxis from a basis in art »<sup>340</sup>. En somme, le projet de l'avant-garde cherche à établir un ordonnancement de la praxis sociale, et donc de la vie sociale, via

---

<sup>336</sup> Malcolm Bradbury et James McFarlane, « The name and nature of modernism » dans Malcolm Bradbury et James McFarlane (eds.), *Modernism : A Guide to European Literature 1890-1930*, Reprint édition., London, Penguin Books, 1978, p. 1890-1930.

<sup>337</sup> Miriam Bratu Hansen, « The Mass Production of the Senses: Classical Cinema as Vernacular Modernism » dans Pamela L. Caughey (ed.), *Disciplining modernism*, Basingstoke ; New York, Palgrave Macmillan, 2009, p. 243.

<sup>338</sup> P. Bürger, *Theory Of the Avant-Garde*, op. cit. Terme que nous ne reprendrons pas pour des raisons que nous exposerons plus bas.

<sup>339</sup> Ibid., p. 35-54 ; Voir aussi Theodor W. Adorno et Max Horkheimer, *La Dialectique de la Raison: Fragments philosophiques*, traduit par Éliane Kaufholz, Paris, Gallimard, 1983, 281 p.

<sup>340</sup> P. Bürger, *Theory Of the Avant-Garde*, op. cit., p. 49.

la performance artistique. Ce que Beebe limite à n'être qu'un projet de création artistique sans attaches dans le réel, avec Bürger, devient le fondement d'un projet sociopolitique radicalement alternatif à la modernité rejetée.<sup>341</sup>

Avec cette idée, nous pouvons introduire une première correction à la proposition de Beebe. Elle concerne l'usage et le rôle — arbitraire — du mythe dans les œuvres modernistes. Pour ce dernier, cet arbitraire est dû au fait que l'allusion à des « mythes » ne consiste pas en leur adaptation ou interprétation. Pour lui, un usage du mythe qui se voudrait « a discipline for belief » se doit d'être une réactualisation des morales des histoires et allégories mythologiques établies. Tout autre usage est alors arbitraire : il ne communique pas de message, il est seulement structure d'ordonnancement du texte. Or, si l'on accepte, comme nous le faisons, la thèse de Bürger sur l'objectif « sociopolitique » du projet moderniste, alors nous pouvons reconstruire autrement le rôle de la trame mythologique.

Dans le dessein de créer une nouvelle praxis sociale à partir d'une création culturelle, la structuration du récit prend sens. Non plus arbitraire, elle répond à un contexte de crise. Crise de la modernité qui « entailed processes of real destruction and loss, [of which] also emerged new modes of organizing vision and sensory perception, a new relationship with ‘things,’ [...], a changing fabric of everyday life, sociability, and leisure »<sup>342</sup>. Ainsi donc, le mythe répond au besoin d'un nouvel ordre social en structurant un récit, reflet d'une réalité perçue comme chaotique et/ou problématique. Le récit est le résultat d'une mythopoïèse.<sup>343</sup> Il n'est pas réactualisation parce qu'il est un « nouveau » mythe porteur d'une nouvelle « discipline for belief ». L'allusion mythique a pour objet de signaler que l'on est face à un mythe qui présente une vision autre du monde.

Le réexamen du rôle du mythe, comme structure narrative, appelle aussi une remise en perspective de la posture ironique. Celle-ci consiste bien en une liaison, qui

---

<sup>341</sup> *Ibid.*, p. 35-99.

<sup>342</sup> M. Bratu Hansen, « The Mass Production of the Senses: Classical Cinema as Vernacular Modernism », art cit, p. 243.

<sup>343</sup> Michael Bell, « The metaphysics of Modernism » dans Michael Levenson (ed.), *The Cambridge Companion to Modernism*, 2 édition., Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 2011, p. 9-32.

peut paraître paradoxale, d'éléments disparates de la réalité décrite. Toutefois, loin d'être le reflet d'une attitude de « detachment and non-commitment », elle est plutôt le reflet d'une prise de position philosophique/politique<sup>344</sup>. La juxtaposition et/ou construction ironique vise à mettre en relief les « absurdités/faussetés/apories » d'une vision idéaliste, métaphysique (moderne) du monde. Ainsi, elle est une critique qui ultimement débouche sur le projet mythopoïétique. Elle est un élément formel de la structure qui visibilise un autre aspect du modernisme relevé par Beebe : l'autoréflexivité.

Aussi, la rupture avec les thèses isolationnistes nous permet aussi de comprendre autrement l'attitude (auto-)réflexive. Certes, « Modernist art turns back upon itself and is largely concerned with its own creation and composition »<sup>345</sup>. Mais, pour nous, cela ne conduit pas à une attitude radicalement solipsiste, comme le soutient Beebe.<sup>346</sup> C'est, en effet, une tentative de réponse à un malaise qui survient « when the “present practice” of the art and its history [tradition] have become problematic »<sup>347</sup>. L'autoréflexivité est alors un exercice critique qui vise à refonder les « pratiques » (formes) dans un champ donné. Or, cette refonte, comme le soutient Bürger, supporte une volonté de « créer » un nouvel ordre qui va s'externaliser et servir de base à une « new life praxis ». L'autoréflexivité n'est pas solipsiste à cet égard puisque, orientée vers l'action, elle n'est pas, ou du moins plus, d'ordre (purement) métaphysique (contemplative).

Notons, néanmoins, que l'autoréflexivité, la mythopoïèse et l'ironie des modernistes vont bel et bien s'exprimer dans un « formalisme », c'est-à-dire par une attention particulière envers la « forme » d'expression. Toutefois, la portée de ce formalisme, loin de faire sens par lui-même, ne peut être saisie qu'au regard de son externalité et donc comme outils de performance, de projection d'une conception d'un ordre alternatif à celui de la modernité. Dans cette perspective, autoréflexivité, recours

---

<sup>344</sup> Sara Blair, « Modernism and the politics of culture » dans Michael Levenson (ed.), *The Cambridge Companion to Modernism*, 2e édition., Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 2011, p. 155-177.

<sup>345</sup> M. Beebe, « Introduction », art cit, p. 1073.

<sup>346</sup> *Ibid.*

<sup>347</sup> K. Boyce, « In the Condition of Modernism : Philosophy, Literature, and The Sacred Fount », art cit, p. 153.

au mythe, ironie et formalisme sont les expressions d'une nouvelle conception du monde.

Il ressort donc deux éléments de ces textes (canoniques). Le premier est une définition générique du modernisme selon laquelle celui-ci est : « a historical period, an aesthetic style, and a philosophical worldview »<sup>348</sup> qui se développe en rupture avec les Lumières. Le second est une typologie (préliminaire) des éléments caractéristiques de ce dernier. Nommément : 1) formalisme, 2) mythopoïèses et 3) autoréflexivité (pouvant comprendre une ironie critique). Avec en tête ces éléments, nous allons nous tourner vers les sciences juridiques et l'histoire et la pensée politique, afin de constater comment le débat sur le modernisme y est abordé.

#### 4 — *Du modernisme juridique*

Les débats sur le modernisme en et sur le droit ont donné lieu à ce qui a été baptisé *Legal Modernism* (modernisme juridique). Toutefois, les définitions et conceptions de ce dernier ne sont pas toujours consensuelles. Les contradictions du sens à donner au modernisme n'épargnent pas les sciences juridiques. Steven Wilf soutient sur point que :

For law and society scholars, modernism means empirical social science, objective understandings of norms, and a pragmatic, functional, and antifoundationalist approach to lawmaking. Critical legal studies scholars, too, claim to be the heirs to legal modernism. Evoking the analogy of cultural modernism in art and literature to explain its legal embodiment, modernism, David Luban suggests, is « provocative, creates a sudden sense of loss through disenchantment, and sows uncertainty ».<sup>349</sup>

Nous allons, donc, rendre compte de ce débat afin de constater comment, jusqu'ici, le *modernisme juridique* a été articulé dans les études sur ou en droit, et ce, au regard des éléments de définitions que nous avons déjà dégagés.

---

<sup>348</sup> M. LeMahieu et K. Zumhagen-Yekplé, « Introduction : Wittgenstein, Modernism, and the Contradictions of Writing Philosophy as Poetry », art cit, p. 1.

<sup>349</sup> Steven Wilf, « The Invention of Legal Primitivism Histories of Legal Transplantations », *Theoretical Inquiries in Law*, 2009, vol. 10, p. 486.

Avant de ce faire, il faut préciser que les juristes ont été parmi les moins enclins à s'engager avec les études sur le modernisme. Nous allons ici aborder les thèses de quelques-uns des auteurs, bien que peu nombreux, qui ont essayé de théoriser cette notion. Nous verrons comment ils entendent ce qu'ils baptisent *modernisme juridique* et comment ils s'inscrivent dans la littérature des NMS. Cela nous conduira à procéder à une critique de leur usage respectif du modernisme afin de nous positionner dans le débat et de pouvoir ensuite établir nos propres critères de définition.

En 1985, David Luban publie un article intitulé « Legal Modernism » qui donnera lieu à un livre portant le même titre en 1994.<sup>350</sup> Si le livre a une portée plus générale quant à l'identification de ce qui est moderniste en droit, l'article se cantonne à l'étude des « Critical Legal Studies » (CLS) comme manifestation du modernisme en droit. Étant largement reprise, la thèse de Luban est représentative d'une vision répandue du *modernisme juridique*. Partant de là, nous allons retracer la conceptualisation qu'il fait du modernisme afin de mettre en lumière ce que nous percevons comme des limites et contradictions.

Luban explique que « artistic modernism emerged from a drastic loss of confidence in the capacity of the reigning traditions, [...], to sustain work of major quality »<sup>351</sup>. Les artistes du dernier quart du 19<sup>e</sup> siècle se retrouvent, alors, devant la nécessité « to exhibit the next developmental step in the technical and expressive possibilities of their medium »<sup>352</sup>. Et Luban d'affirmer que la théorie du droit vit la même crise que les arts : « Modernism in legal theory is no different from modernism in the arts : both respond to a cultural crisis, a sense that institutions and traditions have lost their validity »<sup>353</sup>. Il est ainsi sur la même longueur d'onde que les NMS pour qui le projet moderniste répond à un sentiment généralisé de crise.

Aux fins de sa démonstration, Luban identifie ce que partagent, selon lui, modernisme et CLS : « It makes people angry », « It leaves an important hunger unsatisfied », « It bursts into public surrounded by manifestos, polemics, criticisms,

---

<sup>350</sup> David Luban, *Legal modernism*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1994, 1 p ; David Luban, « Legal Modernism », *Michigan Law Review*, 1986 1985, vol. 84, p. 1656-1695.

<sup>351</sup> D. Luban, *Legal modernism*, op. cit., p. 7.

<sup>352</sup> *Ibid.*

<sup>353</sup> *Ibid.*, p. Quatrième de couverture.

labels, and words, words, words », « The characteristic failing of modernist work, when it fails, is not that it is bad but that it is fraudulent » et « The artist herself cannot know beyond a doubt that she is creating art, rather than non-art or fraudulent art ».<sup>354</sup> Or, ces éléments, identifiables en de multiples mouvements artistiques ou sociaux,<sup>355</sup> ne nous semblent pas constituer des catégories heuristiques qui permettent de distinguer le phénomène à l'étude, et donc de le comprendre. La plupart des critères réfèrent aux réactions du public. Or, ces réactions peuvent aussi être constatées vis-à-vis d'autres phénomènes, y compris ceux de la modernité contre laquelle le modernisme s'inscrit en faux. En effet, dans les définitions généralement acceptées du modernisme, comme de la modernité, les réactions du public ne sont pas retenues comme critère. Cela est d'autant plus vrai pour les modernistes qui cherchent à échapper à la modernité, et donc au « jugement » et à « l'approbation » de son public bourgeois. Ce dernier est aspect très fortement marqué chez Schmitt comme nous le verrons dans le chapitre portant sur les Schattenrisse.

En outre, Luban se réclame des approches au modernisme développé par Clement Greenberg, Michael Fried et Stanley Cavell. En ce sens, Greenberg affirme que :

I identify Modernism with the intensification, almost the exacerbation, of [the] self-critical tendency that began with the philosopher Kant. [...] The essence of Modernism lies, as I see it, in the use of the characteristic methods of a discipline to criticize the discipline itself—not in order to subvert it, but to entrench it more firmly in its area of competence.<sup>356</sup>

Cela conduit Luban à définir le modernisme comme projet néo-kantien qui n'est pas rupture, mais prolongement des Lumières. Cela nous semble incohérent avec l'entreprise qu'il annonce, à savoir l'alignement sur les conceptions du modernisme acceptées, et répandues, en histoire de l'art et dans les études littéraires. Or, ces dernières conçoivent le modernisme comme phénomène qui opère une rupture (radicale) avec les Lumières.

---

<sup>354</sup> D. Luban, « Legal Modernism », art cit, p. 1657-1659.

<sup>355</sup> Dans le même ordre d'idées, voir la critique de Greenber par McEvilley Thomas McEvilley, *Art and Discontent : Theory at the Millennium*, Kingston, McPherson & Company, 1993, 186 p.

<sup>356</sup> D. Luban, « Legal Modernism », art cit, p. 1660-1661.

Il est vrai que dans cette optique « continuiste », il s’aligne sur les thèses de Greenberg. Pourtant, les thèses de prolongement de ce dernier sont largement rejetées,<sup>357</sup> y compris au moment où Luban développe son concept de *modernisme juridique*. D’ailleurs, même Fried et Cavell, qui se réclament de l’ascendance de Greenberg, rejettent ce dernier aspect. Cavell d’affirmer : « a modernist work is one that *breaks with the past* »<sup>358</sup>, à comprendre la modernité. Idem, Stanford Friedman, signale que malgré les conceptions contradictoires, il existe un *élément commun* aux humanités et aux sciences sociales quant à la définition du modernisme : « the emphasis on *rupture from the past* »<sup>359</sup>.

Or, cet élément de rupture est absent, voire occulté ou ignoré par Luban. Cela nous amène à exprimer des réserves sur ses conclusions. En effet, le rejet des thèses de Greenberg a mené une grande partie de la littérature à rallier une définition, comme celle de Levin, qui met l’accent sur la rupture plutôt que sur la continuité pour comprendre les particularismes du modernisme. Cela étant, si nous cherchons à entrer en dialogue et nous inscrire dans le projet NMS, il nous paraît alors nécessaire de nous éloigner de la conception de Luban et de nous aligner sur les thèses qui mettent l’accent sur l’élément de rupture puisqu’elles font consensus dans le cadre interdisciplinaire que ce mouvement met de l’avant.

Mais Luban n’est pas seul à défendre l’idée que le modernisme est « les Lumières, version 20<sup>e</sup> siècle ». Pour Gary Minda « Legal modernism is the lawyer’s Enlightenment project to perfect and render pure law’s claim to foundational authority »<sup>360</sup>. En ce sens, il soutient que « Legal modernism symbolizes the progressive union of scientific objectivity and instrumental rationality in pursuit of the intellectual project of twentieth-century Enlightenment — the century-old quest for universal truth based on faith in the omnipotence and liberating potential of reason and science

---

<sup>357</sup> T. McEvilley, *Art and Discontent*, op. cit. ; William Buschert et Eric Dayton (eds.), « Greenberg, Kant and Contemporary Aesthetics », *Canadian Aesthetics Journal / Revue canadienne d'esthétique*, 2008, vol. 14.

<sup>358</sup> M. LeMahieu et K. Zumhagen-Yekplé, « Introduction : Wittgenstein, Modernism, and the Contradictions of Writing Philosophy as Poetry », art cit, p. 13.

<sup>359</sup> S. Stanford Friedman, « Definitional Excursions: The Meanings of Modern/ Modernity/Modernism », art cit, p. 21 Mes italiques.

<sup>360</sup> Gary Minda, « One Hundred Years of Modern Legal Thought : From Langdell and Holmes to Posner and Schlag », *Indiana Law Review*, 1995 1994, vol. 28, p. 353.

[...] »<sup>361</sup>. En revanche, Minda rejette l'idée d'un parallèle entre modernisme culturel et *modernisme juridique*. Pour lui, les juristes ne conçoivent pas le droit comme objet d'art, et donc toute analogie serait fallacieuse.<sup>362</sup> Il s'inscrit, ainsi, dans une perspective de stricte séparation entre développements culturels et sociaux. Cela l'amène à promouvoir un type d'isolationnisme disciplinaire.

Une telle vision suppose que les différentes sphères de la réalité analysée se développent, pour ainsi dire, en vase clos. Or, nous avons rejeté ce type de séparation parce que nous croyons que les autonomisations autarciques des disciplines ne rendent que très mal compte des phénomènes étudiés. Et la naissance même des NMS semble nous confirmer dans notre choix puisque ce mouvement voit le jour pour répondre à une crise des études sur le modernisme attribuée à l'isolationnisme disciplinaire.<sup>363</sup> Qui plus est, Stephen Schryer remarque que ces divisions sont le résultat de « stratégies » de cooptation du capital culturel (intellectuel) et non de nécessités ou pertinences méthodologiques.<sup>364</sup> En ce sens, il ne nous paraît pas opportun de reproduire des séparations, ou des conceptions, dont les potentiels effets « pervers » sont établis. En somme, Minda rejette une analogie entre phénomènes sur des bases qui peuvent être réfragables et qui nécessiteraient donc des justifications et des arguments qui ne sont pas avancés. Dans cette optique, il est plus judicieux de s'inscrire dans des approches qui cherchent plutôt à « réparer » les lacunes dues à ces approches et de nous rallier au postulat de la rupture comme caractéristique constitutif du modernisme.

Cela nous pousse vers des thèses qui, elles, font écho aux thèses de ruptures, aujourd'hui, admises dans les autres sciences sociales et les humanités.<sup>365</sup> Ainsi, Wilf affirme que « Modernism is the undoing of the shackles of formal legal analysis, the

---

<sup>361</sup> Gary Minda, *Postmodern Legal Movements: Law and Jurisprudence At Century's End*, s.l., NYU Press, 1995, p. 5 ; Pour des thèses similaires voir aussi: Sheldon H. Nahmod, « Artistic Expression and Aesthetic Theory : The Beautiful, the Sublime and the First Amendment », *Wisconsin Law Review*, 1987, vol. 1987, p. 221-264 ; Amy M. Adler, « Post-Modern Art and the Death of Obscenity Law Note », *Yale Law Journal*, 1990 1989, vol. 99, p. 1359-1378 ; Stephen M. Feldman, « From Premodern to Modern American Jurisprudence: The Onset of Positivism Comments », *Vanderbilt Law Review*, 1997, vol. 50.

<sup>362</sup> G. Minda, *Postmodern Legal Movements*, *op. cit.* ; G. Minda, « One Hundred Years of Modern Legal Thought », art cit.

<sup>363</sup> P.L. Caughey (ed.), *Disciplining modernism*, *op. cit.*, p. 1.

<sup>364</sup> S. Schryer, « Fantasies of the New Class: New Criticism, Harvard Sociology, and the Idea of the University », art cit, p. 147-166.

<sup>365</sup> P.L. Caughey (ed.), *Disciplining modernism*, *op. cit.*

burying of the dead hand of the past, the recognition that law is largely functional »<sup>366</sup>. Il importe aussi que cet écho inscrive et traite du *modernisme juridique* comme phénomène culturel afin de ne pas réifier l'idée d'un droit autarcique en tant que phénomène social. Réification qui serait incohérente avec la thèse que nous avons acceptée du modernisme voulant que l'une des ruptures qu'il opère avec les Lumières se caractérise par le rejet de l'autonomie des diverses sphères de l'activité humaine.<sup>367</sup>

Cela nous amène à la tentative de Nathaniel Berman de définir ce *modernisme juridique*. Ce dernier s'est, en effet, intéressé aux relations entre le modernisme et le développement de certains concepts du droit international. Pour Berman, contrairement à Minda, le *modernisme juridique* doit être entendu comme une version parmi d'autres du phénomène culturel qu'a été le modernisme de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle.<sup>368</sup> Il accepte la thèse selon laquelle « modernist poetics [...] is part of a major intellectual development in philosophy, the arts, and other fields as well »<sup>369</sup>, parmi lesquels le droit. Selon lui, les « new international lawyers constructed and operated within what may be called an international legal ‘matrix of modernism’ »<sup>370</sup>. Cette matrice est, selon lui, une « paradoxale » articulation du primitivisme, qui se manifeste par la montée des nationalismes, et d'un expérimentalisme, qui est manifeste dans le développement de nouveaux concepts et catégories du droit.<sup>371</sup> Berman met aussi en exergue l'élément de rupture qui, pour lui, se révèle au travers de l'expérimentalisme. De ce point de vue, il rejoint les conceptions anti-isolationnistes plus haut décrites.

Toutefois, nous restons quelque peu insatisfaits puisque Berman se limite à l'articulation entre primitivisme et expérimentalisme pour identifier le *modernisme juridique*. Cela nous paraît peu pour rendre compte de la richesse du phénomène et de le lier aux autres manifestations du modernisme. Néanmoins, nous croyons que

---

<sup>366</sup> S. Wilf, « The Invention of Legal Primitivism Histories of Legal Transplantations », art cit, p. 486 ; Voir aussi: Lawrence Joseph, « Theories of Poetry, Theories of Law », *Vanderbilt Law Review*, 1993, vol. 46, p. 1229.

<sup>367</sup> Voir section précédente: P. Bürger, *Theory Of the Avant-Garde*, *op. cit.*

<sup>368</sup> Nathaniel Berman, « “But the Alternative Is Despair”: European Nationalism and the Modernist Renewal of International Law », *Harvard Law Review*, juin 1993, vol. 106, n° 8, p. 1806 Voir note 47.

<sup>369</sup> S. Schwartz, *The Matrix of Modernism*, *op. cit.*, p. 3-4.

<sup>370</sup> N. Berman, « But the Alternative Is Despair », art cit, p. 1804 ; Pour plus de détail sur ce concept voir: S. Schwartz, *The Matrix of Modernism*, *op. cit.*

<sup>371</sup> Nathaniel Berman, « A perilous ambivalence: nationalist desire, legal autonomy, and the limits of the interwar framework. », *Harvard International Law Journal*, 1992, vol. 33, p. 355, 362-369 ; Voir aussi N. Berman, « But the Alternative Is Despair », art cit, p. 1794-1821.

l’articulation qu’il met de l’avant est potentiellement éclairante au regard des éléments définitoires que nous avons acceptés plus haut. Cette articulation est une des réponses potentielles à l’insatisfaction avec les « pratiques » existantes. Le primitivisme n’est pas un archaïsme, mais le moyen de renouer avec des formes de créations (d’expérimentations) non liées à la rationalité des Lumières, antérieurs certes, mais que l’on peut réactualiser. On accorde au « primitif » une autre manière de penser, de vivre, de concevoir le monde : une autre « worldview ». Dans cette perspective, le primitivisme, comme mode de « pensée et de vie » du « primitif » devient une structure potentielle pour refonder les pratiques et les formes qu’elles prennent. Primitivisme et usage du mythe se rejoignent, souvent se confondent, comme méthodes de structuration dans projet mythopoïétique et autoréflexif entrepris par les artistes et intellectuels. Et Schmitt aussi mobilise cette pratique de la réactualisation du primitif pour articuler de nouveaux mythes. Sa réactualisation du mythe d’Épiméthée (et son opposition à Prométhée figure de la modernité s’il en est) est caractéristique de ce type d’entreprise.<sup>372</sup>

Qui plus est, dans sa lecture de Kelsen comme figure du modernisme, Berman soutient que le projet kelsénien se caractérise par une volonté de « demythologization of legal thought »<sup>373</sup> ce qui, selon lui, est la preuve de son modernisme. Or, cela est incongru à deux égards. Premièrement, cela ne cadre pas avec l’idée du primitivisme qui, en soi, est une réification mythologique.<sup>374</sup> Deuxièmement, cela ne concorde pas avec l’un des traits du modernisme — « Modernist [...] makes use of myth »<sup>375</sup> — alors que Berman emprunte sa conception du modernisme à Sanford Schwartz, pour qui le recours au mythe est un caractère typique du modernisme.<sup>376</sup>

---

<sup>372</sup> Le mythe épiméthéen tel que Schmitt ne sera pas abordé puisque son élaboration est antérieure à la période visée dans le cadre de cette étude. Toutefois, pour des analyses plus détaillées sur l’Épiméthée de Schmitt, voir : A. Höfele, *Carl Schmitt und die Literatur*, *op. cit.*, p. 220-228 ; et Fabrizio Negro et Matteo Grasso, « Between The Buribunks and the Christian Epimetheus » dans Kieran Tranter et Edwin Bikundo (eds.), *Carl Schmitt and the Buribunks : Technology, Law, Literature*, London ; New York, Routledge, 2022, p. 321-335.

<sup>373</sup> N. Berman, « A perilous ambivalence », *art cit.*, p. 364.

<sup>374</sup> M. Bell, « The metaphysics of Modernism », *art cit.*, p. 20-22 ; Susan Hiller (ed.), *The Myth of Primitivism*, 1 édition., London ; New York, Routledge, 1991, 368 p.

<sup>375</sup> M. Beebe, « Introduction », *art cit.*, p. 1073.

<sup>376</sup> Voir les commentaires sur la métaphore comme illustration du mythe dans les notes su F. Nietzsche et T.S. Eliot par S. Schwartz, *The Matrix of Modernism*, *op. cit.*, p. 78 et 201-202.

L'ensemble de ces inconsistances de la part des juristes nous amène au constat d'un mésaise théorique en ce qui a trait à la définition du *modernisme juridique* et du modernisme dans les sciences juridiques. Nous réitérons donc, ici, notre alignment sur les conclusions que nous avons tirées de notre discussion des thèses et définitions qui ressortent de la section précédente. Toutefois, nous retenons l'idée d'articulation entre primitivisme et expéimentalisme comme une des possibles manifestations d'une attitude moderniste.

En résumé, nous nous distancions des thèses, comme celles de Luban et Minda, que nous trouvons bien trop dissonantes avec ce qui se fait dans les autres disciplines, disciplines qui se sont bien plus engagées avec cette question. Deuxièmement, nous nous rallions à la thèse voulant que le *modernisme juridique* soit l'une des multiples facettes du phénomène culturel que fut le modernisme. Troisièmement, nous souscrivons à l'idée de Berman que primitivisme et expéimentalisme soient des éléments caractéristiques du modernisme. N'en reste pas moins que nous estimons que le modernisme se distingue aussi par d'autres éléments dont il faut tenir compte, soit ceux discutés plus haut. Néanmoins, nous croyons qu'il est essentiel d'enrichir cette conception en la mettant en perspective avec les conclusions, et idées, développer dans un champ disciplinaire qui s'est plus systématiquement, et rigoureusement, engagé avec les aspects sociopolitiques du modernisme : l'histoire et la pensée politique.

## 5 — *Du modernisme sociopolitique*

Jusqu'aux années 1990, en science politique et en histoire, le modernisme est compris comme le phénomène qui parachève les Lumières et qui se manifeste, avant tout, par le « culte » du progrès. Dans cette perspective, modernisme et modernité ne sont pas opposés, mais synonymes. Mais avec la refonte des NMS, l'étude du modernisme comme phénomène politique est aussi revisitée. Avec ce changement, plusieurs phénomènes du tournant du 20<sup>e</sup> siècle sont relus et reconsidérés sous une nouvelle lumière ; notamment un qui est tout particulièrement indiqué dans notre projet, et qui concerne les mouvements fascisants. Mouvances jusque-là associées au conservatisme tant politique que socioculturel. Dans les années 1980, cette thèse

commence à être remise en question, notamment avec la publication de *Reactionary Modernism*<sup>377</sup> par Herf et l'étude Breuer dont il a été question plus haut.

Dans *Reactionary Modernism*, Herf décrit «The paradox of [German] reactionary modernism»<sup>378</sup>. Il explique que :

Before and after the Nazi seizure of power, an important current within conservative and subsequently Nazi ideology was a reconciliation between the antimodernist, romantic, and irrationalist ideas present in German nationalism and the most obvious manifestation of means-ends rationality, that is, modern technology.<sup>379</sup>

Aux fins de sa démonstration, il se penche sur le rapport à la technologie de personnalités qu'ils considèrent comme clés pour les mouvements de la révolution conservatrice parmi lesquels Jünger, Heidegger et Schmitt. Son analyse reste, toutefois, attachée à cette vision classique en sciences sociales qui voit le modernisme simplement comme manifestation des Lumières. L'aspect « moderniste » des auteurs analysés est leur « glorification », attachement et/ou promotion de la technologie. Toutefois, ils sont conservateurs étant donné qu'ils rejettent la rationalité des Lumières et les principes et valeurs de la démocratie libérale.<sup>380</sup>

Si le lien que Herf relève permet de dépasser la stricte opposition entre modernisme et fascisme, il souffre de lacunes qui n'ont pas échappé à la critique. Breuer estime, en effet, que «son concept de “*Reactionary Modernism*” est [...] problématique, parce qu'on ne voit pas très bien en quoi doit consister l'élément réactionnaire de ce courant. Comme si les menées non démocratiques ou antidémocratiques ne faisaient pas partie de la modernité !»<sup>381</sup>. De même, Thomas Rohkrämer soutient que «the combination of a reactionary political orientation and a fully-edged acceptance of technology can strike one as “paradoxical” only if one believes with Jeffrey Herf that technology is normally accepted by liberals, democrats

---

<sup>377</sup> Jeffrey Herf, *Reactionary modernism: technology, culture, and politics in Weimar and the Third Reich*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 2003, 251 p.

<sup>378</sup> *Ibid.*, p. 1.

<sup>379</sup> *Ibid.*

<sup>380</sup> *Ibid.*, p. 1-48 et 70-129.

<sup>381</sup> S. Breuer, *Anatomie de la révolution conservatrice*, *op. cit.*, p. 89.

or socialists and rejected by reactionaries »<sup>382</sup>. Selon lui, cette thèse n'est pas farfelue en soi, mais il n'y a ni paradoxe, ni nouveauté dans l'acceptation de la technologie par la droite<sup>383</sup> parce qu'« Instrumental reason and technology are available for an endless number of different purposes, many of which are not humane or enlightened »<sup>384</sup> et « It is simply not strange or “paradoxical to reject the Enlightenment and embrace technology at the same time”, but common practice in nineteenth- and twentieth-century Germany as well as in many other countries »<sup>385</sup>. Cela l'amène à exprimer des réserves sur la manière dont est traitée la relation entre fascisme et modernité, ce qui le pousse à se rallier aux positions d'Ardorno et Horkheimer<sup>386</sup> contre l'idée que l'avènement des mouvements fascistes ne serait qu'un couac dans la longue et rectiligne avancée de l'humanité vers un futur toujours voué à être « meilleur » qu'hier : « Instead of distancing modernity from National Socialism, we should learn to accept that it was by no means a necessary, but was a possible development within modernity. In that sense, National Socialism shows modernity's most fatal potential »<sup>387</sup>.

Dans la même optique que les critiques de Breuer et Rohkrämer, certains historiens vont entreprendre de redéfinir le fascisme et sa relation à la modernité, au modernisme et aux Lumières, et ce, afin de dépasser les limites apories des thèses de la *Révolution conservatrice*, comme celle du « modernisme réactionnaire ». Ces derniers se sont notamment inscrits dans le courant des NMS et ont revu les catégories définitoires afin de disposer de concepts qui rendent compte de la réalité fasciste sans supposer ou s'étonner de « paradoxes ». Pour la suite, nous nous tournons donc vers des auteurs qui ont particulièrement contribué à la redéfinition des termes « fascisme », « modernité » et « modernisme », et ce, en axant leurs réinterprétations sur un cadre qui refuse la séparation entre les phénomènes sociopolitiques, intellectuels et culturels.<sup>388</sup>

---

<sup>382</sup> Thomas Rohkrämer, « Antimodernism, Reactionary Modernism and National Socialism. Technocratic Tendencies in Germany, 1890–1945 », *Contemporary European History*, mars 1999, vol. 8, n° 1, p. 31.

<sup>383</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>384</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>385</sup> *Ibid.*

<sup>386</sup> T.W. Adorno et M. Horkheimer, *La Dialectique de la Raison*, *op. cit.*

<sup>387</sup> T. Rohkrämer, « Antimodernism, Reactionary Modernism and National Socialism. Technocratic Tendencies in Germany, 1890–1945 », *art cit.*, p. 50.

<sup>388</sup> Voir entre autres : M. Antliff, *Avant-Garde Fascism*, *op. cit.* ; Emilio Gentile, *The Struggle for Modernity: Nationalism, Futurism, and Fascism*, s.l., Greenwood Publishing Group, 2003, 232 p ; R. Griffin, *The Nature of Fascism*, *op. cit.* ; George L. Mosse, *La révolution fasciste vers une théorie générale du fascisme*, traduit par Jean-François Sené, Paris, Seuil, 2003, 272 p ; Z. Sternhell, *The Intellectual Revolt against Liberal Democracy, 1875-1945*, *op. cit.*

En fait, durant les 1990, les thèses qui opposent modernisme/modernité et fascisme vont être chamboulées et renversées. Avec la publication, en 1992, d'*Ordinary Men : Reserve Police Battalion 101 and the Final Solution in Poland*<sup>389</sup>, Christopher Browning révolutionne les études sur le nazisme en déplaçant la focale et en initiant la *Täterforschung*, l'étude des perpétrateurs. Au même moment, la chute du mur Berlin et l'implosion de l'URSS donnent accès à quantités de nouvelles archives et documents divers qui révolutionnent la compréhension que nous avions du 3<sup>e</sup> Reich et des années qui ont précédé son avènement.<sup>390</sup> Le régime nazi était en fait beaucoup plus complexe qu'il n'avait semblé de prime abord : moins hiérarchique, plus flexible et surtout sans véritable projet clair qui lui aurait servi de colonne vertébrale.<sup>391</sup>

Au contraire, on découvre dans les archives un mouvement et un régime désordonné et chaotique, souffrant gravement de l'absence d'un projet ou même d'une doctrine claire sur laquelle se reposer ou vers laquelle se tourner. Contrairement, au libéralisme (et ses avatars) et au socialisme (dans toutes ces déclinaisons : bolchévique, spartakiste, social-démocrate, etc.) qui disposaient d'un socle « idéologique » sur lequel se déployer et dans lequel il était toujours possible de se « ressourcer », le national-socialisme ne disposait que d'un antisémitisme violent et d'ergotages folkloriques insuffisants pour la bonne conduite d'une « grande nation » une fois le pouvoir politique conquis.<sup>392</sup> L'on constate, aussi, que c'était, contrairement à ce qu'on avait pu croire, un État très moderne, partageant les mêmes problèmes de productivité et de gestion que les démocraties occidentales, et surtout les résolvants de façon similaire : en favorisant la créativité, la flexibilité et les initiatives individuelles.<sup>393</sup> Les études sur le nazisme prennent, par conséquent, une nouvelle tournure, se délestent des arendtienne sur le totalitarisme et replacent ce moment dans « l'histoire normale » de la modernité, non plus couac et accident, le fascisme et le nazisme sont alors compris comme phénomènes

---

<sup>389</sup> Christopher R. Browning, *Ordinary Men : Reserve Police Battalion 101 and the Final Solution in Poland*, New York, Harper Perennial, 1998, 304 p.

<sup>390</sup> Voir la postface (Afterword), non incluse dans la version originale en français, de Christian Ingrao, *Believe and Destroy : Intellectuals in the SS War Machine*, Malden, Wiley, 2013, p. eBook.

<sup>391</sup> C. Ingrao, *Croire et détruire*, op. cit., p. 585-607.

<sup>392</sup> Johann Chapoutot, *Comprendre le nazisme*, Paris, Éditions Tallandier, 2020, eBook p ; C. Ingrao, *Croire et détruire*, op. cit., p. 585-607.

<sup>393</sup> Johann Chapoutot, *Libres d'obéir : Le management, du nazisme à aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 2020, 176 p.

dont les logiques s'inscrivent dans une modernité (incluant la postmodernité) contre la modernité.

Dans *The Nature of Fascism*, Roger Griffin redéfinit le fascisme comme étant : « a genus of political ideology whose mythic core in its various permutations is a palingenetic form of populist ultranationalism »<sup>394</sup>. De cette définition, trois caractéristiques du fascisme se dégagent : 1) il s'agit d'une idéologie politique qui repose sur 2) un mythe fondamental, celui d'une 3) palingénésie de la Nation. En somme, le « palingenetic ultranationalism » est le mythe d'une révolution qui va amener une renaissance (régénération) de la Nation conçue comme entité à même de raviver la lutte contre la décadence à laquelle ont mené les Lumières : c'est donc aussi une réponse à la crise ressentie au tournant du siècle dernier, et qui s'accentue dans l'entre-deux-guerres.<sup>395</sup> Aussi, pour établir sa définition, Griffin oppose modernisme et modernité pour replacer le fascisme parmi les manifestations du phénomène moderniste.<sup>396</sup> Pour lui, il faut avoir une « ‘maximalist’ definition of modernism as a reaction (but a non-reactionary, *revolutionary* reaction) to Western ‘modernity’ [...], posited on a reading of modernization as a process of disaggregation, fragmentation, and loss of transcendence with respect to premodern societies »<sup>397</sup> pour comprendre le fascisme comme modernisme. Perte de transcendance qui est au cœur des préoccupations du jeune Schmitt et à laquelle est consacrée sa thèse d'habilitation, *La Valeur de l'État et la signification de l'individu*.

Griffin, de poursuivre en expliquant que cette réaction qu'est le modernisme va faire d'une époque antérieure, de la tradition, d'époques et cultures précapitalistes des terreaux pour penser un futur autre, non moderne. Le modernisme est donc :

a generic term for a vast array of heterogeneous individual and collective initiatives undertaken in Europeanized societies in many spheres of cultural production, social activism, and political militancy

---

<sup>394</sup> R. Griffin, *The Nature of Fascism*, op. cit., p. 26.

<sup>395</sup> *Ibid.*, p. 26-52.

<sup>396</sup> D'autres auteurs, comme Toulmin, procèdent aussi à ce type de distinctions. Toutefois nous rejetons leur modèle parce que nous estimons que son principal effet est de réifier les clivages entre sciences humaines et Lettres. En effet, pour Toulmin, modernité/postmodernité doivent être utilisés pour décrire les phénomènes sociaux, politiques et économiques, alors que modernisme/post-modernisme sont réservé à l'appréhension des phénomènes culturels. Stephen Toulmin, *Cosmopolis: The Hidden Agenda of Modernity*, 1 édition., Chicago, University Of Chicago Press, 1992, 235 p.

<sup>397</sup> Roger. Griffin, « Modernity, modernism, and fascism. A “mazeway resynthesis” », *Modernism/modernity*, 2008, vol. 15, n° 1, p. 10.

from the mid-19th century onwards. Their common denominator lies in the bid to reinstate a sense of transcendent value, meaning, or purpose in order to reverse the Western culture's progressive loss of a homogeneous value system and overarching cosmology (*nomos*) caused by the secularizing and disembedding forces of modernization. The late 19th-century modernists' rebellion against contemporary modernity was shaped by innate predispositions of the human consciousness and mythopoetic faculty to create culture, to construct utopias, and to find a subjective access to a suprahuman temporality.

Modernism can assume an exclusively artistic expression, often involving extreme experimentation with new aesthetic forms [...] ("epiphanic modernism"). Alternatively, modernism [...] can focus on the creation of a "new world" [...] through the creation of new ways of living or an entire socio-political culture that will ultimately transform not just art, but humankind itself, or at least a chosen segment of it, under the leadership of a new elite ("programmatic modernism").<sup>398</sup>

Pour Griffin, c'est dans le cadre de ce « projet » qu'apparaissent et s'inscrivent les fascismes italiens et allemands. Le mythe de la palingénésie de la nation répond au projet moderniste. Il repose sur un rejet catégorique de la modernité et en dénonce la décadence. Il se veut un projet de « renaissance », donc contient un élément qui s'ancre dans un passé idéalisé. Il reste toutefois tourné vers l'avenir. Les fascismes sont ainsi l'une des manifestations possibles du « programmatic modernism ». <sup>399</sup>

De même, Mark Antliff reprend, raffine et pousse plus loin les thèses de Griffin. En fait, il reprend la définition du fascisme de Griffin et complexifie la conceptualisation de ce qu'est le modernisme en dehors de son aspect « réaction à la modernité ». Pour cela, il décrit une série de caractéristiques du modernisme qui permettent de rendre compte de ce en quoi consiste la réaction moderniste. Il en conclut qu'il existe essentiellement cinq dénominateurs communs au fascisme et au modernisme : 1) l'idée de régénération, 2) Usages de techniques avant-gardistes, 3) Mouvements construits comme des « religions sécularisées », 4) Importance du primitivisme et 5) Anticapitalisme.<sup>400</sup> Pour en arriver à une telle liste, il va synthétiser les thèses de plusieurs historiens qui font état du lien entre modernisme et fascisme italien ou nazisme, dont Emilio Gentile et George L. Mossen, en plus de Griffin.

---

<sup>398</sup> Roger Griffin, *Modernism and Fascism: The Sense of a Beginning under Mussolini and Hitler*, First Edition., s.l., Palgrave Macmillan, 2007, p. 116.

<sup>399</sup> *Ibid.*, p. 116-117.

<sup>400</sup> M. Antliff, *Avant-Garde Fascism*, op. cit., p. 17-62.

Gentile explique que les fascistes italiens, au diapason avec les futuristes, ont introduit une « distinction [...] between ‘sane’ modernity and ‘perverse’ modernity »<sup>401</sup>. De cette façon, ils « pretended to be the artificers of sane modernity and the antagonists of that perverse modernity that stemmed from Enlightenment values of liberal reason »<sup>402</sup>. Ils rejettent, donc, les Lumières, mais acceptent et promeuvent l’usage de techniques, et de technologies, dites avant-gardistes parce que conçue comme des éléments civilisationnels importants. Cette « sane modernity » consistait en la reconstruction d’une « nouvelle civilisation » (la régénération) qui reposait sur « the mythic use of history and tradition, and in particular the appeal to the heritage of Rome »<sup>403</sup>. En revanche, « The cult of Romanness, in this sense, was celebrated modernisitically as a myth of action for the future »<sup>404</sup>. C’est un primitivisme source de ressourcement dont l’objet est de créer « Le nouvel Homme moderne ».

Et Gentile de préciser que « Toward that end modernist nationalism argued the necessity of accompanying the industrial revolution and modernization with a ‘révolution of the mind’ order to form the sensibility, the character, the conscience of a new Italian who could comprehend and confront the challenges of modern life »<sup>405</sup>. Il ajoute, toutefois, que pour achever cette « révolution des esprits », le nationalisme moderniste, rejetant le rationalisme politique, fait appelle « to the energy of feelings and emotions; it sought to reactivate the mythopoetic faculties in order to create new and modern myths of the nation »<sup>406</sup> qui a opéré par un « process of institutionalizing a secular religion necessary for the spiritual unity of a mass society »<sup>407</sup>. Bref, la reconstruction de la société décadente héritée des Lumières, prend la forme d’un projet mythopoïétique dont l’objet est de créer de nouveaux repères, de nouveaux systèmes de valeurs. Cette création mythologique prend la forme sacralisée d’une « religion » politique.

Avec les Lumières, « l’Homme européen » a perdu tous ses repères de valeurs, en raison du rejet de la religion, alors il lui en faut une nouvelle pour renaître de ses

---

<sup>401</sup> E. Gentile, *The Struggle for Modernity*, *op. cit.*, p. 61.

<sup>402</sup> *Ibid.*

<sup>403</sup> *Ibid.*, p. 60 Nos italiques.

<sup>404</sup> *Ibid.*

<sup>405</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>406</sup> *Ibid.*, p. 46-47.

<sup>407</sup> *Ibid.*, p. 55.

cendres. « If God died in the nineteenth century, then he had an active afterlife in the twentieth »<sup>408</sup>. Contre le « désenchantement » dont seraient coupables les Lumières, les mouvances fascistes comme les modernistes se proposent de le réenchanter par de nouvelles croyances, de nouveaux mythes et de nouvelles formes — de vie comme esthétiques. Réenchantement quasi mystique, mais non moins arrimé sur la centralité de la création et de l'essor technologique.

Mosse arrive aux mêmes conclusions concernant le nazisme. Il constate le même lien entre le développement de l'anti-modernité, le culte des « moments glorieux du passé », et le culte de « l'unicité » du peuple allemand qui est à la source de la naissance du sentiment national et du mouvement *Völkisch*. Or, il soutient que ce développement a pris pour modèle la liturgie chrétienne pour développer un nouveau modèle social, une nouvelle « religion politique », qui repose sur la célébration du passé, mais tourné vers un futur « fantasmagorique » dans lequel renaîtront les *Volksdeutsche*.<sup>409</sup>

Il ressort de cela que le modernisme sociopolitique (modernisme épiphanique) et les projets fascistes et nazis (modernisme programmatique) s'articulent autour d'éléments communs. Ces éléments sont 1) le rejet des Lumières qui s'exprime de différentes façons (y compris anticapitalisme et/ou antilibéralisme), 2) la célébration du passé, que l'on peut rebaptiser tendance au primitivisme, 3) célébration de l'essor technologique et de la créativité, 4) mythopoïèse : production de nouveaux mythes, de nouvelles « religions politiques », pour retisser un lien social supposé détruit par les Lumières, 5) le projet de refonder, de recréer, de régénérer, la « nation », le « groupe sociopolitique » et 6) l'attention particulière donnée aux formes (sociales ou autres) pour désavouer celles des Lumières et en créer (performer) de nouvelles dans le cadre du projet régénérateur.

En bref, modernistes comme fascistes ont recours à des processus mythopoïétiques pour des fins de régénération et de renaissance socioculturelles et

---

<sup>408</sup> Pericles Lewis, « Modernism and religion » dans Michael Levenson (ed.), *The Cambridge Companion to Modernism*, 2 edition., Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 2011, p. 180.

<sup>409</sup> George L. Mosse, *La nazionalizzazione delle masse: simbolismo politico e movimenti di massa in Germania (1815-1933)*, s.l., Il Mulino, 2009.

politiques qui s'expriment au travers du rejet des Lumières, de la célébration du passé et de la valorisation de l'essor technologique afin de créer de nouvelles formes d'organisation, d'ordonnancement, de la vie — de la praxis sociale. Cette dernière conclusion nous permet alors de rappeler les deux précédentes et de procéder à la synthèse finale.

### *Conclusion*

Nous allons, donc, commencer par rappeler nos conclusions. La première est la définition générique du modernisme que nous avons retenue : « a historical period, an aesthetic style, and a philosophical worldview »<sup>410</sup> qui se développe en rupture avec les Lumières et sa typologie (formalisme, mythopoïèse et autoréflexivité). Avec la seconde conclusion, nous avions convenu que nous pouvions retenir l'articulation entre primitivisme et expérimentalisme qui résulte de l'autoréflexivité d'un champ. Autoréflexivité, elle-même, résultat d'un malaise, d'un sentiment de crise, manifestation du rejet des Lumières et source de mythopoïèses. Finalement, de la dernière, nous avons établi que modernisme et fascisme partagent certains points communs : 1) Rejet des Lumières, 2) Projet de régénération — du corps social ou de la pratique culturelle, qui passe par un travail sur la forme que « l'objet » régénéré va prendre (Formalisme esthétique), 3) Valorisation de la créativité et de l'essor technologique (Expérimentalisme), 4) Célébration du passé (Primitivisme) et transcendentalisme et 5) Recours aux mythes et création de nouveaux mythes (Mythopoïèse).

Cela étant, nous pouvons synthétiser nos trois conclusions comme suit afin de typologiser les points communs que nous retenons pour les fins de notre analyse. Le modernisme est observable, socialement, culturellement, politiquement, etc., au travers de la combinaison des éléments suivants : 1) Rejet des Lumières, du positivisme et du naturalisme, 2) Primitivisme comme idéal transcendental, 3) Expérimentalisme par la refonte des formes modernes et traditionnelles de la production des « œuvres » (recours à de nouvelles formes discursives), 4) Mythopoïèse et 5) Régénération. Toutes ces

---

<sup>410</sup> M. LeMahieu et K. Zumhagen-Yekplé, « Introduction : Wittgenstein, Modernism, and the Contradictions of Writing Philosophy as Poetry », art cit, p. 1.

manifestations seront, par ailleurs, comprises comme à la fois les produits et les réponses à ce que Benjamin qualifie d'«angoisse mythique»<sup>411</sup>, c'est-à-dire cette réaction à la modernité et aux Lumières qui résulte de l'impression d'un effondrement des structures normatives (légales, morales ou autre), d'un sentiment de crise, d'un désenchantement du monde. Éléments qui sont les manifestations d'une (esthétisante) tendance culturelle, artistique, sociale, politique, philosophique et économique qui émerge, au tournant du siècle dernier, d'une volonté de refonder une nouvelle réalité sociale.

C'est dans ce modernisme que la prose de Schmitt est située afin de 1) dépasser les étiquetages de «conservateur» qui ne nous permettent pas toujours de saisir la portée de sa pensée, et 2) d'essayer d'identifier ce que le *kronjurist* du Troisième Reich peut nous apprendre sur l'édification d'une société et d'un droit fasciste et qui nous permettrait de comprendre la montée, l'implantation, susceptible de germer, des extrêmes droites hier comme aujourd'hui. À cet effet, nous allons accepter la définition de Griffin du «fascisme générique».<sup>412</sup> En effet, le phénomène fasciste n'est pas en soi notre objet d'étude, alors nous choisissons de nous aligner sur une définition générique qui ne nous constraint pas à nous égarer dans des débats qui ne concernent pas directement notre principale thèse qui porte sur le «modernisme» et non le «fascisme» de Schmitt (qui n'est plus à discuter).

---

<sup>411</sup> Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIXe siècle*, Paris, Allia, 2015, p. 9.

<sup>412</sup> Deux raisons nous poussent à faire cela : d'une part l'acceptation générale de sa définition pour ses qualités heuristiques dans les analyses du modernisme et d'autre part le manque d'espace qui ne nous permet pas de pleinement discuter ce phénomène R. Griffin, *The Nature of Fascism*, op. cit.

## Fiction

Cela étant dit, la présente étude a pour objet de questionner et d'interroger les formes qu'a pu prendre le projet moderniste dans la pensée juridique. De fait, avec la modernité « the judicial and juridical systems, [...] gradually find themselves endowed with their own personnel and their own local history and precedents and traditions »<sup>413</sup>. Nous posons, alors, que le « droit » connaît aussi une « Critique » moderniste<sup>414</sup>, à la fois comme nouveau vœu, nouvelle promesse d'àvenir, comme nouveau souvenir d'hier et comme nouvelle « réalité ». Le droit comme modernisme se présenterait comme souvenir d'un ordre ancien, nouvel ordre en devenir (à voir venir, cette utopie). En d'autres termes, nous nous proposons ici de nous attaquer à ce qu'a été le modernisme juridique — le modernisme en tant que phénomène/courant dans la pensée juridique. Modernisme, ce passé chargé de notre à-présent postmoderne dont l'archéologie s'avère donc nécessaire pour comprendre l'actualité de notre pensée juridique. L'on va donc s'intéresser au modernisme tel qu'il a pris « forme » dans la pensée juridique — ou tel qu'on lui a donné « forme » dans cette pensée.

La question qui se pose alors est : quel a été ce modernisme juridique ? Qui en a ou ont été la/les figure(s) ? Qu'est-ce que « Dada » en droit ? Nous nous proposons, alors, de nous tourner vers l'un des juristes les plus « marquants » du 20<sup>e</sup> siècle et qui se voulait (disait) Dada (avant l'heure !)<sup>415</sup> : Schmitt. Schmitt est une figure idoine pour qui cherche à traiter de la crise du Récit moderne de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle (et même de la seconde), surtout d'une perspective juridique. Et outre son autoqualification (ampoulée), il semble que ce choix se justifie par ses proximités — personnelles ou intellectuelles — avec nombres de personnalités et milieux dits modernistes, parmi lesquels la Bohême berlinoise, Georg Lukàcs, Walter Benjamin ou encore certains expressionnistes comme Theodor Däubler. Proximités qui l'inscrivent aussi parmi ces Critiques de la modernité qu'ils soient philosophes, artistes, juristes ou « intellectuels publics ». Cela n'est, d'ailleurs, pas passé inaperçu puisque ces proximités

---

<sup>413</sup> F. Jameson, *A singular modernity*, op. cit., p. 90.

<sup>414</sup> S. Wilf, « The Invention of Legal Primitivism Histories of Legal Transplantations », art cit ; D. Luban, « Legal Modernism », art cit ; N. Berman, « A perilous ambivalence », art cit ; N. Berman, « But the Alternative Is Despair », art cit.

<sup>415</sup> Carl Schmitt, *Carl Schmitt - Briefwechsel mit einem seiner Schüler*, Berlin, Akademie Verlag, 1995, p. 42.

«paradoxaux» de Schmitt — conservateur/réactionnaire (?) — ont été à maintes reprises commentées.<sup>416</sup> N'en reste pas moins que cette proximité et ses propres déclarations tendent à le «qualifier» comme potentielle figure moderniste ; objet de cette étude.

De fait, David C. Durst, dans *Weimar Modernism*, met de l'avant la critique «moderniste» — commune à Georg Lukacs, aux dadaïstes berlinois et à Schmitt — de l'attitude «contemplative» des romantiques allemands.<sup>417</sup> Toutefois, si Durst met en lumière cet aspect commun à Schmitt et à certaines figures du modernisme artistique, il réduit ce point commun à la thèse défendue par le juriste dans *Romantisme politique*, et n'étend pas l'analyse à l'ensemble de l'œuvre schmittienne. Cela étant, cette critique partagée n'est pas systématisée. Bien que nous puissions trouver des occurrences qui rapprochent Schmitt et modernisme, elles sont loin de pouvoir rendre compte du phénomène que nous cherchons à éclairer. Encore moins de la lecture que nous entendons avoir de Schmitt comme modernisme. En somme, nous allons explorer le modernisme en tant qu'expérimentations formelles (esthétiques — lui, le critique de l'esthétisation du politique) afin d'interroger les formes mythiques, les fictions qui pour Schmitt sont centrales à toute pensée juridique.

Pour le juriste de Plettenberg, «un artifice de la pensée humaine, qui a reçu une formation techniquement parfaite dans la jurisprudence, la fiction, a été méconnu et mal compris»<sup>418</sup>. De fait, il constate un rejet de plus en plus grand de la «fiction» comme «invention mensongère»<sup>419</sup> qui amène au rejet de toute «construction juridique [qui] repose sur la prémissse de quelque chose qui n'est que pensé»<sup>420</sup>. Ce rejet grandissant de la fiction juridique vient du fait que les sciences juridiques subissent l'influence de «sciences auxiliaires» (économie, sociologie et psychologies) et de leurs méthodes empiristes qui n'acceptent que les «réalités tangibles», rejetant les «choses pensées» dans le domaine de la métaphysique et de la transcendance que leur positivisme rejette

---

<sup>416</sup> As examples: Jacob Taubes, *En Divergent accord : À propos de Carl Schmitt*, traduit par Elettra Stimilli et traduit par Philippe Ivernel, Paris, Rivages, 2003, 125 p ; Jens Meierhenrich et Oliver Simons (eds.), *The Oxford handbook of Carl Schmitt*, Oxford University Press., New York ; London, 2016, 828 p ; T. Stark, «Complexio Oppitorum : Hugo Ball and Carl Schmitt», art cit.

<sup>417</sup> D.C. Durst, «Berlin Dada, Carl Schmitt, Georg Lukàcs, and the Critique of Contemplation», art cit.

<sup>418</sup> Carl Schmitt, «Juristische Fiktionen», *Deutsche Juristenzeitung*, 1913, vol. 18, n° 12, p. 804.

<sup>419</sup> *Ibid.*

<sup>420</sup> *Ibid.*

violemment. Or, soutient-il, ce rejet « méconnaît ce qui est important : à savoir non pas la réalité de quelque chose de pensé, mais l'utilité pratique de la fiction pour la science et la pratique juridique »<sup>421</sup>.

Pour le juriste, la fiction est un moyen, même au prix d'« hypothèses erronées » d'atteindre un « but correct ».<sup>422</sup> Ce but ne pouvant être de nature immanente, mais toujours transcendance (même s'il n'explique pas comment l'on peut connaître sa « rectitude »). En ce sens, « ce n'est [...] pas un signe d'“exactitude” que de rejeter sans réfléchir toute fiction ; on ne fait ainsi que se nuire à soi-même »<sup>423</sup>. Toute dérive ou tout effet indésirable qui résulte d'une fiction n'est pas intrinsèque à la fiction (commandant alors son rejet), mais d'un mésusage de cette fiction. Se reposant sur *Die Philosophie des Als Ob* (La philosophie du « comme si ») de Hans Vaihinger, il explique que

La raison et la limite du bien-fondé d'une fiction ne résident pas dans son rapprochement de la réalité, mais dans l'utilité qu'elle a pour la connaissance. Il n'y a pas de science qui puisse s'en passer, mais la jurisprudence et les mathématiques [...] ont donné naissance à la fiction sous sa forme la plus pure. La fiction est une hypothèse délibérément arbitraire ou fausse, qui peut néanmoins faire progresser la connaissance et fournir des résultats précieux.<sup>424</sup>

Pour Vaihinger, en effet, ce que l'on considère ordinairement comme des hypothèses sont en fait des fictions puisqu'elles n'ont pas d'existence empirique (ne peuvent être « soumis » à une expérimentation). Il s'agit de toutes les « hypothèses » métaphysiques, religieuses ou de la logique elle-même, en dernier lieu qui n'a aucune existence matérielle. Malgré tout, comme le rappelle Schmitt, elles ont un intérêt non pas en raison de leur « réalité objective », mais en raison de « l'utilité pratique » qu'elles ont pour le développement de la connaissance.<sup>425</sup>

À titre d'exemple, Schmitt explique que la « volonté du législateur »<sup>426</sup> par l'interprétation ne peut être comprise que comme une réalité objective, mais seulement comme fiction pratique, donc opérante. De fait, « il est évident qu'il ne s'agit plus de

---

<sup>421</sup> *Ibid.*, p. 804-805.

<sup>422</sup> *Ibid.*, p. 805.

<sup>423</sup> *Ibid.*

<sup>424</sup> *Ibid.*

<sup>425</sup> Hans Vaihinger, *The Philosophy of « As If »*, 2e édition., London ; New York, Routledge, 2021.

<sup>426</sup> C. Schmitt, « Deutsche Juristen-Zeitung », art cit, p. 805.

ce que l'on peut appeler la volonté contenue dans la loi, qui s'impose au juriste de manière immuablement déterminée »<sup>427</sup>. Cependant, l'on considère que le résultat de l'interprétation de la règle de droit (quel que soit la méthode utilisée pour y parvenir : analogie, interprétation textuelle, travaux préparatoires, etc.) est « la volonté du législateur » bien que ce ne soit pas empiriquement le cas. En bref,

Le fait de faire une supposition arbitraire et fausse pour calculer des réalités, mais en même temps de devoir rester toujours conscient de cet arbitraire, crée un « état de tension désagréable » de l'âme que l'on essaie d'éliminer en attribuant une réalité à ce que l'on pense. « C'est ainsi que la fiction devient simplement un dogme, le comme si devient le parce que », et c'est ainsi que la méthodologie juridique et de nombreuses controverses individuelles sont éclairées d'une lumière toute nouvelle.<sup>428</sup>

La seule erreur possible, dans ce genre de configuration, est d'oublier qu'il s'agit de fictions et de les comprendre comme « vérités empiriques ». Si « l'arbitraire » de ses fictions est conscient, alors la fiction permet d'atteindre des « vérités » (en tant que connaissance sur le réel) qui ne sont pas atteignables autrement.

De fait, dans *Loi et jugement*, Schmitt accuse la doctrine dominante (positiviste) d'occulter l'élément fiction au cœur du droit et donc de confondre réalité pensée (fiction) et réalité objective (empirique). Pour le jeune Schmitt,

The contradictions and inconsistencies of the doctrine of the will of the legislator had their ground in the fact that one did not wish to admit to oneself that one was operating with a mere fiction. Had one been consciously aware of the fact that one treated a number of “transpositive” moments and contents as though they were the will of the legislator, and had one—always remaining conscious of this fiction and proceeding from it—tried to develop a theory of interpretation, one would have arrived at theoretically and practically valuable results. Instead, the fiction was transformed into a dogma.<sup>429</sup>

Ainsi, la dénégation de la centralité (et de l'importance) de la fiction, mobilisée en conscience, dans la science du droit, ne permet d'atteindre de « vérités » plus objectives. Bien au contraire, une telle manœuvre ne fait que transformer la fiction en dogme, ce qui n'élimine pas la fiction, mais occulte simplement sa dimension pensée. Cela induit, dans les faits, une confusion entre le caractère artificiel de telles constructions fictionnelles et la « réalité » objective, confusion propre au dogme. Dans *La Valeur de*

---

<sup>427</sup> *Ibid.*

<sup>428</sup> *Ibid.*

<sup>429</sup> C. Schmitt, *Carl Schmitt's Early Legal-Theoretical Writings*, op. cit., p. 67.

*l'État*, Schmitt fait le même constat de confusion à propos de l'« individu », cette fiction juridique, qui par fait de la confusion entre fiction et réalité (du dogme individualiste), est posé comme source de droit, alors qu'il n'en est que la créature.<sup>430</sup>

Considérant tout cela, nous nous proposons dans les deux chapitres suivants d'aborder les expérimentations fictionnelles de Schmitt comme œuvre en forme : comme empreinte d'une forme, une manifestation de la crise moderniste qui jaillit dans la pensée juridique. Dans cette perspective, nous traiterons de son usage de la satire et du pastiche comme expérimentations formelles mobilisées afin de fixer certaines dimensions de son entreprise mythopoïétique. Une telle approche implique, de fait, que nous ne nous concentrerons pas exclusivement sur ses écrits scientifiques à proprement parler, mais que notre premier matériau sera ses proses littéraires ; à savoir *Schattenrisse* et « Die Buribunkens ».

---

<sup>430</sup> *Ibid.*, p. 217-242.



## Schattenrisse

*Schattenrisse* est rédigé au courant de l'année 1912-1913. Initialement, le texte devait être une collaboration à quatre entre Schmitt et trois de ses amis, Fritz Eisler, Franz Kluxen et Eduard Rosenbaum. Finalement, seuls Schmitt et Eisler participent à l'élaboration du texte, bien que certains calembours soient le produit des soirées des quatre étudiants. Cette période est prolifique pour Schmitt. Il vient de terminer sa thèse de doctorat, *Über Schuld und Schuldarten. Eine terminologische Untersuchung* (Sur la culpabilité et les types de culpabilité. Une étude terminologique) en 1910, il publie son second ouvrage, *Loi et Jugement* en 1912, et contribue à *Die Rheinlande* avec plusieurs critiques et petites nouvelles comiques. À la même époque, il découvre la poésie de Däubler qui le fascine et qui impulse la tonalité satirique et acerbe des *Schattenrisse*. De fait, Schmitt écrit à Mohler que le « moteur [de ce texte] était la colère face au désintérêt stupide avec lequel l'Allemagne littéraire de l'époque réagissait à une œuvre comme Nordlicht de Däubler »<sup>431</sup>.

*Schattenrisse* avec son ton satirique annonce déjà l'antipathie de Schmitt pour le romantisme, le positivisme, le néo-naturalisme, l'ultra-scientisme et le culte positiviste des sciences dites naturelles. La forme des « silhouettes », une galerie de portraits de personnalités culturelles historiques et contemporaines, a été empruntée à Herbert Eulenberg, qui fait lui-même l'objet d'une *Schattenriß*. Ce dernier avait, en effet, publié sous le titre de *Schattenbilder* des portraits destinés à faciliter, au grand public, l'accès aux chefs-d'œuvre de la littérature et la philosophie allemandes comme étrangères.<sup>432</sup> Outre Eulenberg, les *Schattenrisse* s'inspirent également des *Anekdoten* de Wilhelm Schäfer. Selon Reinhard Mehring, « the ironic subversion of these models can be seen as the literary starting point of the Schattenrisse project, in which both Eulenberg and Schäfer are the object of satirical treatment »<sup>433</sup>.

---

<sup>431</sup> C. Schmitt, *Carl Schmitt - Briefwechsel mit einem seiner Schüler*, op. cit., p. 42.

<sup>432</sup> R. Mehring, *Carl Schmitt*, op. cit., p. 38.

<sup>433</sup> *Ibid.*

Le texte est constitué d'une série de portraits parodiques du monde littéraire et intellectuel du début de siècle. Il est signé par un certain Johannes Negelus, *mox doctor* (presque docteur), derrière lequel se cachent Schmitt et Eisler. Ce texte fera la fierté de Schmitt jusque tard dans sa vie. Il l'offre tout au long de sa vie à une multitude de personnes et le déclame à voix haute à ses invités durant sa retraite (forcée) à Plettenberg.<sup>434</sup> La parodie satirique, selon Höfele, est un moyen « que la fin de Siècle découvre pour déjouer le vide des répétitions »<sup>435</sup>. Elle est un moyen de « sortir de l'impasse de l'historicisme »<sup>436</sup> pour une époque qui se sent héritière de « toute l'histoire de l'humanité »<sup>437</sup>, mais qui se perçoit sans style propre. En ce début de siècle, la parodie devient alors, pour beaucoup de cercles de jeunes littérateurs, un style propre pour subsumer et dépasser la simple imitation.<sup>438</sup> Schmitt et Eisler s'inscrivent donc dans cet air du temps qui sublime la bêtise et le « rire de carnaval »<sup>439</sup> contre tous ces « esthètes et hommes de lettres dont la fierté était d'être modernes »<sup>440</sup>.

Les Schattenrisse comprennent douze portraits précédés d'un avant-propos expliquant le projet et sont suivies d'un « mot de fin », ainsi que d'une annexe pour les « Ungebildete », les non-instruits. Les douze portraits, eux, sont divisés en cinq sous-groupes de A à E parodiant les tomes de *Die Deutschen : unsere Menschengeschichte* d'Arthur Moeller van den Bruck : les Allemands qui souffrent (A), les Allemands qui aiment (B), les Allemands qui sourient (C), les Allemands morts (D) et les Non-Allemands (E). Les deux derniers groupes ne comprenant qu'un nom, respectivement Richard Dehmel (D) et Walter Rathenau (E). Rathenau comme non-Allemand a été interprété comme un premier indice d'antisémitisme public chez le juriste, et ce, malgré la co-écriture avec Eisler.<sup>441</sup>

---

<sup>434</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>435</sup> A. Höfele, *Carl Schmitt und die Literatur*, *op. cit.*, p. 33.

<sup>436</sup> *Ibid.*

<sup>437</sup> *Ibid.*

<sup>438</sup> Sur la parodie satirique et la critique politique qu'elle met en œuvre, voir : Fredric Jameson, *Postmodernism, or, The cultural logic of late capitalism*, Reprinted., London, Verso, 2008, 438 p. Nous reviendrons plus en détail sur la parodie chez Jameson dans le chapitre suivant.

<sup>439</sup> A. Höfele, *Carl Schmitt und die Literatur*, *op. cit.*, p. 119.

<sup>440</sup> C. Schmitt, *Ex captivitate salus*, *op. cit.*, p. 46.

<sup>441</sup> Raphael Gross, *Carl Schmitt und die Juden: eine deutsche Rechtslehre*, 1. Aufl., Durchgesehene und erweiterte Ausgabe., Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2005, p. 35.

Huit des douze portraits sont ceux de grandes figures de la vie intellectuelle des années 1900-1910. Deux d’entre eux — Godefroy de Bouillon et Pépin le Bref — sont des personnages du Moyen Âge mobilisés pour satiriser les débats qui ont enflammé l’Allemagne au tournant des années 1900 comme nous le verrons dans les sections consacrées à ces deux personnages. Le portrait « Mon frère » porte sur Friedrich Nietzsche lu et interprété par sa sœur Elisabeth Förster-Nietzsche. Enfin, le portrait « Niegeburth », le « jamais né »<sup>442</sup>, porte sur un personnage fictif qui condense les travers de l’esprit du temps et se veut un modèle type de l’« écrivain du monde » dans sa prétendue simplicité et surtout dans sa médiocre mise en scène de soi.<sup>443</sup> Dans chacun des portraits, il est affirmé, par le narrateur ou par le personnage portraiture, que les *Schattenrisse* (et ce qu’elles portraiturent) doivent « devenir le bien commun de tous les lettrés »<sup>444</sup>. Cette « devise » satirise l’élément commun entre tous les personnages portraiturez, à savoir leur popularité auprès de « l’Allemagne littéraire » (celle qui se prétend comme telle) et leur aspiration médiocre à être des modèles universels. Leur universalité passe, en fait, par le succès commercial auprès du public bourgeois et libéral (et pourtant conservateur) de l’Allemagne wilhelmine.

De fait, dans la préface des *Schattenrisse* qui en annonce l’intention, le narrateur explique que :

Le présent ouvrage est une première tentative. Il s’agit d’une compilation provisoire qui, si elle rencontre l’approbation des lettrés, sera poursuivie. Un coup d’œil sur la table des matières devrait suffire à montrer ce qui nous importait : présenter dans un ordre informel la richesse débordante de la culture de l’Europe occidentale et de l’histoire allemande en relation avec la profonde gravité de la nature nordique (cf. n° 5) et la légèreté gauloise (cf. n° 10). Les seaux du présent et de l’avenir montent et descendent (cf. n° 7, en lien avec le n° 9), et c’est là qu’il faut emplir à nouveau l’homme sans âme de l’ère mécaniste de la certitude que les vagues de la culture déferlent aussi sur nous, les hommes du temps présent, et que chaque chose a son temps.<sup>445</sup>

---

<sup>442</sup> Niegeburth et composé de « nie » (jamais) et de « Geburt » (naissance). R. Mehring, *Carl Schmitt, op. cit.*, p. 39.

<sup>443</sup> *Ibid.*

<sup>444</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 19, 18, 20, 21, 23, 27, 28, 36, 43, 51, 53, 62, 65.

<sup>445</sup> *Ibid.*, p. 15. Les portraits auxquels le texte fait référence sont : 5] Richard Dehmel, 10) Anatole France, 7] Pépin le Bref et 9) Eberhardt Niegeburth.

Le narrateur poursuit en expliquant que les *Schattenrisse* cherchent à montrer que « le relativisme n'est pas mort et que le naturalisme est toujours vivant »<sup>446</sup>. En ce sens, le texte s'attaque à l'ensemble de la scène littéraire d'avant-guerre (celle qui ignore le génie de Däubler). Plus précisément, pour Villinger et Kennedy, les *Schattenrisse* se structurent selon deux modèles esthétiques : naturaliste et non-naturaliste. Le premier est décrié par Schmitt, alors que le second, par la satire et « l'ordre informel », fait office d'archistucture au texte. En effet, les *Schattenrisse* adoptent les codes de l'expressionnisme et du cubisme, tandis que les portraits satiriques ironisent sur les tendances naturalistes des représentants de la l'intelligentsia culturelle. En fait, comme déjà dit plus haut, l'idée même de portraits a pour objet de caricaturer Schäfer et Eulenberg, les représentants, en ce début de siècle, de la tradition naturaliste en Allemagne. Cette critique du naturalisme est intimement liée à la critique faite au positivisme par Schmitt. En effet, le naturalisme se développe avec la volonté de « positiver » l'art.

Émile Zola, celui qui conceptualisa le plus explicitement le roman naturaliste, aspirait à « appliquer dans la littérature, et, en particulier, dans le roman, les procédés de la science »<sup>447</sup>. Science dominée à la fin du 19<sup>e</sup> siècle par un positivisme strict et austère qui reposait sur l'idée qu'il ne fallait qu'observer le phénomène en soi et pour soi pour pleinement le saisir. Ainsi, si les sciences avaient écarté transcendance, métaphysique et autres « entités abstraites » pour découvrir les lois de la nature, il fallait que l'écrivain en fasse de même. Partant, les naturalistes presupposent que l'ensemble des activités humaines sont régies par des lois fixes, et donc que le rôle du romancier est d'« opérer sur les caractères, sur les passions, sur les faits humains et sociaux, comme le physiologiste sur les corps »<sup>448</sup>. Le naturalisme ne traite pas de personnages abstraits, idéalisés ou dépréciés. Son sujet n'est ni métaphysique ni théologique. Il traite, au contraire, de l'« homme naturel » dans son environnement, et ce, afin de révéler les lois qui régissent la

---

<sup>446</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>447</sup> Georges Pellissier, « Émile Zola et la théorie du naturalisme » dans , En ligne, 2003, p.

<sup>448</sup> *Ibid.*

vie et les actions de ce dernier. De fait, « les naturalistes se réclament d'une conception déterministe des rapports sociaux et des comportements »<sup>449</sup>.

Pour Zola, « les naturalistes [comme les positivistes des sciences] remplacent l'homme métaphysique par l'homme physiologique »<sup>450</sup>. Pour ce faire, le sujet est dépsychologisé : « Qui dit psychologue dit traître à la vérité »<sup>451</sup>. Un matérialisme austère (voire pessimiste) s'impose au romancier et l'« homme » décrit est réduit à sa plus simple « nature », celle d'un animal « féroce et lubrique », un animal nu... que l'on peut saisir comme pur phénomène déterminé par les lois fixes de la nature : il mange, il dort, il fornique, il se rase.<sup>452</sup> Les naturalistes prétendaient « par l'application à l'art des méthodes et des résultats de la science positive, à reproduire la réalité avec une objectivité parfaite et dans tous ses aspects, même les plus vulgaires »<sup>453</sup>. Le naturalisme positiviste et positivant cherche à inscrire l'art dans la vague positiviste qui gagnait tous les domaines de la pensée, et prétendait donc faire de l'art, du roman, une science. Ce positivisme qui au tournant du siècle va aussi s'imposer progressivement à cette science normative qu'est le droit. Comme l'« homme » de Zola, le droit est réduit à sa plus simple expression : celle du code. Certes, codé, il nécessite encore d'être décodé par des spécialistes, mais ces derniers sont réduits à de simples Subsumptionsautomat.<sup>454</sup>

Durant ce *Zeitgeist* qui voit le positivisme et le naturalisme devenir dominant, dans les sciences et dans les arts, de vives critiques émergent, chez ceux qui deviendront les avant-gardes, pour s'opposer à ce désenchantement et à cette démétaphysication du monde. C'est dans le cadre de ces critiques que s'inscrit donc Schmitt. Les *Schattenrisse* sont une critique du naturalisme littéraire, mais aussi du positivisme juridique. Elles sont publiées l'année suivant la publication de *Loi et jugement* qui déjà s'attaquait au positivisme triomphant. Qui plus est, comme le fait remarquer Villinger, il est possible de voir aussi

---

<sup>449</sup> Larousse, « Naturalisme » dans , En ligne.

<sup>450</sup> G. Pellissier, « Émile Zola et la théorie du naturalisme », art cit.

<sup>451</sup> Emile Zola, *L'Oeuvre*, Paris, Editions Gallimard, 2006, eBook p.

<sup>452</sup> Le portrait d'Eulenberg et les grivoiseries dans les portraits de France sont des illustrations typiques de cette façon de concevoir la fiction sans métaphysique. J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 27 et 43.

<sup>453</sup> Larousse, « Naturalisme », art cit.

<sup>454</sup> J.-F. Kervégan, *Que faire de Carl Schmitt?*, op. cit., p. 127.

dans ces portraits satiriques les prémisses des critiques que Schmitt développe au tournant des années 1910-1920. Elle soutient que :

S'appuyant sur une structure fondamentalement dualiste qui, avec le début du romantisme, n'est plus transmise, mais supprimée, Schmitt tente, contre toutes les aspirations monistes, de définir une forme du politique qui soit en mesure de restituer sa nature spécifique. Les critères de cette forme sont élaborés par lui au cours des années 1912 à 1922, de « Loi et jugement » à « Théologie politique » en passant par « Schattenrisse ». Ils permettent finalement de formuler en 1928 « Le concept du politique », qui doit être compris comme une « clé de l'œuvre de droit public de Carl Schmitt ».<sup>455</sup>

Et elle ajoute que « c'est contre cette "divinité" qu'est la méthode des sciences naturelles s'étendant à tous les domaines de la connaissance, que Schmitt s'élève »<sup>456</sup>. En ce sens, les Schattenrisse s'inscrivent dans l'œuvre critique de Schmitt traitant de la substitution de l'immanence de la positivité à la transcendance, le monisme au dualisme. De fait, les écrits littéraires de Schmitt ne sont pas « ludiques », ne sont pas au sens propre des productions d'art. Plutôt, ce sont des « mises en forme par la formation de concepts »<sup>457</sup>.

Le jeu de mots que constitue l'auteur (affiché) des Schattenrisse constitue la première étape de cette critique. En effet, Schmitt et Eisler ont recours à de nombreux jeux de mots pour forger certains noms, à commencer par Johannes Negelinus, l'auteur et narrateur. Le pseudonyme en lui-même est révélateur. Ingeborg Villinger explique qu'il s'agit d'un clin d'œil à Johannes Reuchlin qui est à l'origine d'une querelle avec les scolastiques tardifs sur la place de l'hébreu dans la théologie catholique. Cette querelle donne lieu à la publication, sous le nom de Magister Negelinus, des *Epistolae obscurorum virorum* (Lettres des hommes obscurs), une série de pastiches attaquant les positions des scolastiques. Les deux jeunes gens s'inspirent donc de cette tradition qui utilise la satire pour critiquer le dogme dominant : le nouveau dogme positiviste.

---

<sup>455</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 137 ; Voir aussi : E.-W. Böckenförde, « The Concept of the Political », art cit.

<sup>456</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 169.

<sup>457</sup> Voir à ce sujet Quaritsch, Positionen, p. 23, note 25.

Johannes Negelinus est donc une pseudépigraphie.<sup>458</sup> Régis Burnet explique qu'un pseudépigraphe est « un texte qui s'attribue lui-même explicitement à un auteur différent de l'auteur réel, mais qui pourrait en être l'auteur avec une certaine vraisemblance. La pratique pseudépigraphique s'affirme donc comme un déni d'auctorialité et une tricherie sur l'autorité de l'auteur ‘putatif’ »<sup>459</sup>. Et de fait, les Schattenrisse, outre la temporalité des débats abordée, reprennent tous les codes des *Epistolæ obscurorum virorum*. Les auteurs des lettres ont mis sous la plume de leurs scolastiques putatifs un latin maladroit et vulgaire, des thèmes triviaux et des échanges creux afin de mettre en exergue la pauvreté intellectuelle des scolastiques et plus généralement pour dénoncer l'état exécable (en niveau comme en contenu) du débat scientifique de leurs époques, marqué par le conformisme, la bigoterie et l'ignorance (selon eux). Outre la langue, les lettres sont aussi des satires (parfois acerbes, d'autres fois nuancées) des débats de l'époque. Satires qui, pour les plus virulentes, menaient le contenu à l'absurde jusqu'à faire perdre tout sens au propos. Les *Schattenrisse* adoptent aussi ces caractéristiques.<sup>460</sup> Les thèmes comme la pauvreté de la langue des personnages, pourtant illustres, ironisent et satirisent l'état de la culture en Allemagne au tournant du 20<sup>e</sup> siècle.

Villinger explique que le recours à un pseudépigraphe témoigne de la volonté de Schmitt de court-circuiter, en les anticipant, les critiques en attribuant la paternité du texte au « plus lamentable Magister des “Epistolae” »<sup>461</sup>. Toutefois, comme le fait remarquer Régis Burnet, cette pratique n'est pas une entreprise de plagiat ou l'œuvre de faussaires, mais un procédé littéraire qui se présente comme un procédé d'actualisation (Vergegenwärtigung) au sens de Gadamer ou comme un procédé d'anachronisme. Dans le premier cas, « l'autorité du discours ne vient pas tant de la figure qui prononce les paroles que de la parousie réalisée par la communication »<sup>462</sup>, c'est-à-dire que son sens s'actualise

<sup>458</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 143, note 2.

<sup>459</sup> Régis Burnet, « La pseudépigraphie comme procédé littéraire autonome. L'exemple des Pastorales », *Apocrypha*, 2001, vol. 11, p. 80.

<sup>460</sup> Ulrich von Hutten, *Lettres des hommes obscurs*, Éd. bilingue., Paris, Les Belles Lettres, 2004, 768 p.

<sup>461</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 143, note 2.

<sup>462</sup> R. Burnet, « La pseudépigraphie comme procédé littéraire autonome. L'exemple des Pastorales », art cit, p. 90.

dans une relation spécifique et située entre émetteur et récepteur du discours. Dans le second cas, il s'agit plutôt d'« énoncés actuels [qui] sont attribués à des figures du passé afin de leur conférer une autorité d'emprunt »<sup>463</sup> et dans ce cas la pratique pseudépigraphique efface et dé-situe le discours : ce dernier devient un écho intemporel.

Dans cette perspective, contrairement à Villinger, nous ne comprenons pas la pseudépigraphie de Schmitt comme une manœuvre pour contourner la critique par l'attribution de la paternité à un tiers médiocre parce qu'il pressent une réception critique et hostile.<sup>464</sup> Au contraire, il semble que le recours à ce procédé (extrêmement rare après l'antiquité) est une *Vergegenwärtigung*, c'est-à-dire une actualisation du passé pour les besoins (et attentes) du présent. En ce sens, l'usage de cette pseudépigraphie vise l'actualisation pour les besoins du présent — et donc de la critique que le jeune Schmitt veut adresser à ce qu'il perçoit comme une décadence positiviste — de la forme satirique utilisée dans les *Epistolæ obscurórum virórum*. En ce sens, loin d'une simple « tactique de contournement » de la critique, l'attribution de l'auctorialité à Johannes Negelius est à comprendre comme un procédé littéraire dont l'objectif est de dépasser la simple imitation ou le masque. Au contraire, puisque « the quest for knowledge and insight is never neutral or impartial, but is always related to the concerns of a specific individual quest »<sup>465</sup>, il faut comprendre ce renoncement (ou plutôt ce déplacement) de l'auctorialité comme procédé portant déjà en soi la charge critique du texte dans son entièreté. De nous tourner, maintenant, vers les différents personnages portraiturés dans les Schattenrisse, et ce, afin de reconstituer le système de pensée que le jeune Schmitt (et son jeune co-auteur) attaque, et surtout afin de voir comment cette satire s'inscrit dans l'œuvre critique du juriste.

---

<sup>463</sup> *Ibid.*

<sup>464</sup> Deux critiques paraissent à propos des Schattenrisse, l'une plutôt positive, l'autre moins. Dans *Das literarische Echo. Halbmonatsschrift für Literaturfreunde*, le critique estime que « l'amusant parodiste qui se fait appeler Johannes Negelinus mox doctor fait preuve d'une grande originalité ». En revanche, dans *Zwiebfisch*, l'on estime qu'il s'agit d'un « d'une Bierzeitung (journal de bière) littéraire et satirique sans valeur positive, mais néanmoins assez amusante à lire dans une ambiance alcoolisée ». Une Bierzeitung est un journal comique ou satirique écrit pour certaines occasions et généralement destiné à un public restreint. Carl Schmitt, *Carl Schmitt. Tagebücher vom Oktober 1912 bis Februar 1915*, Berlin, Oldenbourg Akademieverlag, 2003, p. 367.

<sup>465</sup> Chris Lawn et Niall Keane, *The Gadamer Dictionary*, London ; New York, Continuum International Publishing Group, 2011, p. 11.

## I — Wilhem Ostwald

Le premier portrait porte sur le chimiste Wilhem Ostwald, prix Nobel de chimie,<sup>466</sup> et constitue une attaque le Deutscher Monistenbund (la Ligue moniste allemande) dont il fut président. La satire s'articule autour de trois personnages et de leurs querelles : Ostwald, Ernst Haeckel et Friedrich Carl Christian Ludwig Büchner. Le chimiste est l'héritier de Haeckel, figure dominante du monisme allemand et fondateur de la Deutscher Monistenbund. Toutefois, le monisme idéaliste de ces derniers s'oppose au matérialisme de Büchner, fondateur du Deutscher Freidenkerbund (la Ligue allemande des libres-penseurs) visant à visibiliser les athées et à s'opposer à la toute-puissance des Églises. Büchner, bien que critiqué, est néanmoins présenté comme l'opposant « sérieux » aux verbiages absurdes d'Ostwald.

Les *Schattenrisse* s'attaquent à la dogmatique scientiste, mais surtout au culte moniste qu'Ostwald et Haeckel vouent à l'énergie et à la nature (d'où l'opposition avec Büchner qui n'eut jamais la prétention d'insraurer un culte). La satire moque, pour l'essentiel, l'énergétisme d'Ostwald comme pensée type du monisme. En effet, le prix de Nobel de Chimie fut, dès 1890, adapté et figure principal de l'énergétisme, avant de devenir le président de la Ligue. Celle-ci est fondée en 1906 par Ernst Haeckel, figure marquante du monisme au tournant du siècle dernier, membre de la Société pour l'hygiène raciale. La critique du monisme de ce portrait est structurante pour l'ensemble du récit. De fait, le monisme (tel que moqué dans ce premier portrait) est un thème transversal et tous les personnages portraiturez y sont rattachés. De fait, le monisme que Schmitt (et Eisler) dénonce s'est constitué à partir des années 1890 comme un véritable culte autour duquel gravitent nombre de personnalités du monde culturel allemand, comme européen. Ainsi, la satire attaque dans ce portrait, comme dans les suivants, le prosélytisme et la bigoterie de ce nouveau culte moniste qui cherche à se substituer aux cultes chrétiens et au dualisme augustinien.

---

<sup>466</sup> *The Nobel Prize in Chemistry 1909*,  
<https://www.nobelprize.org/prizes/chemistry/1909/ostwald/biographical/>, (consulté le 20 juillet 2023).

Le personnage principal de la courte satire, un « grand érudit »<sup>467</sup> (un « große[r] Gelehrte ») est présenté comme un prêcheur décadent, heureux (et remerciant Dieu) que son « père [l'ait] engendré comme moniste, de ce que jamais la ruse de l'Église n'a fait succomber [son] cœur à la faiblesse »<sup>468</sup> à la croyance en dieu. Se réclamant des deux monistes (« Ô Ostwald, que j'ai suivi, ô Haeckel, dont l'esprit m'enveloppe, c'est à vous que je m'en tiendrai ! »<sup>469</sup>, chante-t-il), il fait découler toute son autorité du mimétisme de la liturgie chrétienne, incluant ses parements. En effet, après un poème niais sur le monisme et ses glorieux fondateurs, le « grand savant » est dépeint errant dans son bureau, en arrière-fond, une chorale entonne les chants devant accompagner le prêche, mais il interrompt tout parce que « l'essentiel manque ». Il s'écrit alors « Au nom de Dieu [lui l'athé], femme [...] les rabats, les rabats »<sup>470</sup>. Cette satire, qui vise le mimétisme du culte chrétien par le monisme, cherche à mettre en exergue le vide théorique, spirituel et intellectuel de ce mouvement (ourtant si populaire). Étant donné l'importance de la critique du monisme de Haeckel et Ostwald pour les Schattenrisse, nous allons longuement nous attarder sur ce mouvement et sur ses soubassements théoriques, de même que les critiques dont ce monisme a été l'objet, notamment de la part de Max Weber. Ce dernier a très certainement coloré la lecture schmittienne, même si le juriste ne reprend pas à son compte les attaques wébériennes.

## A — Du monisme chez Haeckel

Haeckel a pour ambition de faire de son monisme la religion des temps modernes. Après la découverte des thèses darwinienne, le zoologue allemand devient l'un des plus fervents champions, voire l'apôtre (et sans doute le plus célèbre en Europe continentale) de la théorie de l'évolution. Partant, il développe une vision radicale du monisme contre la conception traditionnelle du monde. Face au dogme chrétien (et religieux) et ses thèses créationnistes qui supposent une origine distincte à chaque espèce, Haeckel en tant qu'évolutionniste se propose d'offrir une nouvelle *Weltanschauung* (vision du monde),

---

<sup>467</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 18.

<sup>468</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>469</sup> *Ibid.*

<sup>470</sup> *Ibid.*, p. 18.

cohérente avec les nouvelles découvertes des sciences biologiques. Pour ce faire, il promeut une vision moniste du monde. Pour lui, le monisme est un « scientific movement which [is] based on Darwinism and which aim[s] to free science from the bonds of “dualistic” Christianity, “metaphysics”, and all “irrationality” »<sup>471</sup>. Dans cette perspective, il fait la promotion d'une religion moniste qui remplacerait les croyances des vieilles religions et avec elles la métaphysique (même rationalisée).

La religion moniste chez Haeckel reste ambiguë et se prête à différentes interprétations allant d'un panthéisme spinoziste à un athéisme déguisé. Malgré tout, le monisme que lègue Haeckel à la Ligue se caractérise par un ensemble de caractéristiques qu'il développe tout au long de sa vie. En fait, le zoologue semble tout d'abord rejeter l'idée du darwinisme comme « religion des naturalistes ». Toutefois, à partir de 1878, il affirme que « scientific research captures gradually the entire province of human intellectual effort, [and that] all true “science” is basically natural science »<sup>472</sup>. Il affirme alors sa prétention de faire du monisme une philosophie naturelle « non-spéculative », en opposition à la tradition allemande<sup>473</sup>, et donc purement matérialiste.

À partir de 1890, il développe aussi l'idée que le monisme est le pont qui unit science et religion. En 1892, dans une conférence intitulée « Der Monismus als Band zwischen Religion und Wissenschaft : Glaubensbekenntniss eines Naturforschers » (Le monisme, lien entre la religion et la science : profession de foi d'un naturaliste), il « développe une définition religieuse de sa doctrine, en se réclamant du panthéisme de Goethe »<sup>474</sup>, ainsi que « d'un Empédocle et d'un Lucrèce, d'un Spinoza et d'un Bruno, d'un Lamarck et d'un Strauss »<sup>475</sup> et affirme que l'objectif de sa « profession de foi » est d'« établir [...] un lien entre la religion et la science, et contribuer ainsi à faire disparaître l'opposition que l'on a établie à tort et sans nécessité entre ces deux domaines supérieurs

---

<sup>471</sup> Niles R. Holt, « Ernst Haeckel's Monistic Religion », *Journal of the History of Ideas*, 1971, vol. 32, n° 2, p. 265-266.

<sup>472</sup> Haeckel cité dans *Ibid.*, p. 268.

<sup>473</sup> *Ibid.*, p. 268, note 8.

<sup>474</sup> Marino Pulliero, « Problématique néoreligieuse et sécularisation dans l'Allemagne wilhelminienne. Monisme, Diesseitsreligion, Ersatzreligion », *Droits*, 2014, vol. 59, n° 1, p. 92.

<sup>475</sup> Ernst Haeckel, *Le monisme, lien entre la religion et la science : profession de foi d'un naturaliste*, traduit par Georges Vacher de Lapouge, Paris, Schleicher Frères, éditeurs, 1897, p. 12.

de la pensée humaine »<sup>476</sup>. Un tel lien, conclut-il dans sa préface, a pour « but suprême » d'accomplir « la fusion de la religion et de la science dans le Monisme »<sup>477</sup>.

Il poursuit en expliquant que « chaque grand progrès dans la connaissance approfondie comporte un éloignement du dualisme traditionnel, ou du pluralisme, et un rapprochement du monisme »<sup>478</sup>. En effet, avec le développement des sciences modernes (avec les coups fatals donnés par Copernic et Darwin aux anciennes croyances anthropocentriques), l'on arrive nécessairement à la conclusion que toutes les créations de la nature « sont des productions différentes d'une seule et même force première, des combinaisons différentes d'une seule et même matière fondamentale »<sup>479</sup>. Cette matière fondamentale est régie par une la « loi de la conservation de la substance »<sup>480</sup>; loi qu'il développera plus avant durant la dernière décennie du 19<sup>e</sup> siècle notamment dans *Les Énigmes de l'Univers*<sup>481</sup>.

Cet ouvrage est une réponse aux adeptes d'un dualisme voulant qu'il existe des sphères de non-connaissance, des énigmes insolubles, que le développement des sciences positives ne permet pas de faire reculer (linéairement) le nombre d'« énigmes », et donc ne permet pas dépasser les spéculations métaphysiques au profit de la « connaissance rationnelle ». À cette fin, il conceptualise une « philosophie moniste » (qu'il prétend fait découler de la tradition spinoziste), une religion moniste, avec en son cœur « loi de la substance » esquissée quelques années plus tôt. Selon lui, cette loi qui permet de dépasser les dualités métaphysiques (esprit-corps, idée-sensation, suprasensible-sensible, énergie-matière) permet d'unifier science et religion. Haeckel d'expliquer que cette loi est une synthèse philosophique entre « la loi chimique de la “conservation de la matière” [et de] la loi physique de la “conservation de la force” »<sup>482</sup>. De fait, dans la perspective moniste qu'il

---

<sup>476</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>477</sup>

*Ibid.*

<sup>478</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>479</sup> *Ibid.*

<sup>480</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>481</sup> Ernst Haeckel, *Les énigmes de l'univers*, traduit par Camille Bos, Paris, Schleicher Frères, éditeurs, 1902, 460 p. Publié en allemand en 1899.

<sup>482</sup> *Ibid.*, p. 245.

adopte, il ne saurait y avoir une distinction entre « la matière et la force (ou énergie) »<sup>483</sup> qui ne sont, en vérité, que des manifestations différentes, des modes différents d'une même substance. En ce sens, il affirme revenir aux fondamentaux de Spinoza en reprenant sa notion de substance pour l'adosser aux découvertes des sciences naturelles récentes.<sup>484</sup>

À la cosmologie panthéiste de la substance de Spinoza, Haeckel adosse, outre les deux lois de la chimie et de la physique, les dernières « découvertes atomistes » de Johann Gustav Vogt et sa pycnotique. Ce dernier, explique le zoologue, soutient qu'une substance unique remplit le cosmos et c'est sa condensation et décontraction qui crée les différences matérielles observées. En fait, c'est cet « effort de condensation (ou contraction) »<sup>485</sup> qui fait varier la densité de la substance cosmique en des points individuels. Ces points de densité variable devenant des pyknatome, ou atomes primitifs.<sup>486</sup> Qui plus est, comme chez Empédocle (et sa théorie de « l'amour et la haine des éléments »), les pyknatomes « possèdent sensation et tendance [...], c'est-à-dire qu'en un certain sens ils ont une âme »<sup>487</sup>. Cette « tendance » pousse les points individuels de condensation les uns envers les autres ce qui crée des « centres de déformation qui dépassent la densité moyenne positivement, par la pycnose, [et] constituent les masses pondérables des corps cosmiques »<sup>488</sup>, la matière pondérable. La substance cosmique qui les entoure, elle, est remplie d'une densité négative qui constitue l'éther, la matière impondérable.<sup>489</sup>

Cette théorie physique moniste qui suppose une « âme » aux éléments inorganiques permet d'expliquer l'évolution vers l'organique et la « conscience » chez le vivant en général, et surtout chez l'organisme le plus « développé », à savoir l'être humain. Haeckel soutient, en effet, que tous les organismes vivants, des plus simples aux plus évolués, disposent d'une forme plus ou moins de conscience. Thèse que vient confirmer la théorie darwinienne de l'évolution qui prouve que les espèces vivantes les plus développées sont

---

<sup>483</sup> *Ibid.*, p. 247.

<sup>484</sup> *Ibid.*, p. 249.

<sup>485</sup> *Ibid.*, p. 251.

<sup>486</sup> *Ibid.*, p. 251-252.

<sup>487</sup> *Ibid.*, p. 252.

<sup>488</sup> *Ibid.*

<sup>489</sup> *Ibid.*

« issues » de formes de vie « plus simples » par régression jusqu’aux organismes unicellulaires à la frontière du non-vivant.<sup>490</sup>

Reste, néanmoins, la question de Dieu. Réfutant les accusations d’athéisme, le naturaliste explique que seul le « Dieu » anthropomorphe est inconcevable d’une perspective moniste. Au contraire, dans une religion moniste, débarrassée des « divers dogmes mystiques et [...] révélations inconcevables »<sup>491</sup>, il resterait un Dieu moniste que l’on retrouve en toute chose, par opposition au Dieu anthropomorphe circonscrit (et donc jugulé) n’« occupant [qu’]une partie déterminée de l’espace »<sup>492</sup>. En ce sens,

Dieu est plutôt partout. [Et Haeckel de souligner que] Giordano Bruno [...] disait déjà : « Un esprit se trouve dans toutes les choses, et il n’y a pas de corps si petit qui ne contienne en soi qu’une parcelle de la substance divine, par laquelle il est animé. » Chaque atome est ainsi pourvu d’âme, et de même l’éther cosmique. On peut donc définir Dieu (sic) la somme infinie de toutes les forces naturelles, ou la somme de toutes les forces atomiques et de toutes les vibrations de l’éther.<sup>493</sup>

Et ce Dieu, partout présent, est le « noyau précieux et inestimable de la vraie religion, la morale purifiée et fondée sur l’anthropologie rationnelle »<sup>494</sup>. En somme, Dieu dédogmatisé et démythifié, se révèlerait tel qu’il devrait être : comme éthique du bien.

Le monisme est donc à comprendre comme un panthéisme s’inscrivant dans l’héritage de Spinoza et Goethe tel que (mal)compris par Haeckel. Pour ce dernier, si le philosophe est à l’origine de la plus parfaite des pensées de l’idée de Dieu comme monisme,<sup>495</sup> c’est avec le poète du *Sturm and Drang* qu’il est possible de réfuter la dernière des accusations portées à l’encontre du monisme : la destruction de la poésie. Le nom Wolfgang Goethe suffit à lui seul à faire constater l’irrationalité qui voudrait que poésie et monisme soient antinomiques assène-t-il.<sup>496</sup> Cette dernière détraction dépassée, le monisme comme lien entre science, religion *et* esthétique (comme manifestation

---

<sup>490</sup> *Ibid.*, p. 195-216.

<sup>491</sup> E. Haeckel, *Le monisme, lien entre la religion et la science*, op. cit., p. 29.

<sup>492</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>493</sup> *Ibid.*

<sup>494</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>495</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>496</sup> *Ibid.*, p. 36.

spirituelle) s'impose. Et Haeckel de conclure son discours de 1892 en professant le monisme comme nouvelle trinité pour le siècle à venir :

L'étude moniste de la nature comme connaissance du vrai, l'éthique moniste comme apprentissage du bien, l'esthétique moniste comme culte du beau, voilà les trois points principaux de notre monisme. [...] Le Vrai, le Bien et le Beau, voilà les trois divinités sublimes devant lesquelles nous plions dévotement nos genoux. Par leur union naturelle et leur complément réciproque, nous obtenons le concept naturel de Dieu. C'est à cet idéal de Dieu un et triple, à cette trinité naturelle du monisme que le vingtième siècle qui s'approche dressera ses autels.<sup>497</sup>

En somme, ce tournant « énergétiste » fait basculer le monisme de Haeckel dans un idéalisme qui l'amène à postuler une Weltseele (âme du monde) dans le concept de Psychoma. Le tout — Matière, énergie, Psychoma — constituant alors la trinité de la Loi de la substance.<sup>498</sup> Ce faisant, il constitue un contre-culte au catholicisme (allant jusqu'à se faire nommer anti-pape à Rome lors d'un congrès international de libres-penseurs) et une Religion moniste dont il pose les bases dans « *Der Monistenbund : Thesen zur Organismus des Monismus* » (La ligue moniste : Thèses sur l'organicisme du monisme) en 1904.<sup>499</sup> Dans cette conférence préfiguratrice de la fondation de la Ligue moniste, Holt explique que :

Haeckel again referred to Monism as a link between science and religion, and he insisted that the Monistic Religion was to be recognized by the state and its « equality with other confessions maintained. » The last statement was one of the most fateful, for it indicated that the Monistenbund might constitute a potential « compromise » church, as the « link » between science and religion.<sup>500</sup>

La Ligue moniste est officiellement créée en 1906. Elle est cependant divisée entre différents courants et manque de peu d'être dissoute<sup>501</sup> jusqu'à ce qu'Ostwald l'intègre. Ce dernier en devient le président en 1911 ce qui :

favored the image of Monism as a cult: in order to demonstrate that Monism would replace religion, a Monistic colony or « cloister » was instituted for economic, eugenic, and euthanasic reforms; Ostwald inaugurated his weekly speeches or Sonntagspredigten, as the Monistic equivalent of Sunday sermons; and Ostwald persuaded Haeckel to support cooperation with the Marxian-oriented Social

---

<sup>497</sup> *Ibid.*, p. 36-37.

<sup>498</sup> E. Haeckel, *Les énigmes de l'univers*, *op. cit.*, p. 377-393.

<sup>499</sup> N.R. Holt, « Ernst Haeckel's Monistic Religion », *art cit*, p. 277.

<sup>500</sup> *Ibid.*

<sup>501</sup> *Ibid.*, p. 278.

Democratic party in the movement to withdraw individual church memberships (Kirchenaustrittsbewegung), a movement which also sought to deny tax support to church enterprises. In January 1914, Ostwald triumphantly wrote Haeckel that the Monistenbund was fulfilling Haeckel's lifetime plans, in the face of « helpless religion ».<sup>502</sup>

Avec l'arrivée d'Ostwald, donc, le culte de la Religion moniste est « institutionnalisé » et « cérémonialisé ». Bien que Haeckel s'en éloigne et en abandonne certains credos, comme le pacifisme en soutenant la guerre en 1914, la Ligue moniste connaît avec Ostwald, prix Nobel de Chimie, son acmé d'influence. Avec Ostwald, le culte moniste s'étend et, en 1911, est créé le Comité international du monisme dont le prix Nobel est aussi le président. La même année, est publié *Monistische Sonntagspredigten* (Sermons monistes du dimanche), ouvrage qui compile les prêches monistes d'Ostwald, « censés remplacer la Bible »<sup>503</sup>. Et c'est sous le « règne » d'Ostwald, et de son culte de l'énergétisme que le jeune Schmitt connaît la Ligue moniste.

## B — De l'énergétisme

Ostwald, bien qu'il se réclame de l'héritage de Haeckel, ne reprend pas à la lettre sa « Loi de la substance ». Plutôt, il se fait le « grand curé » de l'énergétisme. Le nouveau président de la ligue reproche, par ailleurs, à Haeckel un « monisme incomplet »<sup>504</sup>, un monisme qui reste matérialiste et historique du fait de la centralité de la théorie de l'évolution chez Haeckel. Il prétend qu'au contraire son « matérialisme énergétique » est le seul en mesure de dépasser le matérialisme scientifique qui reste dualiste. L'énergétisme se veut une réponse à l'aporie de la loi de la substance qui, in fine, s'enferme dans une induction spéculative avec le concept de pycnotique de Vogt. De fait, « Haeckel, who, when he had reduced the cosmos to a unity of substance, found yet a problem in the nature of substance »<sup>505</sup>.

---

<sup>502</sup> *Ibid.*

<sup>503</sup> M. Pulliero, « Problématique néoreligieuse et sécularisation dans l'Allemagne wilhelminienne. Monisme, Diesseitsreligion, Ersatzreligion », art cit, p. 93.

<sup>504</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 176.

<sup>505</sup> Elfrieda Hochbaum Pope, « Review of Monistische Sonntagspredigten. Erste Reihe », *Journal of Educational Psychology*, 1913, vol. 4, n° 1, p. 49.

La ligne d’Oswald rompt alors avec le panthéisme de Haeckel, puisque le chimiste radicalise la position moniste et promeut une identification parfaite entre science et religion ou plutôt un remplacement complet de la religion par la science positive élevée au rang de nouvelle religion. Pulliero note, en ce sens, que « cette version de l’idéologie moniste est encore plus explicite [que celle de Haeckel] : la science devient le substitut de la religion comme “vérité publique” irréfutable — une sorte de religion de l’État laïque, peu tolérante avec ses adversaires »<sup>506</sup>. Et de fait, dans une brochure publiée en français et en anglais dans le cadre de la propagande du Comité international du monisme, « Le Monisme comme but de la Civilisation »<sup>507</sup>, Ostwald explique que le monisme est « une doctrine qui exclut toute compatibilité en partie double, [...] c’est une doctrine qui réunit toutes [...] choses en une seule unité s’étendant partout et ne laissant rien en dehors d’elle »<sup>508</sup>.

Par ailleurs, pour dépasser l’aporie de la substance originelle dans laquelle s’empêtre Haeckel, il rejette ce qu’il qualifie de « monisme a priori » parce que « qu’aucun monisme a priori n’est scientifiquement imaginable ou soutenable »<sup>509</sup>. Ce type de monisme, initié par Thalès, voudrait trouver une substance originelle unique à la diversité du monde. En conséquence, le seul monisme possible en un a posteriori, c'est-à-dire :

Un monisme partant du fait que nous procure l’expérience, c'est-à-dire de la diversité du monde, et, par suite, faisant converger, de tous les points du monde connaissable par l’expérience, ses lignes d’évolution vers un centre définitif, vers un idéal central. [...]. C'est là le véritable monisme scientifique. Monisme scientifique au double sens du mot, car, d'une part, on y tend par des voies scientifiques et, d'autre part, c'est la science elle-même qui nous apparaît comme ce monisme que nous cherchions.<sup>510</sup>

---

<sup>506</sup> M. Pulliero, « Problématique néoreligieuse et sécularisation dans l’Allemagne wilhelminienne. Monisme, Diesseitsreligion, Ersatzreligion », art cit, p. 93-94.

<sup>507</sup> Wilhelm Ostwald, *Le Monisme comme but de la Civilisation*, Hambourg, Édité par le Comité international du monisme, 1913, 38 p ; Wilhelm Ostwald, *Monism as the goal of civilization*, Hambourg, Internattional Committee of Monism, 1913, 37 p. Le texte reprend un discours d’Ostwald tenu en 1912 à Vienne.

<sup>508</sup> W. Ostwald, *Le Monisme comme but de la Civilisation*, op. cit., p. 5-6.

<sup>509</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>510</sup> *Ibid.*, p. 17.

Autrement dit, au monisme spéculatif de Haeckel, Ostwald substitue un monisme normatif appelé à être la science positive (expérimentale), elle-même, comme « but de la civilisation »<sup>511</sup>.

Ce déplacement d'un monisme orienté non plus vers le passé, mais vers l'avenir a deux conséquences. Premièrement, il devient un projet politique au sens fort du terme, dont la finalité est de phagocyter et de se substituer à l'ensemble des sphères d'activités humaines, incluant la religion. Sur ce point, Ostwald remarque que ce processus de substitution est entamé et en voie de « complétion » :

La prétendue limite entre la religion et la science se révèle en effet, à qui l'étudie historiquement, comme très inconstante et comme ne se déplaçant que dans un seul sens, à savoir en ce sens que le domaine de la science devient de plus en plus vaste, alors que celui que la religion s'efforce de se réservier ne cesse de diminuer au cours des temps et est d'ores et déjà, en principe, réduit à zéro.<sup>512</sup>

De fait, pour le chimiste, grâce au développement de la psychologie pragmatique par William James<sup>513</sup>, la religion est d'ores et déjà un « objet d'étude scientifique », ayant ainsi échappé au domaine irrationnel du mythe des religions traditionnelles.<sup>514</sup> Deuxièmement, un tel projet implique une refonte des universités et des sciences sociales (philosophie, droit, sociologie) qui sont encore bien trop « englués » dans une scolastique surannée et non scientifique (non positive). Pour ce faire, toute science doit être refondée sur les principes du monisme comme science, à savoir « le postulat de la prévision et [...] le postulat de l'économie d'énergie »<sup>515</sup>.

---

<sup>511</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>512</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>513</sup> Sur le pragmatisme, voir le manifeste de James : William James, *Le pragmatisme*, traduit par Stéphane Madelrieux, Paris, Flammarion, 2010 ; Le pragmatisme peut être considéré comme une forme de monisme puisqu'il est « pensé [non] comme doctrine philosophique pure, mais bien comme méthode d'éclaircissement des concepts et des idées [et] comme théorie de l'action ». En ce sens, le monisme « se refuse aux frontières disciplinaires » et aspire à être praxis théoriques et théorie de la praxis dans tous les champs de l'existence humaine. En ce sens, les pragmatiques s'opposent à un quelconque dualisme. Nour Benghellab, *Des influences politiques sur le développement de la doctrine juridique en droit international aux États-Unis entre 1940 et 1960 : le tournant pragmatique*, Mémoire de maîtrise (LL.M.), Université du Québec à Montréal (UQÀM), Montréal, 2014, p. 7-8.

<sup>514</sup> W. Ostwald, *Le Monisme comme but de la Civilisation*, *op. cit.*, p. 22-23.

<sup>515</sup> *Ibid.*, p. 27.

Le premier principe (postulat) est que toute activité scientifique a pour finalité l'avenir et une ambition prophétique. Le monisme a posteriori, comme science et religion des temps à venir, est donc résolument tourné vers ce qui vient, et non pas « enlisées dans la multiplicité des faits particuliers »<sup>516</sup> du passé. Or, l'université, contrairement aux hautes écoles techniques qui « s'occupent [...] du contenu effectif de la science, du contenu susceptible d'une application immédiate »<sup>517</sup>, « sert de refuge aux branches de la science qui peuvent étendre dans le passé les ramifications les plus distantes, mais qui ne poussent aucun bourgeon vers l'avenir »<sup>518</sup>. Autrement dit, les universités doivent se réformer et se « techniciser » et se préoccuper des « applications immédiates » et futures des savoirs développés et non plus se consacrer à « l'étude des voies traditionnelles par lesquelles nous sommes parvenus à notre savoir actuel »<sup>519</sup>. Une technicisation de l'université a donc pour corollaire une rupture avec un historicisme paralysant au profit d'un prophétisme mécaniste.

Le second « criterium » de la science, celui de l'énergie correspond à « la manière d'arranger rationnellement notre vie »<sup>520</sup>. Ce principe découle d'une tendance de l'humanité à « par principe et d'une façon absolument générale, à réduire autant que possible le déchet de l'énergie libre dont elle se sert pour ses fins »<sup>521</sup> (p. 31), et ce, « de la même que, dans les entreprises industrielles, les déchets diminuent à mesure que la fabrication est organisée d'une façon plus rationnelle »<sup>522</sup>. « Cette tendance [...] peut se résumer [...] dans l'impératif énergétique : Ne gaspille aucune énergie ; mets-là en valeur ! »<sup>523</sup>. Ainsi, l'impératif énergétique en tant qu'économie d'énergie, ou ce que nous nommerions efficacité, est le moteur de l'activité humaine et la « la science ne vise qu'à réaliser d'une façon de plus en plus parfaite »<sup>524</sup> cet impératif.

---

<sup>516</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>517</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>518</sup> *Ibid.*

<sup>519</sup> *Ibid.*

<sup>520</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>521</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>522</sup> *Ibid.*

<sup>523</sup> *Ibid.*

<sup>524</sup> *Ibid.*, p. 33.

Afin de parachever un tel projet, il faut libérer les dernières sciences (sociologie dans ses variantes de science éthique et normative) encore sous l'emprise du clergé, et la refonder sur une « éthique rationnelle, scientifique, reposant sur des faits et tenant compte de l'état actuel de l'humanité »<sup>525</sup>. Cette libération achevée, c'est une civilisation nouvelle, rationnelle et tournée vers l'avenir, qui verra le jour. Une civilisation fondée sur la bonté et l'amour comme nécessité. Ostwald conclut, en effet, sa brochure-manifeste en affirmant que :

Les plus hautes valeurs du christianisme, la bonté et l'amour du prochain, ne représentent pas encore le plus haut idéal moral que soit apte à atteindre l'individu. Le monisme nous montre plutôt que l'individu ne constitue qu'une cellule de ce grand organisme qu'est l'humanité, et une cellule incapable de vivre de façon autonome. Par suite, l'expansion de la bonté et de l'amour, l'extension de l'esprit de sacrifice et de dévouement à l'ensemble de l'humanité, devient une exigence de l'impératif énergétique, une nécessité immanente de toute notre vie réglée d'une façon moniste. Et en reconnaissant que la bonté et l'amour sont nécessaires pour la vie en commun, pour l'organisation sociale de l'humanité, nous trouvons aussi la seule base certaine et inébranlable sur laquelle on puisse s'appuyer pour obliger l'individu à la bonté et à l'amour. Le devoir d'être bons les uns envers les autres et de nous aimer les uns les autres cesse de nous être imposé par une divinité habitant en dehors de nous et qui nous l'aurait dicté jadis par une révélation impossible à vérifier : c'est une exigence de l'esprit scientifique ; et c'est là un devoir qui ne peut être parfaitement rempli que par ceux qui se donnent tout entiers au monisme et qui ont dépouillé tout dualisme dans leur pensée et dans leur sensibilité.<sup>526</sup>

Le monisme en tant que nouvelle totalité de la vie (humaine et non humaine) est à cet égard un projet de paix et de concorde, mais qui ne peut se réaliser que par l'élimination des tendances dualistes qui, nécessairement, impliquent conflits, oppositions et distinctions. Et ce projet totalisant passe non seulement par l'élimination de l'historicisme (qui rappelle les divisions d'hier), mais aussi par une refonte culturelle universelle. Cela passe, notamment, par l'imposition d'une nouvelle langue, une et commune en lieu et place des multiples dont la diversité implique nécessairement une perte d'efficience énergétique. La nouvelle religion moniste reconstitue donc une nouvelle Babel, se débarrassant de la « brouille »

---

<sup>525</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>526</sup> *Ibid.*, p. 38-39.

induite par le dieu biblique de la discorde. C'est en effet dans le cadre de ce projet que l'esperanto voit le jour.<sup>527</sup>

En fait, Ostwald repose son analyse des sciences sur la pyramide d'Auguste Compte et comme lui, il estime que la sociologie (parfois dénommée Kulturologie) est la science ultime, celle de l'esprit humain, d'où l'importance de la sortir des griffes de la tradition pour atteindre la nouvelle étape de la civilisation humaine. Chez Compte, la hiérarchie des sciences implique que les concepts des sciences les plus abstraites, les plus générales, qui se trouvent en bas de la pyramide (ex. les mathématiques) sont aussi valides pour les sciences du haut, les sciences les moins générales (ex. sociologie). Et Weber d'ironiser sur l'infortune de « still wanting to believe in the “Comtean hierarchy of sciences” that has been out-of-date for a good, long time »<sup>528</sup>.

L'impératif énergétique appliqué à la sociologie ou à la culturologie n'est pas, chez Ostwald, parfaitement clair, surtout qu'il ne donne que peu d'exemples sur ce que pourrait être l'énergétisme culturel. Les rares exemples, en fait, semblent plutôt confondre, comme le fait remarquer Weber, amélioration et progrès technique avec des éléments à proprement parlé culturels. C'est le cas de son exemple du passage de la lampe à huile vers les lampes à gaz, les secondes plus efficaces énergétiquement.<sup>529</sup>

En effet, Ostwald défend l'idée qu'il est possible de traduire de toutes réalités (chimiques, physiques ou sociales) en relation avec l'énergie : « c'est dans l'énergie que s'incarne le réel »<sup>530</sup>. L'énergie est le réel, c'est-à-dire « ce qui agit »<sup>531</sup> (pour produire

---

<sup>527</sup> Niles R. Holt, « Wilhelm Ostwald's "The Bridge" », *The British Journal for the History of Science*, 1977, vol. 10, n° 2, p. 146-150 ; Wilhelm Ostwald, « Weltdeutsch » dans *Monistische Sonntagspredigten*, s.l., 1915, vol.36, p. 545-559. Ostwald avait proposé sa propre langue universelle, le Weltdeutsch, basée sur une forme simplifiée de l'allemand dont il expose les grandes lignes dans son *Monistische Sonntagspredigten*. Cette langue ne rencontre guère de succès et est même perçue comme un « acte de chauvinisme » étant donné qu'elle ne repose que sur l'allemand. .

<sup>528</sup> Max Weber, « “Energetic” Theories of Culture », *Mid-American Review of Sociology*, traduit par Jon Mark Mikkelsen et traduit par Charles Schwartz, 1984, vol. 9, n° 2, p. 40.

<sup>529</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>530</sup> Wilhelm Ostwald, *L'énergie*, traduit par E. Philippi, Paris, Félix Alcan, éditeur, 1910, p. v.

<sup>531</sup> *Ibid.*

l'évènement) et « le contenu de l'évènement »<sup>532</sup>. En d'autres termes, l'énergie consiste en le travail et en toute chose qui peut être produite par des variations énergétiques, donc qui impliquent un effort, une dépense d'énergie.<sup>533</sup> Dans le monde social, le concept énergétique central est celui de « proportion de bonté » (Güteverhältnis) et elle résulte du rapport entre « énergie utilisable » et « énergie brute » (ou stock d'énergie). L'objectif de toute activité socioculturelle est donc d'accroître le stock d'énergie brute afin d'améliorer la proportion de bonté. Par exemple, l'importance du disposer d'un ordre légal efficace résulte de l'amélioration de la proportion de bonté en comparaison à celle d'un ordre où la résolution de conflit passe par l'affrontement physique.

## C — De la critique wébérienne

Cette confusion se justifie dans la mesure où « Presiding over the International Monist Congress in Hamburg in May 1911, Ostwald outlined the promise of monism as the key to “world-organization.” This was to be a technocratic solution of world problems »<sup>534</sup>. En fait, cette technocratisation de la société va aussi conduire à une autre rupture avec Haeckel : rupture sur la place du « beau » ou de ce qu'Ostwald nomme « l'imagination ». En effet, pour ce dernier, quand le stade de la civilisation positive est atteint, alors « l'imagination perd de son ascendant et se subordonne à l'observation »<sup>535</sup>, inaugurant une ère de prédictibilité totale.

Dans cette optique, l'art n'a de valeur que si, et seulement si, il « could place itself in the service of mass-enlightenment and work against the wasteful use of energy »<sup>536</sup> ironise Weber. Et Weber de condamner vivement une telle attitude :

Poetically and artistically illustrated cooking recipes might be entirely acceptable, but what else? [...] Ostwald's predecessors, who were also looking for a "rational" definition of the purpose of art, e.g., Comte, Proudhon, 'and Tolstoy, were every bit

---

<sup>532</sup> *Ibid.*

<sup>533</sup> M. Weber, « “Energetic” Theories of Culture », art cit, p. 36.

<sup>534</sup> Todd H. Weir, *Monism: Science, Philosophy, Religion, and the History of a Worldview*, New York, Springer, 2012, p. 7.

<sup>535</sup> Jan-Peter Domschke, « L'influence d'Auguste Comte sur les conceptions philosophiques de Wilhelm Ostwald », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, 14 juin 2014, n° 35, p. 200.

<sup>536</sup> M. Weber, « “Energetic” Theories of Culture », art cit, p. 43.

as philistine as he. They, however, did not set themselves to the task as blindly as he does.<sup>537</sup>

Cette conception « technique » (ou utilitariste) de l'art montre donc le peu de compréhension qu'Ostwald a des phénomènes culturels. Incompréhension qui se résume en tant pis : « Too bad that “art” begins at just that point where the technician’s “way of looking at things” ends! But perhaps that is the way it is with everything that we call “culture” »<sup>538</sup> constate Weber. Tant pis donc si cette *reductio ad technica* se solde par une réduction nécessaire de toute activité humaine à un simple perfectionnement technique dans un monde où toute activité qui ne permet pas « d'accroître le stock d'énergie brute » serait perçue comme nuisible, arriérée et vouée à disparaître. Ostwald n'affirme pas de telles choses, mais Weber extrapolant et poussant jusqu'au bout de sa logique l'impératif énergétique cherche, ainsi, à démontrer l'impossibilité d'étendre les lois physico-chimiques au monde social.

Weber remarque aussi qu'au-delà de l'appauvrissement que générerait un tel projet, il conduit potentiellement à des dérives autrement plus graves. Effectivement, les propositions d'Ostwald ne tiennent pas compte ni de la logique juridique ni du fait qu'une telle logique, que le chimiste (et avant lui Haeckel) considère comme arriérée et irrationnelle, ait de bonnes raisons d'être. Plus particulièrement, le sociologue s'interroge sur la dangerosité des commentaires sur la « proportionnalité » des sanctions et sur l'incompatibilité du principe « d'égalité devant la loi » avec l'impératif énergétique. Ostwald plaide, en effet, en faveur de peines moins sévères pour les plus « socially prominent » parce qu'ils sont plus « durement » touchés par les sanctions (double peine, juridique et sociale). Il défend aussi l'idée que pour pouvoir assurer l'ordre social, il faut en « retirer » les éléments perturbants ou nuisibles (et de leur descendance potentielle, par la castration, ajoute Weber).<sup>539</sup>

---

<sup>537</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>538</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>539</sup> *Ibid.*, p. 46-47.

Aussi, le prix Nobel insiste sur la nécessité de préserver l’« énergie de travail » lorsqu’une sanction est prononcée. Et Weber de conclure que « Since Ostwald makes special reference to the necessity of preserving the work-energy of the offender for society, nothing would stand in the way of distinguishing punishments according to profession »<sup>540</sup>. Suivant, suggère-t-il, les individus aux « professions » les moins productives (« Pensioners, but also philologists, historians and similar loafers »<sup>541</sup>) qui ne contribuent donc pas à l’augmentation de la « proportion de bonté » (indexée sur la production par le travail de biens matériels) devraient alors être pendus, voire « incidentally, considering their uselessness, why not go ahead before they make themselves a nuisance as criminals? »<sup>542</sup> en les empêchant tout bonnement de naître. Et pour les « Workers, technicians, entrepreneurs who contribute to the well-being of society, and above all, those men who improve the goodness proportion to the highest degree, the chemists, should, on the other hand, get [only] corporal punishment »<sup>543</sup>. En fait, le sociologue explique que l’égalité devant la loi ne relève pas de l’énergétisme, mais de la métaphysique du droit naturel. D’un point de vue d’efficacité énergétique, de nos capacités physiques à produire, nous devrions être inégaux. Or, Ostwald plaide pour ce droit naturel (transcendant). Weber d’en conclure que le problème en matière de droit chez Ostwald résulte du « mixing up of value judgments and empirical sciences »<sup>544</sup>.

En somme, cette vision moniste, technocratique, techniciste et désenchantée du monde découle d’une double erreur selon le sociologue : l’énergétisme culturel d’Ostwald est « logically and factually »<sup>545</sup> fallacieux. D’une perspective logique, Ostwald commet deux impairs : 1) il « takes certain forms of abstract thinking found in the natural sciences and makes them absolute standards for scientific thinking in general »<sup>546</sup> et 2) il juge, en conséquence de la première erreur, les problématiques des autres disciplines comme « imperfect and backward because they do not accomplish what they should not be able to

---

<sup>540</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>541</sup> *Ibid.*

<sup>542</sup> *Ibid.*

<sup>543</sup> *Ibid.*

<sup>544</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>545</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>546</sup> *Ibid.*

do given their purpose »<sup>547</sup>. D'un point de vue factuel, deux erreurs, induites par les erreurs logiques, sont aussi à relever : 1) il veut voir tous les phénomènes possibles comme « special cases of “energetic” relations »<sup>548</sup> et cela l'amène à 2) tout déduire, même dans le domaine du devoir être, des faits qu'il observe dans son milieu et donc à généraliser des « patriotic standards of value typical of upper echelon bureaucrats »<sup>549</sup>. En somme, ces erreurs le poussent à inférer un *sollen* (devoir être) universel à partir du *sein* (être) spécifique à son milieu social. Ces erreurs constituent dans les faits la transformation d'une « “world-picture” of a discipline into a ”world-view” »<sup>550</sup> tout court, la transformation d'un *Weltbilder* (image située du monde) en une *Weltanschauung* (vision du monde).

Weber conclut sa recension au vitriol en constatant, du fait de la logique du propos d'Ostwald et de la phrase de conclusion de l'essai *Les fondements énergétiques de la science de la civilisation*, qu'en fait Ostwald semble espérer que la diffusion du savoir des sciences naturelles résulte en un rétrécissement, voire une disparition, de la liberté de pensée et de conviction. En effet, « For an apostle of “order” who also opposes “energy-wasting” echauffements that serve ideals that are not technological, which Ostwald is and must be to be consistent, unavoidably spreads an attitude of submission and compliancy toward the given social order »<sup>551</sup>. Il poursuit en expliquant que « Freedom of conviction is quite simply not a valuable ideal when considered technologically or from a utilitarian standpoint and cannot be “energetically” established »<sup>552</sup>.

Et même s'il reconnaît qu'il y a des passerelles entre disciplines (c'est l'économie qui a donné l'élan au développement de la chimie moderne), Weber soutient que si « we now turn this fact about the principle (re)agents for the development of chemistry into the “meaning” of scientific work, as was done earlier with the good Lord and his “glory”? If this is what it comes to we are better off with God! »<sup>553</sup>. Quant à Ostwald comme individu,

---

<sup>547</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>548</sup> *Ibid.*

<sup>549</sup> *Ibid.*

<sup>550</sup> *Ibid.*

<sup>551</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>552</sup> *Ibid.*

<sup>553</sup> *Ibid.*

le sociologue admet que pour lui-même, il est sans doute un « chic type », mais que le problème est qu'il représente un « “type” for the way in which “naturalism” in general (whether crudely or finely) always proceeds. For “naturalism” may be defined as the attempt to derive valuejudgment from scientific facts »<sup>554</sup>. Schmitt, sans doute au fait de la critique wébérienne, fait aussi d'Ostwald le « type » de cette pensée naturaliste, positiviste et scientiste, et ce à la fois comme représentant du monisme, mais aussi comme première figure de toute la pensée médiocre de ce début de siècle. Villinger qualifie ce portrait de « programmatisch zu nennenden Auftakt der “Schattenrisse” » (« prélude programmatique des “Schattenrisse” »)<sup>555</sup>.

#### D — De la critique schmittienne

La critique schmittienne est, toutefois, légèrement différente de celle de Weber bien qu'il s'y réfère. En effet, comme le note Villinger, la critique de Weber reste dans le domaine de la science. Le sociologue reproche au chimiste sa volonté d'hégémonie des sciences naturelles, mais ne lui reproche pas sa volonté de « séculariser la théologie chrétienne en tant que possibilité de connaissance ou de se substituer à elle »<sup>556</sup>. Pour Schmitt, cependant, la volonté hégémonique d'Ostwald est double. Certes, elle se manifeste dans le domaine de la science, mais aussi, et surtout, pour le jeune juriste « dans le champ de la dichotomie fondamentale entre vision scientifique du monde et vision théologico-chrétienne »<sup>557</sup>. Et c'est sur cette seconde velléité hégémonique que l'essentiel de la critique schmittienne porte. Critique qui se superpose à celle qu'il partage avec d'autres sur le grotesque de l'entreprise de ces vulgaires techniciens qui s'improvisent et philosophes, et curés, et prophètes.

Schmitt porte une double aversion à Ostwald et son projet. D'une part, comme beaucoup de jeunes gens critiques du positivisme, du progrès (comme idéologie naïve) et

---

<sup>554</sup> Samuel Weber, « Taking Exception to Decision: Walter Benjamin and Carl Schmitt », *Diacritics*, 1992, vol. 22, n° 3/4, p. 51.

<sup>555</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 171.

<sup>556</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>557</sup> *Ibid.*, p. 173.

du scientisme hégémonique, il regarde d'un œil moqueur (et sans doute méprisant), l'arrivée à la tête d'une organisation « fanatique et blasphématoire » le chimiste, prix Nobel, faisant autorité scientifique. Ce dernier représente l'un des pendants de la Prusse wilhelmienne qu'il apprend à haïr en arrivant à Berlin. D'un côté, il trouve l'Allemagne de Goethe aristocratique et peu imaginative. De l'autre, il exècre l'autre Allemagne (non moins Goethienne), la mécaniste, ayant renoncé à toute grandeur « civilisationnelle » pour s'enfermer dans un technicisme apathique et « philistin », dont Ostwald est le visage.<sup>558</sup> Franz Eisler, co-auteur des *Schattenrisse*, se moquait en 1911 déjà de l'arrivée « triomphale » d'Ostwald à la tête de la Ligue moniste :

“Si un Wilhelm Ostwald (non pas le grand chimiste, mais l'enfant terrible parmi les naturalistes philosophes) a osé ouvrir le siècle moniste à Hambourg [...] c'est un symptôme douloureux de l'effet hypnotique que les succès [...] de la science ont réussi à exercer, une confusion grotesque entre civilisation et culture”. Si la Ligue moniste exigeait que la contribution à “l'œuvre commune de l'homme [...] ne soit pas un service divin, comme on le disait autrefois, mais un service de l'humanité” et si la science enseignait en même temps que tous les “processus du monde organique doivent être ramenés à des processus physiques et chimiques”, alors il faudrait “se rallier au mot de Tolstoï : Nous avons été trompés par la science sur le meilleur de l'existence”.<sup>559</sup>

Mais au-delà de ces critiques (et sarcasmes), c'est le projet religieux, perçu comme blasphématoire, qui heurte certains milieux et certaines personnalités, dont Schmitt. En effet, comme déjà mentionné, le projet moniste se veut le culte du futur et prétend « fonder un royaume de Dieu sur terre »<sup>560</sup>. Pour ce faire, la Ligue reprend « la forme extérieure du culte ecclésiastique traditionnel et de la vie communautaire »<sup>561</sup>. En plus des sermons dominicaux, des chorales furent créées, de nouveaux chants religieux composés et une forme de vie monastique, ayant pour emplacement le domicile d'Ostwald, fut organisée. L'objectif était d'offrir à la « communauté » les apparences d'une religion pour ces services laïques. Ces mises en scène religieuses sont particulièrement dénoncées par l'Église

---

<sup>558</sup> Sur le malaise de Schmitt face à l'Allemagne wilhelmienne, voir : A. Höfele, *Carl Schmitt und die Literatur*, op. cit., p. 18-23.

<sup>559</sup> Eisler cité dans I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 180-181.

<sup>560</sup> Ibid., p. 181.

<sup>561</sup> Ibid.

catholique en guerre depuis Pie IX contre la tentation positive de se substituer aux révélations divines.<sup>562</sup>

Schmitt, comme le souligne Villinger, ne s'oppose pas par principe aux avancées des sciences dites naturelles. Toutefois, comme Weber, il s'oppose à la prétention universalisante des méthodes de ces sciences. Toutefois, contrairement au sociologue, il ne fait pas une critique formelle de cette prétention. Il adopte, plutôt, une posture normative qui dénonce toute comparaison entre science du droit et sciences exactes (au contraire de Weber qui reconnaît leur appartenance à un même édifice : celui de la science), et plus particulièrement des méthodes inductives. Hormis dans l'établissement des faits durant le procès,<sup>563</sup> l'induction par observation ne relève pas du droit. Pour lui, « if jurisprudence is thereby to be transformed into a natural-scientific discipline, so that it may discover ‘laws’, by way of a hypothesis that is to be verified inductively, through the observation of empirical facts, one is no longer engaged in jurisprudence, but is doing sociology or psychology or national economics instead »<sup>564</sup>. Au contraire, soutient-il (en faisant siennes les analogies de Siegmund Schloßmann), « there is a systematic connection – one that is also historically demonstrable – between the methods of traditional juristic hermeneutics and the theological doctrine of interpretation »<sup>565</sup>.

Aux méthodes des sciences naturelles (et humaines), Schmitt promeut la « fictionnalisation » comme méthode centrale du droit. En effet, pour lui, la « fiction provides the sole means by which the state may bridge the divide between the world as it exists and its representation before the law »<sup>566</sup>. Dans « Juridische Fiktionen », il souligne que la fiction ne s'évalue pas au regard de sa « réalité » (quelque chose de pensé ne saurait avoir d'existence tangible), mais plutôt au regard de « l'utilité pratique de la fiction pour la science et la pratique juridique »<sup>567</sup>. Dans cette opposition au « naturalisme matérialiste »,

---

<sup>562</sup> *Ibid.*

<sup>563</sup> C. Schmitt, *Carl Schmitt's Early Legal-Theoretical Writings*, op. cit., p. 49.

<sup>564</sup> *Ibid.*, p. 148 ; Voir aussi : I. Villinger, *Carl Schmitt's Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 183.

<sup>565</sup> C. Schmitt, *Carl Schmitt's Early Legal-Theoretical Writings*, op. cit., p. 150.

<sup>566</sup> A.J. Lambrow, *Theogony Ab Ovo : Carl Schmitt's Early Literary Writings*, op. cit., p. 36.

<sup>567</sup> C. Schmitt, « Deutsche Juristen-Zeitung », art cit, p. 804-805.

il précise, dans *La Valeur de l'État*, que toute proposition matérialiste qui voudrait que l'individu (comme entité physique) soit la présupposition de toute valeur (ou règle) procède d'une erreur logique.<sup>568</sup>

S'attaquant au projet de « philosophie historique du droit » qui, selon lui, s'oppose au projet kantien (qui reste, lui, dualiste), Schmitt soutient que

Stahl's objection ignores the opposition and the incompatibility of the abstract and the concrete and, moreover, commits the logical error of allowing empirical "presuppositions" to decide about the value or, in other words, the error of the crassest materialism, for which the brain is "more important" than the thought, because there is no thought without the brain.<sup>569</sup>

Il poursuit en expliquant que la valeur (de l'individu) se mesure en relation à la seule norme et non pas en relation à quelque chose d'endogène à l'individu, et conclut que « the history of the dogmas of legal science provides sufficient examples of the sovereignty with which legal opinions have behaved towards the merely factual »<sup>570</sup>. Ce faisant, le juriste plaide pour « un droit qui échappe à l'état actuel des connaissances (scientifiques) »<sup>571</sup> selon Villinger.

Dans cette perspective, le projet moniste, en voulant tout inféoder aux lois des sciences naturelles, détruit toute possibilité de valeurs (et de droit) et de politique en général. Et lorsque ce projet prétend à une quelconque transcendance, il ne peut in fine qu'imiter. La description satirique du savant en prêtre séculaire vise précisément à « visibiliser » cette incapacité de « créer » de nouvelles formes propres à la pensée aseptisante du naturalisme. Au-delà de l'esthétique du prédicateur, avec sa chorale et ses rabats, c'est l'interjection « Um Gottes willen »<sup>572</sup> (par la volonté de Dieu, au nom de Dieu) à la fin du portrait qui vient souligner l'absurde du projet d'une religion sans Dieu, d'un droit sans transcendance, parce que finalement c'est à dieu que le savant fait appel lorsqu'il

---

<sup>568</sup> C. Schmitt, *Carl Schmitt's Early Legal-Theoretical Writings*, op. cit., p. 224.

<sup>569</sup> Lars Vinx, *Legality and Legitimacy in Hans Kelsen's Pure Theory of Law*, University of Toronto, Toronto, 2006, p. 227.

<sup>570</sup> *Ibid.*, p. 228.

<sup>571</sup> I. Villinger, *Carl Schmitt's Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 185.

<sup>572</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 18.

ne trouve pas ces rabats, et non à la nature dont il se réclame. Ce n'est pas vers l'immanence qu'il se tourne, mais bien vers la force transcendante de dieu.

## 2 — *Walther Rathenau*

Le second portrait est consacré à Walther Rathenau, le banquier artiste (suprême oxymore) incarnation de « l'intrusion de la déspiritualisation, de la désincarnation, de la mécanisation progressive »<sup>573</sup> dans le monde. Il fait partie de ces individus sans esprit qui sont entrés par effraction dans le monde littéraire et qui cherchent ensuite à y imposer à la fois leurs thèmes triviaux et de le rendre accessible « au grand public ». Le narrateur explique, en effet, que « Walther, qui avait atteint ce jour-là sa quarantième année en plus de ses succès commerciaux, littéraires et culturels, posa la plume d'or avec laquelle il venait d'achever avec élégance un chapitre sur le caoutchouc et la transcendance. L'essai était destiné à un journal mondial très lu et donc à devenir le bien commun de tous les lettrés »<sup>574</sup>. Le portrait satirise Rathenau comme représentant de cet esprit du temps et de l'ère wilhelmienne (Schmitt le voyait même devenir chancelier du Reich<sup>575</sup>), qui marie mécanisation et immobilisme.

Rathenau est une figure marquante et centrale d'avant et d'après-guerre. Il est un symbole d'une certaine idée de la germanité que ce soit dans la Prusse wilhelmienne ou durant les premières années de la République de Weimar. Maurice Baumont écrit à l'occasion des dix ans de sa mort : « Artiste, mystique, penseur, philosophe, il réalise un type jusqu'alors inconnu »<sup>576</sup>. Deux ans auparavant, en 1930, paraissait le premier tome de *L'Homme sans qualités* de Robert Musil, dont l'écriture avait été entamée en 1913-14, et dont l'un des personnages est grandement inspiré par l'industriel-écrivain : le Dr Paul Arnheim, le noble industriel-écrivain.<sup>577</sup>

---

<sup>573</sup> *Ibid.*

<sup>574</sup> *Ibid.*, p. 19-20.

<sup>575</sup> C. Schmitt, *Carl Schmitt - Jugendbriefe*, op. cit., p. 137. Voir la section consacrée à Dehmel.

<sup>576</sup> Maurice Baumont, « Walther Rathenau et son système », *Annales*, 1932, vol. 4, n° 13, p. 51.

<sup>577</sup> Robert Musil, *L'Homme sans qualités*, traduit par Philippe Jacottet, Paris, Éditions du Seuil, 2004, vol. Tome 1, 833 p.

Schmitt et Musil partagent une proximité littéraire et philosophique certaine, bien qu'ils ne se soient jamais réellement fréquentés. Lambrow estime que les deux problématisent les abstractions philosophiques de façon similaire et que les deux dénoncent « the impossibility of absolute knowledge »<sup>578</sup>. En 1930, Schmitt lit *L'homme sans qualités* et rencontre Musil que Franz Blei (ami de Schmitt à l'époque) invite chez le juriste à l'occasion de son passage à Berlin. Blei est un ami commun aux deux et c'est à travers lui que se font les contacts entre les deux. Ce dernier était l'éditeur de *Der Zwiebelfisch*, où fut publiée une critique des Schattenrisse, et à partir de 1917, il publie la revue *Summa* dont Schmitt et Musil sont des contributeurs réguliers. Le juriste contribue à trois des quatre numéros que connaît la revue avec : « Recht und Macht » (n° 1, 1917)<sup>579</sup>, « Die Sichtbarkeit der Kirche. Eine scholastische Erwägung » (n°2, 1917)<sup>580</sup> et « Die Buribunken. Eine geschichtsphilosophischer Entwurf » (n°4, 1918)<sup>581</sup>. « Recht und Macht », qui reprend le premier chapitre de *La Valeur de l'État*, fait office d'article inaugural.<sup>582</sup> « Die Buribunken » attire l'attention de Musil qui écrit à Blei pour s'enquérir de l'identité de l'auteur (le texte étant anonyme), dont il fait l'éloge.<sup>583</sup> Schmitt rapporte que, lorsqu'ils se rencontrent finalement en 1930, leur conversation a essentiellement porté sur *L'homme sans qualités*, et plus précisément sur la figure de Rathenau, ce qui a semblé ennuyer Musil selon le juriste. Le non-intérêt de Musil lui vaudra d'acerbes insultes antisémites dans le journal intime de la part de celui qui n'a pas encore sa carte du NSDAP.<sup>584</sup> En fait, Schmitt voit dans l'un des personnages de Musil la confirmation de la satire qu'il faisait du riche industriel quinze auparavant, d'où la tournure de la conversation.

---

<sup>578</sup> Alexander Lambrow, « 14 December 1930 : Robert Musil Meets Carl Schmitt », *The German Quarterly*, 2017, vol. 90, n° 3, p. 333.

<sup>579</sup> Carl Schmitt, *Die Militärzeit 1915 bis 1919 : Tagebuch Februar bis Dezember 1915. Aufsätze und Materialien*, Berlin, Akademie Verlag, 2005, p. 432.

<sup>580</sup> *Ibid.*, p. 445.

<sup>581</sup> *Ibid.*, p. 453.

<sup>582</sup> *Ibid.*, p. 431.

<sup>583</sup> A. Lambrow, « 14 December 1930 », art cit, p. 32.

<sup>584</sup> C. Schmitt, *Carl Schmitt Tagebücher 1930 - 1934*, op. cit., p. 69 Schmitt écrit : « Musil est arrivé avec son horrible femme. Parla trop de son roman, <...>, des juifs viennois, dégoûtant ».

## A — Robert Musil

Le personnage de Musil, le Dr Paul Arnheim est le fils du « premier maître de “l’Allemagne de fer” »<sup>585</sup> et un industriel « démesurément riche »<sup>586</sup> « pass[ant] pour être d’origine juive »<sup>587</sup>, mais il est aussi un « un grand esprit »<sup>588</sup> dont les livres, portant et relevant de tous les domaines, « passaient pour “très extraordinaires” dans les milieux avancés »<sup>589</sup>. D’ailleurs, loin d’un simple « fils de », il ambitionnait « en s’appuyant sur le cours des évènements et sur ses relations internationales, à devenir ministre de l’Empire »<sup>590</sup>. À Vienne, où il est de passage, il recherche « l’antidote aux calculs, au matérialisme, à l’aride rationalisme qui sont aujourd’hui le lot du créateur civilisé »<sup>591</sup>. Or, ce « nabab allemand »<sup>592</sup>, « causeur extraordinaire »<sup>593</sup>, « ne prophétisait rien de moins que la fusion de l’Âme et de l’Économie, ou de l’Idée et de la Puissance »<sup>594</sup>. Il veut à « tout prix que le commerce ne fût pas séparé des autres activités humaines, que les affaires fussent traitées en liaison avec tous les problèmes de la vie nationale, intellectuelle ou même intime »<sup>595</sup>.

En outre, Arnheim a été partout et fait des affaires partout : il « connaissait [...] tous les grands personnages de la noblesse anglaise, française ou japonaise ; et les champs de courses, les terrains de golf non seulement d’Europe, mais d’Australie ou d’Amérique, n’avaient aucun secret pour lui »<sup>596</sup>. En somme, résume, l’antihéros de Musil, Ulrich, « ce que nous sommes tous isolément, il l’est en une seule personne »<sup>597</sup>. Et l’industriel, pense Ulrich, en étant tout, n’est surtout rien. En effet,

---

<sup>585</sup> R. Musil, *L’Homme sans qualités. I, op. cit.*, p. 144.

<sup>586</sup> *Ibid.*

<sup>587</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>588</sup> *Ibid.*

<sup>589</sup> *Ibid.*

<sup>590</sup> *Ibid.*, p. 144.

<sup>591</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>592</sup> *Ibid.*, p. 263.

<sup>593</sup> *Ibid.*, p. 264.

<sup>594</sup> *Ibid.*, p. 160.

<sup>595</sup> *Ibid.*, p. 268.

<sup>596</sup> *Ibid.*, p. 264.

<sup>597</sup> *Ibid.*, p. 265-266.

auréolé du halo magique de sa richesse et du bruit de son importance, il devait constamment fréquenter des gens qui, dans leur domaine propre, lui étaient supérieurs. [...] Il avait le talent de n'être jamais supérieur en aucun détail et en quoi que ce soit de démontrable, mais de remonter à la surface dans toutes les situations grâce à un équilibre fluide ».<sup>598</sup>

Ainsi, le succès du « nabab » n'est « explicable par aucun de ses mérites et aucune de ses qualités »<sup>599</sup>, mais par son « adaptabilité », c'est-à-dire sa parfaite fusion avec l'air du temps dont il n'est qu'une « composante », la composante « la plus avancée ».<sup>600</sup>

En effet, cet industriel-poète est un « Grand-écrivain »<sup>601</sup>, celui qui, « dans le monde intellectuel, [...] a succédé au prince de l'esprit comme les riches aux princes dans le monde politique »<sup>602</sup>. Il appartient « au temps des Grandes-maisons de commerce » comme le « prince de l'esprit appartient au temps des princes »<sup>603</sup>. Ce qui est exigé de ce nouvel Homme du temps, explique Musil, est « qu'il possède une voiture »<sup>604</sup>, qu'il voyage beaucoup, et qu'il fasse des conférences, qu'il rencontre les ministres pour diffuser humanisme et civilisation.<sup>605</sup> Il n'est pas simplement l'écrivain qui « gagne beaucoup d'argent »<sup>606</sup>, mais celui qui « siège dans tous les jurys, signe tous les manifestes, écrit toutes les préfaces, prononce tous les discours d'anniversaire, donne son opinion sur tous les événements importants et se voit appelé partout où il s'agit de célébrer les résultats obtenus dans tel ou tel domaine »<sup>607</sup>. Cela impliquait, en conséquence, de « ne pas se montrer trop critique à l'égard de son époque »<sup>608</sup>, c'est même un « signe de grandeur » que de ne pas le faire.

Or, Rathenau est le modèle du personnage de Musil, personnage qu'il a commencé à créer en 1913-1914 sur le modèle de ce que le vrai industriel allemand renvoyait comme

---

<sup>598</sup> *Ibid.*, p. 270.

<sup>599</sup> *Ibid.*, p. 271.

<sup>600</sup> *Ibid.*, p. 274.

<sup>601</sup> *Ibid.*, p. 573.

<sup>602</sup> *Ibid.*, p. 274.

<sup>603</sup> *Ibid.*, p. 574.

<sup>604</sup> *Ibid.*

<sup>605</sup> *Ibid.*

<sup>606</sup> *Ibid.*

<sup>607</sup> *Ibid.*

<sup>608</sup> *Ibid.*, p. 579.

image à l'époque. Comme le relève Henry Pachter, Arnheim est décrit avec les mêmes manies, les gestuelles, le même physique et la même capacité de « talk molecular physics, mysticism, and pigeon shooting »<sup>609</sup>. En effet, comme le personnage de Musil, Rathenau semble être un « prodige » en tout et expert en rien, c'est un touche-à-tout : écrivain, industriel, politicien. Il dirige une entreprise qui a des filières partout, « il a battu tous les records de participation aux conseils d'administration : au lendemain de la guerre, il était membre de quatre-vingt-six conseils. Il a dirigé quatre-vingt-cinq sociétés allemandes et vingt et une entreprises étrangères »<sup>610</sup>. « Causeur séduisant qui fourmille d'idées et de suggestions »<sup>611</sup>, il est aussi un polygraphe qui traite tout autant d'art, de philosophie que d'économie, mais toujours en « outsider résolu »<sup>612</sup>. Baumont ajoute que ses ennemis et critiques « affectaient de ne voir en lui qu'un acteur sans caractère, millionnaire juif de la pire espèce berlinoise, remarquablement doué certes, mais sans doctrine ni conviction : un inquiétant spécialiste universel »<sup>613</sup>. Et Musil et Schmitt sont du nombre de ses critiques qui voient en ce « non-allemand »<sup>614</sup> un acteur sans caractère. Il est l'essence de l'absence de convictions ; c'est-à-dire le symbole de « la déspiritualisation, de la désincarnation, de la mécanisation progressive »<sup>615</sup>.

Ce personnage, qui fait horreur à Musil, inspire à la fois dégoût et ambition chez Schmitt. Lorsque Musil rencontre l'industriel, il n'en retient dans son journal intime qu'un fort sentiment de rejet, d'autant plus qu'il lui a mis les bras autour des épaules comme il (et son alter ego Arnheim) le faisait si souvent pour se « mettre à la portée de tous ». <sup>616</sup> Schmitt, quant à lui, ambitionne tout d'abord de profiter du fait qu'il a été mis en contact avec « vielleicht » le prochain chancelier du Reich pour avancer ses pions, tout en essayant de garder une distance critique envers ce personnage d'un autre monde que le sien. En avril 1912, il écrit, en effet, une lettre au riche industriel dont le ton, selon Mehring, « oscillates

---

<sup>609</sup> Henry Pachter, *Weimar Etudes*, F First Edition., New York, Columbia University Press, 1982, p. 172.

<sup>610</sup> M. Baumont, « Walther Rathenau et son système », art cit, p. 51.

<sup>611</sup> *Ibid.*

<sup>612</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>613</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>614</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 6 ; Musil préfère aux propos antisémites (de Schmitt), décrire l'industriel comme ayant « somewhat negroid in the skull » H. Pachter, *Weimar Etudes*, *op. cit.*, p. 173.

<sup>615</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 18.

<sup>616</sup> H. Pachter, *Weimar Etudes*, *op. cit.*, p. 173.

between devotion, presumption and the polemical »<sup>617</sup>. Outre son ton larmoyant (« one is nothing »<sup>618</sup>), il demande à Rathenau de faire la promotion de Däubler et lui expose les critiques qu'il a commencé à formuler envers son dernier ouvrage. Le riche et célèbre industriel lui répond (quelque peu étonné de l'audace) avec sa politesse d'ordinaire (de gentlemen : Musil écrit « he is doctrinaire, but always the gentleman »<sup>619</sup>). Il refuse tout net d'aider Däubler ce qui enclenche le processus d'écriture des Schattenrisse, et sûrement le fait qu'il se voit qualifier de « non-Allemand ».<sup>620</sup>

Mais avant la publication des Schattenrisse, Schmitt fait paraître une critique acerbe de *Zur Kritik der Zeit*, que Rethenau venait de publier (et dont il était question dans la lettre de Schmitt). Pour le jeune juriste, l'industriel ne pouvait produire une critique qui se dégage de la « représentation de l'époque »<sup>621</sup>. Pour Schmitt, Rathenau « ne dispose daucun point de vue extérieur »<sup>622</sup>, et conséquemment il ne peut articuler une véritable critique. En effet,

La critique de Rathenau [de l'époque] explique qu'il nous manque l'âme. Mais cela prouve la dépendance, expressément niée par Rathenau, de sa représentation de l'époque par rapport à sa critique, car la détermination comme étant sans âme est négative et ne reçoit son contenu que par la représentation fondamentale de la critique : l'âme. La conséquence de cette contradiction est que la représentation du temps [...] a néanmoins son poids en dehors d'elle-même et perd la richesse d'impression d'une description tacite. Et beaucoup de choses émouvantes qui sont dites sur le manque d'âme et la nostalgie de notre époque n'apparaissent pas comme une critique, mais comme une plainte.<sup>623</sup>

Rathenau, donc, malgré ses prétentions, est pleinement satisfait de l'air du temps et sa critique n'est, ultimement, qu'une défense de cette ère mécaniste qu'il prétend critiquer.

L'industriel écrivain, dans *Zur Kritik der Zeit*, se désole de l'époque mécaniste et défend un « Reich der Seele » dans lequel matérialisme et capitalisme se verront

---

<sup>617</sup> R. Mehring, *Carl Schmitt*, *op. cit.*, p. 31.

<sup>618</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 18.

<sup>619</sup> H. Pachter, *Weimar Etudes*, *op. cit.*, p. 173.

<sup>620</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 18.

<sup>621</sup> Carl Schmitt, « Kritik der Zeit », 1912, vol. 22, n° 9, p. 324.

<sup>622</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, *op. cit.*, p. 191.

<sup>623</sup> C. Schmitt, « Kritik der Zeit », art cit, p. 324.

adjoint une « âme », une éthique, un « idéal » plus grand qu’eux. De fait, il veut « que l’humanité réalise le “royaume de l’âme”, que sa pensée pratique ne sépare pas d’une organisation rationnelle de la production moderne. Dans le monde mécanisé dont il connaît les moindres rouages, il s’attache à faire pénétrer la vie de l’esprit »<sup>624</sup>. Baumont ajoute qu’« il n’utilise guère l’histoire, ni la statistique »<sup>625</sup> pour élaborer son système. Plutôt, « [p]ar une ambition d’artiste, il prétend aboutir d’un coup à une vision d’ensemble de la vérité créatrice »<sup>626</sup>. De même, chez Musil, Arnheim prétend que c’est un principe qu’il nomme le « *Mystère du Tout* »<sup>627</sup> qui est à la base de sa vision politique : c’est ce « je-ne-sais-quoi magique »<sup>628</sup> indémontrable qui faisait le monde. En fait, Musil écrit que « si l’on peut, dans la vie intellectuelle, agir en commerçant, une vieille tradition vous oblige encore à y parler en idéaliste. [Et] cette association du commerce et de l’idéalisme occupait dans les efforts d’Arnheim une place privilégiée »<sup>629</sup>. Chez Schmitt, point de « je-ne-sais-quoi magique » et encore moins d’associations du « commerce et de l’idéalisme ». Au contraire, le projet de Rathenau n’est qu’une mécanisation (et donc une dépolitisation) de tout, une intrusion, qui s’ignore. Le portrait de Rathenau par Schmitt est similaire à celui que donne Musil du « nabab allemand » et pourtant international, mais s’en distancie en le replaçant au cœur du projet esthétique des scissions (munichoise, berlinoise, viennoise) qui comme le grand magnat se veulent critiques de leur temps, mais qui en restent dépendantes.

Le juriste décrit l’industriel, le jour de ses quarante ans (âge qu’avait Rathenau lors de la publication de ses premières réflexions politiques dans *Reflexionen*), en train de terminer un essai sur le « caoutchouc et la transcendance » (orthographiée « Thranszendenz ») destiné à un « journal mondial » (*Weltblatt*) très lu.<sup>630</sup> L’essai terminé, le magnat de l’électricité repose sa « plume d’or », s’allume un cigare pour ensuite reprendre les fils avec lesquels il contrôle le monde « sobre, ferme, conciliant »<sup>631</sup>. Comme

---

<sup>624</sup> M. Baumont, « Walther Rathenau et son système », art cit, p. 51-52.

<sup>625</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>626</sup> *Ibid.*

<sup>627</sup> R. Musil, *L’Homme sans qualités. 1, op. cit.*, p. 270.

<sup>628</sup> *Ibid.*

<sup>629</sup> *Ibid.*, p. 578.

<sup>630</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 20.

<sup>631</sup> *Ibid.*

pour Arnheim, « le monde était en ordre pour peu [qu'il] l'observât »,<sup>632</sup> « assis devant son rocher »<sup>633</sup>, les fils à la main, « la lumière finement tamisée et le bruit étouffé de l'ère mécaniste »<sup>634</sup> pénétraient par les « hautes fenêtres gothiques »<sup>635</sup> façonnées par Melchior Lechter.<sup>636</sup>

## B — Les Sécessions

Les précisions sur Lechter, et l'allure du « bureau privé du directeur de la banque »<sup>637</sup> ouvrent le portrait dont les trois quarts sont consacrés à la description de l'intérieur imaginé<sup>638</sup> du Bureau du banquier-poète. Or, si seuls deux noms sont donnés dans le portrait d'Ostwald, c'est une douzaine de personnalités (artistes) qui sont nommément présentées comme avoir participé à la décoration ou construction du bureau de Rathenau. Sont d'abord présentées les figures de « l'art intérieur » du tournant du siècle<sup>639</sup> : 1) Lechter a « façonné les hautes fenêtres gothiques »<sup>640</sup>, 2) Peter Behrens a « conçu » un meuble qui « souriait sombrement dans chaque coin »<sup>641</sup>, 3) Olbrich (ortographié Olbrecht) « pendait du plafond avec force »<sup>642</sup>, 4) Pankok « se tordait dans la frise »<sup>643</sup>. Aux riches décorations des « artistes d'intérieurs » s'ajoutent des portraits par 5) Liebermann et 6) Munch,<sup>644</sup> des toiles de 7) Böcklin s'étalaient sur les murs,<sup>645</sup> une « fontaine de couleurs précieuses »<sup>646</sup> par 8) Franz von Stuck trônait, un « paysage sablonneux de Grunewald »<sup>647</sup> et 9) Leistikow lui faisait face. 10) Corinth, avec une nature morte, un 11) Max Klinger et un 12) Fritz von Uhde (surplombant) complétaient

---

<sup>632</sup> R. Musil, *L'Homme sans qualités. I*, op. cit., p. 251.

<sup>633</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 20.

<sup>634</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>635</sup> *Ibid.*

<sup>636</sup> *Ibid.*

<sup>637</sup> *Ibid.*

<sup>638</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 191.

<sup>639</sup> *Ibid.*

<sup>640</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 18.

<sup>641</sup> *Ibid.*

<sup>642</sup> *Ibid.*

<sup>643</sup> *Ibid.*

<sup>644</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>645</sup> *Ibid.*

<sup>646</sup> *Ibid.*

<sup>647</sup> *Ibid.*

la liste des artistes qui s’« accumulaient » dans la pièce.<sup>648</sup> Tous les artistes nommés ont, malgré la diversité de leur style et de leur art, un élément commun : ils sont tous liés d’une façon ou d’une autre au *Sezessionstil*.<sup>649</sup>

Le *Sezessionstil* (notamment la Sécession viennoise) est un mouvement large qui recoupe plusieurs tendances. Dans le jeune Empire allemand, Munich fait office de capitale de l’art allemand et plus largement germanique puisque « plus d’artistes s’y étaient installés qu’à Vienne et Berlin réunies »<sup>650</sup> organisés en plusieurs associations. La scène artistique munichoise était dominée par Franz von Lanbach et l’École de Munich. Ce dernier, fortement marqué par un naturalisme exacerbé et le « clacissisme », prétendait qu’il était « impossible de surpasser les grands maîtres du passé et que le plus raisonnable serait de se servir continuellement de leurs acquis »<sup>651</sup>, ce qui a entraîné de forte contestation à son égard et à l’égard de son école. Avec la fin de siècle, les tensions s’exacerbent et en 1892 est fondée la Sécession munichoise, « détachement (lat. : *secessio*) de la coopérative d’artistes munichoise »<sup>652</sup>. La querelle qui mène à cette sécession « avait pour objet un nouvel art, un nouveau théâtre, un nouvel opéra, de nouveaux concerts dans des salles nouvellement bâties, un rajeunissement de toutes les institutions d’éducation, une nouvelle vie. [...] »<sup>653</sup>. La Sécession n’avait donc pas de programme stylistique propre et laissait, donc, libre cours à l’éclectisme. Malgré cette absence de « manifeste », la sécession de Munich fait des émules (jusqu’aux États-Unis et au Japon) et en 1897 la Sécession de Vienne (la plus importante) voit le jour.<sup>654</sup>

Parmi les initiateurs de la Sécession munichoise, Franz von Stuck, « l’un des trois “maîtres de la peinture munichoise” »<sup>655</sup>, est fortement influencé par le symbolisme d’Arnold Böcklin. Stuck, peintre et sculpteur, avait un style libre, inspiré non seulement

---

<sup>648</sup> *Ibid.*

<sup>649</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 192.

<sup>650</sup> Victoria Charles et Klaus H. Carl, *La sécession viennoise*, New York Paris, Parkstone, 2011, eBook p.

<sup>651</sup> *Ibid.*

<sup>652</sup> *Ibid.*

<sup>653</sup> *Ibid.*

<sup>654</sup> *Ibid.*

<sup>655</sup> *Ibid.*

par les couleurs éclatantes de Böcklin, mais aussi par le baroque et la « beauté rigide des sculptures antiques du temps archaïque »<sup>656</sup> (Charles). Ces thèmes de prédilection sont mythologiques et religieux (ou allégoriques) traités « « tantôt de manière sévère, tantôt luxueusement<sup>657</sup>, mais toujours de façon non conventionnelle malgré la facture classique des thèmes. La Sécession compte aussi parmi ses premiers membres Fritz von Uhde, pionnier de la peinture en plein air, dont l'expression picturale est marquée par une « sensibilité profonde et un christianisme social »<sup>658</sup>. Ce dernier, privilégiant (surtout à la fin de sa vie) les grands formats, livrait des toiles fortement teintées de religion, mais aussi des peintures « fraîches et pittoresques » sublimées par un sens aigu de l'observation.<sup>659</sup>

Peter Behrens fait aussi partie des co-fondateurs de la Sécession. Ce dernier est, au début du siècle dernier, l'une des figures majeures du design industriel. Il s'éloigne rapidement du mouvement (avec Lovis Corinth entre autres), mais reste lié à l'Art nouveau, style toujours attaché aux divers mouvements de Sécession. Son nom est aussi durablement attaché à celui de Rathenau puisqu'Emil Rathenau (le père de Walther) l'engage comme conseiller artistique du groupe AEG pour lequel il conçoit d'innombrables designs allant des emballages au plan d'usine, en passant par le logo de la compagnie et les articles divers et variés commercialisés par le groupe.<sup>660</sup>

De même, Lovis Corinth est à Munich à cette même période, durant laquelle il fait sa renommée avant de repartir pour Berlin où il rejoindra la Sécession berlinoise dont il devient président en 1915 (jusqu'à son décès en 1925).<sup>661</sup> La Sécession berlinoise, elle, est créée en 1898 comme avatar de la Ferklekreis autour de la figure d'Edvard Munch. En effet, ce dernier, ayant quitté la Norvège (ce « no man's land artistique »<sup>662</sup>), se voit consacrer, en 1889, une exposition à Paris dont le succès pousse la Verein Berliner Künstler à lui en consacrer une en 1892. Toutefois, dans l'Allemagne wilhelminienne (dans laquelle

---

<sup>656</sup> *Ibid.*

<sup>657</sup> *Ibid.*

<sup>658</sup> *Ibid.*

<sup>659</sup> *Ibid.*

<sup>660</sup> *Ibid.*

<sup>661</sup> *Ibid.*

<sup>662</sup> *Ibid.*

l’Empereur décidait, selon ses goûts passablement surannés, de ce qu’était l’art dans la peinture), les toiles du norvégien font scandale ; scandale qui sera pour lui la « meilleure publicité imaginable<sup>663</sup>. D’autres artistes norvégiens décident de se retirer de l’exposition, en soutien (et parce qu’ils se sentent rabaisés par le traitement fait à l’un des leurs), par suite de l’exclusion de Munch.

Ces derniers, rejoints par d’autres jeunes artistes et critiques, se regroupent autour de Munch pour former ce qui deviendra le Ferkelkreis, dont les dissensions internes mèneront à la création de Sécession berlinoise. Parmi les artistes de la Sécession berlinoise, les plus notables se trouvent Walter Leistikow et Max Liebermann. Le premier est un paysagiste qui, en début de carrière, « peignait à la manière des vieux peintres hollandais, puis par la suite dans un style paisible, dominé par de grandes formes fortement accentuées et sans trop de couleurs »<sup>664</sup>. Max Liebermann, quant à lui, fut l’une des principales figures de l’impressionnisme allemand. Et avant de rejoindre Berlin, il avait fait partie des membres fondateurs de la Sécession de Munich. En 1907, Bernhard Pankok, réputé pour ses designs de meubles, rejoint le mouvement berlinois. Ce dernier est l’un des premiers à opérer la fusion entre art plastique et art appliqué, mais aussi à saisir l’art dans tous les domaines : peinture, graphisme, designs, architecture, etc. À cet égard, il est l’un des précurseurs de Behrens.<sup>665</sup>

Les Sécessions de l’art académique se multiplient dans le monde germanophone. En 1897, Joseph Maria Olbrich, Josef Hoffmann et Gustav Klimt fondent la Sécession viennoise qui sera la plus « intellectualisée » des Sécessions puisqu’elle dispose d’une revue *Ver Sacrum* qui lui sert d’organe officiel.<sup>666</sup> Le mouvement viennois qui cherche à étendre son influence pour remplir les missions qu’il s’est fixées s’adjoint des membres par correspondance, dont Max Klinger, professeur à l’Académie des arts de Leipzig, qui fut aussi brièvement impliqué dans la Sécession berlinoise. Qui plus est, pour ces artistes

---

<sup>663</sup> *Ibid.*

<sup>664</sup> *Ibid.*

<sup>665</sup> *Ibid.*

<sup>666</sup> *Ibid.*

rebelles, « à chaque époque son art, à chaque art sa liberté »<sup>667</sup>, et donc à chaque art son lieu. Olbrich conçoit le Palais de la Sécession, le hall d'exposition de la Sécession, de style Art Nouveau qui sera caractéristique de la Sécession viennoise. Il rejoindra aussi la Colonie d'artistes de Darmstadt fondée par le dernier Grand-duc de Hesse Ernst Ludwig.<sup>668</sup>

Cette colonie accueille de nombreux artistes du *Sezessionstil* et de l'Art nouveau, parmi lesquels Behrens, mais aussi Melchior Lechter. Ce dernier, qui fût l'un des principaux designers des ouvrages de Stefan George. Il est souvent exposé dans les halls et les galeries des mouvements de Sécession, mais n'en fait jamais officiellement partie. Il en est de même de son implication dans la colonie. Il est le personnage le plus lointain des mouvements qui lient l'ensemble des artistes qui s'entassent dans le bureau du banquier de Rathenau. Outre les designs d'ouvrages, ce sont les vitraux gothiques qui font la réputation et la renommée de Lechter qui sera commissionné pour créer les fenêtres de la Erstes Romanisches Haus à Berlin.<sup>669</sup>

## C — De la légalité esthétique

Pour Villinger, le fait que les noms associés à Rathenau, dans Schattenrisse, sont tous en lien avec la Sécession n'est pas à comprendre comme un rejet par Schmitt de ce(s) mouvement(s), plutôt il faut y avoir un autre marqueur du rejet du naturalisme et surtout une critique de la conception de Rathenau de la Sécession, et de l'art et de la société en général.<sup>670</sup> En effet, Rathenau défend une conception naturaliste et élitaire de l'art. Dans « Ein Grundgesetz der Ästhetik » (Une loi fondamentale de l'esthétique), Rathenau explique que « le plaisir esthétique naît lorsqu'une loi cachée est ressentie »<sup>671</sup>, celle-ci étant le « théorème de la légalité latente »<sup>672</sup>. Cette légalité est une loi de la nature (comme

---

<sup>667</sup> *Ibid.*

<sup>668</sup> *Ibid.*

<sup>669</sup> *Ibid.*

<sup>670</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 191-200.

<sup>671</sup> Walther Rathenau, « Ein Grundgesetz der Ästhetik » dans *Reflexionen*, Leipzig, Hirzel, 1908, p. 41.

<sup>672</sup> *Ibid.*

toutes les autres lois que nous connaissons), toutefois la spécificité de la légalité esthétique est qu'elle n'est pas l'objet d'une connaissance, mais est plutôt ressentie.

En ce sens, la succession de mouvements artistiques correspond à la découverte de nouvelles lois une fois que les anciennes se mettent à faire l'objet d'une connaissance. Ce faisant, ces dernières ne font plus partie du domaine esthétique, mais scientifique :

De l'infinité des lois de la nature, l'art en saisit toujours de nouvelles pour les rendre sensibles par la représentation, jusqu'à ce qu'elles soient à chaque fois transformées en connaissance par l'esprit en quête de sens. Elles peuvent alors encore servir de recettes à un exercice éclectique, mais leur force esthétique est épuisée.<sup>673</sup>

De plus, la succession des mouvements artistiques (ou des styles) n'est pas du fait des individus (artistes) qui les incarnent, mais est elle-même un produit de l'époque. À cet effet, Rathenau explique, dans « Von neuerer Malerei » (De la peinture récente), que le style d'une époque est le produit de la nature « qui déteste tout ce qui est inerte »<sup>674</sup>. Il ajoute, dans « Physiologie des Kunstemppfindens » (Physiologie de la sensibilité artistique), que le style est toujours « dans le giron du temps »<sup>675</sup>. En conséquence, le style dépasse toujours « l'œuvre individuelle ou l'homme individuel qui semble avoir été l'introducteur ou l'auteur de ce style »<sup>676</sup>.

Ainsi, malgré sa qualité de mécène (notamment de Munch), il reproche à l'art moderne de « manquer d'âme ». Pour lui, « ce n'est pas dans l'abstraction purement optique que se trouvent les effets les plus profonds de l'art : seules les lois perçues par l'œil, mais ressenties, séparées, purifiées et transfigurées par l'âme, nous émeuvent véritablement intérieurement »<sup>677</sup>. Il se félicite alors du fait, qu'après les expériences Fontainebleau, l'art se soit « libéré des schémas romantiques »<sup>678</sup>. Toutefois, il soutient que bien que « cet abandon des pratiques moralisatrices et sentimentales fût nécessaire ; [...] il

---

<sup>673</sup> *Ibid.*, p. 41-42.

<sup>674</sup> Walther Rathenau, « Von neuerer Malerei » dans *Reflexionen*, Leipzig, Hirzel, 1908, p. 73.

<sup>675</sup> Walther Rathenau, « Physiologie des Kunstemppfindens » dans Alexander Jaser (ed.), *Schriften der Wilhelminischen Zeit, 1885-1914*, Düsseldorf, Droste Verlag, 2015, p. 303.

<sup>676</sup> *Ibid.*

<sup>677</sup> W. Rathenau, « Von neuerer Malerei », art cit, p. 62.

<sup>678</sup> *Ibid.*, p. 63.

s’agissait d’une performance critique négative, comme l’était à la même époque l’évolution nihiliste du naturalisme en littérature »<sup>679</sup>.

En ce sens, il assume une position paradoxale, comme le souligne Villinger, puisqu’il fait à la fois la promotion d’une conception naturaliste de l’art et, en même temps, il se lamente à propos du nihilisme naturaliste et de la disparition de la « Grösze und Persönlichkeit »<sup>680</sup> (grandeur et personnalité). Il est le mécène des artistes modernes (notamment ceux de la Sécession), mais fait de Lenbach contre lequel la première Sécession s’est élevée l’un des « rares hommes de l’art que possédait l’Allemagne »<sup>681</sup>. Il appelle au retour des grands hommes, en contradiction avec la posture naturaliste qui tendait à effacer l’individu derrière le style comme pur produit de la nature. Le vœu formulé en conclusion de son essai « Von neuerer Malerei » condense le paradoxe de la position de l’industriel : « Que Dieu accorde une bonne année à l’art allemand. Qu’il lui donne de l’âme et de l’approfondissement, qu’il lui inspire du respect pour la nature, qu’il lui donne plus de maîtrise et moins d’originalité et qu’il lui envoie quelques Grands-Hommes »<sup>682</sup>. À la position naturaliste, il adjoint donc une conception « élitaire » (semi-féodale selon Villinger<sup>683</sup>) en opposition à l’éthos naturaliste qui, lui, s’était détourné du génie subjectif auquel renvoie l’idée de Grand Homme de Rathenau.

Dans cette optique, Rathenau procède à une hiérarchisation et des arts et des « peuples ». D’une part, il trace une ligne de distinction claire entre art et artisanat. Ce dernier, étant l’art après « conscience », c’est-à-dire l’art qui a perdu toute valeur esthétique parce qu’il fait désormais l’objet de connaissances : l’art dont la loi n’est que ressentie et celui dont la légalité est reconnue.<sup>684</sup> Or, Rathenau de souligner : « la double nature de la loi reconnue et de la loi non reconnue produit [...] un deuxième effet étrange : la stratification des réceptifs, du public. [...] Il en résulte une esthétique des attardés et une

---

<sup>679</sup> *Ibid.*

<sup>680</sup> *Ibid.*, p. 70-71.

<sup>681</sup> W. Rathenau, « Physiologie des Kunstempfindens », art cit, p. 71.

<sup>682</sup> W. Rathenau, « Von neuerer Malerei », art cit, p. 78.

<sup>683</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 197.

<sup>684</sup> W. Rathenau, « Ein Grundgesetz der Ästhetik », art cit, p. 43-44.

esthétique des progressistes »<sup>685</sup> : une « Kulthur »<sup>686</sup> (écrit Schmitt) à double couche. Mais l’industriel remarque qu’à l’époque moderne, qu’il décrit comme ère mécaniste, s’opère une « interpénétration des deux couches [qui] a naturellement entraîné la progression de la classe inférieure, dont le type, en tant qu’homme de la finalité, confère à l’époque son caractère »<sup>687</sup>.

Dès lors, « l’ère mécaniste est l’ère de la finalité [...]. Notre époque n’a que des fins, pas d’âme, pas de conscience, pas de productivité éthique »<sup>688</sup>. Or, pour Schmitt « cela prouve la dépendance, expressément niée par Rathenau, de sa représentation de l’époque par rapport à sa critique, car la détermination sans âme est négative et ne reçoit son contenu que par la représentation fondamentale de la critique : l’âme»<sup>689</sup>. Pour le jeune juriste, cette « détermination négative » est une contradiction puisqu’elle « a son poids en dehors d’elle-même »<sup>690</sup>, c’est-à-dire qu’elle ne peut se représenter que de l’extérieur, alors même que Rathenau défend une « âme » immanente (à la nature). Le puissant magnat, de ce fait, prônant l’immanence, se retrouve alors à supposer une transcendance pour se désoler de « l’absence » d’âme. Villinger explique, en ce sens, que

Rathenau s’inscrit ainsi dans la tendance décrite par Schmitt de l’extension des représentations de l’immanence qui commence au XIXe siècle, qui va de pair avec la pensée scientifique et qui est marquée par la légalité naturelle valable sans exception, avec laquelle aussi bien l’élément personnel du concept d’État que la « transcendance de Dieu par rapport au monde » cessent d’être concevables.<sup>691</sup>

Cette pensée de la légalité naturelle est décrite en menu détail dans « Une Loi fondamentale de l’esthétique »<sup>692</sup>. Outre l’affirmation de l’existence d’une loi de l’esthétique (ressentie et connue) en introduction, cet essai cherche à démontrer l’existence d’une telle loi en passant en revue les « formes » qu’a connues l’art depuis l’antiquité. Or, nous dit Rathenau, les « formes de la nature » ont inspiré la symétrie des œuvres antique comme les « lois de

---

<sup>685</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>686</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 18.

<sup>687</sup> C. Schmitt, « Kritik der Zeit », art cit, p. 324.

<sup>688</sup> *Ibid.*

<sup>689</sup> *Ibid.*

<sup>690</sup> *Ibid.*

<sup>691</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 200.

<sup>692</sup> Walther Rathenau, « Ein Grundgesetz der Ästhetik » dans *Reflexionen*, Leipzig, Hirzel, 1908, p. 41-57.

l'effet spatial » de la Renaissance. Ce ne sont pas de simple imitation, mais plutôt des représentations des lois de la nature que seuls certains ont la capacité de relayer, par la création artistique, à ceux qui ont la capacité de les ressentir. L'époque actuelle (celle du tournant du 20<sup>e</sup> siècle) est, elle, caractérisée par la lumière et l'obscurité et les lois physiologiques-optiques qui y sont associées. Cette légalité absolue de la nature est, pour Rathenau, la seule source d'art.

Cette critique de la contradiction de l'immanente se retrouve à la fois dans *La Valeur de l'État* et dans *Théologie politique*. En effet, dans *Théologie politique*, Schmitt explique que pour « la masse des hommes cultivés » de l'époque (auxquels sont destinées les Schattenrisse), la transcendance ne semble plus crédible, mais il reste malgré tout Dieu, un dieu sécularisé. De fait, « pour autant que la philosophie de l'immanence, qui a trouvé son architecture systématique la plus impressionnante dans la philosophie de Hegel, maintienne l'idée de Dieu, elle inclut Dieu dans le monde et fait surgir le droit et l'État de l'immanence de l'objectivité »<sup>693</sup>. Dieu, in fine, est remplacé par les « hommes »achevant de détruire le dieu que cette philosophie cherchait à préserver malgré tout dans la nature. Ce paradoxe s'exprime chez Rathenau par la promotion du naturalisme (d'où son mécénat) et du génie subjectif et c'est aussi ce qui fait de sa critique du temps une lamentation plutôt qu'une critique, puisqu'il ne peut se dégager de l'ère mécaniste et son culte de l'immanence. Et c'est ce qui rapproche Schmitt du représentant du modernisme germanique. De fait, « by ironizing Hegel's logic, [the] two modernists criticize the spirit of enlightenment » et de sa mécanisation et neutralisation du monde.

Finalement, Rathenau comme Ostwald, malgré leur apparente opposition, ne sont en fait que les deux représentants du même Zeitgeist, déspiritualisé, désincarné et donc neutralisé et dépolitisé. Dans les Schattenrisse, si le portrait d'Ostwald est structurant, celui de Rathenau est le plus dense. Cela est, sans doute, dû au fait que Schmitt cherche à concentrer en Rathenau, le mécène, le « désintérêt stupide avec lequel l'Allemagne littéraire de l'époque réagissait à une œuvre comme Nordlicht de Däubler »<sup>694</sup>. De fait, au

---

<sup>693</sup> C. Schmitt, *Théologie politique*, op. cit., p. 59.

<sup>694</sup> C. Schmitt, *Carl Schmitt - Briefwechsel mit einem seiner Schüler*, op. cit., p. 42.

contraire des artistes de l'immanence que Rathenau soutient financièrement, Däubler offre une poésie de la transcendance (nous y reviendrons plus bas) dont le rejet par l'industriel prouve qu'il n'est que l'autre face de la pièce de l'immanence, rejoignant ainsi Ostwald, malgré « sa critique du temps ».

### 3 — *Godefroy de Bouillon*

Le 7 juillet 1913, dans une lettre annonçant l'envoi des Schattenrisse, Schmitt écrit à sa sœur Auguste : « Hier, je t'ai envoyé la satire “Schattenrisse”, promise depuis longtemps. Tu aimeras surtout “Godefroy de Bouillon” et “Pépin le Bref”. Tous deux ne sont amusants que dans leurs parties drôles et doivent être compris sans allusion. Le persiflage des anecdotes de Wilhelm Schäfer te plaira peut-être aussi »<sup>695</sup>. Les deux portraits annoncés sont les deux seuls qui ne nomment pas les personnes satirisées, mais qui au contraire les travestissent sous les traits de personnages historiques illustres. La satire de Godefroy de Bouillon porte, en vérité, sur Guillaume II et sur la situation politique de l'Allemagne wilhelmienne du dernier quart de siècle, c'est-à-dire depuis la naissance de Schmitt.

Guillaume II représenté sous les traits de Godefroy de Bouillon est une réutilisation d'une caricature censurée de la revue satirique *Simplicissimus*. En 1898, un numéro intitulé Palestine moque le voyage de Guillaume II en Palestine en le représentant sous les traits de Godefroy de Bouillon au côté de Friedrich Barbarossa, le dernier Kaiser à avoir foulé le sol de Palestine en tant qu'empereur (Friedrich III et Guillaume 1<sup>er</sup> ayant visité la Palestine seulement en tant que Kronprinz). La caricature montre Barbarossa serrant un casque prussien et riant à gorge déployée, alors que de Bouillon lui dit « Ne riez pas comme ça, Barbarossa ! Nos croisades ne servaient à rien non plus »<sup>696</sup>. Qui plus est, un poème intitulé « En Terre sainte » (Im heiligen Land), par Frank Wedekind, moque les allures de croisée

---

<sup>695</sup> C. Schmitt, *Carl Schmitt - Jugendbriefe*, op. cit., p. 174 ; Voir aussi : E. Kennedy, « Carl Schmitt Und Hugo Ball », art cit, p. 152, note 27.

<sup>696</sup> A. Höfele, *Carl Schmitt und die Literatur*, op. cit., p. 45.

de l'Empereur qui « n'est pas indispensable chez »<sup>697</sup> lui et qui peut donc se permettre de « quitter [son] pays en toute confiance »<sup>698</sup>.

## A — Berlin — 1907

Le choix de reprendre cette caricature, déjà vieille de quinze ans au moment de l'écriture des Schattenrisse, est certainement à lire comme une mise en abyme de la satire puisque les deux fondateurs de la revue, Albert Langen et Thomas Theodor Heine, de même que Wedekind sont des critiques hostiles à l'autorité et au conservatisme régnant et appartiennent aux franges de la Sécession de Munich à laquelle Schmitt et Eisler sont plutôt hostiles. Ainsi, reprendre la caricature de Guillaume II en faux croisé est une satire dans la satire étant donné qu'ils appartiennent à cette caste libérale et neutralisante accusée et moquée dans la Schattenriß. *Simplicissimus* est, à cet égard, leur organe de propagande. C'est, par exemple, dans les pages de cette revue que sont publiés les poèmes de Georg Herwegh, président de la *Société démocratique allemande* et de la *Légion des démocrates allemands*, qui avait tenté de venir porter secours aux révolutionnaires de 1848 avant de se faire écraser par les troupes de l'armée Wurtemberg. Et de fait, alors que les Langen, Heine et Wedekind s'attaquent à la personne de Guillaume II en tant que monarque arrogant qui se donne des allures de croisé outrepassant ses pouvoirs en matière de politique étrangère, Schmitt reproche aux franges libérales (auxquelles les trois appartiennent) d'avoir neutralisé le Kaiser en tant qu'institution, et du fait même d'avoir neutralisé le politique et la société dans son ensemble.

Toutefois, le portrait est ambigu par moment parce qu'il cherche aussi à critiquer la société sclérosée des dernières années du Second Empire dans laquelle Schmitt ne se sentait pas à son aise (son co-auteur n'étant pas allemand). Comme le souligne Höfele, l'arrivée de Schmitt à Berlin se solde par une désillusion. En effet, à Berlin, en cette fin de l'ère wilhelmine, Schmitt se retrouve dans un monde dans lequel il a peu de place. Le catholique provincial et surtout pauvre (« arm wie ein Landigel »<sup>699</sup> (pauvre comme un

---

<sup>697</sup> Frank Wedekind, « Im heiligen Land », *Simplicissimus*, 1898, vol. 3, n° 31, p. 245.

<sup>698</sup> *Ibid.*

<sup>699</sup> A. Höfele, *Carl Schmitt und die Literatur*, op. cit., p. 23.

hérisson) est mal adopté au monde de la grande bourgeoisie et à l'aristocratie qui fait la vie de la capitale.<sup>700</sup> À l'université, il est déçu par la médiocrité de ses professeurs, notamment, Josef Kohler et Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff, respectivement de droit et de philologie, dont il espérait beaucoup en s'inscrivant à l'Université Frédéric-Guillaume de Berlin.

Kohler, et ses plus de deux mille titres en plus d'un roman autobiographique, révulse très rapidement Schmitt. Dans ces réminiscences (« 1907 Berlin »), il écrit « J'ai lu le roman et j'ai eu honte de l'homme célèbre »<sup>701</sup>. Le « baroque du sud »<sup>702</sup> n'était capable que de se mettre en scène : il ne pouvait « rien penser ou dire sans s'occuper de lui-même »<sup>703</sup>. À l'opposé, Wilamowitz-Moellendorff incarnait l'aristocrate prussien dans toute sa splendeur et il faudra plus de temps à Schmitt pour s'en détourner. C'est en lisant l'un de ses discours (prononcé en 1900) qu'il découvre le vrai visage de Wilamowitz-Moellendorff.<sup>704</sup> Les deux professeurs ne sont, in fine, que les deux facettes de ce même monde goethéen. Tous deux portent le masque de Goethe : « le mal le plus profond de l'époque »<sup>705</sup>. En sommes, ces deux fleurons de l'université allemande se révèlent n'être que des visages masqués, dont l'optimisme envers le progrès fait horreur à Schmitt puisqu'il est la marque patente de la neutralisation politique, intellectuelle et culturelle dans laquelle il voit les causes de l'effondrement du Second Empire.<sup>706</sup>

Le monde extra-universitaire n'est pas plus réjouissant. Le monde littéraire et son culte goethéen font tout autant horreur au jeune provincial. Il se souvient que « la forte répulsion [...] [le] sentiment de tristesse qui m'emplissait, renforçait ma distance et éveillait chez les autres la méfiance et l'étrangeté »<sup>707</sup>. Il ne trouve de répit que dans la

---

<sup>700</sup> *Ibid.*, p. 18-28.

<sup>701</sup> Carl Schmitt, « 1907 Berlin » dans Piet Tommissen (ed.), *Schmittiana - Nr. 71-72*, Economische Hogeschool Sint-Aloysius., Bruxelles, 1988, p. 15. Schmitt parle du roman autobiographique de Kohler, Eine Faustnatur.

<sup>702</sup> *Ibid.*, p. 16-17.

<sup>703</sup> *Ibid.*, p. 15. Schmitt parle du roman autobiographique de Kohler, Eine Faustnatur.

<sup>704</sup> *Ibid.*, p. 16-17.

<sup>705</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>706</sup> *Ibid.*, p. 19-21.

<sup>707</sup> *Ibid.*, p. 21.

découverte de Max Stirner !<sup>708</sup> Il n'est pas seul, dans la capitale prussienne, à ne pas se reconnaître dans « l'Allemagne de Goethe », nombreux sont ceux qui célèbrent désormais l'Allemagne d'Hölderlin. Rappelant à sa mémoire l'essai pamphlétaire de Max Kommerell, Schmitt, note le 18 mai 1948 : « “Jugend ohne Goethe” (Max Kommerell), c'était pour nous depuis 1910 in concreto “Jugend mit Hölderlin”, c'est-à-dire le passage du génialissime *optimiste-irénique-neutralisant* au génialissime pessimiste-actif-tragique »<sup>709</sup>. Mais contrairement à cette jeunesse qui se rassemble autour de Stefan George, lui se reconnaît dans le bohémien souabe<sup>710</sup> : Theodor Däubler auquel il consacrera un élogieux essai en 1916<sup>711</sup>.

## B — Neutralisation du Kaiser

Quoi qu'il en soit, le souvenir de Berlin que gardera Schmitt marquera sa vision des dernières années de l'Allemagne wilhelmienne. En 1939, il décrit, dans *Neutralität und Neutralisierungen*, l'Allemagne d'avant-guerre comme une période de neutralisation politique consacrée par la marginalisation constitutionnelle de l'Empereur qui mènera finalement à la chute de ce dernier et de son empire.<sup>712</sup> Or, son expérience berlinoise n'a pas manqué de teinter son analyse a posteriori des dernières années de l'Empire. Schmitt garde en mémoire, et souscrit en partie, au vers de Wedekind qui affirme que le Kaiser « n'est pas indispensable », mais il propose, quelque trente années plus tard, une tout autre explication à son « inutilité ». Comme Christoph Steding, Schmitt soutient que c'est l'empereur qui gouverne, mais « sans jamais tomber dans l'hostilité à l'Empire »<sup>713</sup>.

L'article de 1939 se veut un pendant juridique à la thèse de Christoph Steding sur la « maladie de la culture européenne »<sup>714</sup>, c'est-à-dire de « l'esprit de neutralisation et

---

<sup>708</sup> *Ibid.* ; C'est à lui qu'il emprunte sa célèbre maxime : « Tous les concepts prégnants de la théorie moderne de l'État sont des concepts théologiques sécularisés ». C. Schmitt, *Théologie politique*, *op. cit.*, p. 46.

<sup>709</sup> Carl Schmitt, *Glossarium.: Aufzeichnungen aus den Jahren 1947 bis 1958.*, 2<sup>e</sup> éd., Berlin, Duncker & Humblot, 2015, p. 115. Mes italiques.

<sup>710</sup> A. Höfele, *Carl Schmitt und die Literatur*, *op. cit.*, p. 23.

<sup>711</sup> C. Schmitt, *Theodor Däublers « Nordlicht »*, *op. cit.*

<sup>712</sup> Carl Schmitt, « Neutralität und Neutralisierungen » dans *Positionen und Begriffe: im Kampf mit Weimar - Genf - Versailles, 1923 - 1939*, Hambourg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1988, p. 271-295.

<sup>713</sup> *Ibid.*, p. 284.

<sup>714</sup> *Ibid.*, p. 271.

de dépolitisation hostile à l'Empire »<sup>715</sup>. Cet esprit, explique Schmitt, oppose le politique à la culture et la civilisation, et conséquemment procède à la neutralisation de toute réalité sociale perçue comme politique, et donc « barbare ». Le paroxysme de cet esprit (ce « front culturel ») consiste alors en la destruction d'un Empire puissant, donc politique et forcément dangereux, au milieu de l'Europe. Cet esprit neutralisant et dépolitisant, Schmitt va l'attribuer à certains personnages emblématiques du règne de Guillaume Ier ; à savoir : « Burckhardt, Nietzsche, Langbehn, Stefan George, Thomas Mann, Siegmund Freud, Huizinga et Karl Barth »<sup>716</sup>. Or, soutient Schmitt, cette thématique de la « neutralisation » et de la « dépolitisation » est une spécifiquement juridique, d'autant plus que c'est le droit qu'elle opère.<sup>717</sup>

De fait, il rappelle que Steding ne « conçoit les neutralisations intellectuelles et culturelles que comme les effets d'une décision et d'une prise de position essentiellement politiques »<sup>718</sup>. Donc, ce qu'il manque à la thèse de « l'historien » est une analyse plus poussée de la mécanique constitutionnelle ayant entraîné la neutralisation du pouvoir et par voie de conséquence des sphères intellectuelles et culturelles. Suivant, si Steding n'aborde que peu les aspects purement constitutionnels de cette « maladie de la culture européenne », le juriste entend démontrer qu'elle s'inscrit dans la structure juridico-politique du constitutionnalisme « en œuvre », c'est-à-dire non tel que théorisé, mais tel que pratiqué. Et c'est à cet angle mort juridique que Schmitt entend remédier dans son analyse. Aux fins de démonstration, il se propose de s'attarder sur la dépolitisation progressive du pouvoir depuis la création de l'État européen moderne dont l'histoire est une « une histoire de neutralisation des oppositions confessionnelles, sociales,

---

<sup>715</sup> *Ibid.*

<sup>716</sup> *Ibid.*, p. 273.

<sup>717</sup> *Ibid.*

<sup>718</sup> *Ibid.*, p. 284.

etc. »<sup>719</sup>. Dépolitisation achevée par le développement du constitutionnalisme au 19e siècle qui a étendu le processus de dépolitisation de l’État, en tant qu’appareil institutionnel, au « au gouvernement de l’État », et ce, « en transformant le prince absolu en un chef d’État neutre, séparé du gouvernement actif »<sup>720</sup>.

Or, dans ce système, « un “chef d’État” neutralisé fait toujours face à un “chef de gouvernement” politique »<sup>721</sup> et est condamné à « planer au-dessus des oppositions en jouant un rôle d’équilibre et de médiation. Il règne et ne gouverne pas »<sup>722</sup>. Contre ce modèle adopté par la plupart des États européens (Angleterre, France, Belgique, Italie, les monarchies constitutionnelles allemandes et les monarchies des Balkans), explique Schmitt, l’État prussien essaya d’opposer un régime dit de « monarchie parlementaire », et non de « monarchie constitutionnelle ». Or, soutient Schmitt :

La monarchie parlementaire est également, et à un degré plus élevé, une monarchie constitutionnelle ; dans sa réalisation institutionnelle, elle n'est devenue qu'un pas en avant sur la voie de la parlementarisation complète. Mais dans son effet psychologique et de propagande, elle a eu la signification d'une formule de compromis rassurante, derrière laquelle le processus de neutralisation du monarque, nécessairement lié au constitutionnalisme, a pu se développer sans entrave, jusqu'à ce que son résultat apparaisse ouvertement à l'automne 1918, pour trouver ensuite dans la constitution de Weimar un accomplissement quelque peu posthume, mais vraiment complet.<sup>723</sup>

Pour comprendre cette continuation entre la monarchie constitutionnelle et parlementaire, en apparence opposée, Schmitt propose de se dégager de l’antithèse et d’observer le « comportement réel et les conceptions réelles des empereurs

---

<sup>719</sup> *Ibid.*

<sup>720</sup> *Ibid.*, p. 274.

<sup>721</sup> *Ibid.*, p. 275.

<sup>722</sup> *Ibid.*

<sup>723</sup> *Ibid.*

régnants du Second Empire »<sup>724</sup>. Le juriste affirme, dans cette perspective, que si l'on observe les pratiques,

Il apparaît alors rapidement que cette doctrine du monarque allemand constitutionnel non neutre pouvait peut-être avoir un certain sens tactique pour l'État prussien, mais qu'elle a échoué à tous égards face au gouvernement impérial du Second Empire et qu'elle est tout au plus apte à dissimuler le fait qu'en raison de la répartition fédérale du gouvernement entre l'Empire et la Prusse et de la neutralisation irrésistiblement progressive du gouvernement impérial, l'État de Prusse a également été entraîné dans ce processus de neutralisation.

Aux fins de sa démonstration, Schmitt se propose donc d'observer l'évolution de la pratique du pouvoir et, plus spécifiquement, le rôle de l'empereur durant le Second Empire. Pour lui, la « doctrine du monarque allemand constitutionnel non neutre » n'était qu'une illusion masquant la neutralisation progressive de l'Empire du fait de sa forme fédérée, c'est-à-dire une répartition du pouvoir entre l'Empire et la Prusse qui entraînait nécessairement une neutralisation du pouvoir impérial.

En effet, explique le juriste, avec les succès militaires de Bismarck, une constitution est mise en place qui permet de camoufler les contradictions d'un système bigarré, dont les contradictions ne tarderont pas à émerger. En fait, la constitution de 1871 se voulait une solution entre les revendications libérales et le conservatisme : les premières furent « déchargé[es] sur l'Empire » , c'est-à-dire que l'Empire est devenu le lieu du suffrage universel et des « droits libéraux », alors que la Prusse put se mettre « à l'abri du libéralisme » et conserver sa forme. Mais dans les faits, il s'agissait d'un équilibre fallacieux entre les compétences du Reich et ses unités constituées (en premier lieu la Prusse), une « dichotomie entre libéralisme et conservatisme [qui] se transforma ainsi dangereusement en une différence de politique intérieure entre l'Empire et la Prusse » .

---

<sup>724</sup> *Ibid.*, p. 276.

<sup>725</sup> *Ibid.*

<sup>726</sup> *Ibid.*

<sup>727</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>728</sup> *Ibid.*

<sup>729</sup> *Ibid.*

Cet état de fait se transforme en crise constitutionnelle latente (« qui décide de l'effectif de l'armée et de l'ampleur de l'armement ? »<sup>730</sup>) durant toute la durée de vie de l'Empire.

En effet, Guillaume 1er, qui veut régner, garde l'allégeance de l'armée, toutefois le pouvoir de lever les impôts échoit aux Länder. Ainsi, si l'armée reste fidèle à l'empereur, ce sont les parlements locaux qui contrôlent les budgets du Reich, incluant celui de Prusse. Toutefois, la question de la taille et du budget militaire restait toujours en suspens et Bismarck devait en permanence négocier des accords pour l'entretenir. Ainsi, les négociations permanentes prouvaient que le pouvoir effectif n'était plus en un endroit, mais en plusieurs : il n'était plus entre les mains de l'Empereur qui croyait se préserver (et avec lui son pouvoir) du libéralisme neutralisant. En fait,

le Reich n'était gouverné ni par le chef d'État constitutionnel, l'empereur, ni par un chef de parti parlementaire représentant le peuple, mais par un tiers, le chancelier et chef du gouvernement : Bismarck, seul responsable. Malheureusement, il devait sans cesse chercher les bases de sa possibilité de gouverner auprès de l'empereur, du Bundesrat, en Prusse, auprès des princes des Länder, auprès des partis les plus divers du Reichstag »<sup>731</sup>.

Donc, cet équilibre reposait, quasi exclusivement, sur les talents personnels de Bismarck, et non pas sur un ordre constitutionnel concret. Ce faisant, l'« on ne se rendit pas compte que cette solution intermédiaire représentait en réalité déjà une forme particulièrement compliquée, mais aussi particulièrement poussée, de neutralisation de la politique intérieure »<sup>732</sup>. Toutefois, un tel équilibre n'était pas tenable à long terme et devait nécessairement être rompu sous la pression des contradictions, ce qui fut consommé en 1890 avec le limogeage du Premier chancelier du Reich.

Schmitt explique que « Guillaume 1er a laissé Bismarck gouverner et n'a fait aucune tentative pour devenir actif dans l'Empire et imposer un régime personnel »<sup>733</sup>. Au contraire, Guillaume II a cherché à « briser la prison invisible

---

<sup>730</sup> *Ibid.*

<sup>731</sup> *Ibid.*, p. 278.

<sup>732</sup> *Ibid.*

<sup>733</sup> *Ibid.*

<sup>734</sup> *Ibid.*

d'un chef d'empire neutre et d'être un monarque actif, gouvernant vraiment lui-même, conformément à la théorie allemande officielle »<sup>735</sup>, mais l'opération s'est soldée par un échec cuisant. En effet, l'Empereur s'est retrouvé face à une forte opposition bien déterminée à l'« instruire [...] sur ses limites constitutionnelles et de l'éduquer à la neutralité »<sup>736</sup>. Pour Schmitt, l'Empereur ne disposait d'aucune marge de manœuvre constitutionnelle, expliquant de ce fait l'échec de ses tentatives d'incarner le politique et de gouverner lui-même. Faisant siennes les déclarations de Guillaume II sur son règne, Schmitt soutient que

Malgré sa position de chef de guerre suprême, malgré la prétendue différence entre un monarque actif, constitutionnel allemand, et un monarque passif, parlementaire anglais ou belge, l'empereur allemand du Second Empire n'a pas gouverné, et ce, comme il le dit lui-même, parce que la constitution de l'Empire ne le lui permettait pas.<sup>737</sup>

Dans cette configuration légale, les actions de l'empereur, sans validité constitutionnelle, tournaient court, à commencer par ses entreprises et velléités coloniales. En effet, l'empereur ne disposait, même en matière d'affaires étrangères, d'aucune prérogative et d'aucun pouvoir réel, affirme Schmitt. Constraint de s'en remettre à son Chancelier, il se retrouvait dans un rôle d'observateur extérieur à la situation. De cette position, Schmitt suppose les causes expliquant l'attitude retirée et silencieuse de Guillaume II à la fin du premier conflit mondial. Finalement, l'effondrement de l'Empire en 1918 était une nécessité pour le dernier souverain du Second Empire afin d'« épargner à [son] peuple » « la guerre civile », soutient le juriste reprenant, encore une fois, les déclarations du dernier Empereur.<sup>738</sup>

## C — État neutre, obligation de droit international

Cette neutralisation du pouvoir intérieur est, en outre, une condition sine qua non afin d'être admis parmi les États dits « civilisés » du droit international public

---

<sup>735</sup> *Ibid.*, p. 278-279.

<sup>736</sup> *Ibid.*, p. 279.

<sup>737</sup> *Ibid.*, p. 280.

<sup>738</sup> *Ibid.*, p. 281.

libéral. En effet, Schmitt insiste sur « le lien fondamental, très important du point de vue pratique et théorique, entre la structure de la neutralité interétatique et celle de la neutralité intérieure »<sup>739</sup>. Avec la neutralisation du chef de l’État, seul détenteur, reconnu par le droit international, du pouvoir de représentation internationale, c’est la signification même des expériences de représentations interétatiques qui sont transformées, incluant les signatures et ratifications des traités internationaux. « Celle-ci passe d’une simple confirmation ex tunc du respect des pouvoirs internationaux [...] à une confirmation du respect des dispositions constitutionnelles internes »<sup>740</sup>. En d’autres termes, la perte de souveraineté du prince à l’interne se traduit aussi par une perte de souveraineté à l’externe, puisque ce dernier se voit désormais imposer l’obligation de respecter une certaine « forme juridique » à l’interne comme condition préalable à l’exercice de ses prérogatives sur les affaires internationales.

Plus encore, ce lien a un impact encore plus profond puisqu’il détermine aussi « si un État appartenant à la communauté de droit international est normal et homogène par rapport à cette communauté »<sup>741</sup>. Le juriste explique, en effet, que « selon la conception développée au XIXe siècle par le constitutionnalisme libéral, seul l’État neutre sur le plan intérieur est normal et homogène en droit international »<sup>742</sup>. En ce sens, la neutralisation du chef de l’État devient la condition d’appartenance à la communauté internationale au regard du droit international : « le type d’État libéral-constitutionnel, neutre sur le plan interne, est érigé en une sorte de standard des membres de la communauté du droit international »<sup>743</sup>. Les États ne correspondant pas à ce type sont, eux, considérés comme des États incomplets que les États (occidentaux) libéraux constitutionnels peuvent et doivent contraindre à

---

<sup>739</sup> *Ibid.*, p. 287.

<sup>740</sup> *Ibid.*, p. 288.

<sup>741</sup> *Ibid.*

<sup>742</sup> *Ibid.*

<sup>743</sup> *Ibid.*

changer de forme juridique. En somme, dans cette nouvelle configuration libérale du droit international :

Les États et les peuples de l’Est, encore arriérés et peu développés sur le plan libéral-constitutionnel, devaient accepter d’être contrôlés et encadrés par les principales puissances occidentales. La soi-disant protection des minorités du système de Versailles reposait entièrement sur cette base<sup>1</sup>. La neutralité nationale du constitutionnalisme libéral devient ainsi la base de l’état normal des membres de la communauté de droit international, présupposé par le droit international.<sup>744</sup>

Cette doctrine de neutralité et de neutralisation s’incarne dans le « droit de La Haye et de Genève » qui la consacre en 1907 (Schmitt semble ne pas considérer le texte de 1899) avec les restrictions au *jus ad bellum*, l’encadrement du *jus in bello* (et après la Première Guerre avec la Société des Nations).<sup>745</sup>

## D — Godefroy en Palestine

Et de fait, la visite en Palestine de Guillaume II à l’origine de sa représentation sous les traits de de Bouillon est source d’un tollé diplomato-politique. À l’interne, il est reproché à Guillaume II ses accointances avec le Sultan Abdul Hamid II, le « boucher des Arméniens » (avant le génocide arménien par les Jeunes-Turcs). De plus, comme dans la caricature de Simplicissimus, les « aventures » du monarque en Terre sainte sont moquées et perçues comme la lubie grotesque d’un empereur qui ne connaît pas sa place (d’où sa nécessaire instruction en matière constitutionnelle, incluant sur ses prérogatives internationales). Or, comme le souligne Schmitt, en reprenant à son compte les explications (justifications) de Guillaume II lui-même, c’est le chancelier qui détient toutes les informations et les dossiers en matière d’affaires internationales.<sup>746</sup> L’empereur, lui, ne dispose que des bribes d’informations que le chancelier consent à lui donner. Qui plus est, le chancelier peut aussi remettre sa démission dès qu’il est en désaccord avec la politique étrangère que l’empereur veut mener.

---

<sup>744</sup> *Ibid.*, p. 289.

<sup>745</sup> *Ibid.*

<sup>746</sup> *Ibid.*, p. 279.

Cela a pour effet de contraindre l'empereur à ne pas à mécontenter son chancelier. La menace de démission agit alors comme une épée de Damoclès sur l'Empire puisqu'en raison de ses prérogatives et des qualités nécessaires à l'exercice de sa fonction, il est difficilement remplaçable.<sup>747</sup>

À l'externe, ses prises de paroles sont considérées comme des attaques contre les intérêts français et britanniques en Palestine. Outre les contrats juteux, notamment dans les domaines ferroviaires et télégraphiques (par AEG, propriété des Rathenau), dans les zones d'influence des deux Empires « occidentaux », la reconnaissance par Guillaume II d'Abdul Hamid comme « chef spirituel » de tous les mahométans est perçue comme provocation. En effet, l'empereur déclare « que les 300 millions de mahométans du monde entier, qui vénèrent en [d'Abdul Hamid] leur chef spirituel, “peuvent être assurés” que “l'empereur allemand sera de tout temps leur ami” »<sup>748</sup>. Or, au moment de cette déclaration, « la majeure partie des mahométans vivaient dans la zone de domination, notamment de l'Angleterre, de la France et de la Russie ». Qui plus est, le droit international occidental, qui neutralise le chef de l'État, fait des sorties de Guillaume II des provocations illégales (et criminelles) envers les intérêts des empires occidentaux et de leurs prétentions sur le Moyen-Orient.

Ainsi, dès 1913, Schmitt cherche à construire une fiction illustrant, dans le portrait de Guillaume II sous les traits de de Bouillon, la contrainte neutralisante du droit international, de même que l'« incapacitation » constitutionnelle de l'empereur évoquée plus haut. En effet, de Bouillon-Guillaume est montré dans une situation de détresse dans laquelle il est « coincé » et en incapacité entre deux fronts, celui de la politique intérieure et celui de la politique extérieure. Le premier front se présente sous les traits du conglomérat des divers partis (tels que Schmitt les conçoit c'est-à-dire des regroupements d'intérêts privés), à savoir des ouvriers (socialistes), des invalides (chrétiens-démocrates) et des créanciers (libéraux-capitalistes).<sup>749</sup> Ces

---

<sup>747</sup> *Ibid.*, p. 280.

<sup>748</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 205.

<sup>749</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 21.

derniers le contraignant à la fuite puisqu’endetté et dans l’incapacité de contracter un prêt auprès d’une institution bancaire, il ne trouve refuge qu’en se cachant sous un pont. Le second front, en filigrane, est celui de la critique de la politique coloniale, malvenue pour un pouvoir qui ne veut pas se résoudre à la neutralité. Ses hauts faits d’armes sont décrits comme des « coups et blessures volontaires et criminelles [...] contre le gardien de la mosquée Ibrahim Pacha »<sup>750</sup>. Il est réduit à attendre une pension d’ancien soldat, accablé et honteux, de la part de l’État (le gouvernement, donc le chancelier) qui tarde à la lui donner (puisque c’est lui qui dispose et décide quoi lui donner).<sup>751</sup> Pension qu’il cède finalement à Saint-Paul, « le représentant et l’administrateur du ciel des lettrés » (c’est-à-dire des sociodémocrates) qui l’acceptera au ciel (des Nations civilisées) puisqu’il se résout, par cet abandon, à la perte de tout son pouvoir et donc à sa neutralisation politique et économique. Schmitt (et Eisler) portraiturent ainsi la chute du pouvoir impérial qui, acculé de tous bords, à l’interne comme à l’externe, est contraint à renoncer à son pouvoir décisionnel.

#### 4 — *Mon Frère*

Le quatrième portrait des Schattenrisse renvoie non pas à une personnalité, mais aux individus qui cherchent à « vivre » au travers d’un tiers ; à savoir Friedrich Nietzsche. La satire consiste en un échange épistolaire fictif entre un certain Wilhelm Pannitzki, enseignant à Dünneborn à Grimma, Fichtelgebirge, et Élisabeth Förster-Nietzsche. L’échange s’inscrit dans le débat entourant les controverses autour des Nietzsche-Archiv et l’héritage (et surtout la récupération instrumentale) de la pensée du philosophe. Villinger identifie derrière Wilhelm Pannitzki, Rudolf Pannwitz qui a cherché au début du 20<sup>e</sup> siècle à développer une nouvelle pédagogie se reposant sur les préceptes nietzschéens. Le projet de ce dernier, explique Villinger, est complémentaire à la fois de la vision qu’avait Förster-Nietzsche de son frère et de l’idée qu’elle se fait de son héritage.<sup>752</sup> Les deux « épistoliers » rejettent et s’opposent dans leur échange à Heinrich Köselitz (Peter Gast, orthographié

---

<sup>750</sup> *Ibid.*

<sup>751</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>752</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 214.

Gas), Franz Overbeck et Carl Albrecht Bernoulli. Ces derniers se sont opposés, de façon plus ou moins virulente, aux projets de Förster-Nietzsche pour l'œuvre de son frère. La querelle mise en scène dans la Schattenriß moque le culte, qui se développe de son vivant, du philosophe de Bâle. L'influence, néfaste, de la pensée nihiliste de ce dernier est un autre des éléments (aux côtés du monisme et de l'immanence) qui structurent la critique contenue dans les Schattenrisse.

#### A — Nietzsche-Archiv

En 1894, Förster-Nietzsche, décide de créer les Nietzsche-Archiv pour préserver l'œuvre de son frère et en faire la promotion. Après la mort du philosophe en 1900, plusieurs falsifications de sa part, notamment de ce qui fut présenté jusqu'en 1935 comme l'œuvre majeure (*La volonté de puissance*) du philosophe, sont découvertes. Mais, au moment de la publication des Schattenrisse, les manipulations de Förster-Nietzsche ne sont pas encore connues. Malgré tout, certains des anciens amis et collaborateurs du philosophe se méfient de Förster-Nietzsche et dénoncent ses tentatives de récupérations de l'œuvre nietzschéenne. Après 1889, Gast, qui avait joué le rôle de secrétaire pour Nietzsche depuis 1886, récupère les manuscrits de Nietzsche et écrit à Overbeck en vue de les publier. Toutefois, Förster-Nietzsche, rentrée du Paraguay et désormais veuve, récupère la tutelle de son frère malade et met un terme au projet de Gast en 1893, avant de fonder les archives à Weimar. Néanmoins, Gast viendra travailler pour les archives entre 1899 et 1909 et participera à la publication de *La Volonté de puissance* avant de rompre définitivement avec la sœur Nietzsche. N'ayant pas accès à tous les documents collectés scrupuleusement par cette dernière, il participe en partie à l'opération de falsification.

Overbeck (ami du philosophe), quant à lui, se méfie immédiatement de Förster-Nietzsche, d'autant plus qu'elle l'accuse d'avoir égaré trois des quatre livres qui devaient constituer *La Volonté de puissance*, alors que le projet avait été abandonné par Nietzsche (Paolo D'Iorio). Le professeur de théologie refuse de céder sa correspondance avec Nietzsche à sa sœur et dénonce, dans sa correspondance privée, ce qu'il estime être un dévoiement de la pensée de son ami. Il dénonce tout particulièrement la « déification » du

philosophe et de la volonté de sa sœur d'éliminer toute lecture critique de la philosophie nietzschéenne. Après sa mort en 1905, Bernoulli (l'un de ses anciens élèves) publie *Friedrich Nietzsche und Franz Overbeck. Eine Freundschaft*. L'ouvrage en deux volumes se présente comme une biographie de l'amitié entre les deux hommes qui n'occulte pas les réserves et critiques que pouvait avoir le théologien envers le philosophe, et évite la glorification propre aux ouvrages produits sous la tutelle des Nietzsche-Archiv. L'ouvrage exploite essentiellement la correspondance d'Overbeck, notamment celle avec Nietzsche, que ce dernier s'était refusé à céder à Förster-Nietzsche. Cette publication se soldera par un procès sensationnaliste entre les Nietzsche-Archiv et Bernoulli.

C'est dans ce contexte de tension entre ceux qui se réclament de l'héritage de Nietzsche que « Mon frère » s'inscrit. Ainsi, dès le début du portrait l'enseignant zélé (Pannwitz) interroge sa correspondante sur deux thèmes. D'abord, il la questionne sur « les relations de [son] génial frère avec l'aviation » que « Peter Gas et [son] neveu à cornes ont négligé »<sup>753</sup>. Le jeune instituteur poursuit en rapprochant les deux « génies », Nietzsche et Zeppelin (une note de page précise que « Cette humble personne n'a même pas de prénom ! »<sup>754</sup>). Ensuite (dans l'extrait d'une autre de ses missives ?), il s'interroge sur « le rapport entre [...] l'aviation et le génie de la pensée, et le point crucial des révélations [du] génial frère, la doctrine de l'éternel retour »<sup>755</sup>. Le texte renvoie aussi à la Schattenriß 9 qui porte sur Niegeburth, et donc Nietzsche lui-même et sur laquelle nous reviendrons. Il conclut sur l'importance de l'enseignement de Nietzsche et la nécessité d'en faire « le bien commun de tous les lettrés »<sup>756</sup>. La missive de Pannwitz est un verbiage embrouillé, le lecteur ne sait pas s'il s'agit d'une lettre ou d'un collage de bouts de lettres envoyées à des moments différents. Ce procédé cherche à moquer l'ergotage, obscur et non structuré, que Schmitt associe aux nietzschéens.

<sup>753</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 72. La fratrie Nietzsche avait deux cousins beaucoup plus jeunes qui se sont mis au service des Nietzsche-Archiv. Les deux avaient, jusqu'à la mort de Förster-Nietzsche, peu d'influence et de visibilité. Mais après son décès, ils participent activement à la récupération nazie de la pensée de leur cousin, les deux étant membres du NSDAP.

<sup>754</sup> *Ibid.*.. La fratrie Nietzsche avait deux cousins beaucoup plus jeunes qui se sont mis au service des Nietzsche-Archiv. Les deux avaient, jusqu'à la mort de Förster-Nietzsche, peu d'influence et de visibilité. Mais après son décès, ils participent activement à la récupération nazie de la pensée de leur cousin, les deux étant membres du NSDAP.

<sup>755</sup> *Ibid.*, p. 22-23.

<sup>756</sup> *Ibid.*, p. 23.

La réponse (fictive) de Förster-Nietzsche est enthousiaste. Après avoir dénoncé les publications fallacieuses d'Overbeck et Bernoulli (« tout ce qu'Overbeck et Bernoulli ont publié à ce sujet [l'aviation] est un tissu de mensonges »<sup>757</sup>), elle confirme le lien entre génie et aviation en procédant à une lecture textuelle des aphorismes de son frère, mêlée à des anecdotes d'enfance :

Dès le berceau, mon frère avait l'habitude d'imiter avec la bouche le bourdonnement d'acier des hélices [...] Plus tard aussi, il vola douloureusement dans l'escalier à cause d'un lacet de botte arraché — mon frère n'avait jamais l'habitude de bien attacher ses bottes — et pour me démontrer les lois de la chute, mon frère lança, le 23 février 1854, une pierre qui m'atterrit dans l'œil.<sup>758</sup>

La démonstration du lien entre son génie et aviation est aussi confirmée, selon elle, par le « célèbre aphorisme » : « Not only onward shalt thou propagate thyself, but upward! »<sup>759</sup> (« Nicht nur fort sollst du dich pflanzen, sondern hinauf ! »). La traduction en français dit : « Il ne s'agit pas seulement de propager ta race, mais de la porter plus haut »<sup>760</sup> (ce qui fait perdre le jeu de mots et les doubles sens). En effet, elle interprète cet aphorisme comme un « appel à construire des dirigeables »<sup>761</sup>. Elle conclut par un aphorisme posthume (inventé de toute pièce) qui incite à « Montez dans les airs, naviguez dans les nuages ! »<sup>762</sup>, qu'elle présente comme ultime élément venant confirmer le lien entre la philosophie de son frère et l'aviation.

Cet échange fictif a un double objectif : 1) dénoncer les projets de la pédagogie réformée de Pannwitz et de 2) moquer la lecture faite par Förster-Nietzsche. En effet, la lecture textuelle de la sœur de Nietzsche occulte les dimensions proprement nihilistes (selon Schmitt) de la pensée nietzschéenne que le juriste n'aura de cesse de dénoncer (bien qu'il entretienne une relation ambiguë avec l'œuvre du philosophe). Contrairement à lui, le juriste ne situe pas le « nihilisme européen » dans la tradition et

---

<sup>757</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>758</sup> *Ibid.*

<sup>759</sup> Schmitt écrit : « Nicht fort sollt ihr euch pflanzen, sondern hinauf » à la place. *Ibid.*

<sup>760</sup> Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduit par Geneviève Bianquis, Paris, Flammarion, 2006, p. 109.

<sup>761</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 24.

<sup>762</sup> *Ibid.*

l'histoire de la pensée (et de la morale) européenne (et de la chrétienté dont la tendance autodestructrice la mène nécessairement vers ce nihilisme destructeur, incapable de le dépasser en embrassant créativité et changement). Au contraire, pour Schmitt c'est dans le « troisième humanisme », dont Ernst Cassirer et Thomas Mann (et Anatole France) sont les représentants les plus achevés (Mann et France sont respectivement les sujets des Schattenrisse 11 et 10), que le nihilisme est à identifier. En ce sens, l'éthos nihiliste n'est pas à placer dans l'histoire longue de la tradition européenne (comme avec Nietzsche), mais est un phénomène qui naît avec 1848 contre cette tradition. Ce nihilisme destructeur (de la terre par la promotion de l'air) est central dans les thèses que Schmitt développe, notamment en matière de droit international.

## B — Humain non humain

C'est l'humanisme qui est un nihilisme ; et cet humanisme est intimement lié au positivisme et à « l'esprit juif ». Or, pour Schmitt cet esprit est, dans sa cosmogonie antisémite, l'incarnation de l'humanisme en tant qu'idéologie non terrestre et donc non humaine puisque « *Der Mensch ist ein Landwesen* »<sup>763</sup> (L'humain est un être terrestre). Dans *Terre et Mer*, Schmitt explique que les êtres qui ne sont pas ou plus « terrestres », n'appartiennent plus au genre humain : ce sont les britanniques qui ont abandonné la vie terrestre pour devenir un peuple de la mer, les déracinés qui ne sont plus liés au « boden » (les cosmopolites et les internationalistes) et les juifs. De fait, pour lui, il existe un certain nombre de « peuples » qui ne sont pas ou plus terrestre.<sup>764</sup>

Outre les peuples des mers du sud (Kanaks et Sawoiori) dans lesquels « one recognizes still the last remnants of such fish-humans »<sup>765</sup>), les Anglais sont des « poissons » puisqu'ils en ont décidé ainsi. Mais il existe d'autres non-humains : les juifs qui, parce qu'ils n'ont pas de terre à habiter, à occuper, ne peuvent pas non plus prétendre à l'humanité. « Humans, for Schmitt, are land-dwellers who, in their “pure” form, are peasant farmers who live in farm houses. Jews [...] are landless wanderers

---

<sup>763</sup> C. Schmitt, *Land und Meer*, op. cit., p. 7.

<sup>764</sup> Voir la préface de Samuel Garrett Zeitlin : C. Schmitt, *Land and sea*, op. cit., p. xlii-xlv.

<sup>765</sup> *Ibid.*, p. 8.

who live in tents »<sup>766</sup>. La non-territorialité est, quant à elle, associée à un type de normativité (non concrète) purement normativiste, caractéristique des peuples sans terres, des non-humains.

Schmitt conçoit donc une humanité exclusive qui s'oppose à l'humanité (sans bornes) de l'humanisme « illimité ». Or, cet humanisme sans limite, et par conséquent déterritorialisé, est un humanisme sans humains, hostile à la vie et nihiliste. De fait, dans « La science juridique allemande en lutte contre l'esprit juif »<sup>767</sup>, il établit un lien entre nihilisme, anarchie, matérialisme et normativisme positiviste, tous liés à l'esprit juif caractéristique de la pensée humaniste dans sa version libérale d'avant 1848 ou dans sa version socialiste-marxiste après 1848. Il explique que :

L'étrange polarité entre le chaos juif et la légalité juive, entre le nihilisme anarchiste et le normativisme positiviste, entre le matérialisme grossièrement sensualiste et le moralisme le plus abstrait, est désormais présente à nos yeux d'une façon tellement claire et tellement concrète que nous pouvons fonder le travail juridique à venir sur ce fait, à savoir la découverte scientifique de notre Congrès, également décisive pour la psychologie des races.<sup>768</sup> 173-174

Mehring résume « Le nihilisme est [...] associé au chaos et au matérialisme, la légalité normativiste au moralisme universaliste » et le tout « à l'« esprit juif » de manière antisémite »<sup>769</sup>.

De même, dans *Le Nomos de la Terre*, Schmitt date la consécration de l'humanité déterritorialisée au moment de l'apparition de l'État moderne au 19<sup>e</sup> siècle. Il soutient que c'est à ce moment-là que la « scission définitive entre ordre et

---

<sup>766</sup> *Ibid.*, p. 5, note 3 (éditeur). Cette mention des juifs comme « vagabonds sans terre » provient de l'édition de 1942, mais est retirée, par Schmitt, de l'édition de 1954 et des éditions subséquentes. La traduction française repose sur l'édition de 1988 (la troisième) et ne contient donc pas cette thèse. Par ailleurs, nous ne nous référerons pas cette à édition parce qu'elle s'éloigne (trop) du texte original et occulte donc certains éléments. À tire d'exemple, alors que le texte de Schmitt est rédigé à la seconde personne du singulier (du, dich, dir, dein), la version française utilise le « nous » neutre ce qui change la nature du texte. La totalité du « commandement » prescriptif (avec le « tu ») disparaît au profit d'une tonalité descriptive « neutre ».

<sup>767</sup> Carl Schmitt, « La science allemande du droit dans sa lutte contre l'esprit juif. », *Cités*, 2003, vol. 14, n° 2, p. 173-180.

<sup>768</sup> *Ibid.*, p. 173-174.

<sup>769</sup> Reinhart Mehring, « Die dritte Religion des Deutschen : Die Goethe-Revokation des ›dritten Humanismus‹, Carl Schmitts Kanonpolitik, sein Nihilismusbegriff und sein langer Weg zu Goethe » dans Matthias Löwe et Georg Streim (eds.), « *Humanismus* » in der Krise, Berlin, De Gruyter, 2017, p. 142.

localisation »<sup>770</sup> est consommée et que le passage de l'anarchie (absence de hiérarchie) vers le nihilisme s'opère. Avant les Lumières,

L'homme avait peur du vide, il avait l'horror vacui. [...] Pourtant, les philosophes des Lumières se sont gaussés cet horror vacui. Celui-ci, après tout, n'était peut-être que le frisson, bien compréhensible, que l'homme éprouve face au Néant et à la mort, face à la pensée nihiliste, face au Nihilisme tout court.<sup>771</sup>

Avec les Lumières, l'horreur qu'inspire l'utopie (le non lieu, le sans *topos*) est moquée et l'on instaure un ordre dont le principe est utopique. Ainsi, le nihilisme, selon Schmitt, est un ordre sans *topos* : un ordre utopique. Cet ordre « utopique », non délimité territorialement, s'observe dans le normativisme positiviste à vocation universaliste. C'est tout d'abord la « Loi juive », nihiliste par excellence, puisqu'elle n'est qu'un normativisme désincarné et sans terre. Mais avec le 19<sup>e</sup> et le 20<sup>e</sup> siècle, un autre nihilisme émerge : celui du droit « sans limites » des Lumières qui s'incarnera dans la Société des Nations. Mehring note que pour Schmitt, « un normativisme universaliste “déréglé” est [...] utopique et devient en fait nihiliste en tant que programme d'action futuriste — mise en œuvre mondiale des droits de l'homme ou promesses de citoyenneté mondiale à l'humanité entière »<sup>772</sup>. Ce nihilisme qui fait désormais ordre (contre l'ordre des choses) aboutit à une crise, crise du nihilisme à laquelle Nietzsche et ses héritiers cherchent à répondre (avec plus de nihilisme).

## C — Le technopositivism

En effet, le technopositivisme de Pannwitz procède d'une tentative de refonder une pédagogie qui permettent de dépasser cette crise. Suivant Nietzsche, le pédagogue associe le nihilisme ambiant à la longue tradition chrétienne et se propose dans *Der Volksschullehrer und die deutsche Sprache* et *Der Volksschullehrer und die deutsche Kultur* de s'attaquer en priorité à la formation de la jeunesse pour qu'elle échappe au nihilisme que véhicule l'école (par son inscription dans la tradition chrétienne). Pour ce faire, il se propose d'établir un projet d'éducation populaire qui échappe aux

---

<sup>770</sup> Carl Schmitt, *Le nomos de la Terre*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Presses Universitaires France, 2012, p. 70.

<sup>771</sup> *Ibid.*, p. 155.

<sup>772</sup> R. Mehring, « Die dritte Religion des Deutschen », art cit, p. 143.

institutions traditionnelles, à commencer par l'université dont le savoir « appartient à l'époque de la rhétorique et de la scolastique et empêche la formation de toute la personnalité »<sup>773</sup>. En ce sens, sur la base du chapitre « Du Pays de la culture » d'*Ainsi parlait Zarathoustra*,<sup>774</sup> il entend créer une « école libre de l'expérience »<sup>775</sup>. Nietzsche, en effet, soutient que les hommes d'aujourd'hui, « tout gribouillés des hiéroglyphes du passé »<sup>776</sup>, « sont stériles »<sup>777</sup> et ne sont que « des portes entrebâillées au seuil desquelles le fossoyeur est en attente »<sup>778</sup>. Il conclut,

Ils me sont étrangers, ils me sont dérision, ces hommes d'à présent vers qui mon cœur, naguère, m'appelait, et je suis banni de toutes les patries, des pays des pères et des mères.

Je n'aimerai donc plus que *le pays de mes enfants*, l'île inconnue au cœur des mers lointaines ; c'est sur elle que je mettrai le cap, sans me lasser.

Je réparerai dans la personne de mes enfants le fait d'avoir été l'enfant de mes pères ; et je dédommagerai tout l'avenir — de *ce présent*.<sup>779</sup>

Sur cette base, Pannwitz propose une école dans « laquelle ne doit rester “comme objets d'enseignement” que “le grand domaine de l'histoire et de la géographie” »<sup>780</sup> (Villinger, p. 216). Le reste est acquis par « l'observation et la libre création ». En effet, Pannwitz voit en la méthode inductive le moyen de dépasser le nihilisme instruit par les croyances et stéréotypes religieux : « le développement et l'utilisation croissante de la méthode d'induction dans tous les domaines du savoir un pas important “vers le laïcisme”, qui doit être développé, car c'est la seule façon de prendre en compte les réalités »<sup>781</sup>. Or, un tel projet suppose, tout d'abord que 1) disparaissent les anciens maîtres, garants de l'ordre ancien (les hommes d'aujourd'hui dont Nietzsche se détourne au profit du « pays de [s]es enfants »), et que 2) l'ensemble de la population participe au projet (Pannwitz y alloue

---

<sup>773</sup> I. Villinger, *Carl Schmitt's Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 217.

<sup>774</sup> F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, op. cit., p. 164-167.

<sup>775</sup> I. Villinger, *Carl Schmitt's Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 216.

<sup>776</sup> F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, op. cit., p. 165.

<sup>777</sup> *Ibid.*

<sup>778</sup> *Ibid.*, p. 166.

<sup>779</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>780</sup> I. Villinger, *Carl Schmitt's Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 216.

<sup>781</sup> *Ibid.*, p. 217.

90 % de la population)<sup>782</sup>. Cette refonte implique, de ce fait, une reconfiguration du système de valeurs et l'émergence d'une « philosophie des valeurs qui conçoit la valeur comme un processus d'échange permanent entre l'individu et la communauté »<sup>783</sup>.

## D — La tyrannie des valeurs

Or, pour Schmitt, philosophie de la valeur et nihilisme vont de pair. Dans *Die Tyrannie der Werte* (La tyrannie des valeurs), le juriste explique que « la philosophie de la valeur est née dans une situation philosophique et historique très marquante, en réponse à une question menaçante qui s'était posée comme la crise du nihilisme du XIXe siècle »<sup>784</sup>. Qui plus est, reprenant la thèse de Martin Heidegger dans *Chemins qui ne mènent nulle part*, Schmitt associe la popularisation de la pensée en valeurs à la diffusion de l'œuvre de Nietzsche.<sup>785</sup> Heidegger écrit en effet (et Schmitt le cite « in extenso »)<sup>786</sup> que :

C'est seulement au XIXe siècle que le parler « valeurs » devient courant, et la pensée en termes de « valeurs » usuelles. Mais, il a fallu la diffusion des ouvrages de Nietzsche pour populariser la valeur. On parle maintenant de valeurs vitales, culturelles, éternelles, de la hiérarchie des valeurs, de valeurs spirituelles. [...] On considère la science comme libre de valorisation et on range les valorisations du côté des *Weltanschauungen*. La valeur et tout ce qui tient d'elle deviennent ainsi l'ersatz positiviste de la métaphysique. À l'allure à laquelle on parle de valeurs correspond l'indétermination de ce concept. (Schmitt ne reproduit pas la dernière phrase).<sup>787</sup>

En plus de l'origine nietzschéenne, le juriste défend aussi l'idée d'une indétermination intrinsèque de la « valeur » (surtout quand elle quitte la simple sphère économique) qu'Heidegger souligne.<sup>788</sup>

---

<sup>782</sup> *Ibid.*, p. 216.

<sup>783</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>784</sup> Carl Schmitt, *Die Tyrannie der Werte*, Vierte, Unveränderte Auflage., Berlin, Duncker & Humblot, 2020, p. 38.

<sup>785</sup> *Ibid.*

<sup>786</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>787</sup> Martin Heidegger, *Chemins qui ne mènent nulle part*, traduit par Wolfgang Brokmeier, Nouvelle édition., Paris, Gallimard, 1986, p. 273-274.

<sup>788</sup> C. Schmitt, *Die Tyrannie der Werte*, *op. cit.*, p. 35-55.

Toutefois, alors que le philosophe estime que la valeur a son essence dans l'être, Schmitt soutient que « la valeur dont parle la philosophie de la valeur ne doit pas avoir d'être, mais une validité. La valeur n'est pas, mais elle est valable »<sup>789</sup>. La valeur comme validité est donc liée au positivisme normativiste qui rejette l'être au profit de la validité, de la légalité formelle, un « ersatz positiviste à la métaphysique »<sup>790</sup>, et c'est cela même qui fait de la philosophie de la valeur, non pas la solution à la crise nihiliste comme elle se voulait, mais plutôt une autre forme de ce nihiliste. De fait, poursuit Schmitt, si les valeurs n'ont pas d'être, mais seulement une validité, cela présuppose que quelqu'un fixe ces valeurs. Selon Weber, poursuit-il, les valeurs sont fixées par les individus « de manière purement subjective »<sup>791</sup>. Or, une « liberté purement subjective de la fixation des valeurs conduit à une lutte éternelle des valeurs et des visions du monde, une guerre de tous contre tous »<sup>792</sup>. Cette guerre de tous contre tous, ajoute-t-il, est plus terrible et plus destructrice (parce que nihiliste) que « l'état de nature meurtrier »<sup>793</sup> de Thomas Hobbes.

De fait, pour Schmitt, cet état de guerre permanent est intrinsèque à l'idée de valeur comme validité. Comme les valeurs relèvent d'une subjectivité absolue, elles échappent à toute logique historique ou transcendante, et ne sont, in fine, que contingence. Une valeur n'est donc pas « attachée à sa validité idéale, mais à sa validité actuelle »<sup>794</sup>. Conséquemment, les valeurs sont toujours en processus d'actualisation (d'où la guerre de tous contre tous), c'est-à-dire le processus d'imposition de valeurs contre d'autres valeurs. « Qui dit valeur, veut faire valoir et imposer »<sup>795</sup>. De fait, les valeurs sont, de prime abord, assimilables à des points de vue qui en valent d'autres dans un processus permanent de « réévaluation des valeurs »<sup>796</sup>.

Cependant, malgré lui, note Schmitt, Weber adjoint aux valeurs comme point de vue, l'idée d'« angle d'attaque », révélant ainsi toute la violence de la pensée des valeurs

---

<sup>789</sup> *Ibid.*, p. 35-36.

<sup>790</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>791</sup> *Ibid.*

<sup>792</sup> *Ibid.*

<sup>793</sup> *Ibid.*

<sup>794</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>795</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>796</sup> *Ibid.*, p. 42.

comme validité.<sup>797</sup> Schmitt explique, en ce sens, que « dès que l'on prend conscience que des angles d'attaque sont également en jeu, les illusions [des points de vue également valides] neutralistes tombent »<sup>798</sup>. De telles illusions neutralisantes sont, une fois le voile levé, identifiables dans le positivisme scientifique auquel la philosophie des valeurs a tenté d'échapper en embrassant « la liberté de la valeur purement subjective »<sup>799</sup> contre « la liberté de valeur nihiliste »<sup>800</sup> du positiviste, et ce, « afin de surmonter la grande crise du nihilisme »<sup>801</sup>. Alors, « la tolérance et la neutralité illimitées des points de vue et des perspectives [...] se transforment immédiatement en leur contraire, en hostilité, dès qu'il s'agit concrètement de les imposer et de les faire valoir »<sup>802</sup>.

Schmitt affirme qu'il s'ensuit une autodestruction de la philosophie des valeurs elle-même :

Il est bouleversant de voir que même l'origine et le sens de la philosophie des valeurs finissent par se perdre et que l'approche d'un dépassement du nihilisme scientifico-positiviste s'autodétruit selon cette logique. Car même l'absence absolue de valeur de la science peut être posée et revendiquée comme valeur, et même comme valeur suprême, et aucune logique de valeur logique ne peut empêcher le poseur et l'exécuteur de cette valeur suprême de condamner toute la philosophie des valeurs comme non scientifique, contraire au progrès et nihiliste.<sup>803</sup>

De cet état de fait, le juriste tire la conclusion que la violence des valeurs, la volonté de soumettre, Pannwitz écrit « volonté de valeur et de puissance » explicitant le lien entre les deux, n'est autre chose qu'une « tyrannie des valeurs »<sup>804</sup>.

Une telle tyrannie implique dans et pour le droit une destruction totale. De fait, la valeur comme violence d'autres valeurs signifie aussi violence et destruction de la « non-

---

<sup>797</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>798</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>799</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>800</sup> *Ibid.*, p. 45-46.

<sup>801</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>802</sup> *Ibid.*, p. 46-47.

<sup>803</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>804</sup> *Ibid.*, p. 48.

valeur », c'est-à-dire de ce qui lui est opposé puisque « la négation d'une valeur négative est une valeur positive »<sup>805</sup>. Finalement, comme

La non-valeur n'a aucun droit sur la valeur, et aucun prix n'est trop élevé pour imposer la valeur la plus élevée. Par conséquent, il n'y a ici que des destructeurs et des détruits. Toutes les catégories du droit de la guerre classique du *Jus Publicum Europaeum* — ennemi juste, juste motif de guerre, proportionnalité des moyens et action ordonnée, le debitus modus — sont désespérément victimes de cette absence de valeur.<sup>806</sup>

Le droit (celui de la guerre juste en particulier, ultime droit de pures valeurs actualisées et donc au contenu variable) en vient alors à exiger la « destruction de la vie indigne d'être vécue »<sup>807</sup> si le juriste omet ou se méprend sur la nature tyrannique des valeurs comme validité actuelle. Schmitt renvoie alors au « législateur » (il identifie Lycurgue, Solon et Napoléon comme modèle mythique de législateurs !) le soin de contrer cette tyrannie par « des règles prévisibles et exécutables et d'empêcher la terreur de l'exécution immédiate et automatique des valeurs »<sup>808</sup>.

En somme, Schmitt conçoit toute philosophie des valeurs, a fortiori le projet totalisant de Pannwitz, comme un projet nihiliste. Ainsi, l'échange épistolaire satirique met en exergue le caractère nihiliste du projet nietzschéen (tel que compris avec la publication posthume, et falsifiée, de *La volonté de puissance* par Förster-Nietzsche). Et de fait, les liens saugrenus entre les aphorismes sur l'élévation spirituelle, le culte du génie (qu'entretient Nietzsche comme sa sœur) et l'aviation, paraissent alors comme une dramatisation, jusqu'à l'absurde, du positivisme scientifique (et du normativisme) et de ces effets mécanisant et neutralisants. Mécanisation et neutralisation étant pour Schmitt la source de la « violence totale », de la volonté de puissance qui se transforme en volonté d'extermination. Mais paradoxalement, comme le notent Mehring et Samuel Garrett Zeitlin, le propre projet de Schmitt est nihiliste.<sup>809</sup> En effet, la fixation et la territorialisation du droit par le juriste, l'amène à restreindre (de la même façon subjective qu'il dénonce)

---

<sup>805</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>806</sup> *Ibid.*, p. 51-52.

<sup>807</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>808</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>809</sup> R. Mehring, « Die dritte Religion des Deutschen », art cit ; C. Schmitt, *Land and sea, op. cit.*, p. xlii-xlvii.

l'appartenance à l'humanité, ce qui conduit à une destruction et une autodestruction tout autant, si ce n'est plus, meurtrière que celle qu'il dénonce dans *La tyrannie des valeurs*.

## 5 — Richard Dehmel

Richard Dehmel, aujourd'hui un quasi illustre inconnu, fut au tournant du siècle dernier l'un des poètes les plus en vue et controversés de son temps.<sup>810</sup> Il représente pour Schmitt un type particulier de neutralisation, de dépolitisation et de normativisme, sur lequel vient se surajouter un culte du soi individualiste. À ses débuts, Dehmel est proche des courants naturalistes et darwinistes. Dans *Erlösungen : Eine Seelenwandlung in Gedichten und Sprüchen*, paru en 1891, son premier recueil de poèmes, les influences naturalistes, de même que celle de Nietzsche, sont nettement reconnaissable.<sup>811</sup> Dans ses œuvres antérieures, incluant une version révisée de *Erlösungen*, l'influence naturaliste s'estompe et disparaît au profit de sa propre vision du monde marquée par un fort tournant métaphysique.<sup>812</sup> Toutefois, ce ne sont pas ses thèses qui font sa réputation, mais les controverses et la forte polarisation qui entourent ses écrits, notamment *Weib und Welt* (Femme et monde).<sup>813</sup> Jürgen Viering explique que Dehmel « était “fanatiquement adulé” ou “fanatiquement ridiculisé” »<sup>814</sup>. C'est tout particulièrement la rupture avec les tabous sexuels de son époque qui fait sa réputation sulfureuse. Mais c'est toute sa poésie qui est marquée par un « abandon enivré au plaisir sensuel de la vie » qui lui donne la réputation d'homme sauvage, d'un « berserker » bien habillé. Il en vient, alors, à être perçu comme

---

<sup>810</sup> Sur la vie et l'influence de Dehmel au début du siècle, voir : Carolin Vogel (ed.), « *Schöne wilde Welt* » : *Richard Dehmel in den Künsten*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2020, 160 p.

<sup>811</sup> Richard Dehmel, *Erlösungen : Eine Seelenwandlung in Gedichten und Sprüchen*, Reprint 2021., Berlin, De Gruyter, 1892.

<sup>812</sup> Jürgen Viering, « Dehmel, Richard » dans Bernd Lutz et Benedikt Jeßing (eds.), *Metzler Lexikon Autoren : deutschsprachige Dichter und Schriftsteller vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, Stuttgart ; Weimar, Verlag J.B. Metzler, 2010, p. 131.

<sup>813</sup> Gary D. Stark, *Banned in Berlin : Literary Censorship in Imperial Germany, 1871-1918*, Reprint edition., New York ; Oxford, Berghahn Books, 2012, p. 160 et suiv.

<sup>814</sup> J. Viering, « Metzler Lexikon Autoren », art cit, p. 131.

l'annonciateur d'un « homme nouveau », celui de la modernité, rompant avec toute tradition tout en restant un parfait dandy citadin.<sup>815</sup>

## A — L'art contre l'art pour l'art

Son attrait premier pour le naturalisme vient de sa proximité avec « l'esprit social et du pathos réformateur de la vie »<sup>816</sup>. Mais très vite, il se distancie des naturalistes afin de développer une nouvelle approche poétique, une nouvelle modernité. Il oppose aux naturalistes un « pathos de la vie dirigé contre la “décadence” »<sup>817</sup> et se positionne contre le « pessimisme des naturalistes »<sup>818</sup>. C'est dans cette perspective qu'il s'oppose à « l'art pour l'art », dont le représentant est Stefan George à l'époque. Dans « Die neue deutsche Alltagstragödie » (La nouvelle tragédie allemande du quotidien), il soutient que « l'art et la nature ne sont pas une seule et même chose dans le sens superficiel de l'imitation de l'apparence extérieure, de la simple reproduction d'impressions sensorielles »<sup>819</sup>. Au contraire, « la création artistique, comme toute autre production humaine, est une transformation de la matière première, et non une simple reproduction. La matière première de l'artiste est précisément le monde des phénomènes dans le miroir de ses sens »<sup>820</sup>.

Dans cette perspective, l'artiste joue un rôle social et nombre des thématiques que Dehmel aborde tourne autour d'évènements sociopolitiques. Toutefois, le poète s'étant détourné du naturalisme (surtout dans ses versions socialistes), les conditions matérielles d'existence ne jouent quasi aucun rôle dans sa relation au peuple pour lequel il veut produire son art. La « réalité » comme « matière première » est conçue comme un agrégat de phénomènes à exploiter, non à interpréter ou à politiser. En fait, il conçoit l'« artiste créateur » comme le lieu de réalisation entre nature et art. L'art devient, non plus un

---

<sup>815</sup> *Ibid.*

<sup>816</sup> *Ibid.*

<sup>817</sup> *Ibid.*

<sup>818</sup> *Ibid.*

<sup>819</sup> Richard Dehmel, « Die neue deutsche Alltagstragödie », *Die Gesellschaft*, 1892, vol. 8, n° 4, p. 511.

<sup>820</sup> *Ibid.*

contenu (un être), mais « l'adéquation des moyens de représentation spécifiquement techniques aux stimuli esthétiques de l'imagination »<sup>821</sup>. En ce sens, « la thématique sociale n'était pour lui qu'un autre moyen de faire avancer le “développement psychique global de l'humanité” »<sup>822</sup>.

Son attitude et son art relèvent donc d'un vitalisme qui se conçoit et se constitue contre les valeurs bourgeoises et les tabous de l'Allemagne wilhelmienne. Et comme nombre de jeunes gens, il se reconnaît dans le projet nietzschéen qu'il veut porter et incarner. Ainsi, *Zwei Menschen*, son roman le plus achevé, est marqué par la pensée de Nietzsche. L'ensemble des scènes pathétiques qui constitue le roman s'interroge sur l'existence (fortement esthétisée à la manière Art Nouveau) humaine en s'intéressant aux tensions dans la relation la plus restreinte, celle entre deux personnes (un homme et une femme). Les relations humaines sont de la sorte ultra-individuées, mais sans être enfermées sur le soi. L'individu reste ouvert à l'autre dans la nécessité de l'interaction. Ainsi, la « rencontre enivrante avec la “vie” se produit de manière exemplaire dans la rencontre entre les sexes, qui est ensuite élargie à une expérience cosmique : “Wir Welt” [nous, monde] »<sup>823</sup>.

La satire de la Schattenriß Dehmel met en scène ce pathétique recentrage sur soi comme condition de l'ouverture sur le monde. Ainsi, nous est décrit un dialogue entre Dehmel et son « jeune ami » dans lequel le premier soliloque sur son existence entre deux bouffées de cigare. Alors que le « poète » expose ces triturations, le « jeune ami » ne l'entrecoupe que pour demander si c'est « à deux personnes » et le poète de répondre « Nous, monde » avant que de poursuivre son discours décousu centré sur le soi.<sup>824</sup> Ce qui est aussi moqué c'est aussi le culte et la mise en scène de soi. La première phrase du portrait est : « Croyez-moi, mon jeune ami, personne en Allemagne n'attend plus anxieusement que moi que je me sois signalé »<sup>825</sup>. Or, ce culte du soi (interprétation du surhomme et de

<sup>821</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 228.

<sup>822</sup> J. Viering, « Metzler Lexikon Autoren », art cit, p. 131.

<sup>823</sup> *Ibid.*

<sup>824</sup> J. Negelinus, *mox Doctor*, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 25.

<sup>825</sup> J. Viering, « Metzler Lexikon Autoren », art cit, p. 131.

la philosophie nietzschéenne telle que comprise à l'époque) fait horreur à Schmitt qui l'associe au naturalisme dont Dehmel prétend se détacher. Et en effet, comme le souligne Villinger, « la focalisation de la nouvelle théorie de l'art de Dehmel sur la personne de l'artiste lui attribue certes une place centrale en tant que médium de l'art ; il ne devient cependant pas le porteur et le médiateur de l'individualité, mais le porteur élitiste des lois naturelles supra-individuelles »<sup>826</sup>. En somme, le « *Wir Welt* », le soi tourné vers l'extérieur, constitue pour Schmitt rien de plus qu'une autre forme de naturalisme, une forme extrême de naturalisme.

Qui plus est, faisant sien le mot de Zola définissant l'art comme « un coin de nature (sic) vu à travers un tempérament »<sup>827</sup> (Zola écrit « création » au lieu de nature dans sa composition sur manet), il explique que ce « qui décide de la plus haute signification poétique et artistique d'une œuvre, de son immortalité »<sup>828</sup>, c'est la capacité de transformer un « morceau de matière première en formes solides sous le bâton d'une conception de l'évolution qui croit au but »<sup>829</sup>. Le point de vue du « tempérament » se traduit alors par « l'abandon du réalisme naturaliste des détails, d'une stylisation dans le sens de l'Art nouveau, qui est synonyme de réduction à l'aspect typique et d'une intensification allant bien au-delà de la représentation du réel »<sup>830</sup>. Il fait même la promotion d'une langue artificielle tournée vers les besoins du quotidien, vers des finalités et non plus vers les normes supra-individuelles. Pour Villinger, « cette exigence d'une langue qui correspond aux échanges et aux nécessités du quotidien marque l'opposition radicale à Carl Schmitt et à sa description de la langue de Däubler, qui se caractérise précisément par un renoncement à la finalité et qui est donc soustraite au quotidien comme au temps »<sup>831</sup>.

---

<sup>826</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 228.

<sup>827</sup> R. Dehmel, « Die neue deutsche Alltagstragödie », art cit, p. 511 ; La citation exacte est « Une œuvre d'art est un coin de la création vu à travers un tempérament ». Émile Zola, *Mes haines : causeries littéraires et artistiques*, Paris, G. Cahrpentier, éditeur, 1879, p. 307.

<sup>828</sup> R. Dehmel, « Die neue deutsche Alltagstragödie », art cit, p. 511.

<sup>829</sup> *Ibid.*

<sup>830</sup> J. Viering, « Metzler Lexikon Autoren », art cit, p. 131.

<sup>831</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 231.

## B — L’art contre le politique

La compréhension que Schmitt a du sulfureux poète est, en fait, liée et opposée à la description qu’en fait Moeller van den Bruck. Ce dernier explique :

Ce qui donnait à Dehmel le pouvoir d’être à la fois sensuel et spirituel dans tout ce qu’il faisait, c’était, comme cela ne pouvait pas être autrement à notre époque, la force de la personnalité, le sentiment du moi. Mais son « Sois toi ! sois toi ! » nous a fait comprendre une tout autre puissance que celle de Nietzsche. [...] Déjà le langage, que Nietzsche adressait à son propre moi, mais que Dehmel adressait au moi de l’autre, les séparent. [...] L’éducation à l’être personnel émane des deux.<sup>832</sup>

Ce « Soi toi-même » dans lequel van den Bruck voit la réalisation de prophétie nietzschéenne, Schmitt le dénonce dans *La Valeur de l’État*. Il explique dans une note que « the abuse, which many have made of “be yourself”, who draw out of the sublime, super-human [übermenschlich] principle of an autonomous ethics the open letter for an indolent or narcissistic sufficiency, self-evidently cannot be spoken of in this treatise »<sup>833</sup>. L’essai n’aborde, certes, pas la dimension « narcissique et suffisante » du « soi toi-même » (la qualification se suffit à elle-même), mais il dénonce la fallace et la confusion d’un tel credo. Pour lui, cette injonction, correctement comprise, vise à « tersely juxtaposes the difference between a concrete being and a demand that is to be fulfilled, and therewith the two different subjects, constituted in different spheres, which it contains »<sup>834</sup>. Une compréhension reposant sur le culte de l’individu passe, en somme, à côté de « the insignificance of the individual in comparison » à la « supra-individual validity of every correct norm »<sup>835</sup>.

Or, cette validité supra-individuelle relève du politique duquel éloigne la confusion qu’entraîne l’injonction « soi toi-même » dans son interprétation narcissique. Effectivement, Villinger note que la « reformulation de l’esthétique par Dehmel [...] ne s’accompagne pas seulement d’une “vénération extrême de Nietzsche”. Elle engendre également le renoncement de Dehmel à la politique et une nouvelle poésie qui traite

---

<sup>832</sup> Moeller van den Bruck, *Die Deutschen*, Bd. V, S. 293.

<sup>833</sup> C. Schmitt, *Carl Schmitt’s Early Legal-Theoretical Writings*, op. cit., p. 218, note 6.

<sup>834</sup> *Ibid.*, p. 218.

<sup>835</sup> *Ibid.*, p. 219.

principalement d'éléments optiques et surtout acoustiques »<sup>836</sup>. Le poète de la Schattenriß, dans un éclair de lucidité vite passé, constate que c'est son « lyrisme qui fait constamment obstacle à [ses] études philosophiques et politiques »<sup>837</sup>. Son jeune interlocuteur met rapidement fin à ce doute par un « Pardon ? » interloqué, mais sa stupéfaction ramène le poète à son rejet du politique. Il répond, conscient de son égarement, que la « politique de haute protection douanière, la propagation constante de la maladie du sommeil, associée à l'essoufflement du mouvement de dissidence, ont déjà ébranlé le cartel lyrique »<sup>838</sup>. D'ailleurs, ajoute-t-il, « la personnalité est également en danger »<sup>839</sup>.

Dehmel, en effet, explique dans un entretien radiophonique que « Quel homme meilleur que lui pourrait être tenté de participer à une telle politique ? [...] Il laisse le présent à des gens qui sont maintenant considérés comme précieux, à des bavards et à des opportunistes »<sup>840</sup>. En lieu et place, lui se consacre à un lyrisme qui, ayant rompu avec les préoccupations sociales du naturalisme, se caractérise par une stylisation totale et une refonte de la langue. La poésie de Dehmel abandonne « l'expérience vécue, l'“ambiance” » au profit d'une « conception “ornementale” d’images simples »<sup>841</sup>. Cette réorientation implique une poésie de plus en plus technique (épurée, dirait-on), un « style télégraphique » en phase avec l'accélération du temps en ce début de 20<sup>e</sup> siècle. Le poème se raccourcit : « le long poème “par un poème très bref et extrêmement condensé” »<sup>842</sup>. Ce qui contraste avec Däubler et les quelque trente mille vers de Nordlicht.

Schmitt associe ce « rationnement » poétique à la technicisation et à la mercantilisation de l'art par le droit. En effet, dans la satire est mentionné le Cartel des auteurs lyriques dans lequel Dehmel était fortement impliqué. En effet, le narrateur des Schattenrisse, soucieux de compléter la « formation » des « érudits » par un maximum

---

<sup>836</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 229.

<sup>837</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 25.

<sup>838</sup> *Ibid.*

<sup>839</sup> *Ibid.*

<sup>840</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 230.

<sup>841</sup> J. Viering, « Metzler Lexikon Autoren », art cit, p. 132.

<sup>842</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 231.

d'informations, explique dans l'annexe à l'adresse des « incultes » le rôle de ce Cartel. Il est alors précisé que :

Dans l'état avancé de la technique, un long poème ne donne pas plus de peine aux poètes qu'un court, de sorte qu'ils ne peuvent pas exiger moins d'honoraires pour l'un que pour l'autre. Comme le goût du public exige aujourd'hui des poèmes aussi courts que possible, ils ont pris des dispositions pour maintenir les prix en concluant un cartel. Ils ne voulaient pas se laisser surprendre comme les ouvriers des fabriques de soie. Ceux-ci, on le sait, se sont retrouvés sans emploi lorsque la mode des jupes étroites est apparue, qui a elle-même profité à l'imagination des poètes.<sup>843</sup>

La note sur le Cartel est double : elle porte sur le cartel comme sur le contenu de la poésie de Dehmel. En effet, la poésie de Dehmel est caractérisée par une centralité de la sexualité (destruction des tabous sexuels) et par une érotisation des relations humaines. L'annexe précise aussi que « *Zwei Menschen* » signifie, cela va de soi, deux personnes de sexe opposé puisque c'est dans le plus petit cercle, celui du couple, que toute vie se réalise.<sup>844</sup>

## C — L'art par le droit

Le cartel lyrique est fondé en 1902, à l'initiative d'Arno Holz et de Dehmel, afin de défendre les intérêts des poètes et, comme déjà dit, Dehmel s'y implique « avec force pour “les conditions de vie matérielles de sa profession” »<sup>845</sup>. Au tournant du siècle, les ventes de recueils de poèmes sont très faibles, les gens lui préférant les anthologies qui, elles, ne rapportaient que peu (voire pas) de revenu aux poètes. Le cartel se donne alors pour mission de « surveiller la réimpression de la production littéraire et assurer la représentation juridique de ses membres, dans le but d'empêcher “le pillage sans scrupules de la production lyrique [...]”, tel qu'il est pratiqué sous la forme de réimpression non payée par les revues et les journaux et surtout par les faiseurs d'anthologies »<sup>846</sup>. Le cartel se constitue donc comme une entité aspirant au monopole sur l'impression et la publication des œuvres lyriques. Ce faisant, la littérature devient une marchandise comme une autre et il faut renforcer les contrôles sur sa production et sa reproduction, et ce, notamment par un

---

<sup>843</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « *Schattenrisse* », art cit, p. 58.

<sup>844</sup> *Ibid.*

<sup>845</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 233.

<sup>846</sup> *Ibid.*

renforcement du droit de la propriété intellectuelle. Se met alors en place pour Schmitt un véritable « programme de légalisation de la propriété intellectuelle »<sup>847</sup>.

Selon Villinger, ce programme implique aussi une « stylisation de la personnalité de l'artiste en tant que médium et nouveau garant de la vérité »<sup>848</sup>. Conséquemment, la légalisation de la création artistique participe du « sacerdoce privé » que Schmitt reproche au romantisme politique. Ce dernier étant caractérisé par « un occasionalisme politique » dont l'origine est à trouver dans la « stylisation » et la « sacralisation » de la personne de l'artiste, et non dans l'être de sa production. En effet, Schmitt soutient que

It is only in an individualistically disintegrated society that the aesthetically productive subject could shift the intellectual center into itself, only in a bourgeois world that isolates the individual in the domain of the intellectual, makes the individual its own point of reference [...]. In this society, it is left to the private individual to be his own priest [but also] his own poet, his own philosopher, his own king, and his own master builder in the cathedral of his personality. The ultimate roots of romanticism and the romantic phenomenon lie in the private priesthood.<sup>849</sup>

Le portrait dépeint, en effet, un poète qui se veut à la fois philosophe, politologue, et seul capable de tout : « Je suis seul dans ma force,/Ce que seul celui qui est seul peut faire,/Et toutes mes hautes œuvres/Sont glorieuses, comme au premier jour ». La Schatenriß se conclut sur la satisfaction du poète de savoir toutes ses « hautes œuvres » reliées et republiées en dix volumes « chez Fischer ». Le cartel fut, pour lui, tout du moins, fort utile pour protéger ses intérêts contre le « pillage sans scrupules de la production lyrique » ! Le portrait de Dehmel est, dans cette perspective, à lire comme une dénonciation de l'influence, encore forte, du romanticisme dans cette Allemagne ignorante, mais qui se prétend moderne.

## 6 — *Herbert Eulenberg*

---

<sup>847</sup> *Ibid.*

<sup>848</sup> *Ibid.*

<sup>849</sup> C. Schmitt, *Political Romanticism*, op. cit., p. 20.

Le portrait d'Herbert Eulenberg, au milieu des *Schattenrisse*, est un clin d'œil au modèle utilisé pour cette galerie de portrait. Les *Schattenrisse* sont, en effet, dans leur forme, un « pastiche » des Schattenbilder d'Eulenberg, ce que le narrateur ne manque pas de mettre en exergue. Il explique que

Les présentes Schattenrisse, qui ont reçu leur inspiration du grand artiste en question, ne peuvent donc pas ne pas lui exprimer ici leur plus respectueux remerciement, en particulier pour l'enseignement qu'il a dispensé sur la tâche de véritables Schattenrisse. Car une Schattenriß n'est pas si facile à réaliser, et sans génie, on peut bien en écrire une, mais pas 12 ou 50.<sup>850</sup>

Le portrait explique aussi le rôle d'une « silhouette » qui est de « présenter de la manière la plus impressionnante »<sup>851</sup> les mystères de l'âme des artistes à « chaque personne cultivée »<sup>852</sup>. Fort heureusement, comme le remarque le narrateur, « nous avons en Allemagne tout au plus 130 analphabètes et pas beaucoup plus de non-bacheliers »<sup>853</sup>. La Schattenriß d'Eulenberg se présente alors comme le concentré de tout ce qui est moqué et satirisé dans les Schattenrisse puisqu'il est celui qui, inconsciemment (et sans talent), incarne le mieux cet esprit du temps faussement subversif que Schmitt et Eisler cherchent à moquer. En effet, Eulenberg incarne tant le monisme d'un Ostwald que le néo-romantisme de Dehmel en passant par le culte de la personne de Nietzsche, la médiocre banalité de Rathenau et la suffisance des « cultivés » de l'ère wilhelmienne incapable de se rendre compte de la neutralisation dont ils étaient et porteur et victime. Il est l'archétype de l'artiste-prêtre et les Schattenbilder qu'il publie en 1910 sont le résultat de son œuvre sacerdotal.<sup>854</sup>

Au départ, Eulenberg est un dramaturge dont les succès sont plus que mitigés, surtout auprès du grand public. En effet, Bernd Kortländer explique qu'en « 1911, la critique faisait déjà remarquer qu'il entrerait dans l'histoire comme l'auteur allemand ayant

---

<sup>850</sup> J. Negelinus, *mox Doctor*, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 28.

<sup>851</sup> *Ibid.*

<sup>852</sup> *Ibid.*

<sup>853</sup> *Ibid.*

<sup>854</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, *op. cit.*, p. 235.

eu le plus de premières et le moins de représentations »<sup>855</sup>. Seuls ses *Schattenbilder* connaissent un certain succès puisqu'ils sont tirés à 85 000 exemplaires entre 1910 et 1927 avant de tomber aussi dans un demi-oubli.<sup>856</sup> Malgré son peu de succès littéraire, Eulenberg était néanmoins

En tant que personnalité de la vie intellectuelle allemande, en tant qu'autorité intellectuelle et morale, en tant qu'aimable incarnation du ‘poète rhénan’, il était toujours présent dans la conscience d'une partie étonnamment importante non seulement du public rhénan, mais aussi de l'ensemble du public allemand. Sans qu'il s'en rende compte lui-même et certainement sans qu'il le veuille, Herbert Eulenberg était déjà devenu de son vivant une légende.<sup>857</sup>

Et nombre de personnalités de la scène littéraire allemande, à commencer par Thomas Mann, l'ont, à maintes reprises, salué et défendu. De plus, son attitude tout au long du troisième Reich n'a fait qu'accroître l'aura « morale » du résident de la « Haus Freiheit ». <sup>858</sup>

#### A — Schattenbilder comme pédagogie

Eulenberg se décrit comme un « néo-romantique » ce qui explique pour partie, selon Kortländer, son échec littéraire à une époque où la scène littéraire allemande est dominée par le naturalisme.<sup>859</sup> Malgré tout, le Rhénan « s'en tient [...] à son approche antinaturaliste »<sup>860</sup> qui conçoit l'art comme un « contre-projet conséquent au monde de la vie »<sup>861</sup>. En conséquence, ses écrits ne font pas grand cas de « cohérence logique et d'une construction rigoureuse des personnages »<sup>862</sup>. Plutôt, ses récits et personnages sont des stylisations élaborées qui visent à dépasser la réalité, plutôt que de la rendre telle qu'elle. En résumé, pour Eulenberg, « l'art et la littérature sont l'expression de la spiritualité [...] », ils témoignent de la capacité de l'homme à s'élever au-dessus de la réalité par le biais de l'imagination et de la créativité et à construire sa propre réalité, une réalité qui soulage,

---

<sup>855</sup> Bernd Kortländer, « Weltbürger am Rhein. Leben und Werk Herbert Eulenburgs. » dans Sabine Brenner (ed.), *Ganges Europas, heiliger Strom!*, Düsseldorf, Droste Verlag, 2001, p. 77.

<sup>856</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>857</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>858</sup> *Ibid.*, p. 79-80.

<sup>859</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>860</sup> *Ibid.*

<sup>861</sup> *Ibid.*

<sup>862</sup> *Ibid.*

élève et instruit le spectateur »<sup>863</sup>. Toutefois, il n'en adhère pas moins au monisme d'Ostwald. Et comme tout moniste, il considère que « tous les phénomènes, qu'ils soient physiques ou psychiques, sociaux ou culturels, peuvent être expliqués par des causes naturelles et sont donc accessibles aux sciences empiriques »<sup>864</sup>.

Dans cette optique, il donne à l'art une fonction pédagogique. Et comme l'un des objectifs des monistes est de se débarrasser de la religion et de la superstition, Eulenberg propose une religiosité artistique qui a pour vocation de remplacer l'ancienne. Les *Schattenbilder*, moquées par Schmitt, sont au centre de cette vision pédagogique de l'art. Strictement parlant, Eulenberg considère ses Silhouettes comme un « sous-produit de son travail » de dramaturge. Mais elles sont « un instrument de sa mission culturelle, les déclarations d'un “préicateur populaire” ». De fait, en 1905, le Rhénan prend en charge les « Dichter-und Tondichter-Matinee » (Matinées des poètes et compositeurs) à la Schauspielhaus de Düsseldorf nouvellement ouvert par Louise Dumont et Gustav Lindemann. Ces matinées sont consacrées à la lecture des « grands textes des grands hommes » et à leur vulgarisation auprès du grand public. Les *Schattenbilder* sont composées des introductions écrites à l'occasion de ces messes culturelles.

Dans la préface, Eulenberg explique que :

Ces matinées [...] ne visaient ni plus ni moins qu'à remplacer pour le peuple, le dimanche, le culte qui, sous ses anciennes formes, ne peut plus aujourd'hui donner satisfaction aux hommes supérieurs. Elles réunissaient chaque dimanche un public nombreux sous le piédestal d'un grand homme pour une belle célébration silencieuse en son honneur, respectant dans ses manies la divinité qui nous l'a donné. Car pour nous, aujourd'hui, les artistes qui nous ont précédés, immenses ou délicats, en musique, en peinture, en philosophie, en art politique et en poésie, sont vraiment devenus nos saints et nos patrons, en qui nous pouvons nous réjouir dans le bonheur, nous consoler dans la souffrance. Tu n'auras pas d'autres dieux à côté d'eux.<sup>865</sup>

---

<sup>863</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>864</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>865</sup> Herbert Eulenberg, *Schattenbilder : eine Fibel für Kulturbedürftige in Deutschland*, Berlin, Bruno Cassirer, 1918, p. xxii-xxiii.

Ces Silhouettes sont un ensemble de petits portraits en cinq à six pages de « grandes » personnalités artistiques. Pour leur écriture ; il précise qu’« il fallait être bref, clair, éviter les phrases toutes faites et rester compréhensible pour tout le monde, même pour les profanes en matière de littérature »<sup>866</sup>. Schmitt raille cette dimension en expliquant que fort heureusement « nous avons en Allemagne tout au plus 130 analphabètes et pas beaucoup plus de non-bacheliers »<sup>867</sup> ce qui facilitait la tâche du dramaturge puisque son public était intégralement constitué de personnes « qui n’[ont] pas échappé à l’obligation scolaire »<sup>868</sup> et qu’il était donc parfaitement inculte.

Le tout est constitué de 48 « portraits » qui devaient permettre au lecteur de pénétrer le « destin et l’essence » des personnages mis en scènes.<sup>869</sup> Le narrateur des *Schattenrisse* explique à ce propos que, contrairement à Eulenberg, l’auteur a bien inclus douze portraits puisqu’avec du « génie » on peut écrire « 12 ou 50 » silhouettes ce que ne semble pas avoir réussi le Rhénan. Le contenu des esquisses est, quant à lui, variable : « il s’agit tantôt de descriptions anecdotiques, tantôt de conversations ou de rencontres inventées ; tantôt il choisit trois jours exemplaires pour dessiner toute la vie, tantôt il en donne un aperçu complet »<sup>870</sup>. Cependant, le point commun est qu’aucun de ces contenus n’est strictement factuel. Fidèle à son romantisme, Eulenberg était plutôt préoccupé par l’imaginaire qu’il devait créer et véhiculer autour de ces personnes illustres que par les détails historiques de leurs vies et œuvres. Même dans la construction de ces introductions (qui précédait les lectures des œuvres de ces « dieux »), son credo restait « L’imagination au pouvoir »<sup>871</sup>.

Cette imagination au pouvoir reste celle de celui qui écrit. En ce sens, les mises en scènes et stylisation des *Schattenbilder* sont plus souvent qu’autre chose des mises en scène d’Eulenberg lui-même. En effet, il explique dans la préface que pour « trouver l’essence du modèle »<sup>872</sup>, il a dû y mettre de sa personne donc « il faut bien sûr s’intéresser à peu près

---

<sup>866</sup> H. Eulenberg, *Schattenbilder*, *op. cit.*

<sup>867</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 29.

<sup>868</sup> *Ibid.*

<sup>869</sup> B. Kortländer, « Weltbürger am Rhein. Leben und Werk Herbert Eulenburgs. », art cit, p. 88.

<sup>870</sup> *Ibid.*

<sup>871</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>872</sup> H. Eulenberg, *Schattenbilder*, *op. cit.*, p. xxiv.

à cette personnalité » puisque « plus le peintre donne de lui-même, de sa personnalité ou — en termes anciens ! — plus l'artiste met de son âme dans le portrait, [...] plus le tableau aura de la valeur, plus il sera intéressant et plus il ressemblera à l'original »<sup>873</sup>. À ce propos, Frank Thissen explique que « les héros des célébrations matinales [sont alors] abandonnés à la subjectivité d'Eulenberg »<sup>874</sup>. En conséquence, Villinger conclut que ces « matinées ne donnent donc pas seulement un aperçu de la vie et de l'œuvre de figures exemplaires, mais aussi et surtout »<sup>875</sup> celle d'Eulenberg. En d'autres termes, l'occasion que met en scène Eulenberg pour « éduquer » à la vie des « personnalités exemplaires » n'est en vérité qu'une occasion de se mettre lui-même en scène.

Du moins c'est ce qui ressort du portrait d'Eulenberg dans les *Schattenrisse*. En effet, le narrateur nous fait entrer dans l'intimité de son sujet (comme Eulenberg prétend le faire avec les grands personnages) pendant sa séance de rasage matinale parce que « même les grands hommes se rasent »<sup>876</sup>. Le « grand artiste », devant son miroir, se rase, mais crée aussi : « schabend und schaffend »<sup>877</sup> (grattant et créant) tel est son credo. La description circulaire et l'autofascination qui ressort de la description du portrait permettent de dénoncer la mise en scène comme occasionalisme. En effet, la séance de rasage du « grand artiste » devient très rapidement l'occasion de quelques vers, puis « d'une silhouette et d'une matinée »<sup>878</sup>. Et pendant qu'il élaborait la Silhouette, triturant son âme, « la plus vaste du monde »<sup>879</sup>, où se passaient des choses fabuleuses, lui vint à l'esprit que son savon n'était peut-être pas bon marché. Et cette pensée fut à son tour l'occasion de nouveaux vers :

La vie n'est que de la mousse de savon ;  
Mais la vie est aussi un rêve ;  
C'est pourquoi la mousse de savon est aussi un rêve,  
Et tout rêve est du savon.  
Vois, qui comprend cela.<sup>880</sup>

---

<sup>873</sup> H. Eulenberg, *Schattenbilder*, *op. cit.*, p. xxiv.

<sup>874</sup> cité dans I. Villinger, *Carl Schmitt's Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, *op. cit.*, p. 237.

<sup>875</sup> cité dans *Ibid.*

<sup>876</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « *Schattenrisse* », art cit, p. 27.

<sup>877</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>878</sup> *Ibid.*

<sup>879</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>880</sup> *Ibid.*, p. 30.

## B — Romantisme politique

La satire reprend donc les thèmes de *Romantisme politique*. En 1919, Schmitt systématise sa pensée et reproche aux romantiques un occasionalisme qui consiste en une stylisation de leur vie et de leur personne. Pour les romantiques « world becomes nothing more than an occasion for the free play of the individual imagination »<sup>881</sup>. En d'autres termes, pour eux, toute réalité n'est que l'occasion de se mettre en scène et le Rhénan n'échappe pas à la règle. Qui plus est, les romantiques, qui n'incarnent rien de plus qu'une polarité de la bourgeoisie, procèdent au remplacement de dieu par l'individu privé. En ce sens, le projet d'Eulenberg de remplacer le culte religieux par un culte sécularisé dans lequel Dieu est remplacé par les « grands esprits » relève du pur projet romantique. D'autant plus, qu'Eulenberg admoneste : « Tu n'auras pas d'autres dieux à côté d'eux »<sup>882</sup>. Or, cet individu qui remplace Dieu n'est plus ni moins que le bourgeois. En effet, « The conditions for a perpetual fascination with one's own subjectivity can be satisfied only in the bourgeois social order, which guarantees an absolute dichotomy of public and private spheres »<sup>883</sup>.

Ainsi, alors même que le « grand artiste » met à distance le bourgeois dont le rôle n'est que d'« acheter des livres avec respect et admirer les grands artistes dans leur scandale déchiré par la douleur [...] plutôt que de mettre son nez dans le grand art », Eulenberg « s'inscrit pourtant parfaitement dans les espoirs culturels et conservateurs d'une grande partie de la bourgeoisie “cultivée” »<sup>884</sup>. Pour Villinger, le traitement et le choix des « grands hommes » « montrent clairement la tendance à subsumer le passé comme garant et fondateur du présent bourgeois, afin de le stabiliser »<sup>885</sup>. Cela permet, in fine, de conserver l'ordre social bourgeois nécessaire à la possibilité même de l'occasionalisme romantique. Comme Dehmel, Eulenberg est donc un des représentants du

---

<sup>881</sup> C. Schmitt, *Political Romanticism*, op. cit., p. xxxiv.

<sup>882</sup> H. Eulenberg, *Schattenbilder*, op. cit., p. xxiii.

<sup>883</sup> C. Schmitt, *Political Romanticism*, op. cit., p. xlvi – xlvi.

<sup>884</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 238.

<sup>885</sup> *Ibid.*

« sacerdoce privé » du romantisme, et par extension de l'ordre social bourgeois. Le poète rhénan est, à cet égard, le pivot tant de la forme que du propos des *Schattenrisse*.

La centralité de la figure d'Eulenberg fait des *Schattenrisse* un préambule de la critique que fera Schmitt du Romantisme au sortir de la Première Guerre. Le nom « Eulenberg » ne paraît pas dans l'essai qui mettra le juriste sur le devant de la scène intellectuelle de la République de Weimar. Toutefois, concomitamment, et en complément de cet essai, il publie aussi une nouvelle au titre énigmatique « *Die Buribunken* » (voir chapitre suivant). Dans cette nouvelle dystopique, une note de bas de page portant sur la vie du génie Ferker, moïse du monde Buribunke (*Buribunktum*), indique au lecteur les biographies et autres essais à consulter pour connaître les détails de vie du visionnaire. Parmi les références, l'auteur (un C. S. anonyme) indique « Plus populiste et pédagogique [que les autres références indiquées] : la silhouette “Ferker” d’Herbert Eulenberg dans sa belle collection *Schattenbilder*, Berlin 1912 »<sup>886</sup>. Cette nouvelle décrit le monde qui succède finalement à la société bourgeoise une fois les processus de neutralisation et de dépolitisation achevés.

## 7 — *Pépin le Bref*

La Schattenriß de Pépin le Bref est la seconde que Schmitt recommande à sa sœur dans la lettre lui annonçant l'envoi des *Schattenrisse*. Elle met en scène le débat historiographique qui secoue le monde académique allemand autour des années 1900. Comme pour les portraits précédents, c'est le positivisme rampant qui est au cœur de la satire. Le narrateur rapporte un échange qu'il a avec Pépin le Bref après un banquet à Naumburg (clin d'œil à Nietzsche). Pépin, modeste père de famille, chasseur de lion et amnésique, se fait interroger par le narrateur sur les débats historiographiques qui ont agité le banquet de Naumburg.<sup>887</sup> Pépin confirme avoir été marqué par l'opposition entre ceux qu'il nomme les « relativistes », mais qui sont tout de même absolutistes, et ceux qu'il

---

<sup>886</sup> C. S. et Carl Schmitt, « *Die Buribunken : Ein geschichtphilosophischer Versuch* » dans Ernst Hüsmert et Gerd Giesler (eds.), *Die Militärzeit 1915 bis 1919 : Tagebuch Februar bis Dezember 1915. Aufsätze und Materialien*, Berlin, Akademie Verlag, 2005, p. 462, note 8.

<sup>887</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « *Schattenrisse* », art cit, p. 31-32.

qualifie de légitimistes.<sup>888</sup> L'objet de cette seconde Schattenrisse, qui ne désigne pas explicitement et nommément sa cible, est Karl Lamprecht, et la querelle des méthodes qu'il déclenche.

#### A — La querelle des historiens

À partir de 1890, Lamprecht est au cœur et à l'initiative d'un débat méthodologique considéré comme l'un des premiers pas vers l'institutionnalisation de l'historiographie en Allemagne. En fait, « he was considered the extreme advocate of a new concept of history that seemed embodied in his person and his work »<sup>889</sup>. Entre 1891 et 1909, il publie *Deutsche Geschichte* (Histoire de l'Allemagne), étude en douze volumes, qui pose les bases de l'histoire culturelle allemande et les enjeux méthodologiques et théoriques qu'implique la bascule d'une histoire politique (Grands hommes et institutions politiques) vers une histoire des masses, des cultures, des religions et autres phénomènes sociaux. Si Lamprecht s'attire l'hostilité de ses collègues historiens, ses ouvrages connaissent un grand succès auprès « de la bourgeoisie cultivée »<sup>890</sup>. Très vite, il acquiert le titre de « professeur politique »<sup>891</sup> et il occupe même la fonction de conseiller auprès du chancelier Theobald von Bethmann Hollweg.<sup>892</sup> En effet, « Lamprecht a eu le mérite de traduire dans le discours historiographique la nouvelle situation d'une discipline, qui risquait de perdre ses liens avec la bourgeoisie cultivée. Il a su traduire la peur face à une société de masse hantée par la question sociale »<sup>893</sup>.

Les disputes qui entourent Lamprecht portent sur deux éléments liés. Il s'agit, d'une part, de la méthodologie inductive qu'il cherche à imposer comme seule méthode permettant d'assurer la scientificité de la discipline historique et, d'autre part, du recadrage ontologique du « sujet » des études historiques. Lamprecht s'oppose au courant historiciste,

---

<sup>888</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>889</sup> Ernst Cassirer, *The Problem of Knowledge : Philosophy, Science, and History Since Hegel*, traduit par William H. Woglom et traduit par Charles W. Hendel, New Haven, Yale University Press, 1969, p. 281.

<sup>890</sup> Matthias Middell, « Méthodes de l'historiographie culturelle : Karl Lamprecht », *Revue germanique internationale*, 1998, n° 10, p. 93.

<sup>891</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>892</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>893</sup> *Ibid.*, p. 114.

surtout à l'idéalisme historique de Leopold von Ranke, et cherche à créer des ponts entre sciences de la nature et Humanités.<sup>894</sup> Rendant compte des débats du Congrès des historiens allemands à Innsbruck de 1896, Georges Blondel explique que les historiens allemands sont divisés en deux groupes qui s'opposent. Les premiers, qui suivent la voie tracée par Ranke, sont qualifiés « d'individualistes ». Ces derniers divisent « l'espèce humaine [en] deux parts, l'une où ils placent les hommes célèbres, ou ceux qui ont eu, d'après eux, une action prépondérante sur la marche des choses, l'autre dans laquelle ils rejettent la foule des inconnus, en même temps que les mille petits faits qui n'attirent point l'attention »<sup>895</sup>. Conséquemment, ils n'accordent leur attention qu'à ceux qui ont eu « une action prépondérante sur la marche des choses »<sup>896</sup>, les autres sont « volontiers [laissés] dans une obscurité qu'ils ont tout intérêt à faire aussi profonde que possible pour obtenir de plus puissants effets »<sup>897</sup>.

À ce courant, s'oppose un « courant collectiviste ou socialiste » (sic) dont la figure de proue est Lamprecht. Pour ce dernier, « c'est une erreur [...] de mettre l'individu au premier plan ; l'individu reçoit du groupe social auquel il appartient sa manière d'être. C'est dans le groupe social, c'est-à-dire dans la nation, qu'il faut chercher l'esprit collectif dont l'individu n'est qu'une émanation »<sup>898</sup>. Pour ces derniers, le groupe social est l'objet le plus important parce qu'ils postulent « que l'humanité, considérée dans son ensemble, se développe par la vertu d'une force intime comparable à celle qui oblige un homme ou un animal à atteindre une certaine taille, à créer une certaine forme, à réaliser un certain type »<sup>899</sup>. Ces hypothèses de travail sont dues aux influences des sciences naturelles, mais les tenants de ce courant ne se contentent pas de cette influence, ils veulent intégrer les méthodes de ces sciences pour « scientifier » l'étude de l'histoire. En effet, pour Lamprecht, l'idéalisme de Ranke n'est pas scientifique puisqu'il suppose des « des idées

---

<sup>894</sup> Karl Lamprecht, « Was ist Kulturgeschichte? : Beitrag zu einer empirischen Historik », *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, 1897, vol. 1896/97, p. 78 et suiv.

<sup>895</sup> Georges Blondel, « Le Congrès des historiens allemands à Innsbruck et la science de l'histoire en Allemagne », *Revue Historique*, 1897, vol. 65, n° 2, p. 327.

<sup>896</sup> *Ibid.*

<sup>897</sup> *Ibid.*

<sup>898</sup> *Ibid.*

<sup>899</sup> *Ibid.*, p. 327-328.

qui planent au-dessus des choses et des faits, des idées qui viennent de Dieu »<sup>900</sup>. À cet égard, il est un mystique plutôt qu'un scientifique.

En somme, estimant que l'Histoire n'était pas suffisamment « scientifique », Lamprecht cherche à y faire entrer les méthodes développées par les sciences naturelles. Pour ce faire, il tente de mettre en place des groupes de recherche interdisciplinaire qui travaillerait sur un même thème. Pour Mathias Middell, son modèle était sans doute le taylorisme : un saucissonnage du sujet qui serait, ensuite, traité en série par des groupes de recherche composites et internationaux.<sup>901</sup> Il tente, par ailleurs, de se rapprocher de la sociologie dans laquelle il voit la science sociale la plus aboutie. Malheureusement, ses projets échouent, surtout du fait de l'opposition de Weber à son égard. Ce dernier écrit, en effet, à Willi Helpach,

Pourriez-vous vous décider à laisser Lamprecht de côté... Il ne me semble pas vraiment possible de publier un essai scientifique qui le prenne au sérieux, car il serait alors nécessaire d'expliquer aussi — et ce serait probablement moi qui jouerais le bourreau — que nous le tenons pour un imposteur et un charlatan de la pire engeance dès qu'il prétend être un critique et un historien de la culture.<sup>902</sup>

Le projet d'histoire sociale de Lamprecht, après près de deux décennies de polémiques, ne fera pas des émules et se soldera par un échec. Au moment de la parution des *Schattenrisse*, Lamprecht et son projet n'ont presque plus d'influence dans le monde académique. Malgré tout, cette histoire sociale, faite d'esprit du peuple et de psychologie des civilisations, reste des plus populaire auprès du grand public. Ainsi, en plus de son aspiration scientiste, c'est cette publicité et cette popularité qui explique la satire et l'hostilité de Schmitt à l'égard de ce courant historiographique.

## B — Collectivisme et individualisme

En effet, dans ce conflit, Schmitt prend parti pour ceux que Blondel nomme les « individualistes » contre les « collectivistes » de deux manières (le narrateur oppose

---

<sup>900</sup> *Ibid.*, p. 328.

<sup>901</sup> M. Middell, « Méthodes de l'historiographie culturelle », art cit, p. 112.

<sup>902</sup> Weber cité dans : *Ibid.*, p. 96, note 1.

« légitimistes » et « relativistes »). Comme l'explique Villinger, Schmitt inscrit ce débat dans « un contexte qu'il caractérise comme la différence entre la “race gauloise et la race germanique” »<sup>903</sup>. De fait, Lamprecht, s'il était isolé dans le monde académique allemand, était bien accueilli en France et Belgique, malgré certaines réserves.<sup>904</sup> Ces thèses sur l'universalité de l'histoire et le temps long ont exercé une influence certaine sur l'École des annales (bien qu'elle ne reprenne pas ces hypothèses dont certaines sont on ne peut plus farfelues et infondées).<sup>905</sup> Mais lui-même est influencé par les travaux de l'historiographie sociale française, notamment par les travaux de Gabriel Monod. L'allusion aux « légitimistes » des Schattenrisse est sans doute liée à l'opposition du français à la *Revue des questions historiques* contrôlée par des légitimistes opposés à l'historiographie officielle républicaine. À la tradition de la « race gauloise », Schmitt oppose celle de « race germanique », c'est-à-dire « une historiographie politique »<sup>906</sup>. L'historiographie politique allemande, du côté de laquelle se range Schmitt, met de l'avant l'histoire des institutions politiques (et des grands personnages historiques qui les animent), et s'oppose de ce fait à l'histoire « psychologique » de Lamprecht.<sup>907</sup>

En effet, pour Lamprecht, « l'État n'est [...] qu'une fonction de la nation, le cas idéal correspondant à une coïncidence des deux phénomènes dans le cadre de l'État-nation »<sup>908</sup>. Partant, il établit son programme de recherche sur l'histoire universelle comme étude des « interdépendances culturelles entre les nations »<sup>909</sup>. L'État n'étant rien d'autre qu'« un produit de l'économie naturelle »<sup>910</sup>, il ne pouvait constituer l'objet unique d'une véritable historiographie. Pour une véritable science des lois historiques, l'historien se

---

<sup>903</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 242 ; J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 15.

<sup>904</sup> G. Blondel, « Le Congrès des distoriens allemands à Innsbruck et la science de l'histoire en Allemagne », art cit, p. 330.

<sup>905</sup> Son influence sur Marc Bloch est à souligner. Peter Schöttler, *Die 'Annales' - Historiker und die deutsche Geschichtswissenschaft*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2015, p. 11-12 et 251 et suiv. (sur Bloch).

<sup>906</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 242.

<sup>907</sup> Lamprecht oppose le courant individualiste et son histoire politique à son propre courant collectiviste, dont il qualifie l'histoire de culturelle K. Lamprecht, « Was ist Kulturgeschichte? », art cit, p. 144.

<sup>908</sup> M. Middell, « Méthodes de l'historiographie culturelle », art cit, p. 114, note 1.

<sup>909</sup> *Ibid.*

<sup>910</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 247.

devait d’investir le « whole remaining record of humanity »<sup>911</sup>. À cet effet, l’histoire culturelle doit se centrer sur les « humeurs » de chaque nation. Toutefois, conscient des influences interculturelles, Lamprecht développe une vision de l’histoire universelle qui permet de comprendre les dynamiques d’échange culturel comme dimension de lois historiques universelles. De fait, afin de découvrir les lois historiques naturelles, « even geographical barriers must fall, and one’s gaze must encompass the whole earth »<sup>912</sup>.

Les thèses de Lamprecht reposent, paradoxalement, sur un nouvel idéalisme. S’il rejette l’idéalisme héroïque de Ranke, il soutient qu’un « idéalisme immanent est tout à fait conceivable »<sup>913</sup>. Pour Ernst Cassirer, « He did not give up the “organic” view of romanticism though he tried to transform such fundamental concepts as the idea of a national spirit, to bring them nearer to the requirements of modern natural science »<sup>914</sup>. Ce dernier souligne aussi que Lamprecht s’est toujours défendu d’un quelconque positivisme ou matérialisme.<sup>915</sup> Au contraire, sa thèse totalisante des phases (époques) de civilisation repose sur l’idée que c’est par la généralisation (excessive) que les véritables lois historiques peuvent être découvertes, d’où le peu de cas qu’il fait des contradictions et des détails factuels qui contredisent ses thèses.<sup>916</sup> Contradictions que ses adversaires, tenant de l’école politique, ne manquent pas de mettre en exergue dans leurs attaques. La Schattenriß et la note la complétant décrivent cette situation de tension et d’opposition entre légitimistes (individualistes) et relativistes-absolutistes (collectivistes).

## C — Le collectivisme n'est qu'un occasionalisme

Les Schattenrisse mettent aussi de l’avant la généalogie romantique du courant collectiviste. À propos des relativistes, le narrateur explique, en effet, que « l’instinct de conservation leur fermera éternellement les yeux sur le fait qu’il n’existe qu’une seule

---

<sup>911</sup> E. Cassirer, *The Problem of Knowledge*, op. cit., p. 283.

<sup>912</sup> *Ibid.*

<sup>913</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 246.

<sup>914</sup> E. Cassirer, *The Problem of Knowledge*, op. cit., p. 281.

<sup>915</sup> *Ibid.*, p. 284.

<sup>916</sup> Voir la réponse de Lamprecht répond à ses détracteurs K. Lamprecht, « Was ist Kulturgeschichte? », art cit, p. 146-150.

division de l'humanité : Le peuple et le génie — et que celui qui n'a pas le droit de se considérer honnêtement et sans sottise comme un génie doit s'approcher silencieusement et naturellement du peuple »<sup>917</sup>. Il ajoute que le projet de ces relativistes est de tirer « le petit vers le haut, le grand vers le bas »<sup>918</sup>. En niant l'importance de l'individualité et des grandes personnalités historiques, ces historiens nivellent tout. Et si les masses « d'insignifiants » font autant l'histoire que les « grands personnages politiques », alors tout se vaut. S'enclenche alors le même relativisme de la philosophie des valeurs que Schmitt dénonce. Il n'est pas alors étonnant, pour Schmitt, que Lamprecht reprenne les thèses de Goerg Simmel (qualifié de « le sociologue berlinois difficile à comprendre »<sup>919</sup>). En effet, « l'ouvrage de Simmel paru en 1890 “Über sociale Differenzierung. Soziologische und psychologische Untersuchungen” [À propos de la différenciation sociale. Recherches sociologiques et psychologiques] constitue un point de référence essentiel pour l’“Histoire de l'Allemagne” de Lamprecht »<sup>920</sup>. Dans *Die Buribunken*, Schmitt fait de la théorie de la monnaie de Simmel l'expression de la philosophie de la valeur, puisqu'elle réduit la valeur de toute chose à la valeur la plus fongible qui soit : l'argent !<sup>921</sup>

Qui plus est, comme tous les « relativistes », Lamprecht opère une substitution subjectiviste dans sa prétention à l'universel. Lamprecht met de côté les grands personnages historiques, au profit d'une nouvelle figure : celle de l'historien. Effectivement, étant donné de la nécessité de donner un « sens » (dans les deux acceptations du terme) aux lois historiques, il est alors nécessaire qu'une figure se charge de cette tâche. Or, c'est à l'historien que revient cette tâche d'organisation et d'interprétation, aboutissement du processus inductif promu par Lamprecht. Le narrateur des *Schattenrisse* résume cela en expliquant que les « relativistes » assouvissent leur « soif de vérité » en jetant un « coup d'œil derrière les coulisses »<sup>922</sup> qu'ils ont eux-mêmes construites. En ce

---

<sup>917</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 32.

<sup>918</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>919</sup> *Ibid.*, p. 61. Simmel est aussi attaqué dans *Die Buribunken*.

<sup>920</sup> L'historien et l'économiste ne partagent pas réellement les mêmes thèses, mais l'influence que Simmel exerce sur Lamprecht suffit à Schmitt pour en faire les tenants de la même vision relativiste du monde. I. Villinger, *Carl Schmitt's Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus, op. cit.*, p. 243.

<sup>921</sup> C. S. et C. Schmitt, « Die Buribunken : Ein geschichtphilosophischer Versuch », art cit, p. 454.

<sup>922</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 32-33.

sens, cette historiographie n'est, in fine, que l'occasion pour l'historien de se mettre en scène lui-même. La centralité et l'individualité de Lamprecht dans la polémique entourant l'histoire culturelle ne sont qu'une preuve de plus que l'objet du débat n'est pas tant la « vérité historique », mais plutôt Lamprecht lui-même.

Dans *Romantisme politique*, Schmitt explique qu'après la mort de dieu et la fin de la transcendance, il fallait répondre à « the question of who assumed his functions as the highest and most certain reality, and thus as the ultimate point of legitimization in historical reality »<sup>923</sup>. La réponse à cette question (humanité et histoire), Lamprecht en est un condensé. Nouveau prêtre, il devient le prédicteur d'une histoire de l'humanité : l'humanité et l'histoire ayant remplacé Dieu. « Completely irrational when considered in terms of the logic of the rationalistic philosophy of the eighteenth century, but objective and evident in their superindividual validity, in reality they dominated thought as the two new demiurges »<sup>924</sup>. « Qui dit humanité veut tromper »<sup>925</sup> prend alors une autre dimension. L'histoire de l'humanité de Lamprecht n'est que le résultat de la pure subjectivité de ce dernier habilement camouflé derrière le concept neutralisant d'induction.

Ainsi, l'idée que « la conception que l'historien doit se faire du monde ne doit reposer que sur des observations purement scientifiques et se tenir en dehors de toute idée transcendante »<sup>926</sup> devient dans les faits l'occasion d'une neutralisation de l'histoire, d'une histoire sans amis et sans ennemis. L'histoire de « l'humanité » est alors réduite à une pure mécanique universelle qui implique alors une marginalisation, voire une élimination du politique. En ce sens, la marginalisation de l'État et des grandes personnalités politiques trahit, selon Schmitt, le projet neutralisant et dépolitisant de l'historiographie scientifique de Lamprecht. La traduction juridique de ce processus est une technicisation du droit, le juriste n'étant plus alors qu'un simple technicien de règles, et l'élimination de toute compréhension transcendante du droit. À cela, Schmitt oppose,

---

<sup>923</sup> C. Schmitt, *Political Romanticism*, op. cit., p. 58.

<sup>924</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>925</sup> C. Schmitt, *La notion de politique*, op. cit., p. 96.

<sup>926</sup> G. Blondel, « Le Congrès des distoriens allemands à Innsbruck et la science de l'histoire en Allemagne », art cit, p. 328.

dans *La Valeur de l'État*, une définition du droit comme phénomène transcendant, hors individu, insistant ainsi sur un dualisme métaphysique que le développement de l'histoire culturelle cherche à noyer dans le monisme de Haeckel et d'Ostwald dont Lamprecht se réclame.

La satire sur Pépin le Bref cherche, par son procédé satirique, à dénoncer les conséquences d'une conception « apolitique » du monde. Le narrateur nous présente un Pépin le Bref, non comme roi, mais père de famille qui gronde Carloman et rapporte à manger. Il est si dé-politisé qu'il en a oublié sa propre histoire. À côté de Pépin, homme ordinaire, l'essentiel du récit rapporte un échange (débat) sur un débat ayant eu lieu un peu plus tôt. Qui plus est, le débat sur le débat, avec Pépin le Bref, cherche à montrer que ce ne sont pas les questions historiques qui intéressent ceux qui y participent. Au contraire, ce qui les occupe c'est eux-mêmes et ce qu'ils ont pu dire : leur débat est circulaire. Ainsi, l'on montre que cette histoire culturelle, et dépolitisante (Schmitt ne peut concevoir des « foules » politiques... la foule ne décide pas), n'est qu'ergotages absurdes et rien de plus que l'occasion pour certains de parler d'eux-mêmes.

## 8 — *Wilhelm Schäfer*

Les anecdotes de Wilhelm Schäfer, après les *Schattenbilder*, sont le second modèle des *Schattenrisse*.<sup>927</sup> Ce dernier, en effet, est réputé pour les petites histoires anecdotiques, sur le quotient, qu'il publie, notamment, dans sa revue *Die Rheinlande* dans laquelle Schmitt publie plusieurs petits textes dont des anecdotes. D'ailleurs, Schäfer est mentionné, aux côtés de Bouillon et de Pépin le Bref, dans la lettre que Schmitt envoie à sa sœur pour annoncer l'envoi de sa série de portrait : « le persiflage des anecdotes de Wilhelm Schäfer te fera peut-être aussi plaisir »<sup>928</sup>. Au moment de la parution des *Schattenrisse*, la relation entre Schmitt et l'écrivain rhénan est dégradée. Outre la paranoïa et les rancœurs que Schmitt entretient toujours avec ses protecteurs (qu'il soupçonne toujours de vouloir l'exploiter et l'humilier), c'est une brouille avec l'un de ses amis, Eduard Rosenbaum, qui

---

<sup>927</sup> R. Mehring, *Carl Schmitt*, op. cit., p. 38.

<sup>928</sup> C. Schmitt, *Carl Schmitt - Jugendbriefe*, op. cit., p. 174.

attise la méfiance du jeune Schmitt. En effet, le portrait de Schäfer est sans doute le plus chargé d'affects personnels. De ce fait, il semble aussi détonner dans l'ensemble des portraits puisque l'écrivain patriote rhénan est difficilement assimilable aux monistes, universalistes, romantiques et nihilistes qui sont décrits dans les autres portraits. Et Schmitt fut très élogieux à l'égard de Schäfer dans un premier temps.

#### A — Le protecteur

Le 19 janvier 1912, Schmitt annonce à sa sœur qu'elle recevra bientôt un livre de Schäfer, *Ankdoten* : « une série de petites histoires drôles, tristes et joyeuses, racontées de manière exemplaire »<sup>929</sup>. Il lui recommande d'écrire un mot à l'écrivain, « bien connu » de lui (et lui indique ses coordonnées), si les petites histoires lui plaisent. Le 12 mars, il écrit encore : « Wilhelm Schäfer est un homme bon et aimable, un peu professoral, mais sinon très sympathique ; un homme défiant et déterminé »<sup>930</sup>. Le 31 mars, il réitère : « c'est un homme bon (il m'a rendu visite en février) et il a un grand respect pour moi. Grâce à lui, je suis entré en correspondance avec un célèbre conseiller de gouvernement à Berlin (Walter Rathenau) qui sera peut-être encore chancelier du Reich »<sup>931</sup>. Le 16 avril, il indique qu'il n'a pas « encore vu Schäfer » (depuis février). Ensuite le ton change. Il ne fait plus mention de l'écrivain à sa sœur jusqu'à la lettre du 7 juillet 1913 qui annonce l'envoi prochain des *Schattenrisse*.

Entre mars 1912 et juillet 1913, le journal intime de Schmitt montre une défiance grandissante à l'égard de son ancien protecteur. Le 19 octobre 1912, il inscrit dans son journal « Schäfer : Gepinselte Kinkerlitzchen »<sup>932</sup> (broutilles gribouillées). Le 23 novembre 1912, il se plaint auprès d'Eisler et de Cari (Pawla Dorotic, sa future première épouse) du rapprochement entre Rosenbaum et Schäfer, qu'il considère se faire à son détriment. Il se plaint en effet que Rosenbaum soit allé se réclamer de lui auprès de Schäfer et explique que cela constitue une double offense. Il écrit à Eisler :

---

<sup>929</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>930</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>931</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>932</sup> C. Schmitt, *Carl Schmitt. Tagebücher vom Oktober 1912 bis Februar 1915*, op. cit., p. 25.

C'est quelque chose qui me révolte dans sa vocation, sans tenir compte des personnes et des objets, que quelqu'un dispose derrière mon dos, sans me demander mon avis, d'une partie de ma personnalité sociale. Si je vais au Düsseldorfer Generalanzeiger et que j'emprunte un mark au nom de la société Eisler, qu'est-ce qui vous indigne ? Pas le mark que vous pourriez perdre ? Le double effet du manque d'égards d'un tel appel non sollicité apparaît ici très clairement : non seulement on dispose de l'influence que je pourrais avoir, non seulement on me prive de quelque chose, non seulement quelqu'un s'arroge le droit d'utiliser mon nom, mais en plus, le fait que Schäfer réponde à l'appel et croie me faire une faveur, il fait de moi son obligé ; je suis lié sans qu'on me demande mon avis. Il est indifférent à un honnête homme de savoir qui lui rend service ; chacun choisit les personnes dont il veut qu'on lui témoigne une amabilité ; mais en faisant appel à un tiers pour « quelque chose » à l'insu de l'autre, j'impose un bienfait de la manière la plus désagréable.<sup>933</sup>

Le même jour, il écrit au quasi-mot prêt, la même chose à Cari.<sup>934</sup> Ernst Hüsmert explique qu'en 1912, alors que Schmitt se rapproche de Däubler, ses relations avec Schäfer se refroidissent bien que celui-ci le prit sous ailes l'année précédente.<sup>935</sup>

En 1900, Schäfer crée la *Die Rheinlande*, une revue visant à faire la promotion et à diffuser les évènements culturels de la Rhénanie qu'il édite jusqu'en 1922. En 1911, le jeune Schmitt soumet un court texte, « Drei Tischgespräche » (Trois discussions de table) qui reprend la forme « anecdote » de l'éditeur. Grâce à cela, il attire l'attention de celui qui était, alors, au côté d'Eulenberg, la figure centrale de la scène culturelle rhénane. Schäfer prend alors Schmitt sous son aile et l'encourage en publiant ses textes dans sa revue (que Schmitt décrit comme un « journal prestigieux »<sup>936</sup>) et en le faisant profiter de ses contacts (notamment avec Rathenau comme il l'indique à sa sœur). Toutefois, ses brouilles avec Rosenbaum et, surtout, son rapprochement de Däubler l'éloignent de Schäfer qui devient pour lui un « Züs Bünzlin mâle »<sup>937</sup>, c'est-à-dire une figure insipide qui fait étalage de sa culture en débitant des inepties qui n'impressionnent que les simples d'esprit.<sup>938</sup>

---

<sup>933</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>934</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>935</sup> C. Schmitt, *Carl Schmitt - Jugendbriefe*, op. cit., p. 23.

<sup>936</sup> C. Schmitt, *Carl Schmitt. Tagebücher vom Oktober 1912 bis Februar 1915*, op. cit., p. 50-51.

<sup>937</sup> *Ibid.*, p. 253.

<sup>938</sup> Züs Bünzlin l'est un des personnages (féminin) d'une nouvelle de Gottfried Keller qui raconte l'histoire de trois compagnons économies, frugaux, peu conflictuels et travailleurs. Chacun veut racheter la fabrique de peignes dans laquelle ils travaillent, mais pour ce faire ils doivent épouser une jeune femme fortunée Züs Bünzlin. Celle-ci les impressionne par sa « culture », qui consiste en verbiages décousus, alors même que

C'est dans le contexte de ces tensions et des rapports de plus en plus compliqués entre Schmitt et Schäfer, que le juriste en vient à faire des anecdotes de Schäfer, une forme de culte de la personnalité. Conséquemment, la Schattenriß « Wilhelm Schäfer » semble moins cohérente dans l'ensemble. Höfele explique que les « critères selon lesquels les auteurs des Schattenrisse ont été choisis [sont] la surestimation de soi et l'avidité des applaudissements publics »<sup>939</sup>. Toutefois, il est difficile d'y rattacher Schäfer (du moins pas au regard de ce qu'il se dégage de la correspondance et du journal de Schmitt). D'ailleurs, lors de la parution des *Schattenrisse*, une recension dans *Das literarische Echo. Halbmonatsschrift für Literaturfreunde*, note que les satires « sont bien au-dessus de la moyenne de cette époque si riche en parodies bon marché »<sup>940</sup>, bien que certains portraits soient moins convaincants. Ceux de Rathenau et de Eulenberg sont jugés « pas très juste », mais le moins convaincant des portraits, selon le critique, est celui de Schäfer.<sup>941</sup>

Villinger considère que la critique faite à Schäfer est liée à son projet « éducatif ». Elle explique que les anecdotes de ce dernier n'en sont pas au sens strict du terme, mais sont plutôt de courtes nouvelles traitant de thèmes historiques considérés comme mineurs : des « “événements [...] qui n’étaient pas entrés dans l’histoire”, mais qui “éclairent dans l’histoire du monde d’un côté fortuit” »<sup>942</sup>. Ainsi, il ne se préoccupe pas toujours de grands personnages historiques, bien qu'il ne se tourne pas vers l'histoire culturelle et l'histoire des « masses » telles que comprises par Lamprecht. Il cherche, par ses anecdotes, non pas à rendre compte des événements historiques, mais à mettre en lumière les « forces du destin qui disposent de l’homme »<sup>943</sup>. Ces forces du destin sont, dans les nouvelles de Schäfer, le « hasard qui commande le déroulement de l’action »<sup>944</sup>. Dans cette perspective,

---

sans fortune personne ne se serait jamais intéressé à elle. Sans sa fortune, et donc sans pouvoir de changer la vie de l'un des compagnons , ses verbiages auraient, sans doute, étaient reconnus comme tels. Gottfried Keller, *Hamburger Lesehefte*, Nr.47, *Die drei gerechten Kammacher*, Husum/Nordsee, Hamburger Lesehefte, 1986, 40 p.

<sup>939</sup> A. Höfele, *Carl Schmitt und die Literatur*, op. cit., p. 48.

<sup>940</sup> C. Schmitt, *Carl Schmitt. Tagebücher vom Oktober 1912 bis Februar 1915*, op. cit., p. 367.

<sup>941</sup> *Ibid.*

<sup>942</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 250-251.

<sup>943</sup> *Ibid.*, p. 251.

<sup>944</sup> *Ibid.*

Il ne reste à l'homme qu'une seule possibilité d'échapper à la contrainte imposée par les lois de la nature ou de conquérir une marge de manœuvre par rapport à celles-ci : se comporter de manière telle que « le destin et l'être ne fassent qu'un ; et ainsi être libre signifie ne plus "pouvoir faire ce que nous voulons", mais "vouloir faire ce que nous devons faire" ».<sup>945</sup>

Au regard de cette vision déterministe (et conservatrice), Schäfer redéfinit le rôle du poète. Celui-ci n'est pas celui qui « réveille le chaos », mais celui qui « mène le combat pour l'ordre »<sup>946</sup>. Ainsi, « le poète qui représente les forces de l'ordre, le plus souvent cosmiques et organiques, doit être "[...] un éducateur national" »<sup>947</sup>. Au côté du poète, l'écrivain professionnel (lui-même en premier chef) joue un rôle sacerdotal, il est le « gardien de l'âme du peuple »<sup>948</sup>. À cet égard, il est un prêtre « de la culture » dans la société bourgeoise en perte de transcendance. Il « incarne à la fois le gardien de la langue et le porteur de l'éducation »<sup>949</sup>. C'est dans le cadre de ce projet que la revue *Die Rheinlande* est créée. Elle est conçue comme un organe éducatif, dont la mission principale est de diffuser et de faire connaître la culture rhénane, passée comme contemporaine. Cet « enracinement » régional s'inscrit très tôt dans la mouvance « völkisch » par opposition aux courants « déracinés » du « milieu littéraire de Berlin ».<sup>950</sup> Il s'oppose aussi à l'ouverture internationaliste et humaniste d'Eulenberg, dont le projet ne connaît « ni couleur ni races ». Il développe, en somme, une « conception de la littérature et de l'art dont le programme, face au monde industrialisé, dessinait consciemment une esthétique prémoderne et rétrograde, mais qui utilisait néanmoins ses moyens [ceux du monde industrialisé] »<sup>951</sup>. Or, l'esthétique et le projet de Schäfer sont partagés par son jeune protégé, Schmitt.

---

<sup>945</sup> *Ibid.*, p. 252.

<sup>946</sup> *Ibid.*

<sup>947</sup> *Ibid.*

<sup>948</sup> *Ibid.*

<sup>949</sup> *Ibid.*, p. 253.

<sup>950</sup> *Ibid.*

<sup>951</sup> *Ibid.*, p. 254.

## B — Le poète comme ordonnateur

En fait, si certaines tendances de Schäfer irritent Schmitt (notamment sa critique du catholicisme), il n'en partage pas moins certaines des idées du poète. Dans *La Valeur de l'État*, Schmitt défend aussi l'idée que l'individu n'est qu'une émanation de l'État, qui lui-même est transcen<sup>d</sup>é par le droit comme commandement. Ce commandement souverain est chez Schäfer la « terrible légalité »<sup>952</sup> de la nature et chez Schmitt l'expression d'un pouvoir souverain.<sup>953</sup> De même, dans *Theodor Däublers « Nordlicht »*, Schmitt explique que dans l'épopée boréale

Le problème le plus profond de la philosophie du droit et de l'État est clairement formulé :

Un élément, et non un ordre, crée des moments de droit. [...].

et

En premier lieu, il y a le commandement. Les hommes viennent après.<sup>954</sup>

Il poursuit, en expliquant que tout commence avec « les paysans dans les champs »<sup>955</sup> rejoignant, de ce fait, les thèses agraires de Schäfer. Après la prise de terre, la constitution d'un État devient alors possible. Mais l'État n'est que l'expression d'un dualisme originel : celui de la terre et de la mer, que les fondateurs du premier État, la Perse, voient dans « une vision naturelle »<sup>956</sup> : celle de la pluie qui s'abat sur la terre. Et c'est avec l'État que paraît l'ordre : l'ordre qui émerge de la Terre, d'un « un élément », non des hommes.<sup>957</sup> Schmitt, par sa conception de l'ordre comme émanation d'un élément naturel, reprend les thèses de Schäfer sur la primauté du « terroir ». De plus, Schäfer, comme Schmitt, suppose un dualisme entre nature et ordre qui les distinguent des thèses monistes de Lamprecht, Eulenberg et Ostwald.

---

<sup>952</sup> *Ibid.*, p. 252.

<sup>953</sup> C. Schmitt, *Théologie politique*, op. cit. ; C. Schmitt, *La Valeur de l'État et la signification de l'individu*, op. cit.

<sup>954</sup> C. Schmitt, *Theodor Däublers « Nordlicht »*, op. cit., p. 29.

<sup>955</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>956</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>957</sup> *Ibid.*, p. 29-30 ; Voir aussi C. Schmitt, *Le nomos de la Terre*, op. cit.

Les deux font aussi du poète celui qui incarne cette distinction entre nature et ordre. Schmitt explique, à propos de *Nordlicht*, que « la stylisation des personnages est totalement dépourvue de psychologie, jamais naturaliste, même si de nombreuses observations pertinentes sont faites »<sup>958</sup>. De même, Schäfer promeut une esthétique « simple, proche de la nature, rurale et provinciale »<sup>959</sup>, en opposition aux stylisations subjectivistes et psychologisantes qui ressortent des thèses de Lamprecht et des courants berlinois centrés sur le moi. Dans cette perspective, le juriste soutient que « le “je” dans presque tous les chants [de *Nordlicht*], sont (sic) en fait des locuteurs, des idées qui s’efforcent de s’incarner dans la parole et qui s’expriment sans retenue dans le langage humain. C’est pourquoi il ne peut être question d’un développement du caractère au sens individualiste du terme »<sup>960</sup>.

En somme, les deux opposent au poète créateur de chaos, par la mise en scène de soi, le poète qui trouve un ordre dans le chaos de la nature. Et en effet, Schmitt fait de Däubler le poète qui « fait contrepoids à l’ère mécaniste »<sup>961</sup> parce que son essence, celle de l’artiste, est l’intuition. Pour lui, « le poète n’est que la plume d’un autre qui écrit, une “plume d’aigle”, un outil ; il exécute ce qui lui est commandé »<sup>962</sup>. Ainsi,

Däubler s’empare de ce moyen [la langue] avec la violence de l’artiste, qui doit transformer un monde fébrile de visions en forme artistique ou périr. Mais sa violence n’est que dévouement total. La plus haute affirmation de soi devient la plus profonde négation de soi, la négation de soi devient l'affirmation de soi, la vie est abandonnée afin d’être gagnée.<sup>963</sup>

La conception du poète comme un créateur d’ordre traversé par des forces (de la nature) qui le dépassent, mais qu’il doit sublimer ou périr, est donc commune au jeune juriste et à son protecteur.

---

<sup>958</sup> C. Schmitt, *Theodor Däublers « Nordlicht »*, op. cit., p. 38.

<sup>959</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 256.

<sup>960</sup> C. Schmitt, *Theodor Däublers « Nordlicht »*, op. cit., p. 38.

<sup>961</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>962</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>963</sup> *Ibid.*, p. 47.

Schmitt conçoit aussi la mission du poète, qui « exécute ce qui lui est commandé »<sup>964</sup>, comme une mission éducative. Contrairement à « l'écrivain irréprochable, bon et apprécié »<sup>965</sup> qui doit plaire à un public, et qui donc est balloté et soumis aux effets de mode, le poète est libre parce qu'il « n'a absolument aucun rapport avec un public »<sup>966</sup>. Et cette liberté qui lui permet de dire, de vocaliser (et la poésie de Däubler est condensée dans le simple son « Rê ») ce que le public ne veut entendre, est ce qui lui permet de remplir sa fonction sociale d'éducateur. C'est parce qu'il n'a pas d'attaches dans ce monde (mécanisé) qu'il peut jouer ce rôle. Villinger explique que la « littérature agraire dans l'État industriel bien organisé »<sup>967</sup>, promue par Schäfer, a, elle aussi, pour objectif de se détourner de la « mode » du monde mécanisé. Cette prise de distance s'exprime « à l'aide de formes linguistiques et de contenus prémodernes »<sup>968</sup> qui rappellent l'épopée mondiale de Däubler qui retrace la marche de la lumière du monde en réactivant les mythologies anciennes (notamment mésopotamiennes et égyptiennes) pour en forger de nouvelles.

## C — La victoire de la mode

Toutefois, Villinger souligne que l'orientation de Schäfer vers « une pure prose artistique »<sup>969</sup> qui esthétise tous « les domaines de la vie »<sup>970</sup> le rend paradoxalement vulnérable à la mode contre laquelle il veut ériger un contre-modèle. Cette vulnérabilité à la mode est d'autant plus exacerbée qu'il inscrit son contre-modèle dans un projet éducatif orienté vers ce même public dont il rejette les effets de mode. En effet, la mission éducative de *Die Rheinlande* réinscrit le poète dans le monde mécanisé et le transforme, malgré lui, en un « écrivain irréprochable, bon et apprécié »<sup>971</sup> et donc compagnon du monde mécanisé et neutralisé. C'est cette tension chez Schäfer qui est, en partie, à l'origine de la circonspection de Schmitt à son égard. Sa présence au centre des Schattenrisse n'est,

---

<sup>964</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>965</sup> *Ibid.*, p. 40-41.

<sup>966</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>967</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 254.

<sup>968</sup> *Ibid.*

<sup>969</sup> *Ibid.*

<sup>970</sup> *Ibid.*

<sup>971</sup> C. Schmitt, *Theodor Däublers « Nordlicht »*, op. cit., p. 40-41.

néanmoins, pas un rejet total, comme cela peut l'être, pour les autres personnages satirisés. Jusqu'à la fin de la Première Guerre, Schmitt restera ambivalent à son égard, tantôt il se dit qu'il doit lui écrire<sup>972</sup>, tantôt il le qualifie d'« antiparasite raté »<sup>973</sup> soulignant ainsi le fait qu'il ne rejette pas son projet, mais lui reproche son échec.

Et cette ambivalence est perceptible dans le sujet même de la satire-anecdote. En effet, le récit met en scène Schmitt lui-même rencontrant dans le Rhin un compagnon et un protecteur qu'il a du mal à suivre et qui finit par se faire engloutir par la masse des ombres (par la foule des morts qui attendent de traverser le Styx). De fait, la satire met en scène un jeune facteur promu « sous-fonctionnaire de haut rang » qui tombe, et se noie, par accident dans le Rhin (rencontre avec Die Rheinlande et Schäfer). Schmitt est le fils d'un petit fonctionnaire et est, en 1913, en train de se destiner à la haute fonction publique (trop pauvre, il n'envisage pas encore de carrière académique). Dans le Rhin, il rencontre un artiste-peintre qui venait de se donner la mort. L'artiste-peintre en question est Karl Stauffer-Bern, qui s'était suicidé en 1891, et auquel Schäfer a consacré un livre écrit à la première personne.<sup>974</sup>

Cela permet à Schmitt de décrire l'attitude de son protecteur à son égard sous les traits de l'artiste-peintre. En effet, le compagnon du facteur ne cesse de l'encourager à « écrire des anecdotes » et il en fait de même avec un « Hollandais au front haut et à la barbe rousse »<sup>975</sup> peintre de son état qu'ils trouvent en train d'attendre Charon au bord l'Achéron. L'artiste-peintre lui annonce, fièrement, que ses toiles connaissent désormais un pic de succès et qu'il est désormais une référence pour ceux qui veulent montrer « qu'ils comprenaient de l'art »<sup>976</sup>. Ce à quoi le Hollandais répond : « Toujours dix ans en arrière et avec un visage comme s'ils avaient cent ans d'avance. Toujours avec une tête comme s'ils n'avaient eu qu'à être là à l'époque et que tout aurait été différent ; et pourtant, il se

---

<sup>972</sup> C. Schmitt, *Carl Schmitt. Tagebücher vom Oktober 1912 bis Februar 1915*, op. cit., p. 287.

<sup>973</sup> *Ibid.*, p. 313.

<sup>974</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 256 et suiv.

<sup>975</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 36.

<sup>976</sup> *Ibid.*

passee toujours la même chose et leur tête reste toujours la même »<sup>977</sup>. L'artiste-peintre ne comprend pas ce qu'il veut dire et lui recommande d'écrire des anecdotes ce qui irrite la foule qui attend avec eux l'arrivée de la barque de Charon. Incapable d'échapper à son destin, l'artiste-peintre, amateur d'anecdotes, se fait avaler par la foule sombre et dans le silence qui lui impose de conformer aux goûts de la masse d'ombres. Cette chute illustre l'aigreur de Schmit à l'égard de Schäfer qui l'encourage à écrire des anecdotes, mais est incapable, malgré ce qu'il prétend, de reconnaître et d'encourager les talents avant qu'ils ne soient « à la mode ». Ici, se révèle encore la colère face à l'Allemagne (trop stupide et pourtant moderne) pour reconnaître Däubler qui a su mettre le doigt sur « le problème le plus profond de la philosophie du droit et de l'État »<sup>978</sup>, et ce, à la veille de l'effondrement de l'État malade qu'était le Second Empire.

## 9 — *Eberhardt Niegeburth*

Niegeburth est un « idéal type » dont le nom signifie : « jamais né ». Il représente l'archétype du « génie » tel que compris et théorisé par « tous ceux qui sont décrits dans cet ouvrage »<sup>979</sup>. Il est donc une figure fictive agissante. La description qu'en fait le narrateur rejoint les dénonciations qui sont faites dans les autres portraits du romanticisme, de la mise en scène de soi et de la neutralisation et de la dépolitisation propre à ce type de personnage. Niegeburth est aussi, de ce fait, le produit de l'ère capitaliste et mécaniste. Le portrait, un des plus longs de Schattenrisse, est une vue d'ensemble de la vie et de l'œuvre de Niegeburth, avec une attention particulière sur l'expérience majeure de sa vie. L'on ne sait pas quand et où il est né, mais cela est sans importance puisqu'il est un génie immortel et qu'il est donc universel et intemporel.

Il est de ces génies qui maîtrisent tout et qui produisent les « quantité » que l'on attend des génies, la quantité étant preuve de qualité.<sup>980</sup> Il écrit des nouvelles comme Gottfried Keller, des opéras comme Ludwig Fulda et des anecdotes comme Schäfer. Il ne

---

<sup>977</sup> *Ibid.*

<sup>978</sup> C. Schmitt, *Theodor Däublers « Nordlicht »*, *op. cit.*, p. 29.

<sup>979</sup> J. Negelinus, *mox Doctor*, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », *art cit.*, p. 37.

<sup>980</sup> C. S. et C. Schmitt, « Die Buribunken : Ein geschichtphilosophischer Versuch », *art cit.*, p. 454.

produit que des œuvres courtes, comme l'exige le marché, et veille à produire avec régularité parce qu'« il faut veiller à ce que le marché du livre progresse avec le temps »<sup>981</sup>. Et comme les thèmes exploités sont du goût du public, très rapidement, il rencontre le succès commercial qui vient confirmer son génie. De plus, en homme moderne, il s'entend en musique et se passionne pour la biologie, du pithécanthrope (sous espèce de l'homo erectus) à Thomas Mann erectus, il s'imprègne « des âmes de toutes les cultures », et construit des « dirigeables et des toilettes à chasse d'eau »<sup>982</sup>. En somme, entre sa production littéraire, son intérêt pour les sciences et sa négativité, Niegeburth est le pur produit d'une société moderne qui se réclame de Nietzsche et de Darwin.

#### A — Nietzsche ou la Grande expérience de l'attentisme

Schmitt reproche, en effet, à la critique de Nietzsche de rester interne à la modernité qu'elle prétend critiquer et subvertir. Carlo Galli explique, par exemple, que Schmitt « impute à Nietzsche un rapport excessif entre la raison et la réalité, c'est-à-dire que sa réflexion (son mot) n'est ni critique ni dépassée, mais qu'elle est idéologiquement interne et subordonnée à la dynamique et aux dérives de l'époque moderne, de sorte que l'effet critique de sa pensée est rare, occasionnel et circonscrit »<sup>983</sup>. De ce fait, la critique nietzschéenne tend à s'autosaborder et se transformer en simple expérience subjective à esthétiser et non en un véritable événement politique en mesure d'induire une véritable subversion de l'ordre sociopolitique. Un tel événement aurait pour effet de redéfinir les catégories d'amis-ennemis, ce que la pensée nietzschéenne échoue à produire puisqu'en fin elle aboutit toujours à une contemplation du soi qui fait de toute circonstance, une occasion de se mettre en scène.

Cette critique est parfaitement illustrée dans le portrait de celui qui jamais n'est né. Le narrateur, après avoir décrit le parcours et les succès de Niegeburth, s'attarde sur un

---

<sup>981</sup> J. Negelinus, *mox Doctor*, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 38.

<sup>982</sup> *Ibid.*, p. 38-39.

<sup>983</sup> Carlo Galli, « Nichilismi a confronto: Nietzsche e Schmitt », *Filosofia politica*, 2014, n° 1, p. 102. Notre traduction. Voir aussi : Carlo Galli, *Janus's Gaze : Essays on Carl Schmitt*, traduit par Amanda Minervini, Durham, NC, Duke University Press, 2015, p. 28 et suiv.

épisode que le « génie » à succès annonce comme « la grande action de sa vie »<sup>984</sup>. En effet, après « la lecture d'une biographie de Cesare Borgia, il conçut le projet d'un crime ; audacieux, bestial, froid comme du cristal »<sup>985</sup>. En fait, Niegeburth avait, avec sa compagne, conçu le plan de simuler une attaque à l'encontre d'une riche héritière et de sa grand-tante (baronne de Rothschild), de se faire passer pour son sauveur et d'ainsi gagner ses grâces (et sa fortune). Le jour du Grand soir, s'enhardissant avec deux verres de vin, il glisse un « revolver dans sa poche » et se rend devant l'hôtel des Drei Tahitianer (Paul Gauguin) où elles séjournaient pour attendre le retour des deux dames du théâtre (moment qu'il avait prévu pour commettre son forfait).<sup>986</sup> Sur place, excité et « jouissant de la situation sensationnelle et de lui-même »<sup>987</sup>, il note attentivement toutes les sensations qu'il éprouve et qu'il projette d'éprouver après sa « grande action ». Avec ses notes, il estime « le produit de cette soirée riche en expériences à cinq nouvelles, treize anecdotes, cinq ou six poèmes lyriques et au moins quinze aphorismes »<sup>988</sup>. Une fois la voiture des dames arrivée, il se rend compte qu'il n'avait pas tenu compte de tous les éléments (notamment du valet somalien des dames) qui risquaient de compliquer son passage à l'action. Face à ce constat et de celui que la soirée fut déjà riche en expérience, il décide de rentrer chez lui pour

Assimiler la richesse des expériences de cette soirée fructueuse et de leur donner une forme artistique. Car en fin de compte, il n'était ni un cultivateur ni un Haut-Bavarois, mais un homme d'ambiance pour qui ce qui compte n'est pas de faire, de provoquer ou d'atteindre quelque chose, mais de vivre et de profiter de l'expérience. C'est pourquoi, à partir du 19 mars de l'année 26, il n'a plus appelé cette soirée la grande action, mais la grande expérience de sa vie.<sup>989</sup>

Satisfait, Niegeburth transforme son échec et son inaction en occasion d'esthétiser son expérience subjective de l'attentisme.

La satire Niegeburth constitue, donc, une illustration dans une figure fictive, l'idéal critiqué de la culture dépolitisée et esthétisée du tournant du siècle. La forme de la satire,

---

<sup>984</sup> J. Negelinus, *mox Doctor*, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 39.

<sup>985</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>986</sup> *Ibid.*, p. 40-41.

<sup>987</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>988</sup> *Ibid.*

<sup>989</sup> *Ibid.*, p. 42-43.

elle-même, constitue une attaque. En effet, Niegeburth, qui n'existe que dans l'imaginaire de ceux qui le reconnaissent comme génie, ne vit son existence que dans son imagination. Sa grande action qui devient sa grande expérience n'est que le songe qu'il en fait et qu'il projette d'esthétiser dans des « créations artistiques ». Confronté à la situation concrète (celle du passage à l'acte), la seule décision dont il est capable est celle du renoncement parce qu'il se retrouve face à une réalité qui, avec la violence (exprimée par les injonctions du valet Mohammed), vient invalider tout ce que son « imagination » avait pu concevoir et imaginer. En somme, la satire est une mise en abyme de la « vie imaginaire » qui, dès qu'elle veut se réaliser, achoppe sur la réalité qu'elle cherche à nier en l'esthétisant.

## B — L'aphorisme

Finalement, outre l'esthétisation neutralisante et incapacitante décrite dans ce portrait, un autre élément est mis de l'avant par la satire comme expression de l'appauvrissement induit par la modernité mécanisée et capitalisée : la forme même que prend l'œuvre produite. En effet, le narrateur explique que Niegeburth se fait un devoir de ne jamais rien produire qui dépasse les 200 pages.<sup>990</sup> Ensuite, lorsqu'il projette le format de « son expérience de vie », il l'estime à « cinq nouvelles, treize anecdotes, cinq ou six poèmes lyriques et au moins quinze aphorismes »<sup>991</sup>, c'est-à-dire des formats courts permettant de produire de la quantité avec une même base. Et de fait, tout au long des Schattenrisse, Schmitt s'attaque à la tendance de la surproduction littéraire qui, selon lui, est directement liée au besoin du « marché du livre » et à l'extension de l'éducation obligatoire universelle. Cela se traduit non plus par une création littéraire, mais par « l'éjaculation »<sup>992</sup> pure et simple de produits prêts à être absorbé par le marché.

Or, ces formats capitalistes de l'écriture sont eux-mêmes des formes de dépolitisation et de neutralisation. Dans la préface de *Le Concept du politique* de 1963, Schmitt explique que l'ère des États, comme manifestation du politique (c'est-à-dire de la

---

<sup>990</sup> *Ibid.*, p. 37-38.

<sup>991</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>992</sup> Schmitt fait dire à Dehmel que sa pensée « doit être éjaculée, comme tout ce qui est fécond » : *Ibid.*, p. 26.

distinction ami-ennemi) a amorcé son déclin,<sup>993</sup> de même que le *jus publicum Europaeum* et l'organisation et la rationalisation du politique entre les entités souveraines. Partant, Schmitt constate que « l'ère des systèmes [hégeliens en premier lieu] est révolue »<sup>994</sup>. Toutefois, le défi de « comprendre » le politique dans cette ère de déclin reste entier. Mais, sans système, la seule possibilité qui reste pour rendre compte du politique est « une rétrospective historique recueillant l'image de cette grande époque [celle des systèmes] du *jus publicum Europaeum*, avec ses concepts d'État, de guerre, d'ennemi juste, dans la conscience de ses systématisations »<sup>995</sup>. Si l'on renonce à cette rétrospective (la seule possible), qu'il nomme le corollaire (d'un monde qui ne sera bientôt plus), alors l'on renonce au phénomène politique comme concept présupposé de l'État (ou de toute autre organisation du politique). Cette renonciation prend la forme du « contraire » du corollaire, à savoir l'aphorisme.<sup>996</sup> Dans cette perspective, l'aphorisme est la forme (privilégiée par Nietzsche) spécifique et particulière de la pensée qui a renoncé au politique pour embrasser « l'impolitique » du relativisme et du subjectivisme.<sup>997</sup> L'aphorisme comme mode d'organisation de la pensée est ainsi la forme « court[e] et raboté[e] »<sup>998</sup> de l'impolitique dont Niegebuth fit le drame « brillamment accueilli par le public » : « Zu klein geraten »<sup>999</sup> (S'avéra trop petit), ultime mise en scène du nihilisme nietzschéen.

## 10 — Anatole France

Les Schattenrisse reprenant le modèle d'Eulenberg, il leur fallait une dimension internationale. L'une des caractéristiques des *Schattenbilder* était, en effet, la diversité des individus portraiturez. Kortländer soutient, que « ce qui est remarquable dans les "Schattenbilder", au-delà de leur conception, c'est leur caractère international. La table des matières indique que 28 contributions sur l'histoire de la pensée allemande [...] font face

---

<sup>993</sup> C. Schmitt, *La notion de politique*, op. cit., p. 42-51.

<sup>994</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>995</sup> *Ibid.*, p. 51-52.

<sup>996</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>997</sup> Carlo Galli, « Nichilismi a confronto », art cit.

<sup>998</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 39.

<sup>999</sup> *Ibid.*

à 20 contributions sur les grands esprits d'autres nations [...] »<sup>1000</sup>. Dans les *Schattenrisse*, France ne fait pas face aux Allemands, mais les complète. France est « l'esprit » neutralisant et dépolitisant des « autres nations ». Il est l'incarnation du relativisme, du faux scepticisme et de la mise en scène permanente de soi.

#### A — Le prince de la littérature française en Allemagne

Aujourd'hui, le nom d'Anatole France est, pour partie, oublié du grand public, mais il était, au tournant du siècle dernier, « un prince de [la] littérature » française. Très rapidement, ses romans rencontrent le succès commercial et se voient décerner plusieurs prix littéraires. En 1896, il est élu à l'Académie française (Georges Renard écrivait déjà en 1896 qu'il « en sera sans doute un jour »<sup>1001</sup>) et, en 1921, il se voit décerner le prix Nobel de littérature. Le succès de France vient en grande partie de son style optimiste, jugé rafraîchissant par ses contemporains. Outre ses succès littéraires, France se distingue par sa critique littéraire et son parcours idéologique qui le voit passer de « conservateur [qui] d'instinct [...] penche vers l'aristocratie »<sup>1002</sup> à communiste et collaborateur de l'Humanité. En 1913, au moment de la publication des *Schattenrisse*, son revirement à gauche est consommé, donnant de lui l'image d'une girouette politique qui change de cap lorsque l'opinion en fait autant. Toutefois, France garde la défiance (dite laïcarde par ses détracteurs) envers le clergé et la doctrine de l'Église catholique qui en 1922 condamne l'intégralité de son œuvre. La Schattenriß satirise tout autant le relativisme, que les thèmes et le style littéraire du « bénédictin narquois »<sup>1003</sup>.

À partir des années 1890, les œuvres de France sont de plus en plus traduites en allemand et la critique est plutôt positive. Son ton ironique ne fait pas l'unanimité, mais son humour est perçu comme une vision du monde rafraîchissante rompant avec la littérature de décadence française. En effet,

---

<sup>1000</sup> Bernd Kortländer, « Weltbürger am Rhein. Leben und Werk Herbert Eulenburgs. » dans Sabine Brenner (ed.), *Ganges Europas, heiliger Strom!*, Düsseldorf, Droste Verlag, 2001, p. 75-98.

<sup>1001</sup> Georges Renard, *Les Princes de la jeune critique : Jules Lemaître, Ferdinand Brunetière, Anatole France, Louis Ganderax, Paul Bourget*, Paris, Librairie de la nouvelle revue, 1890, p. 136.

<sup>1002</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>1003</sup> *Ibid.*, p. 140.

Les critiques [...], qui saluent le plus souvent l'humour dans les romans commentés et rejettent en revanche l'ironie, [...] ne se réfèrent cependant pas à « l'humour objectif » de Hegel et à son rejet de la mauvaise subjectivité de l'ironie, mais traitent les notions d'humour et d'ironie de manière tout à fait non-théorique. L'humour n'est pas compris comme un « humour épique », comme un « jeu de la fonction narrative avec elle-même », mais comme une question de vision du monde et, en outre, comme une caractéristique typiquement allemande. Souvent, les commentateurs entendent par là l'attitude de l'auteur [...] envers le monde, envers ses personnages, qui est empreinte de chaleur (du cœur), de compassion, de religiosité, de nostalgie de la totalité, ou simplement d'une atmosphère accueillante.<sup>1004</sup>

Techniquement, France passe pour un ironiste auprès d'une partie de la critique allemande, mais il semble qu'il fasse partie des rares pour lequel une telle épithète est considérée comme positive. La critique allemande « loue la “fine ironie” qui caractérise France en tant que Français »<sup>1005</sup> et il est décrit comme « l'ironiste au style le plus fin et l'artiste de l'humour la plus intime, et dans la combinaison parfaite de ces deux qualités, comme le maître de la littérature française actuelle »<sup>1006</sup>. Georg Brandes forge même le « l'expression “treuherzige Ironie” pour France »<sup>1007</sup> — (candide ironie rédemptrice). Avec France le jugement négatif et le rejet de l'ironie s'estompent chez les critiques allemands.<sup>1008</sup>

En fait, son ironie est perçue comme le vernis français d'une esthétique littéraire germanique, une esthétique de terroir et d'harmonie. À titre d'exemple, Anna Brunnemann soutient que France « pourrait tout à fait être d'origine germanique, tant il est saturé d'une conception harmonieuse et saine de la vie. Seule la fine ironie [...] témoigne de l'esprit d'outre-Rhin »<sup>1009</sup>. Elle ajoute, à propos de *Le Crime de Sylvestre Bonnard* qu'il « n'est pas un livre fin de siècle, mais un livre sain, d'où souffle le vent frais du matin d'un siècle qui se lève »<sup>1010</sup>. D'autres critiques soutiennent que l'écriture de France est similaire à celles des Allemands qui, contrairement aux Français, ne « tissent » pas de fables, mais tentent

---

<sup>1004</sup> Nathalie Mälzer-Semlinger, *Die Vermittlung französischer Literatur nach Deutschland zwischen 1871 und 1933*, Université de Duisbourg et Essen, Duisbourg ; Essen, 2009, p. 111, note 251.

<sup>1005</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>1006</sup> *Ibid.*

<sup>1007</sup> Cité dans *Ibid.*

<sup>1008</sup> *Ibid.*, p. 130-131.

<sup>1009</sup> Cité dans *Ibid.*, p. 131.

<sup>1010</sup> Cité dans *Ibid.*

de créer « créer une image du monde »<sup>1011</sup> et donc « méprise[ent] la fable »<sup>1012</sup>. D'autres constatent des « influences germaniques chez Anatole France »<sup>1013</sup>. Ces « traits » germaniques prennent la forme d'« interruptions continues dans le roman [qui sont] fenêtres d'où surgissent les visages tranquilles du poète, de ses amis et amies »<sup>1014</sup>. En 1912, *Les Dieux ont soif* fait l'objet de critiques plus mitigées. Est notamment regretté, le ton froid qui détonne avec l'ironie chaleureuse et légère des écrits précédents du désormais académicien. Nonobstant, la critique reste plutôt favorable à la « langue claire, transparente, mélodieuse, souple et riche en couleurs »<sup>1015</sup> de France (opposée à celle de Proust).

Ce sont sur ces aspects, appréciés par la critique allemande (mainstream dirions-nous aujourd'hui), que porte la satire de la Schattenriß de France. En effet, harmonie, conception saine de la vie, optimisme et fraîcheur, intérêt pour le détail (trivial) sont moqués, aux côtés de la surprésence de la personne France associée à ce relativisme individualiste et romantique de la mise en scène de soi décrié dans tous les Schattenrisse. France a sa place au milieu des Allemands des *Schattenrisse* parce que, comme eux, il est à l'image de ce début de 20<sup>e</sup> siècle marqué par un optimisme de terroir et d'une vénération de soi néo-romantique qui se traduisent par une esthétisation neutralisante et dépolitisante et un occasionalisme politique. Les revirements des engagements politiques de France (de conservateur vénérant les militaires<sup>1016</sup> à dreyfusard dénonçant les agissements et les manipulations de l'armée<sup>1017</sup>) sont pour Schmitt des traits qui ne sont pas sans rappeler les retournements de veste d'Adam Müller dénoncé dans Romantisme politique.<sup>1018</sup>

## B — L'occasio

---

<sup>1011</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>1012</sup> *Ibid.*

<sup>1013</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>1014</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>1015</sup> *Ibid.*, p. 217.

<sup>1016</sup> G. Renard, *Les Princes de la jeune critique*, op. cit., p. 144.

<sup>1017</sup> I. Villinger, *Carl Schmitt's Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 119, note 23.

<sup>1018</sup> C. Schmitt, *Political Romanticism*, op. cit., p. 127-144.

En effet, Schmitt reproche à Müller sa « passivité féminine »<sup>1019</sup>, « his feminine and vegetative »<sup>1020</sup> nature, face aux évènements et ses errances politiques et spirituelles qui l'amènent à se convertir au catholicisme non par conviction, mais pour une énième esthétisation de lui-même.<sup>1021</sup> Pour Schmitt « Müller can do nothing but pursue an occupation with himself, regardless of whether he is engaging in astrology (or today in psychoanalysis, or at some future point perhaps in astrology again) or composing his rejection of the aestheticism of others »<sup>1022</sup>. Les mêmes reproches sont adressés à France dans les *Schattenrisse* joignant, ainsi, la voix aux nombreuses critiques qui pointent du doigt le dilettantisme politique du français. Et de fait, France se condamne lui-même aux yeux de Schmitt lorsqu'il écrit dans *Le livre de mon ami* :

Je n'ai jamais été un véritable observateur; car il faut à l'observation un système qui la dirige, et je n'ai point de système. L'observateur conduit sa vue; le spectateur se laisse prendre par les yeux. Je suis né spectateur et je conserverai, je crois, toute ma vie cette ingénuité des badauds de la grande ville, que tout amuse et qui gardent, dans l'âge de l'ambition, la curiosité désintéressée des petits enfants. De tous les spectacles auxquels j'ai assisté, le seul qui m'ait ennuyé est celui qu'on a dans les théâtres en regardant la scène. Au contraire, les représentations de la vie m'ont toutes divertis [...].<sup>1023</sup>

Mais plus qu'un spectateur, France, comme Müller, voit ce spectacle comme l'occasion de se mettre en scène.

Renard écrit, en ce sens, que France « professe qu'un critique a pour fonction de parler de soi à propos des autres ; que, ne pouvant regarder l'univers avec les yeux d'une mouche ou d'un orang-outang (sic) ni même d'une femme, il en est réduit à étaler discrètement sa manière d'être personnelle »<sup>1024</sup>. Il ajoute que, pour France, il n'existe « aucun principe qui puisse servir de base à un jugement. Rien que des impressions personnelles. Tel est mon goût : voilà le fort dans lequel se retranche habilement M. Anatole France »<sup>1025</sup>. France fait, donc, preuve en toute circonstance d'une indifférence

---

<sup>1019</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>1020</sup> *Ibid.*

<sup>1021</sup> *Ibid.*, p. 128-132.

<sup>1022</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>1023</sup> Anatole France, *Le livre de mon ami*, Paris, Calmann-Levy, 1923, p. 113-114.

<sup>1024</sup> G. Renard, *Les Princes de la jeune critique*, *op. cit.*, p. 131.

<sup>1025</sup> *Ibid.*, p. 145.

aux évènements qui le conduit à une relativisation de tout. La *Schattenrisse* ironise sur cette relativisation des actions en demandant :

Le triste sourire avec lequel Alexandre Robespierre accueillit la nouvelle du mariage de sa fille aînée, le douloureux froncement de sourcils qui assombrit l'œil d'Évariste Gamelin lorsqu'on lui annonça la résiliation de son dernier appartement de la rue de l'Échelle, n'égalent-ils pas en grandeur de geste, en héroïsme de l'incompréhensible, toutes les autres actions d'État que notre poète a attestées à son peuple, ainsi qu'aux nations voisines, dans leur abîme bourgeois ?<sup>1026</sup>

Cette attitude relativiste découle du scepticisme général duquel fait preuve France. Il « fait partie du gros bataillon des aimables sceptiques qui, [...] ont [...] sapé, miné, ruiné presque toutes les doctrines [...] et ont ainsi réussi à créer une des plus belles anarchies d'idées et de volontés qui se soient jamais (sic) vues »<sup>1027</sup>.

### C — La ruine du scepticisme

Cette ruine sceptique s'exprime, entre autres, par son ironie (la douce ironie appréciée des critiques) qui « “joue avec tout et tout le monde”, de sorte que le lecteur ne sait souvent plus quand il “prend ses personnages au sérieux et quand il ne le fait pas” »<sup>1028</sup>. Pour Renard, il ne croit en aucune réalité, hormis l'idée qu'il s'en fait lui-même, c'est-à-dire que son rapport à la réalité relève quasi exclusivement de lui-même, de ses goûts et de ses jugements (de valeurs).<sup>1029</sup> Cette position, nécessairement, conduit à l'incohérence et à la relativisation et donc à l'ironie sarcastique à l'encontre de tout ce qui déplaît à France. C'est pour cela « qu'il ne considère les hommes ni comme bons ni comme mauvais, ni comme tout à fait bipèdes, ni comme de mauvais microcéphales, mais simplement comme des êtres qui, parce qu'ils portent des noms, peuvent figurer dans des romans et des fantaisies cosmiques »<sup>1030</sup>. Du moins pas en soi, ils ne deviennent l'un ou l'autre qu'au regard de l'humeur du critique sceptique.

---

<sup>1026</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 44.

<sup>1027</sup> G. Renard, *Les Princes de la jeune critique*, op. cit., p. 134-135.

<sup>1028</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 266.

<sup>1029</sup> G. Renard, *Les Princes de la jeune critique*, op. cit., p. 136.

<sup>1030</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 44.

Dans cette perspective, il ne peut concevoir qu'« une sorte de vertu moyenne, souriante et paterne, faite surtout de tolérance, de respect pour soi-même, de pitié attendrie pour ceux qui souffrent ; il ne veut aller ni trop haut ni trop bas ; il entend rester à mi-côte entre le vice qui est laid et l'austérité qui est rébarbative »<sup>1031</sup>. En d'autres termes, il se tient hors du monde qui n'est pour lui qu'un environnement pour parler de lui-même, dans ses romans, comme dans ses critiques qui ne parlent que de lui-même parce qu'« il n'est pas élégant du tout de s'intéresser »<sup>1032</sup> aux choses publiques trop passionnément. Dans le même ordre d'idée, Jean Levaillant explique que France défend un humanisme et une liberté dont le contenu n'est pas toujours clairement défini. Schmitt dirait : sans contenu. D'aucuns, se plaint Levaillant, voudraient que France « dise plus fortement de quelles passions on doit nourrir cette liberté, cette vie, une fois défendues et conquises »<sup>1033</sup>. Pour ce dernier (bien qu'il juge cette attitude positivement, contrairement à Schmitt), France se refuse à toute doctrine, et donc à tout système de valeurs et de jugements.

Comme déjà écrit plus haut, ce relativisme des valeurs et cet abandon de toute volonté de « jugements objectifs » relève, selon Schmitt, d'une hypocrisie politique qui pousse à la guerre de tous contre tous. S'il n'y a pas de critère objectif de jugements et que tout n'est que question de goûts personnels, alors ce sont les goûts (et les valeurs) de celui qui impose les siens avec le plus de violence qui l'emporte. Or, France, qui se réclame du scepticisme le plus absolu, est en même un critique violent et catégorique. Celui qui explique que « Juger c'est comparer, et nous n'avons qu'une mesure qui est nous »<sup>1034</sup> rejette tout ce qui ne lui ressemble pas. De fait, Renard, narquois (adoptant le ton de celui qu'il critique), dénonce la virulence ouatée de France qui sous couvert d'une douce ironie n'exprime que le mépris le plus violent.<sup>1035</sup>

La Schattenriß sur France satirise l'attitude contemplative (et passive), l'insignifiance de la recherche d'harmonie et le relativisme de l'écrivain français dans le

---

<sup>1031</sup> G. Renard, *Les Princes de la jeune critique*, op. cit., p. 138.

<sup>1032</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>1033</sup> Jean Levaillant, *Essai sur l'évolution intellectuelle d'Anatole France*, Paris, Armand Colin, 1965, p. 832.

<sup>1034</sup> G. Renard, *Les Princes de la jeune critique*, op. cit., p. 137.

<sup>1035</sup> *Ibid.*, p. 151.

propos comme dans le thème abordé. La narration du portrait donne l'impression que rien n'est portraiture. L'essentiel de la description est constitué « d'interruptions » spéculatives dans le récit qui prennent l'allure de digressions interrogatives et absurdes. Ainsi, le narrateur commençant à expliquer que la « Terre tourne à un rythme éternel autour [du] Soleil »<sup>1036</sup>, conclut par la description du destin d'un morceau de papier froissé mis à la poubelle.<sup>1037</sup> De là, le narrateur s'interroge alors sur l'insignifiance des actes héroïques (Robespierre et Gamelin) dont l'intérêt lui paraît tout aussi significatif que les triturations triviales des héros qui les accompliraient.<sup>1038</sup> Il décrit le déménagement de l'orme, sous lequel se succèdent les conversations creuses, mis en scène dans *Histoire contemporaine* pour moquer un cléricalisme d'intrigues, de messes basses et de ragots, le tout saupoudré de grivoiseries.<sup>1039</sup> La seule action décrite est celle de l'abbé Coignard s'asseyant au pied de l'orme — sous lequel le professeur Bergeret et l'abbé Lataigne (deux personnages de France) discutaient du prix de la viande du boucher Lafolie — pour lire une histoire qui sans le dire laisse entendre des gauloiseries.<sup>1040</sup> L'abbé lit cette histoire dans une page ouverte au hasard de *Der Große Plötz*, plus grande encyclopédie historique allemande, moquant ainsi la tendance de France à ouvrir la bible pour en citer des passages au hasard alors qu'il défend un anticléricalisme strict.

L'ensemble de la composition donne une impression de lourdeur, d'inaction, d'attentisme parsemé d'élucubrations alambiquées. En somme, une dépolitisation et une neutralisation stylisée dont le seul objet est une surproduction en vue d'assurer le succès en librairie. L'abbé se plaint que même l'affaire (Dreyfus) ne lui a rapporté que quatre volumes, mais aux vues de ses succès outre-Rhin il se dit qu'« il faudrait vraiment que les livres paraissent tout de suite en allemand »<sup>1041</sup>. Ainsi, Schmitt satirise le succès germanique de France dans lequel on admire, comme il ressort de la critique, son harmonie et sa prose de la vie saine. Cette même critique qui est moquée dans la préface

---

<sup>1036</sup> J. Negelinus, *mox Doctor*, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 44.

<sup>1037</sup> *Ibid.*

<sup>1038</sup> *Ibid.*

<sup>1039</sup> *Ibid.*, p. 44-45.

<sup>1040</sup> Le texte, écrit en français, semble décrire à la fois un rapport sexuel et un accouchement. *Ibid.*, p. 45.

<sup>1041</sup> *Ibid.*

pour son incapacité à apprécier l'art de Manet et de Van Gogh préférant le trivial, le petit et l'insignifiant de France. D'ailleurs, France comme Niegeburth privilégient la concision qui assure la quantité et donc le succès en librairie : « C'est que l'écrivain, maître en orfèvrerie fine, semble se dire de chaque morceau qu'il écrit : Il faut le faire petit pour le faire joli »<sup>1042</sup>.

## *11 — Thomas Mann*

Le 22 décembre 1948, Schmitt annonce l'envoi, « à défaut d'un véritable cadeau de Noël »<sup>1043</sup>, des *Schattenrisse* à Armin Mohler. Il attire son attention sur la satire de Thomas Mann et écrit : « on ne s'est pas fait avoir par Thomas Mann »<sup>1044</sup>. De plus, il explique que

Le moteur [de l'écriture des *Schattenrisse*] était la colère face au désintérêt stupide avec lequel l'Allemagne littéraire de l'époque a réagi à une œuvre comme *Nordlicht* de Däubler. Qui aurait pu se douter à l'époque qu'il faudrait les révélations de Thomas Mann sur lui-même en 1945 pour que l'on reconnaîsse généralement cet honorable haut gradé pour ce qu'il a toujours été ?<sup>1045</sup>

En effet, en 1948, Mann est quasi *persona non grata* en Allemagne parce qu'il s'en est pris violemment à la passivité des Allemands pendant que l'irréparable était perpétré devenant l'un des plus vocaux tenants de la culpabilité collective des Allemands face aux crimes du nazisme. Les propos (virulents) de Mann irritent l'opinion publique allemande en général, et font de Mann l'ennemi de l'Allemagne chez les franges dites « conservatrices » et « réactionnaires » dont Schmitt et son entourage faisaient partie.<sup>1046</sup>

### A — De l'admiration à la haine

Dans ce contexte, les *Schattenrisse* vont connaître une seconde vie. En 1950, à l'occasion du 75<sup>e</sup> anniversaire de Mann, Gerhard Nebel signe, dans la très lue *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, un article qui attire l'attention du public sur le texte satirique et sur Schmitt (ce dont il se plaint parce que c'est selon lui une autre occasion pour ses

---

<sup>1042</sup> G. Renard, *Les Princes de la jeune critique*, op. cit., p. 164.

<sup>1043</sup> C. Schmitt, *Carl Schmitt - Briefwechsel mit einem seiner Schüler*, op. cit., p. 42.

<sup>1044</sup> *Ibid.*

<sup>1045</sup> *Ibid.*

<sup>1046</sup> Andreas Höfele, *Carl Schmitt und die Literatur*, Berlin, Duncker & Humblot, 2022, 523 p.

« détracteurs » de le « vilipender »). Dans son style polémique, offensant et ordurier, Nebel dénonce la « haine » de Mann pour les Allemands, le qualifiant d'« avocat du monde des ordures de l'Est ». L'article met en exergue une des piques de Schmitt à l'égard de l'écrivain exilé : « C'est mon destin et ma profession de ne pas ignorer ce que tout le monde sait et de ne cacher à personne cette position particulière »<sup>1047</sup>. Pour Nebel, ce persiflage de 1913 concerne ce qu'est Mann dans son essence : un opportuniste imbu de lui-même qui n'a sa place que « là où sa langue ne dit rien du tout ». Schmitt, même s'il se plaint de se voir jeter sous les projecteurs, est dans le même état d'esprit comme l'indique sa lettre de 1948 : il a, dès 1913, vu Mann pour ce qu'il était. Il prévoit même de faire reparaitre les *Schattenrisse* en 1955 à l'occasion de l'anniversaire de Mann. Mais même avant la disgrâce de Mann, Schmitt exprime sa réserve envers Mann dans ses journaux intimes. En 1927, il écrit dans son journal « Stresemann, Scheidemann, Bethmann, Thomas Mann, Heinrich Mann, et < ... > produits de l'ère wilhelmienne »<sup>1048</sup>. Le 14 avril 1928, il note « Thomas Mann : Stylisation littéraire, effet d'augmentation de l'odeur de décomposition. Il avait un bon esprit, mais ne pouvait l'affirmer que de manière à le rejeter avec indignation à chaque occasion »<sup>1049</sup>.

Toutefois, Mann n'a pas toujours fait l'objet de l'aversion de Schmitt (contrairement à ce qu'il affirme dans sa lettre à Mohler). Le 28 novembre 1911, il écrit à sa sœur :

Je t'envoie comme imprimé un fragment d'un roman non encore paru de Thomas Mann, l'auteur de « Le Petit Monsieur Friedemann » et de « Luisette ». Lis-le lentement ; il est écrit avec une finesse et une conscience extrêmes, je l'ai lu un nombre incalculable de fois et je me réjouis toujours à nouveau de son style brillant et de sa narration froide, à moitié ironique, mais tout à fait objective.<sup>1050</sup>

Et, avant de signer, il insiste : « Prends [...] à cœur le récit de Thomas Mann que je t'envoie »<sup>1051</sup>. Le récit en question est sans doute un extrait de la 9<sup>e</sup> édition, parue en 1912,

---

<sup>1047</sup> Gerhard Nebel, « Thomas Mann / Zu seinem 75. Geburtstag », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 6 juin 1950 p. ; Voir : J. Negelinus, *mox Doctor*, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 48.

<sup>1048</sup> Carl Schmitt, *Tagebücher 1925-1929*, Berlin, Duncker & Humblot, 2018, p. 385.

<sup>1049</sup> *Ibid.*, p. 430.

<sup>1050</sup> C. Schmitt, *Carl Schmitt - Jugendbriefe*, op. cit., p. 110.

<sup>1051</sup> *Ibid.*

du recueil *Tristan*. Il semble alors que c'est bien l'arrière-plan du rejet de Däubler par le monde littéraire allemand qui est à l'origine du rejet de Mann par Schmitt. En effet, un an après les chaudes recommandations à sa sœur, Schmitt note dans son journal « Nous n'acceptons pas un génie sans limites comme Däubler. /À propos de Thomas et Heinrich Mann : homo homini lupus »<sup>1052</sup>.

## B — The Law of Fashion

La satire de Mann dans les *Schattenrisse* s'inscrit donc dans son opposition (supposée par Schmitt) avec Däubler. Ce dernier devient alors l'antithèse de la créativité et du génie de Däubler. La Schattenriß met, de fait, en scène, un échange entre Mann et deux autres personnages, Kip et Tip, respectivement Anton Kippenberg (éditeur de Nietzsche et de Zweig) et Samuel Fischer (éditeur de Thomas Mann).<sup>1053</sup> Tip et Kip sont aussi deux personnages de *Das Nordlicht*, les deux eunuques qui tentent de convaincre Roland de prendre Fatime pour épouse alors qu'il avait juré fidélité « à son sang » et que, par conséquent, il ne pouvait prendre qu'une franque.<sup>1054</sup> La représentation des deux éditeurs, les plus en vue dans le monde littéraire des années 1900-1910 sous les traits de deux eunuques serviles, vise à mettre en exergue leur soumission au goût du public et leur incapacité à reconnaître le génie malgré leurs prétentions à reconnaître et publier les vraies avant-gardes de la littérature.

En effet, outre leur représentation, Kip et Tip se lancent, chacun, dans un monologue professant la banalité comme ultime originalité. Se défendant d'un « reproche d'esthétisme »<sup>1055</sup>, Kip clame : « Une grande banalité nous fait cruellement défaut ! »<sup>1056</sup>. Tip de poursuivre en expliquant qu'« il doit donc être du devoir le plus sacré de tout homme à la pensée exclusive de prévenir le danger de la banalité par la banalité et de

---

<sup>1052</sup> C. Schmitt, *Carl Schmitt. Tagebücher vom Oktober 1912 bis Februar 1915*, op. cit., p. 62.

<sup>1053</sup> A. Höfele, *Carl Schmitt und die Literatur*, op. cit., p. 49.

<sup>1054</sup> Theodor Däubler, *Das Nordlicht* (Roland), <https://www.projekt-gutenberg.org/daebubler/nordlicg/part2chap007.html>, (consulté le 1 juin 2023).

<sup>1055</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 47.

<sup>1056</sup> *Ibid.*

chercher dans la banalité une protection contre la banalité »<sup>1057</sup>. Or, l’incarnation de la banalité comme originalité n’est autre que Mann qui se félicite de leurs « brillantes interventions »<sup>1058</sup> et souligne que c’est lui-même qui a développé cette philosophie de la banalité comme originalité. Celle-ci, poursuit-il, est le cœur de son métier.<sup>1059</sup> Il explique, de fait, que « c’est mon destin et ma profession de ne pas ignorer ce que tout le monde sait et de ne cacher à personne cette position particulière »<sup>1060</sup>.

Par ailleurs, cette dévotion à la banalité est, pour les trois personnages de l’échange, la source de tout succès et « le terreau d’une saine culture populaire »<sup>1061</sup>. Et Mann entend le démontrer par son cas personnel. Il explique qu’à tort on lui reproche de se proclamer « plus grand artiste vivant d’Allemagne »<sup>1062</sup>. Accusation qui le fait sourire puisqu’il ne se considère comme tel que par ce « serait un mépris sans cœur des sentiments les plus sacrés de mes admiratrices »<sup>1063</sup> et non par vanité. Cette dernière affirmation de Mann, avant qu’il ne se mette à chanter et danser, met en exergue l’hypocrisie du personnage qui masque son narcissisme et son égo sous le couvert d’une modestie de soumission au public. C’est cet élément qui fait dire à Schmitt qu’il a découvert, dès 1913, le vrai visage de Mann, avant qu’il ne le montre à l’Allemagne tout entière en 1945). Toutefois, cet élément vise aussi à mettre en lumière l’appartenance de Mann au néo-romantisme centré sur soi qui est dénoncé tout au long des Schattenrisse et le type de légalité qui règne dans la société bourgeoise dominée par « l’opinion publique ».

Koselleck explique que John Locke a introduit, pour la société bourgeoise, aux côtés de la « Loi divine » et de la « Loi de l’État », la « Loi de la censure privée » qui prend aussi le nom de « Loi de la mode » (Law of fashion).<sup>1064</sup> De fait, comme Hobbes soustrait au contrôle de l’État la faculté de penser (et surtout la liberté de pensée), les individus ont

---

<sup>1057</sup> *Ibid.*

<sup>1058</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>1059</sup> *Ibid.*

<sup>1060</sup> *Ibid.*

<sup>1061</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>1062</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>1063</sup> *Ibid.*

<sup>1064</sup> Reinhart Koselleck, *Critique and Crisis: Enlightenment and the Pathogenesis of Modern Society*, Cambridge, The MIT Press, 1998, p. 56-57.

pleinement conservé leur faculté de jugement. Or, cette faculté qui devait ne s'exprimer que dans le privé est devenue publique ; et elle ne pouvait que devenir publique. La faculté de jugement des individus, dans le cadre des interactions sociales, est devenue de ce fait la source de ce qui qualifie et distingue la vertu du vice. Donc, « their moral judgements themselves had the character of laws »<sup>1065</sup>. De ce fait, « is no longer the sovereign who decides; it is the citizens who constitute the moral laws by their judgement »<sup>1066</sup>. L'historien conclut alors que :

Without citing the laws of the State, but also without any political executive power of its own, the modern bourgeoisie unfolded in continuous alternation between moral censure and intellectual critique. « Not till then », said Schiller a century later, « not until we have decided for ourselves what we are and are not—not till then have we escaped the danger of suffering from alien judgements ». The citizens' verdict legitimises itself as just and true; their censure; their critique — these become the executive of the new society.<sup>1067</sup>

En ce sens, l'acception de Mann et de ses deux interlocuteurs de la « loi du public », de l'opinion comme source primaire afin de qualifier ce qui a ou non qualité et mérite à être décrit comme « plus grand artiste » participe de ce renversement de la source du droit qui n'est plus située dans l'État (ou le divin), mais dans la subjectivité du « spectateur » dont se revendique Kip et Tip. D'ailleurs, le public ne « légifère » pas seulement sur la qualité « d'artiste », mais sur tous les domaines. Cela a pour conséquence, selon Schmitt, d'« immobiliser » la possibilité même d'une objectivation du droit. Et cette législation « de la mode » qui ne dit pas son nom prend la forme des envolées hypocrites comme celles sur laquelle se clôt la Schattenriß « Thomas Mann ».

## C — Contre l'individu

L'individu comme source de droit est l'objet de la critique de *La Valeur de l'État*, ouvrage dans lequel Schmitt dénonce la subjectivation du droit et cherche à démontrer que ce dernier dispose d'une réalité objective qui ne peut être réduite aux simples subjectivations de l'individu. En effet, pour lui « the law, [...] that [...] must precede power

---

<sup>1065</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>1066</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>1067</sup> *Ibid.*, p. 58.

as mere fact, thus also precedes the individual and can, if this is so, only be an objective law; it does not have its origin in the opinions of the individual as such and it also does not address it to that individual; it knows no individuals at all »<sup>1068</sup>. Il ajoute que « such a subsumption of the individual [...] may appear to a swooning romanticism as an unbearable austerity, but it does not signify a degradation »<sup>1069</sup>. Reprenant un mot de Hegel, il explique que toute pensée qui pose l’individu comme source de droit, niant de ce fait l’objectivité du droit, n’est que « the boredom and feebleness of empty being, indeed as “bawdiness with oneself” »<sup>1070</sup>. Les présuppositions empiriques, comme chez Locke, ne peuvent « décider » de la valeur autrement cela procède de la même erreur logique qui voudrait que « the brain is ‘more important’ than the thought, because there is no thought without the brain »<sup>1071</sup>.

Afin d’illustrer cette primauté du droit et de l’État sur l’individu, et toute réalité empirique, Schmitt met en avant la fiction juridique au cœur de tout droit (voir chapitre : fiction). Il soutient que le terme « fiction » n’est pas une simple métaphore (un élément éditorial) dans le droit. Elle est, en fait, indépendante de toute réalité. Pour lui, la fiction juridique est valide en soi et pour soi, elle n’est pas une chimère : « the authentic fiction in the law is thus not a “consciously false assumption” »<sup>1072</sup>. Au contraire, c’est l’intrusion d’élément empirique qui dénature la fiction : « that which is ‘untrue’ is first inserted into [fiction] via naturalism »<sup>1073</sup>. Il rappelle, à titre d’exemple, deux fictions juridiques centrales : la volonté de la loi et la volonté contractante, qui toutes deux sont valides indépendamment de toute contingence ou de « volonté réelle existante » dans le cas de la première. Plus exemplaire à cet égard, selon Schmitt, est le droit de succession qui assure une immortalité impossible au regard de toutes réalités empiriques et qui assure donc au phénomène légal une supériorité sur les phénomènes physiques et biologiques. Ainsi, « the testament [...] which finds its sense in the continuation of the legal personality of the

---

<sup>1068</sup> C. Schmitt, *Carl Schmitt’s Early Legal-Theoretical Writings*, op. cit., p. 226.

<sup>1069</sup> *Ibid.*, p. 222.

<sup>1070</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>1071</sup> *Ibid.*, p. 227.

<sup>1072</sup> *Ibid.*, p. 228.

<sup>1073</sup> *Ibid.*

testator into infinity, signifies the greatest abstraction from empirical embodiment »<sup>1074</sup>. En somme, contre le droit empiriste qui présuppose l'individu comme source de droit, Schmitt oppose un droit supraindividual, irréductible à l'individu, qui prend vie dans la fiction, opérante, en tant que réalité autonome de toute réalité empirique apriori, mais déterminant celle-ci a posteriori.

Villinger remarque que c'est ultimement cette vision de la fiction — et ajoutons la conception de la légalité et de sa source — qui en dernière instance oppose Schmitt à Mann.<sup>1075</sup> Ce dernier fait, comme mentionné plus haut, du public et donc d'un agrégat d'individus la source de sa qualité et s'inscrit de ce fait dans une tradition philosophique que Schmitt associe au « matérialisme le plus grossier »<sup>1076</sup>. Mais plus encore, il conçoit, contrairement au juriste, la fiction comme « acception fausse », comme supercherie. En effet, Villinger soutient que la poésie de Mann « refuse explicitement la fiction pure ou l'«invention» et se réfère au réel qui, en oscillant, pénètre l'imaginaire et renvoie à son point de départ. L'«ironie comme pathos du milieu», qui résulte de cette structure de médiation, finit par se confondre avec l'art en général. Il lui reste l'«invention mensongère» de l'imposteur »<sup>1077</sup>.

Finalement, la demi-ironie, encore objective en novembre 1911, confronté à Däubler qui formule le plus clairement le « problème le plus profond de la philosophie du droit et de l'État »<sup>1078</sup> parce qu'il « n'a absolument aucun rapport avec un public »<sup>1079</sup>, rejoint l'ironie neutralisante et dépolitisante décriée chez France. La publication, en 1918, par Mann de *Betrachtungen eines Unpolitischen* (Considérations d'un apolitique), de même que l'abandon de ses positions conservatrices et aristocratiques (il fut un soutien vocal à l'Allemagne et Guillaume II lors du déclenchement de la Première Guerre mondiale) pour embrasser les idéaux démocratiques de la République de Weimar, allant

---

<sup>1074</sup> *Ibid.*, p. 229.

<sup>1075</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, *op. cit.*, p. 284.

<sup>1076</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 30.

<sup>1077</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, *op. cit.*, p. 285.

<sup>1078</sup> C. Schmitt, *Theodor Däublers « Nordlicht »*, *op. cit.*, p. 29.

<sup>1079</sup> *Ibid.*, p. 41.

jusqu'à se faire soupçonner de communism par les autorités américaines (parcours qui rappelle celui de France) ne feront que renforcer Schmitt dans son rejet de l'empirisme et du naturalisme et de Mann lui-même.

## 12 — *Fritz Mauthner*

Le dernier portrait est consacré à l'écrivain et philosophe sceptique Fritz Mauthner, « lecture favorite du peuple et de l'école obligatoire »<sup>1080</sup>. Malgré les affirmations des Schattenrisse et malgré le succès de *Beiträge zu einer Kritik der Sprache* (Contributions à une critique du langage), Mauthner comme sa philosophie sont restées marginales tout au long de sa vie. Seule l'influence qu'il exerça sur Wittgenstein et certains écrivains (Joyce, Jorge Luis Borges et Samuel Beckett) lui assure une postérité dans l'ombre de ces derniers. De fait, ses *Contributions* ont rencontré un certain écho auprès du grand public, mais n'ont pas convaincu les milieux universitaires qui le considéraient comme un dilettante qui écrivait aussi de la philosophie<sup>1081</sup> ou « as a journalist who meddled in higher affairs about which he understood nothing »<sup>1082</sup>. Mauthner était un critique littéraire et écrivain (plutôt mauvais) dont les écrits philosophiques étaient composés durant son temps libre. Et s'il était rejeté par les « philosophes professionnels » des universités, il les rejettait tout autant : « he regarded them with commensurate contempt and made endless fun – echoing Schopenhauer - of *Philosophieprofessoren* and their trade, the *Professorenphilosophie* »<sup>1083</sup>.

## A — Les portes de la vérité

La thèse principale de Mauthner, qui fait l'objet de la satire, repose sur un scepticisme linguistique radical. Pour lui, la philosophie avait jusque-là échoué à interroger le fondement de toute métaphysique, à savoir le langage, et, de ce fait, ne pouvait prétendre

---

<sup>1080</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 49.

<sup>1081</sup> Maria Kager, « James Joyce and Fritz Mauthner: Multilingual Liberators of Language », *The Germanic Review: Literature, Culture, Theory*, 2 janvier 2018, vol. 93, n° 1, p. 41.

<sup>1082</sup> Gershon Weiler, *Mauthner's Critique of language*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970, p. 338.

<sup>1083</sup> *Ibid.*

à une connaissance « vraie ». Il affirme, en ce sens, que « Kant est resté devant les portes de la vérité. Seule la critique du langage peut ouvrir ces portes et montrer avec une joyeuse résignation qu’elles mènent du monde et de la pensée au vide »<sup>1084</sup>. Il se propose alors, dans les quelque 2200 pages de ses *Considérations*, d’interroger le fonctionnement du langage en prenant pour point de départ le langage ordinaire. Il soutient, en effet, qu’il n’est pas possible de produire une philosophie du langage en faisant abstraction du « sens ordinaire » des termes utilisés. Il devient ainsi, le premier philosophe moderne à faire de l’interrogation du « langage » le cœur de toute spéculation philosophique.<sup>1085</sup>

Il commence par interroger les termes centraux à toute métaphysique, à savoir les substantifs « das Denken » (action de penser) et son corollaire « das Sprechen » (action de parler). Il note alors que les deux termes sont polysémiques dans le langage ordinaire, et qu’ils ne peuvent donc pas être les termes d’une véritable interrogation rigoureuse puisqu’ils renvoient à une multitude de phénomènes distincts. Toutefois, dans tous les cas, il s’agit d’actions et, par conséquent, ce sont les verbes « penser » et « parler » qu’il faut interroger en lieu et place puisque les substantifs en dérivent et non le contraire.<sup>1086</sup> Il explique alors que

What stands most stubbornly in the way of knowing the truth is that men all believe themselves to be thinking, when in fact they only speak and also that scholars and students of the mind all speak of a thinking for which speaking should be at most the instrument. Or the clothing. But this is not true; there is no thinking without speaking, i.e. without words. There is no thinking, there is only speaking.<sup>1087</sup>

Mauthner nie donc l’existence d’une « pensée » abstraite qui serait quelque part et qu’il serait possible de découvrir comme telle.

Pour lui, puisqu’ils sont des verbes, avant d’être des substantifs, « penser » et « parler » sont donc des actions, non des « choses » (aussi abstraites puis-elles êtres) identifiables. Les verbes, eux, renvoient à des mouvements et la différence entre les verbes est liée à une

---

<sup>1084</sup> Mauthner cité dans : M. Kager, « James Joyce and Fritz Mauthner », art cit, p. 40. Notre traduction.

<sup>1085</sup> Linda Ben-Zvi, « Samuel Beckett, Fritz Mauthner, and the Limits of Language », *PMLA*, 1980, vol. 95, n° 2, p. 144.

<sup>1086</sup> Voir : G. Weiler, *Mauthner’s Critique of language*, op. cit., p. 18-33.

<sup>1087</sup> Mauthner cité dans : *Ibid.*, p. 32.

différence de mouvements et d'appréciation dudit mouvement. La question concernant « parler » et « penser » est alors de savoir si ces deux verbes renvoient à des mouvements distincts ou non. Il affirme alors que « and speaking are movements; I have only to show that they are the same movement, seen from two different points of view and speaking are movements; I have only to show that they are the same movement, seen from two different points of view »<sup>1088</sup>. Pour ce faire, il explique d'abord qu'il est impossible d'identifier un « acte de pensée » indépendamment d'un « acte de langage ». De plus, ajoute-t-il, les deux mouvements « penser » et « parler » sont physiologiquement de même nature. En effet, Gershon Weiler explique que pour lui :

Both verbs, to think and to speak refer to definite movements; that speaking is only a movement of speech-organs, and that also the comprehension or understanding of words heard is closely tied to memories of movements (Bewegungserinnerungen), I assume as known. One can feel the movement of speech-organs in case of soundless but distinct thinking with one's fingers on the Adam's apple. If I wanted to make an inference from that to the effect that thought is language, i.e. movement, then this would be a circular inference. However, if thinking in general, as we all believe, is a process (Vorgang) in the brain, then this process cannot be given an account of except in terms of movements. Through movements of the, as yet little known, microscopic cells of the organ. Thinking and speaking are movements; I have only to show that they are the same movements, seen from two different points of view.<sup>1089</sup>

La question alors est quelle « sensation » induit le mouvement « penser » ? À ce point, la pensée de Mauthner frôle l'aporie de laquelle il réchappe en revenant à son point de départ, à savoir le langage ordinaire. Penser tel qu'usuellement compris, explique-t-il, c'est faire des connexions (entre des termes et des réalités, entre réalisés ou entre termes). Or, il n'est pas possible de faire de telles connexions sans mots, qu'ils soient verbalisés ou non ne change pas la nécessité de recourir au mot pour produire de la pensée. Par ailleurs, les actes de pensée (les mouvements) faits sans verbalisation découlent d'un nécessaire apprentissage avant l'internalisation qui mène l'individu à exécuter certaines tâches « sans penser » (savoir est distinct de pensée). Là encore, outre le fait que l'on pense lorsqu'on n'y pense pas, le processus d'apprentissage lui-même nécessite à un moment ou un autre

---

<sup>1088</sup> Mauthner cité dans : *Ibid.*, p. 33.

<sup>1089</sup> *Ibid.*, p. 37.

une verbalisation. Ce faisant, les mouvements « penser » et « parler » sont un seul et même mouvement.<sup>1090</sup>

Toutefois, ce constat amène un autre questionnement. Si penser c'est parler et qu'il existe plusieurs façons de parler (plusieurs manières, plusieurs types de discours, plusieurs langues), alors la même pensée peut être exprimée de plusieurs façons et inversement un même enchaînement de « paroles » peut exprimer diverses pensées. À ce problème, Mauthner oppose le fait que « the identity which he asserts to exist between thinking and speaking refers to the processes which take place in the individual who speaks and thinks »<sup>1091</sup>. Il s'agit donc d'un phénomène purement subjectif.

Une fois la subjectivité du penser-parler établie, Mauthner s'interroge sur l'objet du penser-parler. Il constate alors que lorsque l'on recherche ses mots pour exprimer quelque chose, l'on ne recherche pas un mot pour exprimer quelque chose de préconçu, plutôt, ce processus de recherche de mot est le processus de réflexion en soi. L'on ne cherche pas des mots, mais l'on précise et affine la pensée. Cet affinage porte, en fait sur la nécessité de faire rapprocher la pensée à « l'image » dans l'esprit de la réalité :

And a careful self-observation has shown me - what was to be expected - that this seeking after the expressive thought is nothing but a ceaselessly repeated effort to reach out, beyond the word or concept which first emerges in the mind, to my picture of the world of reality and to test in this way whether the first word which occurs to me or whether the available concept corresponds to my picture of reality.<sup>1092</sup>

En d'autres termes, le penser-parler est toujours lié à une réalité empirique à laquelle nous n'avons pas un accès direct, mais qui est médiée par le langage. Cela signifie que la « vérité » est inaccessible sans médiation du penser-parler. En fait, « when we are 'looking for the right word' we are, really, trying to get back to or revive our pre-verbal, i.e. pre-thought impression or picture<sup>1093</sup>.

---

<sup>1090</sup> *Ibid.*, p. 73 et suiv.

<sup>1091</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>1092</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>1093</sup> *Ibid.*

Or, la plupart du temps, nous ne cherchons pas les mots. Nous disposons « immédiatement » de système de classification et d’organisation que nous plaquons sur la réalité. Comme « our means of classification, nouns for objects and verbs for kinds of activities, are given [then] when we say what we see, all we do is to repeat what is already known »<sup>1094</sup>. Donc, il est impossible de faire de nouvelles observations, d’atteindre de nouvelles vérités, par le moyen du penser-parler. Les seules nouvelles observations (connaissances) réelles sont celles pour lesquelles nous ne disposons pas de moyens linguistiques d’expression. Autrement dit, la vérité, comme nouveauté, ne peut émerger du penser-parler (comme le prétend la métaphysique), mais ne peut exister que dans le silence du pré-pensé et du pré-parlé. Ainsi, toute entreprise de recherche de la vérité est condamnée à la renonciation au penser-parler, au silence, au vide. Contrairement à Kant, par la philosophie du langage, Mauthner affirme qu’il démontre « avec une joyeuse résignation [que les portes de la vérité] mènent du monde et de la pensée au vide ».

## B — Le silence comme philosophie

La Schattenriß prend cet élément comme point de départ de la satire. En effet, le narrateur indique que la réflexion qu'il présente est une réponse à la « lettre » d'un admirateur au « grand écrivain ».<sup>1095</sup> La lettre en question est *La Lettre de Lord Chandos* de Hugo von Hofmannsthal, nouvelle publiée en 1902, soit un an après la parution du premier tome des *Considérations*. Il s'agit d'une lettre fictive que Philipp Lord Chandos (personnage fictif) écrit à Francis Bacon « afin de s'excuser d'avoir renoncé à toute activité littéraire »<sup>1096</sup>. Après avoir rappelé ses nombreuses réalisations littéraires (avant l'âge de 24 ans), le Lord explique qu'il avait conçu un projet totalisant qui devait porter le titre de « *Nosce te ipsum* » afin de rendre compte de toute la culture et de la pensée du monde.<sup>1097</sup> Toutefois, il explique qu'il s'est alors vu confronté à une crise (mentale) du langage : « j'ai complètement perdu la faculté de méditer ou de parler sur n'importe quoi avec

---

<sup>1094</sup> *Ibid.*

<sup>1095</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 49.

<sup>1096</sup> Hugo von Hofmannsthal, *Der Brief des Lord Chandos*, Ditzingen, Reclam, 2019, p. 7.

<sup>1097</sup> *Ibid.*, p. 10.

cohérence »<sup>1098</sup>. Il continue d’expérimenter des moments de bonheur et d’harmonie, mais lorsque son esprit se pose, il ne peut les exprimer. Le doute le rongeant se fait de plus de plus aigu et il n’arrive même plus à saisir les choses les plus simples « avec le regard simplificateur de l’habitude »<sup>1099</sup>. Après s’être replongé dans les classiques (Cicéron et Sénèque) pour se sortir de son état de léthargie mentale,<sup>1100</sup> il écrit à Bacon :

J’ai su en cet instant, avec une précision qui n’allait pas sans une sensation de douleur, qu’au cours de toutes les années que j’ai à vivre, celles qui vont venir bientôt et celles qui viendront ensuite, je n’écrirai aucun livre anglais ni latin : et ce, pour une unique raison, d’une bizarrerie si pénible pour moi que je laisse à l’esprit infiniment supérieur qu’est le vôtre le soin de la ranger à sa place dans ce domaine des phénomènes physiques et spirituels qui s’étale harmonieusement devant vous : parce que précisément la langue dans laquelle il me serait donné non seulement d’écrire, mais encore de penser n’est ni la latine ni l’anglaise, non plus que l’italienne ou l’espagnole, mais une langue dont pas un seul mot ne m’est connu, une langue dans laquelle les choses muettes me parlent, et dans laquelle peut-être je me justifierai un jour dans ma tombe devant un juge inconnu.<sup>1101</sup>

Il arrive donc à la conclusion que nul langage ne peut lui permettre de rendre compte de son expérience.

La très courte nouvelle de Hofmannsthal reprend donc le scepticisme empirique pour le langage et de son incapacité à rendre l’expérience non-pensée et donc à atteindre une vérité partageable et communicable. Toutefois, Hofmannsthal pose la question de la possibilité de dépasser cette impossibilité, ne serait-ce que « devant le jugement dernier ». En effet, il décrit un Lord Chandos en crise et souffrant mentalement comme physiquement de son incapacité à exprimer quoi que ce soit de façon cohérente. La Schattenriß satirise la « réponse » de Mauthner aux questionnements soulevés par la « Lettre » du Lord Chandos : il répond « Schmarnn » (non-sens).<sup>1102</sup> Mauthner explique que c’est le « Schmarnn » qui assure le succès en librairie et renvoie vers sa démonstration sur le vide du langage. Il soutient alors « Penser c’est parler, parler c’est un mouvement musculaire, un mouvement musculaire c’est un effort, un effort c’est désagréable, désagréable c’est Aristote, Aristote

---

<sup>1098</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>1099</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>1100</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>1101</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>1102</sup> J. Negelinus, mox Doctor, C. Schmitt et F. Eisler, « Schattenrisse », art cit, p. 50.

c'est du bric-à-brac, par conséquent penser c'est du bric-à-brac »<sup>1103</sup>. Il ajoute qu'à cela l'on pourrait alors objecter que sa pensée est elle aussi pure sottise. Il l'admet bien volontiers, mais renvoie à son « article a=a et à la problématique du théorème d'identité qui y est démontrée »<sup>1104</sup> qui, selon lui, réfute ce qu'il veut bien admettre comme vrai.

Ce théorème satirisé par Schmitt veut qu'en raison de la subjectivité du langage et de son identité avec la pensée, il ne puisse y avoir d'adéquation entre « réalité » et concept. En fait, la relation logique n'est pas « a est b », mais plutôt « a est appelé b ». Donc, la relation n'est pas une qui décrit le *sein* (être), mais plutôt le *heißen* (qui s'appelle).<sup>1105</sup> Ici est mis en exergue le nominalisme radical de Mauthner puisque les concepts ne rendent compte d'aucune « essence », mais sont de simples constructions que l'observateur appose au réel observé. En ce sens, la réfutation de la sottise de sa pensée découle du fait que qualifier sa pensée de sottise n'est pas une description de son *sein*, mais simplement un choix subjectif de son interlocuteur (c'est pourquoi il peut la reconnaître bien volontiers). En ce sens, sottise ou génie sont alors interversibles. Quant à la tautologie a = a, elle devient inexprimable dans la mesure où la médiation du langage entraîne toujours une non-adéquation entre réalité et penser-parler. En fait, pour Mathnau, « logical discourse which develops from ordinary language has no connection with the structure of reality, since it, too, is simply a series of conventions »<sup>1106</sup>. Qui plus est, « all true propositions are tautologies; they are not true because of empirical proof but because of our prevailing mode of speaking »<sup>1107</sup>. Cela entraîne l'impossibilité de connaître une quelconque « réalité extérieure », le *sein*. Donc, à l'angoisse devant le vide exprimé par Lord Chandos, Schmitt fait dire Mauthner en guise de réponse : « plus de vide ».

## C — Littéralité comme source de droit

---

<sup>1103</sup> *Ibid.*

<sup>1104</sup> *Ibid.*

<sup>1105</sup> G. Weiler, *Mauthner's Critique of language*, op. cit., p. 232.

<sup>1106</sup> Jennie Skerl, « Fritz Mauthner's "Critique of Language" in Samuel Beckett's "Watt" », *Contemporary Literature*, 1974, vol. 15, n° 4, p. 477.

<sup>1107</sup> *Ibid.*

En effet, pour Schmitt, un tel raisonnement procède de l'erreur logique puisqu'il en vient à déterminer la valeur par des « présupposés empiriques ». C'est le « matérialisme le plus grossier » qui veut que le cerveau soit plus important que la pensée<sup>1108</sup>. Bien qu'il ne soit pas nommé dans *La Valeur de l'État*, c'est bien Mauthner qui est pour Schmitt le représentant du « matérialisme le plus grossier ». D'ailleurs, Schmitt reprend le même procédé de régression utilisé dans les Schattenrisse dans le cadre de sa thèse d'habilitation. Il explique, en effet, que ce matérialisme constitue « [a line of argument] that can then be extended, into infinite regress, to other ‘presuppositions’, such as good digestion and its ‘presuppositions’, such as the supply of a definite quantity of nutrients, which in turn has its presuppositions »<sup>1109</sup>. En somme, cette régression nominaliste procède d'un monisme qui ne peut que se solder par des contradictions (ou par un Schmarnn). Toute tentative de ne comprendre le monde que sensoriellement, donc, hors langage est vouée à un nihilisme. Pour lui, les thèses de Mauthner aboutissent nécessairement à un tel nihilisme puisqu'elle finit par exiger un silence, car seule l'expérience sensorielle peut conduire à la vérité (ce que Mauthner, le vrai, accepte aussi bien volontiers).

Le cas de Lord Chandos qui ne vit que des éiphanies qu'il est bien incapable de rendre en mots illustre cet état de fait illustre ce silence auquel est condamné tout individu qui accepte les thèses nihilistes de Mauthner. Mais la nouvelle de Hofmannsthal illustre autre chose pour Schmitt. Outre le mal psychique dont la situation afflige le Lord, celui-ci perd toutes capacités décisionnelles : il n'a pas de conception religieuse ni de conceptions métaphysiques et il se retrouve dans l'incapacité d'émettre de jugements politiques comme esthétiques. De même, il ne peut distinguer le vrai du faux. Il écrit, en effet, à Bacon :

Il me devint peu à peu impossible de disputer d'une matière élevée ou assez générale, de fournir alors à ma bouche ces mots dont pourtant, d'habitude, tous les hommes font un usage spontané, sans hésiter. [...] J'étais empêché, au fond de moi, de porter un jugement sur les affaires de la cour, les incidents au Parlement, sur tout ce que vous pourriez imaginer. [...] N'importe quel verdict, ils se décomposaient dans ma bouche tels des champignons moisiss. Il m'arriva de vouloir réprimander ma fille Katharina Pompilia, âgée de quatre ans, pour un mensonge d'enfant dont elle s'était rendue coupable, de vouloir lui montrer la nécessité de dire toujours la vérité, et, ce faisant, les notions qui me vinrent à la bouche prirent soudain une

---

<sup>1108</sup> C. Schmitt, *Carl Schmitt's Early Legal-Theoretical Writings*, op. cit., p. 227.

<sup>1109</sup> *Ibid.*

coloration si changeante, débordèrent à ce point les unes dans les autres, que, dévidant tant bien que mal ma phrase jusqu'au bout et comme pris de malaise, ayant effectivement le visage blême et ressentant une violente pression autour du front, je laissai l'enfant seule, claquaï la porte derrière moi [...].<sup>1110</sup>

Ainsi, ce matérialisme le plus grossier, une fois qu'il habite la réflexion, rend toute possibilité de décision et de jugement impossible. Il est l'ultime arme de neutralisation et de dépolitisation.

Sur ce point, la critique de Schmitt est d'autant plus sévère que le nominalisme de Mauthner a pour autre conséquence de nier toute littéralité aux mots, au langage. Or, pour le juriste c'est dans « la littéralité des mots [que] sont enregistrés [...] les processus et les événements constitutifs, même si les hommes les ont oubliés »<sup>1111</sup>. En effet, Schmitt repose, en grande partie, ses thèses sur la littéralité des mots et des concepts qu'il mobilise. Une littéralité qui se veut étymologique et historique puisque contrairement à Mauthner, il affirme que les sens, même oubliés, inscrits dans les mots sont révélateurs de vérités. Celles-ci sont donc nécessairement transcendantes puisqu'elles sont dans le concept et non dans l'expérience. L'exemple le plus achevé de l'anti-nominalisme de Schmitt est *Le Nomos de la Terre*. Il y avance, en effet, un lien nécessaire entre droit et prise de terre en raison des liens étymologiques entre *Nomos*, *Nomoi* et *Nemein* (et donc *Nehmen* et *Landnahme*). Ces termes étant étymologiquement liés, le nomos (malgré notre oubli), et le droit, contient toujours et nécessairement l'idée d'un rattachement à la Terre duquel nous sommes inconscients. La source première du droit est ainsi la prise de terre (prendre, pâture, partager).<sup>1112</sup> Or, si l'on accepte le nominalisme subjectiviste de Mauthner qui nie toute littéralité du mot, alors nous perdons la transcendance enfermée dans nos concepts.

## Conclusion

---

<sup>1110</sup> H. von Hofmannsthal, *Der Brief des Lord Chandos*, op. cit., p. 12.

<sup>1111</sup> I. Villinger, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, op. cit., p. 273.

<sup>1112</sup> C. Schmitt, *Le nomos de la Terre*, op. cit., p. 71-86.

Pour le lecteur actuel, le contenu des *Schattenrisse* a une tonalité étrange, voire, l'on se demande s'il y a un quelconque intérêt à lire les facéties de jeunes étudiants alcoolisés. Cela d'autant plus que, comme nous venons de le voir, la plupart des personnages ou débats satirisés dans le texte ont été oubliés. D'ailleurs, Schmitt fait lui-même remarquer en 1948, que «la plupart des choses sont incompréhensibles aujourd'hui»<sup>1113</sup>, et nous dirions, d'autant plus incompréhensibles aujourd'hui. Toutefois, cela implique que la satire est un genre, comme le serait le roman ou le poème lyrique, et que donc il aurait une vocation universelle, au regard du public et du temps. Or, comme l'expliquent Dustin Griffin et Linda Hutcheon, la satire n'est qu'un mode discursif et non un genre en soi. La satire est amorphe,<sup>1114</sup> elle n'a pas de formes identifiables a priori : la satire transparaît au-delà de la forme pour devenir forme. En ce sens, la satire est identifiable dans des formes littéraires (au sens large du terme) diverses variées. Toutefois, en tant que discours, les satires sont situées temporellement et spatialement. La satire est adressée à un public situé en mesure de déchiffrer les «allusions» (avec «quelques bouteilles de bon vin»<sup>1115</sup> ou sans). Elle est aussi située au sein du corpus du satiriste, et dans cette perspective, dialogue avec le reste de son corpus, satirique ou non. Cela implique deux choses : 1) que l'effet satirique, voire le sens du propos, est intimement lié à son public (il est difficile de rire en lisant les *Schattenrisse* aujourd'hui, et que 2) aussi éphémère fût-ce un discours satirique, il n'en reste pas moins des traces, les traces de l'idée que Benjamin invite à découvrir.

Cela étant, il convient alors de procéder à une «intens[e] historicist understanding of [a] satire»<sup>1116</sup>, ce qui nous a conduits à retracer (bien que superficiellement) les débats et les objets de la satire des *Schattenrisse*. En effet,

To assess the satirist's purpose and strategy, we need to know for whom and against whom the satire is written. And historical context must be understood not just as inert background but as that milieu which produced the satire, the historical world

---

<sup>1113</sup> Carl Schmitt, *Carl Schmitt - Briefwechsel mit einem seiner Schüler*, Berlin, Akademie Verlag, 1995, p. 42.

<sup>1114</sup> Howard D. Weinbrot, *Menippean Satire Reconsidered : From Antiquity to the Eighteenth Century*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2005, p. 2.

<sup>1115</sup> C. Schmitt, *Carl Schmitt - Briefwechsel mit einem seiner Schüler*, op. cit., p. 42.

<sup>1116</sup> Dustin Griffin, *Satire : A Critical Reintroduction*, 1<sup>re</sup> éd., s.l., University Press of Kentucky, 1994, p. eBook.

it conjures up, and (rhetorically speaking) the various historical audiences for which it was originally intended.<sup>1117</sup>

Et comme, nous venons de le voir, malgré l'éclectisme premier des sujets abordés dans les *Schattenrisse*, le texte est écrit contre quelque chose de spécifique. En attaquant diverses figures du monde culturel et littéraire du début du 20<sup>e</sup> siècle, Schmitt (et Eisler) ne s'attaque ni à la culture ni même à l'ensemble des individus qui font vivre ce monde. Les cibles principales de ce texte satirique sont clairement délimitées : c'est le scientisme, le positivisme, le relativisme, le monisme et l'immanence qui sont pour Schmitt intimement liés.

Donc, au-delà de la dimension personnelle que les noms portraiturés mettent en exergue, le texte est aussi une satire ménippéenne ; une satire qui ne vise pas (seulement) les individus en soi, mais des façons d'être, des rapports au monde, des visions du monde. Plus spécifiquement, la satire ménippéenne est identifiable par certains traits spécifiques que nous retrouvons dans les *Schattenrisse*. Howard D. Weinbrot explique que dans ce type de satire :

We see copiousness, various mixtures of genres, languages, plots, periods, and places [...]. We also see finite and recurring topics: concern with dangerous, harmful, spreading views whether personal or public, whether by the individual human being who needs to learn not to fantasize about harmful heroism or beauty, the governor who needs to learn not to tyrannize, or the nation that needs to learn not to destroy its benevolent heritage.<sup>1118</sup>

Pour Weinbrot, il s'agit de « responses to a dangerous or threatening false orthodoxy »<sup>1119</sup>. Elle opère une série de « brief guerilla attack that emphasizes the danger »<sup>1120</sup>. Il s'agit d'un type de discours qui dénonce et cherche à visibiliser un ou des dangers auxquels est confronté une société donnée. De ce fait, « Menippean satire lives in a precarious universe of broken or fragile national, cultural, religious, political, or generally intellectual values »<sup>1121</sup>. Ce qui différencie la satire ménippéenne du texte comique est précisément

---

<sup>1117</sup> *Ibid.*

<sup>1118</sup> H.D. Weinbrot, *Menippean Satire Reconsidered*, *op. cit.*, p. 5-6.

<sup>1119</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>1120</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>1121</sup> *Ibid.*

cela : dans ce type de satire, le « comique » (produit par des effets d'exagération, de contradiction et de mises en scène ridicules) devient effrayant. Le comique devient le moyen d'un jugement sévère sur une dérive, une décadence ; et de ce fait même, cherche à avertir et convaincre du danger des attitudes et figures dépeintes. Les *Schattenrisse* fonctionnent sur ce modèle puisqu'au-delà du grotesque, de l'absurde et du vide « intellectuel » mis en scène, chacun des portraits, en sous-texte, dénonce le danger et la « destruction » culturelle, scientifique, morale et politique à laquelle mène (forcément) les différentes postures et thèses satirisées et moquées.

En outre, le public auquel le texte s'adresse est aussi clairement identifiable. Les deux étudiants s'adressent à eux-mêmes, c'est-à-dire à cette jeunesse qui avait fait du « contre Goethe » un « avec Hölderlin », afin de la détourner du cercle George au profit de Däubler. Jeunesse qui est appelée à devenir, sous la République de Weimar, l'intelligentsia culturelle et politique. En effet, le public d'une satire contient toujours, en plus de ceux moqués, ceux « whose attitudes it may actually hope to alter »<sup>1122</sup>. Conal Condren explique, de fait, que de la satire est un discours de persuasion : le satiriste cherche à convaincre un public donné (du danger dépeint comme de la solution à ce danger). Or, « persuasion depends upon the exploitation of shared communal expectations and prejudices »<sup>1123</sup>, ce qui implique un public en mesure de recevoir le texte, et qui partage aussi avec le narrateur un ensemble de croyances et d'attentes qui font des destinataires un groupe ouvert (au moins minimalement) à la critique et aux dénonciations mises de l'avant par la satire. Dans cette optique, le public des *Schattenrisse* est bien identifiable (et identifié par Schmitt lui-même des années plus tard) dans cette jeunesse de début de siècle qui cherche à rompre avec l'Allemagne de Goethe.

Si nous pouvons, à juste titre, douter de la réussite du succès de l'entreprise schmittienne (il ne réussira jamais à imposer Däubler, bien que si ce dernier n'est pas tombé dans l'oubli, c'est sans doute en partie grâce au juriste), il n'en reste pas moins qu'il y a eu tentative à cet effet. Tentative qui n'était pas motivée par un simple effet de mode, ou

---

<sup>1122</sup> D. Griffin, *Satire, op. cit.*

<sup>1123</sup> Conal Condren, « Satire and definition », *Humor*, 2012, vol. 25, n° 4, p. 382.

simple préférence, voire caprice de goût, mais par l’interprétation politique que Schmitt superpose à *Nordlicht*. En effet, comme mentionné plus haut, pour lui, Däubler a réussi à mettre le doigt sur « le problème le plus profond de la philosophie du droit et de l’État »<sup>1124</sup>. En ce sens, le projet avait un objectif certain d’imposer (bien que pas encore clairement) un discours alternatif à celui qui dominait le monde culturel et littéraire à la fin du Second Empire. Un discours que Schmitt veut repolitiser et débarrasser des traces du romantisme et du positivisme aliénant (selon lui).

Mais il y a plus qu’une vague tentative à retenir du texte. En effet, si l’infexion vers Däubler échoue, il n’empêche que les *Schattenrisse* permettent à Schmitt de faire autre chose ; à savoir d’expérimenter et mettre à l’épreuve sa « méthode du cas extrême ». Ainsi, l’ironie des *Schattenrisse* remplit sa fonction seconde, celle qui lui survit, après le silence des rires : l’expérimentation formelle qui permet de dénoncer la menace que constituent certaines *Weltanschauungen*. En effet, l’ironie radicale (dada avant l’heure) des *Schattenrisse* est aussi à comprendre comme une première expérience du potentiel heuristique du cas exceptionnel (de la situation poussée à son extrême limite) a contrario de la situation normale. L’ironie satirique autorise des effets d’exagération, voire de caricature, qui poussent un discours dans ses extrêmes retranchements. La forme satirique qui permet de créer artificiellement la situation exceptionnelle (de la mort de l’un des personnages, en passant par l’incapacité de trouver des objets ou la mise en face d’une situation où une décision forte est nécessaire) qui selon Schmitt permet d’évaluer la viabilité (la validité) heuristique des concepts et des thèses que l’on cherche à défendre.

Ainsi, le lecteur, même en ne saisissant pas tout le contexte et toutes les allusions, se voit poussé à constater la non-viabilité des discours et attitudes satirisées. En effet, comme nous l’avons vu, Schmitt ne s’attaque pas aux fondements philosophiques des thèses auxquelles les sujets qu’il satirise adhèrent. Nulle part, nous ne trouvons une critique articulée du spinozisme ou du positivisme dans le texte. Plutôt, les *Schattenrisse* nous présentent les discours ou les figures les plus radicalement « caricaturales » de ces écoles

---

<sup>1124</sup> Carl Schmitt, *Theodor Däublers « Nordlicht » : Drei Studien über die Elemente, den Geist und die Aktualität des Werkes.*, 3e édition., Berlin, Duncker & Humblot, 2009, p. 29.

de pensée, afin de nous mettre devant l'aporie à laquelle ils mènent inexorablement (toujours selon Schmitt). Cela explique aussi pourquoi le critique de *Das literarische Echo* a estimé que certains des portraits étaient injustes ou trop sévères.<sup>1125</sup> L'objectif de la satire schmittienne étant de prévenir d'un danger, hors situation normale. Les portraits ne cherchent donc pas à rendre compte de façon comique d'un état de fait (les individus moqués tels qu'ils sont et telles que sont les idées qu'ils défendent), mais plutôt à créer les conditions (par la mise en scène) dans lesquelles les limites des thèmes abordés sont dévoilées. Les chutes de chacun des portraits révèlent cette ambiance caractéristique de la satire ménippéenne dans laquelle le rire se confond avec l'inquiétude, l'ombre du danger, voire la peur qui ressort des situations contradictoires, absurdes et désastreuses portraiturées.

Finalement, l'ironie autour des thèmes qui occupent et continueront d'occuper, Schmitt, permet à ce dernier de tester leurs limites. Si l'exercice n'est pas complet et peut sembler superficiel, il n'empêche que l'on retrouve dans sa production académique de la même époque et ultérieure, les mêmes raisonnements, voire des piques et ironies identiques. C'est particulièrement le cas dans *Loi et Jugement* et dans *La Valeur de l'État* qui sont écrits à la même période. En somme, l'on peut comprendre les *Schattenrisse* comme expérimentation formelle sur les limites de certains concepts ou courants de pensée. L'effet dépolitisant et neutralisant du scientisme, du positivisme, du relativisme, du monisme et de l'immanence qui aboutissent au « Schmarrn » du dernier portrait (Mauthner) est de fait transversal dans l'œuvre du juriste. C'est sans doute l'effet que les *Schattenrisse* produisent encore « si l'on s'est mis dans l'état d'esprit nécessaire aux allusions ». <sup>1126</sup>

---

<sup>1125</sup> Carl Schmitt, *Carl Schmitt. Tagebücher vom Oktober 1912 bis Februar 1915*, Berlin, Oldenbourg Akademieverlag, 2003, p. 367.

<sup>1126</sup> C. Schmitt, *Carl Schmitt - Briefwechsel mit einem seiner Schüler*, op. cit., p. 42.



## Die Buribunken

En 1918, une courte nouvelle, « Die Buribunken » (Les Buribunkes), signé par un certain C. S., derrière lequel on retrouve Schmitt, est publié par la revue catholique SUMMA. La première chose qui déconcerte le lecteur est la forme narrative de *Les Buribunkes*. Il est rédigé sous la forme d'un article scientifique, selon le modèle classique de publication scientifique. Cependant, son titre est pour le moins intrigant et il est complété par un sous-titre qui souligne l'étrangeté du titre : « Ein geschichtsphilosophischer Versuch »<sup>1127</sup>. Parallèlement à sa prétention philosophique, l'auteur présente l'objet de son étude : les Buribunkes. Ainsi, le projet académique, respectant les règles reconnues de l'article scientifique, notamment en ce qui concerne l'usage des citations, en tant que contribution sérieuse à la noble discipline de la philosophie de l'histoire, coexiste avec le non-sérieux, la parodie et la fiction.

Les sujets de l'article philosophique de C.S./Carl Schmitt sont les Buribunkes, des créatures fictives, qu'il décrit comme l'achèvement ultime de l'évolution humaine. Mais comment ce court texte/article de non-fiction/fiction doit-il être lu ou compris ? Il semble que, presque à l'unanimité, ce texte ait été lu comme une œuvre de fiction. De fait, tous les commentateurs semblent penser que l'objet du texte, les Buribunkes, est le critère déterminant pour identifier la nature littéraire de *Les Buribunkes*. Suivant, il est compris soit comme fiction satirique, soit comme nouvelle dystopique de science-fiction, selon que la primauté de la classification est donnée au ton du texte ou au monde post-humain et technico-scientifique qui y est dépeint.<sup>1128</sup> Outre ces tendances, nous proposons ici de

---

<sup>1127</sup> C. S., « Die Buribunken », *Summa*, 1918, n° 4, p. 89-106 ; C. S. et Carl Schmitt, « Die Buribunken : Ein geschichtsphilosophischer Versuch » dans Ernst Hüsmert et Gerd Giesler (eds.), *Die Militärzeit 1915 bis 1919 : Tagebuch Februar bis Dezember 1915. Aufsätze und Materialien*, Berlin, Akademie Verlag, 2005, p. 453-471. Nous nous référerons à cette version pour la suite.

<sup>1128</sup> Edwin Bikundo et Kieran Tranter, « The Buribunks: Carl Schmitt on diaries, modernity and future », *Griffith Law Review*, 3 avril 2019, vol. 28, n° 2, p. 95-98 ; Friedrich A. Kittler, *Gramophone, film, typewriter*, traduit par Emmanuel Guez, traduit par Emmanuel Alloa et traduit par Frédérique Vargoza, s.l., Les Presses du réel, 2018, p. 378-393 ; Reinhart Koselleck, *The Practice of Conceptual History : timing History, spacing Concepts*, traduit par Todd Samuel Presner, Stanford, Stanford University Press, 2002, p. 85-99 ; Kieran Tranter, « Die Buribunken as science fiction: the self and informational existence », *Griffith Law Review*, 3 avril 2019, vol. 28, n° 2, p. 118-136.

prendre au sérieux la forme narrative scientifique du texte et de le lire comme une contribution scientifique puisque c'est ce que sa forme suggère.

Pour ce faire, nous accorderons une attention particulière au sous-titre de la nouvelle : « Ein geschichtsphilosophischer Versuch ». Le sous-titre a généralement pour fonction de préciser l'objet d'un texte ou de le situer dans un champ d'études. Cependant, ce sous-titre, en allemand, peut être compris de deux manières, double sens qui ressort dans les différentes traductions qui en ont été faites. Suivant la traduction anglaise officielle de *Les Buribunkes*, il peut être compris comme « An essay on the philosophy of history »,<sup>1129</sup> ce qui suggère que le sujet est la philosophie de l'histoire. Cependant, il est également possible de le comprendre comme une contribution au champ disciplinaire de la philosophie de l'histoire. Dans ce cas, la « philosophie de l'histoire » n'est pas son sujet, mais sa nature. Par exemple, Geoffrey Winthrop-Young et Michael Wutz, les deux traducteurs de *Gramophone, Film, Typewriter*, de Friedrich A. Kittler, dans lequel une partie du texte est reproduite, traduisent le sous-titre en « A History-Philosophical Meditation ».<sup>1130</sup> De même, Frédérique Vargas, en français, le traduit par « Un essai historico-philosophique ».<sup>1131</sup> Ces diverses traductions dénotent d'une tension entre le sous-titre et le contenu des *Buribunkes*, indiquant que le texte peut être compris de multiples façons. Nous accepterons ici la coexistence de ces deux significations, car toute contribution à la philosophie de l'histoire est toujours, d'une manière ou d'une autre, un commentaire sur la philosophie de l'histoire. En d'autres termes, *Les Buribunkes* sera lu comme un commentaire sur différentes traditions de la philosophie de l'histoire et comme une tentative, une expérimentation, afin de construire une alternative à ces traditions sur le modèle de Georg Lukács, et comme nous le verrons contre ce dernier.<sup>1132</sup>

---

<sup>1129</sup> Carl Schmitt, « The Buribunks. An essay on the philosophy of history », *Griffith Law Review*, traduit par Gert Reifarth et traduit par Laura Petersen, 2019, vol. 28, n° 2, p. 99-112.

<sup>1130</sup> Friedrich A. Kittler, *Gramophone, Film, Typewriter*, traduit par Geoffrey Winthrop-Young et traduit par Michael Wutz, 1 edition., Stanford, California, Stanford University Press, 1999, p. 99 et suiv.

<sup>1131</sup> F.A. Kittler, *Gramophone, film, typewriter, op. cit.*, p. 231 et suiv.

<sup>1132</sup> Georg Lukács, *Die Theorie des Romans: Ein geschichtsphilosophischer Versuch über die Formen der großen Epik*, Bielefeld, Aisthesis, 2009, 156 p.

Plus précisément, nous comprendrons l'article comme étant écrit par C.S.<sup>1133</sup> comme contribution à la science appelée buribunkologie. Ce faisant, nous soutiendrons que cet article adopte les codes du pastiche et constitue une esquisse de la conception particulière du décisionnisme de Schmitt. À cette fin, nous situerons d'abord l'article dans le domaine auquel il prétend contribuer. Nous situerons ensuite, dans le temps et dans la littérature, le pastiche en tant que technique littéraire et esquisserons quelques-uns de ses principaux traits. Dans la quatrième section, nous examinerons les premiers engagements de Schmitt avec cette technique. Dans les trois sections suivantes, nous analyserons de près la manière dont Schmitt, par l'intermédiaire de C.S., utilise le pastiche pour poser les bases de sa compréhension personnelle du décisionnisme dans *Les Buribunkes*. Enfin, nous verrons comment cet article/nouvelle éclaire l'enchevêtrement de la question de la technique et du décisionnisme dans l'œuvre de Schmitt.

## *I — Préambule*

La première partie de l'article nous présente la buribunkologie en tant que science et décrit les caractéristiques des propres aux Buribunkes. C.S. affirme d'emblée que « l'ambition de toute science devrait être, avant tout, de prouver son existence par des réalisations réelles et de faire en sorte qu'une masse conséquente de travaux empêche tout doute subversif sur son potentiel en tant que science ».<sup>1134</sup> Il explique alors que les Buribunkes existent parce qu'il y a une science qui les étudie, comme les Américains existent parce qu'une science, les Études américaines, les étudie. Au-delà de cette tautologie parodique, on notera que les sciences modernes acceptent en effet souvent cette relation de « prophétie auto-réalisatrice », une relation de co-construction, vis-à-vis de leurs objets.

En effet, chaque science (du moins depuis Descartes) va définir son objet et délimiter ses frontières ontologiques. À cette fin, il existe toujours une interaction entre une science et son épistémologie. Ce sont les divisions classiques entre les approches

---

<sup>1133</sup> Le texte étant signé un certains C.S. et non Schmitt, nous supposerons donc qu'il s'agit de deux personnes différentes. C. S., « Die Buribunken », art cit.

<sup>1134</sup> C. S. et C. Schmitt, « Die Buribunken : Ein geschichtphilosophischer Versuch », art cit, p. 453.

fondationnelles et anti-fondationnelles, ou entre l'empirisme-matérialisme et l'idéalisme.<sup>1135</sup> En outre, l'a priori de l'épistémologie utilisé pour délimiter les frontières ontologiques est l'une des principales caractéristiques des sciences modernes. C'est l'introduction de la subjectivité dans les postures définitionnelles, surtout depuis Descartes. En ce sens, C.S. décrit la buribunkologie comme une science selon l'acception post-cartésienne du terme.

Avec le *cogito, ergo sum*, Descartes déplace l'ordre entre l'ontologie et l'épistémologie :

Roughly speaking and admitting some exceptions [...], pre-Cartesian philosophy was definitely ontologically oriented, but post-Cartesian thought became largely preoccupied with epistemology. In this sense, Descartes is the father of modern philosophy. In fact, *cogito, ergo sum* [...] clearly suggests that an ontological statement (I am) is based on an epistemological datum (I think).<sup>1136</sup>

En d'autres termes, depuis Descartes, la connaissance (philosophie/sciences/buribunkologie) précède l'être (ontologie/Buribunke). C'est le sujet pensant, la subjectivité, qui est au cœur du système, qui devient la « cause première », qui fonde la connaissance. Descartes se sait être parce qu'il pense et se pense comme être. De même, « l'existence des Buribunkes découle du fait que la buribunkologie existe »<sup>1137</sup>, car « il n'y aurait [...] pas de buribunkologie s'il n'y avait pas de buribunkologues »<sup>1138</sup>. C.S. nous dit donc qu'il est cartésien (caricaturé).

Une fois la « scientificité » de la buribunkologie affirmée, l'auteur entreprend de présenter les Buribunkes : ceux qui sont à la fois les producteurs de cette science et ses sujets. Il insiste alors sur le fait que son entreprise est une contribution à la philosophie de l'histoire et non à la biologie ou à la zoologie, ou autres sciences du genre. En ce sens, si le terme buribunke ne nous est pas familier, nous ne pouvons néanmoins pas inférer qu'il

---

<sup>1135</sup> Simon Blackburn, *The Oxford dictionary of philosophy*, 2nd ed., Oxford ; New York, Oxford University Press, 2005, p. 118.

<sup>1136</sup> Jan Woleński, « The History of Epistemology » dans Ilkka Niiniluoto, Matti Sintonen et Jan Woleński (eds.), *Handbook of epistemology*, s.l., 2004, p. 4-5.

<sup>1137</sup> C. S. et C. Schmitt, « Die Buribunken : Ein geschichtphilosophischer Versuch », art cit, p. 453, note 1.

<sup>1138</sup> *Ibid.*, p. 453.

se réfère à des êtres fictionnels et non réels. C.S. écarte, d'ailleurs, la réalité « biologique » des Buribunkes en tant que donnée pertinente. Au moment de s'interroger sur ce qui « caractérise » un Buribunke, il hésite entre deux critères, l'un physique — la « grande gueule » des Buribunkes —, l'autre social — l'écriture permanente d'un journal intime. Il finit par écarter (de prime abord) la grande gueule parce qu'il s'agit d'un critère « physique » qui n'est pas l'objet de la philosophie de l'histoire : « une considération physiologique et anatomique, [donc] une considération plus médicale »<sup>1139</sup>.

En effet, C.S. explique que « tout en étant conscient de l'importance spirituelle de la gueule élargie, [il s'oriente] malgré tout vers une préférence pour le journal intime »<sup>1140</sup>, en raison d'« une appréciation résolument historique de l'évolution, dont les étapes se laissent justement retracer historiquement dans le développement de l'idée de tenir un journal intime »<sup>1141</sup>. Pour lui, donc, la « réalité » biologique des Buribunkes n'est pas ce qui les caractérise physiquement, bien que cela puisse avoir une certaine importance, mais plutôt le processus historique qui a fait advenir la pratique sociale qui les distingue des humains spirituels qui ont aussi une « grande gueule », contrairement aux « peuples inférieurs, les Polynésiens, les Terre-de-Feu et les Ba-Ronga-Nègres, ainsi que d'autres tribus inaptes à l'éducation [qui] ont une gueule relativement petite, bien qu'ils soient cannibales »<sup>1142</sup>.

Qui plus est, C.S. suggère aussi que la « grande gueule » (*erweitertes Maul*) des Buribunkes peut être comprise comme une caractéristique sociale, bien que secondaire. En effet, en allemand comme en français, « grande gueule » peut être utilisée pour qualifier un individu trop bavard ou qui parle haut et fort, mais dont les paroles sont rarement (si ce n'est jamais) suivis d'actes ou décisions. En d'autres termes, la « grande gueule » qui se présente de prime abord comme un trait physiologique, se trouve aussi à être un trait social/psychologique. En somme, la « *differencia specifica* »<sup>1143</sup> des Buribunkes est double,

---

<sup>1139</sup> *Ibid.*, p. 456.

<sup>1140</sup> *Ibid.*

<sup>1141</sup> *Ibid.*

<sup>1142</sup> *Ibid.*, p. 455-456.

<sup>1143</sup> *Ibid.*, p. 455.

et ce, malgré la préférence de C. S. pour le journal intime. Donc, sous couvert de donner la priorité à la philosophie de l'histoire, l'auteur ne rejette pas l'autre trait qui reste typique des Buribunkes. Les deux traits étant intimement liés puisqu'ils révèlent tous deux l'inaptitude à décider des Buribunkes.

En somme, pour C.S., la « *differencia specifica* » des Buribunkes est sociologique : le post-humain buribunke est identifiable par ses pratiques sociales et non par une évolution (darwinienne) physiologique. Ainsi, « *Buribunke* » peut être compris comme « néologisme pour désigner un groupe (social) spécifique qui existe même si l'on ne peut le reconnaître ou l'identifier grâce à des critères physiologiques. En effet, si l'on admet le buribunkes non comme un donné historico-empirique, mais comme une tentative d'isoler et de nommer un certain groupe, alors il n'est nulle raison de supposer que les Buribunkes n'existent pas. Plutôt, l'on peut inférer qu'il s'agit d'individus que nous ne savons pas identifier, isoler et nommer. La contribution à la philosophie de l'histoire de cet article/fiction se propose de réparer cette lacune en décrivant ces « pratiques sociales » ou ce que C.S. nomme traits « spirituels ».

Cependant, derrière C. S. le cartésien moderne, il semble y avoir quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui nous amène à douter de C.S. et du sérieux de son entreprise. C'est ce quelqu'un qui semble suggérer que l'entreprise de C.S. est risible. Avec C.S. coexiste un esprit, « un manager supérieur, tirant la marionnette multicolore qu'est [C.S.] par les fils de son savoir commercial et de son intelligence supérieurs ».<sup>1144</sup> *Les Buribunkes* n'ont pas un, mais deux auteurs. C.S. n'est ni le pseudonyme ni les initiales de Carl Schmitt, mais l'interlocuteur et la cible des critiques du juriste. C.S. n'existe qu'en tant que scénariste des *Buribunkes*, mais non comme créateur. Pour ce faire, Schmitt utilise une technique littéraire qui lui permet de coexister en tant que critique, d'être un co-auteur critique invisible (pas si invisible que cela puisqu'il apparaît dans les notes 2 et 13 du texte) de C.S., afin de poser les jalons de sa propre pensée.

---

<sup>1144</sup> *Ibid.*, p. 458.

La technique de Schmitt pour coexister en tant que challenger (et) co-auteur, qu'il avait déjà expérimentée dans *Schattenrisse*, est celle du pastiche. Le pastiche est souvent confondu avec la parodie ou l'imitation, voire la contrefaçon. Pourtant, il se distingue de ces trois dernières en ce qu'il n'est ni un genre littéraire ni une usurpation. Plutôt, il s'agit d'une technique qui peut être subsumée sous de multiples formes littéraires. La nature et l'usage du pastiche ont fait l'objet de multiples débats au cours de la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle, d'où la polysémie qui est associée à cette technique.

## 2 — *Le pastiche*

Les principaux ouvrages consacrés au postmodernisme et à sa relation complexe avec la modernité et le modernisme, ainsi qu'à son enracinement dans ces derniers, considèrent le pastiche comme un genre opposé à la parodie. En effet, « en tant que jeu formel, le pastiche dans la littérature contemporaine est souvent associé au postmodernisme dans son acception anglo-saxonne de jeu gratuit ou de parodie vide ». <sup>1145</sup> De fait, selon Frederic Jameson, le pastiche doit être « sharply distinguished from the more readily received idea of parody ». <sup>1146</sup> Il soutient que :

Pastiche is, like parody, the imitation of a peculiar or unique, idiosyncratic style, the wearing of a linguistic mask, speech in a dead language. But it is a neutral practice of such mimicry, without any of parody's ulterior motives, amputated of the satiric impulse, devoid of laughter and of any conviction that alongside the abnormal tongue you have momentarily borrowed, some healthy linguistic normality still exists. Pastiche is thus blank parody, a statue with blind eyeballs. <sup>1147</sup>

En ce sens, il admet une ressemblance « formelle » entre la parodie et le pastiche, mais souligne leur profonde différence (motivé/politique vs neutre/apolitique). Il en conclut que le pastiche, contrairement à la parodie, est déconnecté de l'histoire. Ce n'est pas un objet ou une pratique historique, mais seulement une « random cannibalization of all the styles

---

<sup>1145</sup> Steen Bille Jørgensen, « Pastiche et poétique de l'œuvre. Stratégies de réécriture contemporaines », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2012, vol. 112, n° 1, p. 106.

<sup>1146</sup> Fredric Jameson, *Postmodernism, or, The cultural logic of late capitalism*, Reprinted., London, Verso, 2008, p. 16.

<sup>1147</sup> *Ibid.*, p. 17.

of the past, [a] play of random stylistic allusion »,<sup>1148</sup> « freed from [any] historical forces [...]. Pastiche means style separated from history ».<sup>1149</sup>

Cette conception du pastiche comme le style vide d'un postmodernisme vide s'oppose à la description par Linda Hutcheon d'un postmodernisme parodique et ironique. Pour elle, « postmodern fiction remains historical, precisely because it problematizes history through parody ».<sup>1150</sup> Elle explique que la « Parody — often called ironic quotation, pastiche, appropriation, or intertextuality — is usually considered central to postmodernism — est généralement considérée comme un élément central du postmodernisme ».<sup>1151</sup> Contrairement à Jameson, elle n'oppose donc pas parodie et pastiche. Le pastiche n'est pas la pratique anhistorique et apolitique décrite par Jameson. Elle précise :

In objecting [...] to the relegation of the postmodern parodic to the ahistorical and empty realm of pastiche, I do not want to suggest that there is not a nostalgic, neoconservative recovery of past meaning going on in a lot of contemporary culture; I just want to draw a distinction between that practice and postmodernist parody.<sup>1152</sup>

De fait, pour elle, toutes les productions de la postmodernité, en tant que période socio-économique caractérisée par le capitalisme tardif, ne sont pas postmodernes en soi. Elle déplore le fait que Jameson confond l'usage du « the word postmodernism for both the socio-economic periodization and the cultural designation ».<sup>1153</sup> En d'autres termes, pour elle, il existe une pratique critique spécifique de la parodie, le pastiche n'étant qu'un autre « nom » pour cette pratique, qui caractérise les productions culturelles postmodernes. C'est dans le contexte de ce débat sur le postmodernisme que le pastiche est abordé dans la littérature (surtout anglophone) contemporaine.

---

<sup>1148</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>1149</sup> Michael Coyle, « Doing Tradition in Different Voices: Pastiche in *The Waste Land* » dans Gabrielle McIntire (ed.), *The Cambridge Companion to The Waste Land*, 1<sup>re</sup> éd., s.l., Cambridge University Press, 2015, p. 199.

<sup>1150</sup> John N. Duvall, « Troping History: Modernist Residue in Fredric Jameson's Pastiche and Linda Hutcheon's Parody », *Style*, 1999, vol. 33, n° 3, p. 272.

<sup>1151</sup> Linda Hutcheon, *The politics of postmodernism*, 2nd ed., London ; New York, Routledge, 2002, p. 94.

<sup>1152</sup> *Ibid.*

<sup>1153</sup> *Ibid.*, p. 25.

Dans le cadre de cette étude, nous nous écarterons de ce débat. D'une part, nous nous intéressons ici à un texte produit avant le « postmodernisme », qu'il soit compris comme une « périodisation socio-économique » ou comme une « désignation culturelle ». D'autre part, l'opposition de Hutcheon à Jameson ne permet de distinguer le pastiche de la parodie puisqu'elle se contente de plaider une identité entre les deux, alors que les deux pratiques littéraires ont des origines et des histoires distinctes. Finalement, le débat Hutcheon-Jameson coexiste avec une compréhension dite « socio-historique »<sup>1154</sup> qu'il ignore. Or, cette approche permet de tenir compte de l'histoire dans la pratique littéraire du pastiche et de la parodie et de dépasser le clivage entre « modernisme » politique et « postmodernisme » neutralisé — un clivage qui, en soi, est problématique puisqu'il repose sur la distinction par Theodor W. Adorno et Max Horkheimer entre « haute culture » et « culture industrielle » dont les limites (et la myopie) ont été démontrées.<sup>1155</sup>

Effectivement, l'approche sociohistorique n'oppose pas le pastiche à la parodie, mais ne comprend pas non plus le premier comme simple synonyme de parodie. Pour les tenants de cette approche, « Jameson a raison [...] de distinguer le pastiche de la parodie ».<sup>1156</sup> Paul Aron, par exemple, insiste sur le fait que « le pastiche désigne, de manière exclusive, l'emprunt d'un style pour l'appliquer à un autre objet, tandis que la parodie transforme un texte singulier ».<sup>1157</sup> Néanmoins, pour eux, il ne s'agit pas de « that strange new thing [that] slowly comes to take [parody's] place »<sup>1158</sup> avec l'ère de la culture industrielle. Au contraire, il s'agit d'une pratique plus ancienne qui a évolué au fil du temps pour devenir une pratique critique forte au tournant du 20<sup>e</sup> siècle.<sup>1159</sup>

---

<sup>1154</sup> S. Bille Jørgensen, « Pastiche et poétique de l'œuvre. Stratégies de réécriture contemporaines », art cit, p. 105 ; Paul Aron, *Histoire du pastiche: le pastiche littéraire français, de la Renaissance à nos jours*, 1. ed., Paris, Presses Universitaires de France, 2008, 295 p ; Gérard Genette, *Palimpsests: literature in the second degree*, traduit par Channa Newman et traduit par Claude Doubinsky, Lincoln, University of Nebraska Press, 1997, p. 7.

<sup>1155</sup> Voir entre autres Enzo Traverso, « Adorno et les antinomies de l'industrie culturelle », *Communications*, 2012, vol. 91, n° 2, p. 51-63.

<sup>1156</sup> M. Coyle, « Doing Tradition in Different Voices », art cit, p. 123.

<sup>1157</sup> P. Aron, *Histoire du pastiche, op. cit.*, p. 17.

<sup>1158</sup> F. Jameson, *Postmodernism, or, The cultural logic of late capitalism*, op. cit., p. 17.

<sup>1159</sup> M. Coyle, « Doing Tradition in Different Voices », art cit ; P. Aron, *Histoire du pastiche, op. cit.*

En somme, au regard de l'approche « socio-historique », la parodie est comprise comme un genre littéraire et le pastiche comme une technique d'écriture. À cet égard, la parodie peut parfois avoir recours au pastiche, mais ne peut s'y réduire. Une parodie peut être écrite sans aucun recours au pastiche, et une œuvre utilisant des pastiches peut être non parodique. En ce sens, « James Joyce parodie l'Odyssée dans Ulysse, [alors que] Proust pastiche Balzac, Flaubert et Sainte-Beuve dans L'Affaire Lemoine, de manière non parodique »<sup>1160</sup>. De même, T.S. Eliot use aussi du pastiche non parodique dans *The Waste Land*<sup>1161</sup>. De plus, comme une œuvre littéraire peut utiliser différentes techniques littéraires, le pastiche peut être utilisé avec d'autres techniques, *Les Buribunkes* combine ironie et pastiche. Ce qui caractérise donc cette pratique critique de la parodie est que « le pastiche interroge [...] toujours la ressemblance entre un texte et son modèle, là où la parodie peut se contenter d'une allusion »<sup>1162</sup>. L'utilisation du pastiche vise à faire ressortir une autre vérité (une œuvre unique) faite des vérités qu'elle rassemble (les « morceaux » d'autres œuvres qu'elle assemble). Il s'agit d'une pratique stylistique visant à produire une « nouvelle vérité » pour diverses raisons, de l'hommage à la parodie, en passant par le persifflage. En ce sens, le pastiche n'est « ni original ni imitatif »<sup>1163</sup>. Et cet usage critique et créatif du pastiche s'est répandu au début du siècle dernier, surtout auprès de ceux qui voulaient subvertir les formes et les usages d'un début de siècle qui se vivait comme la fin d'une ère.<sup>1164</sup>

## A — Histoire du pastiche

En effet, en tant qu'exercice de style, le pastiche remonte à l'Antiquité. Selon Aron, l'on peut identifier des pratiques du pastiche dès l'antiquité, notamment dans le Ménexène de Platon qui y

met [...] en place une sorte de petit dispositif, que nous retrouverons dans la plupart des pastiches. Deux voix sont clairement identifiées, celle d'un narrateur (ici Socrate), et celle de l'auteur imité (ici Aspasie). Il y a là comme un cadre, mettant

---

<sup>1160</sup> P. Aron, *Histoire du pastiche*, op. cit., p. 15.

<sup>1161</sup> M. Coyle, « Doing Tradition in Different Voices », art cit.

<sup>1162</sup> P. Aron, *Histoire du pastiche*, op. cit., p. 17.

<sup>1163</sup> Ingeborg Hoesterey, *Pastiche: cultural memory in art, film, literature*, Bloomington, Indiana University Press, 2001, p. 5.

<sup>1164</sup> P. Aron, *Histoire du pastiche*, op. cit. ; M. Coyle, « Doing Tradition in Different Voices », art cit.

à distance le fragment pastiché, et lui donnant son statut de performance. La fonction du discours-cadre est de donner un code de lecture du discours encadré, de signaler le nom ou la nature du texte pastiché.<sup>1165</sup>

Aron précise encore que cette pratique serait probablement plus vielle en se reposant sur les thèses de l'égyptologue Jean Winand qui attribue des pratiques similaires à celle que nous incluant sous le terme de pastiche à certains scribes du Moyen Empire. Mais ce n'est qu'à la fin du 18<sup>e</sup> siècle qu'en français, le terme pastiche, jusque-là réservé aux arts picturaux, commence à désigner une pratique littéraire.<sup>1166</sup> Le français emprunte le mot à l'italien au 17<sup>e</sup> siècle, afin de désigner une contrefaçon,<sup>1167</sup> mais son sens s'est peu à peu transformé pour définir une technique artistique qui va prendre un sens très particulier en littérature.<sup>1168</sup> C'est l'évolution, surtout aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles, de la compréhension de cette technique qui explique qu'on la retrouve dans une variété de genres littéraires souvent utilisés à des fins différentes, voire contradictoires, allant du jeu à la critique littéraire et philosophique, en passant par l'exercice pédagogique.<sup>1169</sup>

Au 18<sup>e</sup> siècle, le pastiche désigne l'imitation du style d'un auteur, un style « à la », qui s'affiche comme tel, souvent de manière élogieuse. Mais entre l'Ancien Régime et la Première Guerre mondiale, l'usage du pastiche évolue et prend diverses formes. Il est associé à la parodie dans les arts scéniques et du spectacle. Il est également utilisé comme pratique pédagogique, l'imitation étant perçue comme le meilleur moyen d'acquérir une écriture distinguée.<sup>1170</sup> Or, « les usages scolaires du pastiche [...] ont [...] deux effets majeurs sur l'histoire du genre ». <sup>1171</sup> Cet usage systématique a permis de former toute une

---

<sup>1165</sup> Paul Aron, « Le pastiche comme objet d'étude littéraire. Quelques réflexions sur l'histoire du genre », *Modèles linguistiques*, 1 juillet 2009, XXX, n° 60, p. 11-12.

<sup>1166</sup> Jacques-Philippe Saint-Gérand, « Parodie et pastiche dans quelques dictionnaires français (1680-1890) ou destins dictionnairiques de la lexicographie? » dans Catherine Dousteysier-Khoze et Floriane Place-Verghnes (eds.), *Poétiques de la parodie et du pastiche de 1850 à nos jours*, Oxford ; New York, Peter Lang, 2006, p. 37-51.

<sup>1167</sup> I. Hoesterey, *Pastiche*, op. cit., p. 4.

<sup>1168</sup> J.-P. Saint-Gérand, « Parodie et pastiche dans quelques dictionnaires français (1680-1890) ou destins dictionnairiques de la lexicographie? », art cit.

<sup>1169</sup> P. Aron, « Le pastiche comme objet d'étude littéraire. Quelques réflexions sur l'histoire du genre », art cit, p. 16 ; I. Hoesterey, *Pastiche*, op. cit., p. 9-10.

<sup>1170</sup> P. Aron, « Le pastiche comme objet d'étude littéraire. Quelques réflexions sur l'histoire du genre », art cit, p. 20 et suiv. ; P. Aron, *Histoire du pastiche*, op. cit.

<sup>1171</sup> P. Aron, « Le pastiche comme objet d'étude littéraire. Quelques réflexions sur l'histoire du genre », art cit, p. 21-22.

génération, celle du tournant du 20<sup>e</sup> siècle, dont les futurs modernistes, à l’usage du pastiche. Ce faisant, cela a aussi « contribué à valoriser la dimension critique du genre ». En somme, avec le temps, la pratique et l’usage du pastiche se sont diversifiés et sont devenus une technique phare pour s’exercer à de nouvelles formes littéraires à des fins de critiques.<sup>1172</sup>

De fait, Michael Coyle explique que « before the modernist era, pastiche typically functioned either as homage or as instruction »<sup>1173</sup>. Le pastiche était considéré comme un « exercise apprentice artists undertake to achieve mastery of a tradition »<sup>1174</sup>. Mais avec le modernisme, le potentiel critique du pastiche a été renforcé et exploité. En d’autres termes, le pastiche commence à être utilisé comme un outil de critique, et non plus seulement comme un outil d’enseignement. Ainsi, pour Gérard Genette, « Proust dit (et démontre) que le pastiche est la critique en action »<sup>1175</sup>. Donc, au fil du temps, l’usage du pastiche s’est diversifié jusqu’à s’imposer, à la Belle Époque (et le Second Empire allemand), comme une technique de critique littéraire<sup>1176</sup>, connaissant alors son âge d’or. Selon Coyle, le pastiche est alors devenu une « formal embodiment of history that [...] produces something new and models how “the past should be altered by the present as much as the present is directed by the past” »<sup>1177</sup>.

Durant cette même période, le terme pastiche fait son entrée dans le vocabulaire anglais<sup>1178</sup> et allemand (1871)<sup>1179</sup> afin de désigner une pratique propre à la critique littéraire. En anglais, l’acception française moderne du mot continuera à coexister avec celle héritée de l’italien « *pasticcio* » (méli-mélo, mélange d’éléments disparates :

---

<sup>1172</sup> P. Aron, *Histoire du pastiche*, op. cit., p. 189-197.

<sup>1173</sup> M. Coyle, « Doing Tradition in Different Voices », art cit, p. 123.

<sup>1174</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>1175</sup> G. Genette, *Palimpsests*, op. cit., p. 8.

<sup>1176</sup> P. Aron, *Histoire du pastiche*, op. cit., p. 186-189 ; P. Aron, « Le pastiche comme objet d’étude littéraire. Quelques réflexions sur l’histoire du genre », art cit, p. 22.

<sup>1177</sup> M. Coyle, « Doing Tradition in Different Voices », art cit, p. 128.

<sup>1178</sup> Claire Bowen, « Pastiche » dans Roland Greene et al. (eds.), *The Princeton encyclopedia of poetry and poetics*, Princeton, Princeton University Press, 2012, p. 1005 ; P. Aron, *Histoire du pastiche*, op. cit., p. note 2.

<sup>1179</sup> Jan Erik Antonsen, « Pastiche » dans Klaus Weimar, Harald Fricke et Jan-Dirk Müller (eds.), *Reallexikon der deutschen Literaturwissenschaft: Neubearbeitung des Reallexikons der deutschen Literaturgeschichte*, Berlin, de Gruyter, 2007, vol.3, p. 34.

« Hodgepodge »). En allemand, c'est la définition française moderne qui prévaudra. Jan Erik Antonsen reprend la définition française et explique que :

Le « Larousse du XIXe siècle » [...] identifie déjà deux sens différents, tous deux utilisés au XIXe siècle : (a) l'« imitation servile » du style d'autrui en raison de l'incapacité de l'auteur à créer un style propre ; et (b) l'imitation du style d'autrui pour souligner sa propre virtuosité stylistique, qui peut prendre la forme d'une parodie continue. Ce n'est que dans cette seconde acceptation que le terme « pastiche » apparaît comme un terme technique littéraire.<sup>1180</sup>

C'est ce second sens qui prévaudra chez les littérateurs français et allemands du 20<sup>e</sup> siècle, surtout avec Marcel Proust et André Riboud. Ainsi, cette technique devient chez les jeunes littérateurs, écrivains et critiques une des principales à maîtriser et à utiliser pour faire valoir tant ses talents littéraires que pour moquer ou louer ceux des autres. Cependant, si l'utilisation du pastiche comme arme critique en France est bien documentée, c'est loin d'être le cas de l'autre côté du Rhin. Antonsen n'identifie que quelques utilisations du pastiche dans la littérature allemande, en dehors des œuvres de Clemens Brentano, Thomas Mann et Robert Neumann. Il nuance néanmoins cette absence et explique que les études de littérature allemande ont eu tendance à ignorer le pastiche en tant qu'objet d'étude, ce qui peut expliquer pourquoi si peu d'œuvres littéraires allemandes sont associées à cette technique.<sup>1181</sup> Néanmoins, si le pastiche n'a pas eu le même prestige en Allemagne qu'en France, il ne fait aucun doute qu'il s'agissait d'une technique connue et en usage parmi les jeunes littérateurs, surtout ceux se voulant subversifs, parmi lesquels le jeune Schmitt.

En bref, le pastiche ne peut être réduit à la « parodie vide » postmoderniste qui vient remplacer la parodie dérangeante du modernisme, plutôt, il est une pratique d'opposition que l'on peut identifier dans certaines œuvres majeures du modernisme. Il ne s'agit donc pas de la simple imitation d'un faussaire, mais d'une technique artistique et littéraire. Le pastiche, contrairement à l'imitation, ne cherche pas à se confondre avec l'original. Il se présente comme un écrit « à la manière » d'un auteur, d'un style ou d'une époque, mais son auteur ne renonce pas à sa paternité, à son auctorialité. Il utilise le style et les mots des autres, mais s'affirme comme un auteur distinct. Il n'est pas le faussaire qui tente de se

---

<sup>1180</sup> *Ibid.*

<sup>1181</sup> *Ibid.*, p. 35.

faire passer pour un autre. Ce n'est pas non plus une parodie, car en tant que technique ou pratique, on peut l'utiliser de manière non parodique.<sup>1182</sup> En d'autres termes, « le pastiche n'est [pas] tant à considérer comme un genre qui signale l'objet (auteur ou œuvre) pastiche, mais comme une pratique permettant d'explorer les limites du genre romanesque. Cette pratique [...] prend la forme d'un jeu qui, loin d'être gratuit, mise sur l'engagement du lecteur »<sup>1183</sup>.

## B — Le paratexte

Au début du 20<sup>e</sup> siècle, l'utilisation du pastiche procède d'un jeu littéraire complexe. Tout d'abord, à la différence des contrefaçons et des imitations, l'auteur d'un pastiche affiche souvent la nature factice de son œuvre, de manière explicite ou implicite. Explicitement en l'annonçant dans la préface ou en l'expliquant dans la postface. Implicitement, en incluant des éléments (souvent des jeux de mots et des allusions) qui ne manquent pas d'attirer l'attention du lecteur sur la nature de l'œuvre. C'est ce qui constitue en général le « discours-cadre » qui sert de « code » d'interprétation du « discours encadré », c'est-à-dire pastiché. Qui plus est, l'auteur « réel » du texte prend ses distances et fait usage d'un subterfuge pour se distancier, créant un effet de miroir, de l'auteur « fictif » (signant le vrai texte publié). Le plus souvent, le nom de ce dernier est également un élément du discours-cadre puisqu'il repose sur des jeux de mots ou des allusions détournées à des personnes ou à des événements permettant d'interpréter le « discours encadré ». L'usage des pseudonymes est particulièrement répandu aux 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles.<sup>1184</sup> Ces jeux de mots et ces allusions, au caractère fallacieux du texte, reposent

---

<sup>1182</sup> P. Aron, « Le pastiche comme objet d'étude littéraire. Quelques réflexions sur l'histoire du genre », art cit ; S. Bille Jørgensen, « Pastiche et poétique de l'œuvre. Stratégies de réécriture contemporaines », art cit ; M. Coyle, « Doing Tradition in Different Voices », art cit ; G. Genette, *Palimpsests*, *op. cit.*

<sup>1183</sup> S. Bille Jørgensen, « Pastiche et poétique de l'œuvre. Stratégies de réécriture contemporaines », art cit, p. 105.

<sup>1184</sup> En témoigne notamment le nombre élevé de textes répertoriés dans l'étude d'Aron qui sont signés par des pseudonymes. Néanmoins, le fait que le pastiche ait été considéré comme un genre mineur, vulgaire ou utilisé principalement pour se moquer explique en grande partie cette utilisation massive de noms de plume. P. Aron, *Histoire du pastiche*, *op. cit.*

sur la relation entre l'auteur (réel) et son lectorat : il « mis[ent] sur l'engagement du lecteur ».<sup>1185</sup>

Ensuite, le pastiche peut prendre plusieurs formes d'imitation : collage, citation, plagiat ou « dans le style de ». Écrire « à la manière de », ou suivant le « style de », ou encore dans le « genre (de) » sont les pratiques les plus répandues du pastiche au début du 20<sup>e</sup> siècle.<sup>1186</sup> Ces usages du pastiche sont communs aux écrits qui se veulent élogieux comme à ceux qui cherchent à moquer ou à mettre en exergue les lacunes et les défauts d'un auteur, d'un genre ou d'une « école littéraire ».<sup>1187</sup> Or, l'ensemble de ses allusions et de ces jeux stylistiques et verbaux n'ont de sens que dans une relation particulière entre l'auteur (réel et fictif) et son lectorat. Cette relation repose sur deux éléments, à savoir la recontextualisation et la reconnaissance. En ce sens, « la recontextualisation et la reconnaissance sont ainsi les mécanismes par lesquels s'organise le transfert des enjeux d'un pastiche [du texte premier] vers le texte second »<sup>1188</sup>. Ce sont ces mécanismes qui permettent de comprendre ce que nous dit sérieusement le pastiche en lui-même au-delà de sa dimension imitative.

La recontextualisation opère comme un rappel au lecteur de la double nature du texte. Dans cette perspective, le pastiche est à la fois un discours citant et un discours cité, c'est-à-dire un discours qui « dit » quelque chose (à citer) tout en « citant » autre chose. Ainsi, « un certain nombre de signaux ou de conventions aident le destinataire du texte parodique à se rappeler qu'il a affaire à un double discours, citant et cité »<sup>1189</sup>. Généralement, les éléments contextuels ou les tropes topiques du modèle pastiché (auteurs cultes, sujets de prédilection) servent de signaux révélateurs de la tromperie. Ces indices informent le lecteur du double discours du texte, du fait que quelque chose d'autre y est dit. La reconnaissance, elle, consiste en « l'élection d'un public susceptible de comprendre

---

<sup>1185</sup> S. Bille Jørgensen, « Pastiche et poétique de l'œuvre. Stratégies de réécriture contemporaines », art cit, p. 105.

<sup>1186</sup> I. Hoesterey, *Pastiche*, *op. cit.*, p. 9-15.

<sup>1187</sup> P. Aron, *Histoire du pastiche*, *op. cit.*, p. 6.

<sup>1188</sup> P. Aron, « Le pastiche comme objet d'étude littéraire. Quelques réflexions sur l'histoire du genre », art cit, p. 9.

<sup>1189</sup> *Ibid.*, p. 18.

et d'apprécier la recontextualisation »<sup>1190</sup>. En d'autres termes, l'auteur du pastiche écrit pour un public déterminé dont il peut anticiper les réactions, la reconnaissance des tropes dont il use pour les fins de son pastiche. La reconnaissance est l'appel à l'engagement du lecteur. Reconnaissance et recontextualisation, ces deux faces du pastiche, s'entre-nourrissent, s'entre-renforcent donc pour assurer au pastiche ces traits caractéristiques.

De cette dynamique entre l'auteur et son lecteur par jeu de reconnaissance et de contexte, qui implique une forme de « proximité », de complicité entre les deux, le pastiche déborde la simple imitation et la forme naïve sous laquelle il se présente. Il devient « une pratique hétérogène : une observation, voire une étude préalable du paradigme des traits itératifs communs à un texte ou à plusieurs et la production d'un texte inédit, conformément à l'idolecte imité ». <sup>1191</sup> En ce sens, le pastiche est un discours indépendant, un discours qui acquière son indépendance en tant que texte. Mais il est aussi, une étude, une analyse et une critique des œuvres pastichées. Et c'est en tant que lecture critique d'autres discours qu'il est un discours indépendant, bien que jamais autonome. Il dit plus que ce que dit le discours pastiché. Ensuite, cette surcharge de sens, cette « plus-value » sémantique, selon le genre qu'elle prend, produit un discours spécifique par le recyclage de « recognizable ingredients »<sup>1192</sup>. C'est ce jeu entre l'auteur, son lecteur et la plus-value sémantique du pastiche qui en fait une technique protéiforme.

À cet égard, le pastiche est toujours à prendre au sérieux, en tant que discours disant, en tant que discours au-delà du modèle pastiché. C'est une critique positive ou négative d'un genre, d'un mouvement, d'un contexte, d'une époque, d'un air du temps. C'est en ce sens que Roland Barthes a écrit à propos des pastiches de Proust : « Quel meilleur témoignage de fascination et de démystification que le pastiche ? » On peut ajouter, et quelle meilleure façon de prouver sa propre valeur. Le pastiche est donc cet exercice qui permet à la fois de reconnaître et de critiquer, mais aussi d'affirmer son talent. Nous verrons

---

<sup>1190</sup> *Ibid.*

<sup>1191</sup> André Petitjean cité dans : P. Aron, *Histoire du pastiche*, op. cit., p. 17.

<sup>1192</sup> C. Bowen, « Pastiche », art cit, p. 1005.

alors que, dans *Les Buribunkes*, Schmitt fait usage du pastiche suivant comme pratique critique, comme « critique en action ».

Précisons que ce texte n'est pas le premier exercice (la première expérimentation) du pastiche par Schmitt. Nous pouvons déjà en identifier les traits caractéristiques dans *Schattenrisse*. Comme dit plus haut, la forme même du texte de 1913 est pastichée à partir de trois modèles : les Lettres des hommes obscurs, les Schattenbilder et les Anecdotes de Schäfer. Ainsi, en 1913 déjà, Schmitt et Eisler s'inscrivent dans cette tradition qui utilise le pastiche pour critiquer le dogme dominant. Et *Les Buribunkes* constitue une autre expérimentation formelle de cette technique, mais de manière plus élaborée et plus complexe que le simple pastiche de structure. Si a priori *Les Buribunkes* n'a pas la même forme que les *Schattenrisse*, il utilise néanmoins aussi les mêmes techniques littéraires pour s'attaquer une nouvelle fois aux traditions intellectuelles dominantes à quelques mois de la fin de la Première Guerre.

## C — Présence et absence

De prime abord, *Les Buribunkes* est un article scientifique. Pour une sémiologie qui ne s'intéresse pas au « sens » des mots, mais à la forme comme seul code sémiotique permettant de classer un texte, il ne fait aucun doute qu'il s'agit d'un article scientifique. La première indication du pastiche réside donc dans la forme littéraire de l'article. Elle pastiche le modèle de l'écriture scientifique. Cependant, si la forme est celle d'un article scientifique, le titre, un mot inventé, donne le ton et suggère que la forme narrative est subvertie : le mot inventé (et à la sonorité absurde) sert alors de discours-cadre, de code d'interprétation. En effet, il ne s'agit pas d'un néologisme, ces inventions savantes dont notre science moderne, et surtout postmoderne, est si friande. Au contraire, le titre est absurde. Il ne renvoie à rien que le lecteur puisse reconnaître, tout au contraire de la forme très reconnaissable. Ainsi, le contraste entre la forme — imitative (conforme) — et le titre — absurde — suggère au lecteur que l'article scientifique est autre chose : il est plus que ce qu'il semble être tout en affirmant sa scientificité par le propos comme par la forme.

D'ailleurs, en parcourant rapidement les pages, on ne manque pas de reconnaître les pontes de la philosophie moderne, principalement de la philosophie de l'histoire. Ces noms aisément reconnaissables renforcent le sérieux de la forme que le titre court-circuite. Or, ce type de discours citant, cité, citant est l'une des manifestations types du pastiche. Il utilise des signes diamétralement opposés pour brouiller la frontière entre le discours réel et le discours fictif et, ce faisant, trahit un double discours. La deuxième caractéristique du pastiche dans *Les Buribunkes* est la présence/non-présence de l'auteur. Un certain C. S. signe l'article.<sup>1193</sup> La réédition dans *Carl Schmitt : Die Militärzeit 1915 bis 1919*<sup>1194</sup> et la traduction anglaise<sup>1195</sup> indiquent Carl Schmitt comme auteur, mais les notes de bas de page 2 et 13 suggèrent que Schmitt n'est pas le C. S. qui signe la version originale.<sup>1196</sup> Il y a donc une mise en abyme qui fait du « je » un autre. Celui qui écrit n'est pas l'auteur, mais celui qui est attaqué/réfuté par l'auteur. Ainsi, l'auteur est présent dans sa non-présence et absent dans sa non-absence.

Barthes explique, dans « La mort de l'auteur » que « l'écriture est destruction de toute voix, de toute origine. L'écriture, c'est ce neutre, ce composite, cet oblique où fuit notre sujet, le noir-et-blanc où vient se perdre toute identité, à commencer par celle-là même du corps qui écrit ».<sup>1197</sup> En effet, la disparition de l'auteur derrière le scripteur participe de cette distanciation qui indique que le discours est double parce qu'habité par deux personnages. L'ombre, la silhouette de l'auteur (Schmitt) qui s'efface, qui est déjà passé, qui est déjà dépassé, qui n'est qu'une présence absente. Mais c'est aussi le scripteur (C.S.) présent, cette présence hantée, qui n'est jamais qu'un ici et maintenant. Il est ici et maintenant parce qu'il ne saurait être autre chose que le script qu'il scripte. Il est ce qu'il écrit et ce qu'il est écrit pour être. Il est probablement déjà un Buribunke : une non-présence (un non-être) en dehors du script qu'il scripte, de son processus d'écriture permanente de soi, qui seule assure son existence.<sup>1198</sup>

---

<sup>1193</sup> C. S., « Die Buribunken », art cit.

<sup>1194</sup> C. S. et C. Schmitt, « Die Buribunken : Ein geschichtphilosophischer Versuch », art cit.

<sup>1195</sup> C. Schmitt, « The Buribunks. An essay on the philosophy of history », art cit.

<sup>1196</sup> C. S. et C. Schmitt, « Die Buribunken : Ein geschichtphilosophischer Versuch », art cit, p. 455 et 470.

<sup>1197</sup> Roland Barthes, *Le bruissement de la langue*, s.l., Seuil, 1984, p. 61.

<sup>1198</sup> C. S. et C. Schmitt, « Die Buribunken : Ein geschichtphilosophischer Versuch », art cit.

Et, le pastiche est idéal pour créer, pour assurer, cette absence non-absente, l'auteur qui n'est pas là, mais toujours là, et cette présence non-présente, le scripteur qui n'est présent que dans sa non-présence. Plus encore, le pastiche est plus qu'une écriture, c'est un collage. Ce sont des voix multiples qui ne peuvent exister que dans cet espace qu'est le lecteur, qui recontextualise et reconnaît, construit et donne un sens au texte. En effet, comme le pastiche est la construction d'un nouveau avec des ingrédients anciens, il constelle différents styles et se construit par une série de collage de « phrases » et de « mots » aisément identifiable d'un même auteur ou de plusieurs auteurs. Par son imitation créative, par « plagiat », le pastiche devient plus que ce qu'il assemble et par son accumulation textuelle et son traitement intertextuel, il acquière une plus-value sémantique.

*Les Buribunkes* reprend ces schèmes qui permettent l'accumulation, et l'encombrement, sémantique que le pastiche rend possible. En effet, on retrouve cette relation entre le scripteur, cette présence non-présente, qui remplace l'auteur, cette absence non-absente, dans la relation ambiguë que l'on observe entre C.S., qui appose son autographe, et Carl Schmitt, l'auteur-fantôme qui n'apparaît comme une absence que dans les notes de bas de page 2 et 13.<sup>1199</sup> En outre, *Les Buribunkes* est un collage de différentes voix : il est tantôt rationalisme, tantôt romantisme, matérialisme ou positivisme, et en d'autres moments il est à la fois métaphysique et ennemi de la métaphysique.

Dans les sections suivantes, nous accorderons une attention toute particulière à ce collage, car c'est en lui que nous pouvons identifier le cœur de la véritable contribution scientifique de buribunkologie. En effet, comme mentionné plus haut, le pastiche n'est qu'une technique littéraire qui peut être empruntée et utilisée dans différents genres littéraires ; et pour *Les Buribunkes*, Schmitt l'emprunte, s'en serre et le relégitime comme technique d'argumentation philosophique/scientifique, alors que la technique avait été reléguée à la parodie, à la littérature de divertissement ou à la polémique et à la controverse politique.

---

<sup>1199</sup> *Ibid.*, p. 455 et 470.

### 3 — Méditations philosophiques

Rappelons, au préalable, que le pastiche, en tant que technique de critique, est ancien non seulement comme critique littéraire, mais aussi comme critique philosophique.<sup>1200</sup> Outre le Ménexène de Platon, *Les lettres des hommes obscurs* du Magister Negelinus, auxquels Schattenrisse fait un clin d’œil, sont un exemple de pastiche «scientifique» (du moins philosophique, voire universitaire). En effet, les écrits du Magister Negelinus contribuent à la littérature scolastique tardive, mais celui qui le fait écrire contribue à la critique humaniste de la scolastique. Or, von Hutten, qui est en partie à l’origine de ce texte, pastiche la scolastique pour critiquer ses thèses et surtout son mode de raisonnement. Ce faisant, il fait de son pastiche, une critique qui pose les bases de la tradition humaniste dans le monde germanique : tradition qui tendra à remplacer celle des scolastiques. On peut donc voir dans *Les Buribunkes* une tentative similaire par laquelle Schmitt reprend la méthode critique de von Hutten pour attaquer ses propres scolastiques, ses propres ennemis intellectuels théoriques.

Aux fins de sa propre critique, Schmitt rédige un article qui reprend les codes et les thèses de divers courants théoriques et philosophiques. Il en critique certains, en rendant visibles leurs limites et leurs apories, et rend hommage à d’autres en dénonçant la compréhension limitée qui en est faite. Souvent, hommage et critique se rejoignent et même se confondent. Cela dit, compte tenu de sa densité, nous n’explorerons que quelques aspects de la plus-value sémantique des *Buribunkes*. En particulier, nous nous concentrerons sur ce qu’il nous dit du positivisme et du cartésianisme à travers sa lecture élogieuse et critique de Georg Wilhelm Friedrich Hegel et de Søren Kierkegaard. Nous verrons ensuite comment ce pastiche scientifique permet à Schmitt d’attaquer les courants théoriques dominants de son époque, principalement le positivisme et le normativisme, de la même manière que Reuchlin, von Hutten et leurs co-auteurs l’ont fait avec la scolastique tardive. Nous verrons qu’en effet, il est ce qu’il prétend être : une contribution à la

---

<sup>1200</sup> P. Aron, « Le pastiche comme objet d’étude littéraire. Quelques réflexions sur l’histoire du genre », art. cit.

philosophie de l'histoire ; une contribution qui esquisse certains des éléments que nous retrouverons dans les thèses ultérieures de Schmitt.

Comme nous l'avons déjà dit, *Les Buribunkes* s'ouvre sur la question, apparemment vite évacuée, de la réalité même de la buribunkologie en tant que science, et de celle des Buribunkes en tant que réalité empirique et historique. C.S. explique qu'il existe une relation tautologique entre la buribunkologie et son objet d'étude. La buribunkologie existe parce qu'il y a des buribunkologues qui produisent de la littérature dans ce domaine. Mais les Buribunkes existent aussi dans la mesure où ils sont un a priori de la buribunkologie.<sup>1201</sup> Au-delà de l'absurdité, pas si absurde, de cette affirmation, Schmitt engage C.S. de front avec une question centrale, sinon *la question* centrale, de la philosophie moderne : l'épistémologie. En effet, la question première qu'aborde *Les Buribunkes* est la suivante : « Comment puis-je savoir ce que je sais ? » La première entreprise de C.S. est donc de prouver que son savoir, ou le champ de connaissances auquel il contribue, est valide, qu'il s'agit d'un savoir scientifique. Bien qu'il utilise le ton rationnel de l'argumentation scientifique, l'argument tautologique enchevêtré dans le monde absurde des Buribunkes laisse entrevoir l'attaque que Schmitt a l'intention de porter au rationalisme cartésien.

En effet, la réflexion de Descartes sur le fondement de la connaissance l'a conduit à son *cogito, ergo sum*. Une telle relation entre *cogito* et *sum* (être) implique que la « philosophy should and could find its starting point in epistemology »<sup>1202</sup> et non dans l'ontologie, c'est-à-dire dans la question de l'être. Ainsi, Descartes bouleverse les priorités de la philosophie. Ce renversement du point de départ des méditations philosophiques implique deux éléments discutés dans *Les Buribunkes*. Le premier est le rejet de la scolastique par le rationalisme à la Descartes. Le second, lié au premier, est le recentrage de la philosophie sur l'épistémologie. Cette ouverture sur la question épistémologique est d'ailleurs la première charge du juriste contre Descartes, ou plutôt contre son héritage. Nous trouverons la conclusion de ce reproche au cartésianisme dans la troisième partie des *Buribunkes*.

---

<sup>1201</sup> C. S. et C. Schmitt, « Die Buribunken : Ein geschichtphilosophischer Versuch », art cit, p. 453, note 1.

<sup>1202</sup> J. Woleński, « The History of Epistemology », art cit, p. 14.

## A — Hegel

Cela étant dit, il convient de noter que la tradition philosophique centrale dans *Les Buribunkes* est l'hégélianisme. Cherchant à complexifier l'évidence de la buribunkologie en tant que science, C.S. explique :

Il y a un point où — pour reprendre la brillante expression de Hegel — la quantité se transforme en qualité, alors la discussion sur la question de la buribunkologie en tant que science doit tourner autour du point cardinal de savoir si la quantité factuelle des réalités buribunkologiques a atteint un tel niveau qu'il est seulement sensible de l'aborder en tant que qualité (ce qui signifie ici en tant que science).<sup>1203</sup>

Il poursuit en présentant plusieurs « preuves » quantitatives qui permettent, selon cette « loi », de prouver la « qualité » de la buribunkologie en tant que science par la quantité. On apprend ainsi que 4 000 000 de thèses ont déjà été publiées dans le domaine, que l'*Institut international de buribunkologie pour la recherche sur Ferker et apparentés* (IIBRFA) s'est vu décerner de nombreux prix et fait l'objet de nombreux éloges, que la buribunkologie est l'une des plus prolifiques industries de publication et que la *Commission de recherche sur Les Buribunkes et Ferkel* (la CRBF) dispose d'un budget annuel de plusieurs millions.<sup>1204</sup> Ce budget est la preuve ultime de la transformation de la quantité en qualité puisque, selon les mots du « grand philosophe de l'argent » Simmel, « c'est à l'argent, au sens suprême, que s'applique le plus le passage de la quantité à la qualité »,<sup>1205</sup> conclut C.S.<sup>1206</sup>

---

<sup>1203</sup> C. S. et C. Schmitt, « Die Buribunken : Ein geschichtphilosophischer Versuch », art cit, p. 453.

<sup>1204</sup> *Ibid.*, p. 454.

<sup>1205</sup> *Ibid.*

<sup>1206</sup> Schmitt rejette Simmel parce que la conception de l'histoire de ce dernier est liée à celle de Lamprecht. En effet, l'ouvrage *Über sociale Differenzierung* a grandement influencé les thèses de l'historien. Le juriste mentionne d'ailleurs Simmel dans la Schattenriß consacrée à Lamprecht. Toutefois, comme le remarque Lukás, Simmel et Schmitt appartiennent à une même tradition kierkegaardienne (et pour Simmel schopenhauerienne) caractérisée par une forme de mysticisme (un culte pessimiste) aigu qui rejette fortement la tradition moderne et surtout matérialiste. Pour Lukács, Schmitt comme Simmel (avec une série d'autres penseurs de la « réaction ») font partie de cette intelligentsia qui a participé à la destruction de la raison, des « soldats » qui offrent au fascisme comme à l'impérialisme des mythes irrationnels qui permettent de justifier leur violence. C'est tout particulièrement le cas de Schmitt qui parfois laisse tomber le voile de son « incognito » kierkegaardien. Georg Lukács, *The Destruction of Reason*, s.l., The Merlin Press, 1980, p. 442-459, 641-661 et 839-843.

Compte tenu de la double tonalité de l'article, Schmitt, en mettant sous la plume de C.S. le rapport entre quantité et qualité, cherche à se moquer et à critiquer ce rapport. Cependant, il ne rejette pas entièrement Hegel, l'un des penseurs qu'il a le plus loués avec Thomas Hobbes. Au contraire, Schmitt dénonce, malgré ses réserves à l'égard d'Hegel, le mauvais usage et la mauvaise compréhension du philosophe. Dans *Science de la logique*, Hegel déconstruit la conception simpliste du rapport entre qualité et quantité. Pour lui, cette relation doit être comprise dans la complexité de son mouvement dialectique, et non comme une relation d'équivalence. Pour les fins de sa démonstration, et contrairement à ses prédecesseurs, dont Kant, Hegel commence par la qualité et non la quantité.<sup>1207</sup> Ainsi, « il observe que la variation qualitative transforme la nature du réel. Le domaine du qualitatif est donc celui de la détermination différenciante : la seule façon pour l'être qualitatif de changer, c'est de passer dans l'être-autre et la différence. On ne peut passer du rouge au bleu sans qu'il y ait un saut. C'est donc ainsi que peut se manifester la qualité »<sup>1208</sup>.

Le philosophe souabe aborde ensuite la question de la quantité. Il observe que, contrairement à la variation qualitative, la variation quantitative n'affecte pas le réel. Elle le laisse tel qu'il est : elle est « indifférente » à la nature du réel. Hegel d'en conclure alors que la « variabilité » est la nature même du quantitatif. En effet, contrairement à la qualité qui se dissout, qui disparaît pour être remplacée par un être-autre, dans le changement, la quantité ne s'exprime comme changement que comme variation dans le déterminé sans affecter autre chose. En d'autres termes, lorsqu'il y a variation de la qualité, comme le passage du rouge au bleu, le passage au bleu implique la disparition du rouge, un saut dans une autre qualité. Au contraire, la variation de la quantité de rouge — le rouge en tant que déterminé — ne change pas la nature du rouge en tant que rouge, il reste rouge. Seule son intensité, plus ou moins rouge, varie. Ce n'est que comme variation d'un même être-nature que nous percevons la quantité.<sup>1209</sup>

---

<sup>1207</sup> Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *The Science of Logic*, traduit par George Di Giovanni, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 2010, p. 45-336.

<sup>1208</sup> Bertrand Quentin, « Hegel et la matière : le philosophe allemand a-t-il encore quelque chose à nous dire ? », *Les Etudes philosophiques*, 1 décembre 2006, n° 79, n° 4, p. 539.

<sup>1209</sup> G.W.F. Hegel, *The Science of Logic*, op. cit., p. 45-336.

La quantité est, en somme, le produit d'une qualité qui s'exacerbe, le produit d'une qualité qui se dépasse dans son « automouvement ». Elle est donc une variation dans une homogénéité : une différence indifférente. C'est une multiplicité qui n'est pas un être-autre, mais une identité. Hegel conclut alors qu'il n'y a pas de quantité sans qualité. De fait, n'étant qu'une variation d'un déterminé, elle ne peut être conçue en elle-même et pour elle-même sans référence à une qualité. Ainsi, Hegel bat en brèche toute croyance voulant que l'on puisse réduire, ou déduire, quelconque qualité d'un simple agrégat de quantités en ignorant la relation dialectique entre qualité et quantité.<sup>1210</sup>

Par conséquent, la relation entre la quantité et la qualité est une relation complexe qui exclut une réduction à la même chose. La qualité est implicitement quantité... et la quantité est implicitement qualité et, dans leur développement dialectique, elles « passent l'une dans l'autre ». Ainsi, une accumulation de quantités ne peut être équivalente, identique, à une qualité. Le philosophe explique que la quantification de la qualité n'est qu'un premier processus qui permet de rendre le « matériel » intelligible. Ce faisant, c'est à une opération de mesure que l'on procède. Or, « la mesure est une nouvelle forme de qualité, une régulation interne de la quantité ; la mesure se constitue comme la réintégration de la qualité dans la quantité ». <sup>1211</sup> Alors, la mesure est une nouvelle forme de qualité parce qu'en effet, toujours suivant la dialectique hégélienne, la dialectique commence avec un en soi, une potentialité, ici la qualité qui se confronte à sa négation — la quantité qui lui est indifférente — pour se dépasser et réémerger non comme potentialité, mais comme un pour soi, comme nouvelle qualité qualifiée. En somme, la mesure est l'*Aufhebung* (la réconciliation dans la négation), l'unité dialectique, de la qualité et de la quantité. En d'autres termes, elle est le dépassement de ces deux processus (qualité et quantité) puisqu'elle n'est plus l'un ou l'autre, mais contient, suppose, l'un et l'autre.

Cependant, la mesure, cette nouvelle qualité quantifiée, n'est pas la fin du système. En effet, la théorie de la mesure constitue la troisième partie de la *Doctrine de l'Être*, la

---

<sup>1210</sup> *Ibid.*

<sup>1211</sup> B. Quentin, « Hegel et la matière », art cit, p. 541.

première partie de la *Science de la Logique*. Cette dernière étant la première partie de l'*Encyclopédie des sciences philosophiques*. Ainsi, selon la dialectique hégélienne, ce premier « stade » va s'*aufheben* (se dépasser) : La Doctrine de l'Être est alors *aufgehoben* dans la *Doctrine du Concept*, et la *Science de la Logique* dans la *Philosophie de l'Esprit*.<sup>1212</sup> Ainsi, même si l'on se borne à la *Science de la Logique*, l'entreprise de Hegel n'est pas de réduire la qualité à la quantité dans une logique positiviste, surtout celle du positivisme de son temps. Mais bien de critiquer une telle démarche en montrant que le lien entre qualité et quantité n'est pas un lien unilatéral de causalité ou de corrélation, que l'une ne saurait se réduire à l'autre. Bien au contraire, il s'agit d'une relation qui doit se penser dans la complexité de la dialectique.

De plus, Hegel fait de cette relation « empirique » le point de départ du système, de la connaissance. En d'autres termes, la science pour Hegel ne peut se réduire à l'expérimentation ou à l'accumulation empirique. Certes, « la matière ne peut être pensée par l'esprit sans que celui-ci passe d'abord par la réalité empirique et les constructions des sciences positives »<sup>1213</sup>. Cependant, la qualité et la quantité sont des propriétés de l'être en tant que *Dasein* (bien que ce ne soit pas le vocable d'Hegel). Elles ne sont, par conséquent, que « le premier moment de la réalité et de la vérité, qui enfin absorbe ou retient une conscience qui ne s'en est pas encore dégagée par le retour à soi de la réflexion et l'explication du concept »<sup>1214</sup>. Cette relation ne peut donc être une fin en soi ni la preuve d'une quelconque vérité. La vérité émerge toujours d'un mouvement dialectique et non d'une réduction de « l'un à l'autre ». En somme, on peut dire avec Jean Theau que pour Hegel, si le rapport dialectique entre qualité et quantité se réduit au même, alors il n'y a plus de science. Et c'est à cette conclusion que Schmitt conduit C.S.

En effet, si C.S. commence sa démonstration par le « fameux » mot de Hegel, la quantité comme preuve de la qualité le conduit à un problème. La scolastique, à laquelle

---

<sup>1212</sup> Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé* (1830), traduit par Maurice de Gandillac et traduit par Friedhelm Nicolin, Paris, Gallimard, 2001.

<sup>1213</sup> B. Quentin, « Hegel et la matière », art cit, p. 550.

<sup>1214</sup> Jean Theau, « Le rapport quantité-qualité chez Hegel et chez Bergson », *Philosophiques*, 1975, vol. 2, n° 1, p. 12.

s'oppose la buribunkologie en bonne science positive, répond aux critères de quantité=qualité, ce qui lui permet de prétendre à la même qualité scientifique que la buribunkologie. Ce qui, dit C.S., est absurde. Il explique que la scolastique

a depuis longtemps été annulée par le *Weltgeist* (Esprit du Monde) qui va toujours de l'avant [...]. Il ne nous est donc pas difficile de reconnaître la différence entre la buribunkologie d'aujourd'hui et la scolastique obsolète — elle réside exactement dans l'essence, dans l'esprit : la buribunkologie est vivante, la scolastique est morte, les Buribunkes vivent et les scolastiques sont enterrés depuis longtemps.<sup>1215</sup>

C.S. poursuit cette disqualification de la scolastique en opposant la factualité concrète de la buribunkologie à la spéculation scolastique. S'il admet que la scolastique a été un moment « nécessaire » du développement, il insiste néanmoins sur le fait qu'« un grand effort [a été] gaspillé sottement, [et qu']un gaspillage de forces presque immoral a entraîné l'humanité des champs verts de l'ici et maintenant vers les théories grises de la spéculation »<sup>1216</sup>. Au contraire, C.S. nous rappelle que la buribunkologie ne prend en compte que « des faits et encore des faits »<sup>1217</sup>.

Le discrédit de la scolastique par C.S. est un pastiche de la formulation hégélienne. Qu'il s'agisse de la négation de la scolastique par le *Weltgeist*, du concret par l'entrée dans l'histoire, ou du passage obligé par la scolastique, on reconnaît les schémas typiques de la phraséologie et de la dialectique hégéliennes. Néanmoins, C.S. utilise encore Hegel de manière approximative, voire fallacieuse. La dialectique hégélienne, spécifiquement spéculative, est ramenée, réduite, à une positivité positive, à un simple fait, niant sa nature métaphysique. Cependant, malgré toutes les triturations de C.S., il conclut en confirmant les thèses hégéliennes qu'il cherche à détourner. Ainsi, il confirme, inconsciemment, que la réduction de la science à des « faits » empiriques, à des expériences sensibles, n'est pas de la science. Effectivement, il finit par expliquer que « la buribunkologie est plus que de la théologie, de la jurisprudence ou de la philosophie, c'est en effet plus qu'une science, c'est un fait »<sup>1218</sup>. Par conséquent, si la buribunkologie est un fait, elle se nie elle-même en tant que science. Si la buribunkologie reste un fait, cela signifie qu'elle n'est jamais passée

---

<sup>1215</sup> C. S. et C. Schmitt, « Die Buribunken : Ein geschichtphilosophischer Versuch », art cit, p. 454.

<sup>1216</sup> *Ibid.*, p. 455.

<sup>1217</sup> *Ibid.*

<sup>1218</sup> *Ibid.*

de la quantité à la qualité. C.S. échoue donc dans son projet de nous convaincre que la buribunkologie est une science parce que son raisonnement tautologique échoue à rendre compte d'un quelconque processus dialectique : la quantité des « faits » buribunkologiques se réduisent à n'être que ces mêmes faits, puisqu'ils échouent à être une science, donc une qualité qui dépasse le simple agrégat de faits.

Cela permet à Schmitt de montrer que sa compréhension (et sa critique) du positivisme est similaire à celle de Hegel. Pour l'un comme pour l'autre, la représentation positiviste de la positivité découle d'un mauvais raisonnement, du réductionnisme d'une complexité qui ne peut être appréhendée que dialectiquement à une simple équivalence. La compréhension hégélienne de la relation qualité-quantité en est une illustration. Et dans *Le concept du politique*, Schmitt revient sur ce détournement de l'idée de Hegel. Ainsi, il explique :

The often-quoted sentence of quantity transforming into quality has a thoroughly political meaning. It is an expression of the recognition that from every domain the point of the political is reached and with it a new qualitative intensity of human groupings. The actual application of this sentence refers to the economic domain and becomes virulent in the nineteenth century. The process of such a transformation executes itself continuously in the autonomous, so-called politically neutral economic domain. The hitherto nonpolitical or pure matter of fact now turns political. When it reaches a certain quantity, economic property, for example, becomes obviously social (or more correctly, political) power, property turns into power, and what is at first only an economically motivated class antagonism turns into a class struggle of hostile groups.<sup>1219</sup>

---

<sup>1219</sup> Carl Schmitt, *The Concept of the Political*, traduit par George Schwab, Chicago, University of Chicago Press, 2007, p. 62 ; La traduction française s'écartait trop du texte original et opère une confusion entre pouvoir et puissance, là où Schmitt utilise le mot français pour préciser le sens à donner à « Macht » : « La phrase, souvent citée, relative à la transmutation de la quantité en qualité a un sens fondamentalement politique, elle exprime la conviction que tout secteur de l'activité humaine s'ouvre sur le lieu du politique, et partant sur regroupement des humains commandé par un antagonisme d'une intensité qualitativement nouvelle. Au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est à l'économie qu'il convient d'appliquer cet axiome ; une transmutation de cette sorte, c'est-à-dire ce passage à l'état de phénomène politique de faits jusqu'alors non politique et soumis à leur propre logique, s'y est opérée de façon continue dans le domaine, réputé autonome et politiquement neutre, de l'économie ; la propriété économique par exemple, quand elle atteignait un certain quatum, y devenait manifestement une puissance sociale (plus exactement politique), la propriété devenait pouvoir, et l'antagonisme des classes, à motivation purement économique au départ, devenait une lutte des classes entre groupes ennemis ». Carl Schmitt, *La Notion de politique. Suivi de Théorie du partisan*, traduit par Marie-Louise Steinhauser, Paris, Éditions Flammarion, 2009, p. 105-106 ; « Der oft zitierte Satz vom Umschlagen der Quantität in die Qualität hat einen durchaus politischen Sinn und ist ein Ausdruck der Erkenntnis, daß von jedem »Sachgebiet« aus der Punkt des Politischen und damit eine qualitativ neue Intensität menschlicher Gruppierung erreicht ist. Der eigentliche Anwendungsfall dieses Satzes bezieht sich für das 19. Jahrhundert auf das ökonomische; in dem »autonomen«, angeblich politisch neutralen Sachgebiet »Wirtschaft« vollzog

En somme, Schmitt s'attaque à l'incompréhension par l'économisme positiviste et apolitique de la célèbre phrase de Hegel. Il fait de même dans *Les Buribunkes*, mais dans l'article/nouvelle, il utilise le pastiche et la caricature pour sa démonstration. Rédigé par C.S., *Les Buribunkes* met en avant un discours naïf reflétant une compréhension simpliste d'une des philosophies les plus arides du 19<sup>e</sup> siècle. Schmitt pousse C.S. jusqu'à l'absurde : C.S. cherchant à affirmer que la buribunkologie est une science en vient à affirmer qu'elle n'en est pas une. Et C. S., scripteur zélé, rapporte son raisonnement avec franchise. Ce faisant, Schmitt, qui s'adresse à un lectorat qui comprend a priori l'écart entre la philosophie hégélienne et la compréhension qu'en a C.S., rend hommage à Hegel tout en rendant visibles les lacunes des approches empiristes/positivistes.

Cette utilisation du pastiche par Schmitt est similaire à ce que l'on peut trouver dans les *Lettres des hommes obscurs*. Dans ces dernières, les auteurs sont les scripteurs des débats entre le « camp » scolastique, le leur, et le camp humaniste. Ils reproduisent presque « textuellement » leurs disputes avec le camp adverse. Cependant, les scolastiques, les scripteurs, sont décrits comme utilisant un latin simpliste et vulgaire. Par conséquent, la position des scolastiques est ridiculisée, et celle des humanistes paraît alors comme plus maîtrisée et mieux argumentée.<sup>1220</sup>

En résumé, on pourrait dire que le pastiche permet à Schmitt d'attaquer les compréhensions simplistes de l'hégelianisme et de réaffirmer, voire de coopter la pensée hégélienne dans la sienne. Sur un autre ton, il lui permet aussi de souligner les limites de la pensée hégélienne. En effet, comme le pastiche repose en partie sur le collage et l'emboîtement de plusieurs styles/pensées, c'est une technique idéale pour visibiliser les

---

sich fortwährend ein solcher Umschlag, d.h. ein solches Politisch-Werden des bisher Unpolitischen und rein »Sachlichen«; hier wurde z.B. der ökonomische Besitz, wenn er ein bestimmtes Quantum erreicht hatte, offensichtlich »soziale« (richtiger: politische) Macht, die proprietà zum pouvoir, der zunächst nur ökonomisch motivierte Klassengegensatz zum Klassenkampf feindlicher Gruppen». Carl Schmitt, *Der Begriff des Politischen*, 9e édition, Korrigierte Auflage., Berlin, Duncker & Humblot, 2015, p. 49.

<sup>1220</sup> Pour une analyse des lettres, voir : Reinhard Paul Becker, *A War of Fools: The Letters of Obscure Men. A Study of the Satire and the Satirized: Letters of Obscure Men - Study of the Satire and the Satirized*, Bern, Frankfurt, Lang, Peter Bern, 1981, 190 p ; Ulrich von Hutten, *Lettres des hommes obscurs*, Éd. bilingue., Paris, Les Belles Lettres, 2004, 768 p.

lacunes, les apories et les insuffisances en contrastant des approches multiples. Dans la deuxième partie de l'article, nous trouvons une telle utilisation du pastiche.

La deuxième partie de l'article s'attache, entre autres, à reconstituer la généalogie des Buribunkes. À cette fin, C.S. envisage plusieurs ancêtres possibles afin de déterminer qui a été le premier véritable Buribunke. C.S. explique qu'un « sentiment moral de responsabilité nous impose la question de savoir quel personnage historique nous devons reconnaître comme le prédecesseur de cette glorieuse époque — la colombe que le *Weltgeist* a envoyée avant sa dernière et plus avancée des périodes »<sup>1221</sup>; « l'instrument inconscient du *Weltgeist* »<sup>1222</sup>. Après avoir examiné plusieurs candidats,<sup>1223</sup> il identifie Schnekke comme étant le premier véritable Buribunke. Il est le héros du *Buribunkdom* (du monde buribunke).

Nous reconnaissons, une fois de plus, la formulation et le schéma argumentatif typiquement hégéliens. En effet, comme Hegel pour César, Alexandre ou Napoléon Bonaparte, CS soutient que Schnekke, l'instrument du *Weltgeist*, poursuivant son projet, sa passion, fait le jeu de l'histoire et permet d'étendre le mode de vie buribunke à l'ensemble de l'humanité tout entière. Ainsi, comme chez Hegel, nous trouvons une figure héroïque, poursuivant une ambition personnelle, à l'origine d'un ordre social particulier, par le fait de la ruse de la raison. Schnekke fonde un nouvel ordre normatif en faisant de l'objet de sa passion personnelle, l'écriture d'un journal intime, une obligation collective.<sup>1224</sup> Ce faisant — dit C.S. —, il réalise la volonté de *Weltgeist*. De même, pour Hegel, Napoléon en envahissant l'Europe, dans la poursuite de son ambition « égoïste », a répandu dans toute l'Europe l'Esprit de la Révolution (française), l'Esprit des Lumières qui ouvrira la voie à l'accomplissement de l'Esprit de l'Esprit.

---

<sup>1221</sup> C. S. et C. Schmitt, « Die Buribunken : Ein geschichtphilosophischer Versuch », art cit, p. 456.

<sup>1222</sup> *Ibid.*

<sup>1223</sup> *Ibid.*, p. 456-464.

<sup>1224</sup> *Ibid.*, p. 464 et suiv.

Hegel comme Schmitt justifient la nécessité d'un pouvoir fort — « tyrannie pour le premier, la dictature pour le second »<sup>1225</sup> — dans un ordre politique donné. Autrement dit, les deux « s'accordent à refuser d'opposer la norme (l'état de droit, l'État) et l'exception (tyrannie, dictature) »<sup>1226</sup>. Toutefois, pour Hegel c'est la « rationalité inconditionnelle de l'ordre éthico-normatif qui donne son sens à l'affirmation du moment négatif qui est, en regard de cet ordre, l'exception en elle-même »<sup>1227</sup>. Le tyran d'Hegel est donc cet esprit du monde dont la ruse de l'histoire se sert pour se réaliser comme rationalité. Ainsi, tout ordre éthico-politique réel (effectif) est rationnel. Hegel ne dit d'ailleurs pas autre chose dans sa préface aux *Principes de la philosophie du droit* quand il affirme que « ce qui est rationnel est effectif ; et ce qui est effectif est rationnel »<sup>1228</sup>. Or, Schmitt se distancie de cette vision de l'ordre politique. Pour lui, comme l'exception en tant que moment irrationnel fonde le droit, elle est une violence fondatrice, alors l'ordre juridique est irrationnel.<sup>1229</sup> Et c'est ce qu'il entreprend de démontrer aussi dans cet article.

Cependant, avant d'arriver à Schnekke, C.S. démontre que d'autres personnages ne sont pas de vrais Buribunkes. L'étude de C. S. sur la généalogie des Buribunkes commence par le pastiche d'un autre passage célèbre de la philosophie hégélienne : la dialectique du maître et de l'esclave. Don Juan est le premier personnage qu'il considère comme potentiel ancêtre des Buribunkes. Néanmoins, rapidement, et nous y reviendrons, il l'écarte comme candidat potentiel et se tourne vers son valet : Leporello. C.S. explique que ce n'est pas Don Juan qui a initié le décomptage des femmes conquises (pour lui première étape de l'écriture du journal obligatoire et systématique qui caractérise le monde buribunke),<sup>1230</sup> mais son valet, son esclave, son *Knecht*, qui l'a fait. Néanmoins, ce dernier est également rejeté en tant qu'ancêtre et, ce faisant, Schmitt, qui guide la plume du scripteur, s'écarte de Hegel en remettant en cause la buribunkité de Leporello.

---

<sup>1225</sup> Jean-François Kervégan, « Politique et raison. Remarques sur l'attitude de Carl Schmitt envers Hegel », *Cahiers de Fontenay*, 1990, vol. 58, n° 1, p. 180.

<sup>1226</sup> Jean-François Kervégan, *Hegel, Carl Schmitt: le politique entre spéculation et positivité*, 1. éd., Paris, Presses Universitaire de France, 2005, p. 140.

<sup>1227</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>1228</sup> Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, traduit par Eduard Gans, 3. éd. entièrement rev. et Augm;French Edition., Paris, Presses Universitaires de France, 2018, eBook p.

<sup>1229</sup> J.-F. Kervégan, *Hegel, Carl Schmitt, op. cit.*, p. 25 et 141 et suiv.

<sup>1230</sup> C. S. et C. Schmitt, « Die Buribunken : Ein geschichtphilosophischer Versuch », art cit, p. 459.

En effet, C.S. explique que « par une ruse admirable, [Leporello] s’élève au-dessus de son maître et même s’il ne devient pas Don Juan lui-même, il devient plus que cela »<sup>1231</sup>. De même, Hegel affirme que le *Knecht* finit toujours par dépasser son maître, autre ruse de la raison. Le maître qui fait faire les choses par un autre et ne fait rien ne peut que jouir de l’immédiateté des objets. Il ne vit que dans la jouissance immédiate. Au contraire, le *Knecht*, qui fabrique l’objet par son travail, transforme la nature. Il accède ainsi à la dimension active de l’objet. Pour lui, l’objet n’est pas un simple « objet passif » dont on jouit, mais le résultat d’un travail actif. Il est le résultat de la domination et de la transformation de la nature. Ce faisant, l’esclave dominé renverse la situation de domination qu’il entretient avec son maître. D’une part, le maître, en faisant du *Knecht* celui qui « fait » et se réduisant à celui qui ne fait que « consommer », devient en fin de compte « esclave » de son « esclave ». C’est Leporello qui fait Don Juan parce que c’est lui qui tient le décompte des conquêtes du séducteur. S’il ne le faisait pas, il n’y aurait pas de Don Juan.

De plus, *Aufhebung* oblige, l’esclave devient plus que son maître par sa maîtrise de la nature. Il n’a plus une relation de simple jouissance de la nature (de la liberté). Il transforme et domine la nature, écrit l’histoire, et domine donc plus que le maître. Il domine la nature et permet au maître d’exister dans l’histoire, ce que le maître, qui ne fait que jouir, ne peut faire par lui-même. Pour Hegel, et là est la différence entre le philosophe et C.S., l’esclave gagne son autonomie par ce processus dialectal. Au contraire, C.S. ne reconnaît pas une telle autonomie à Leporello. C. S., guidé par Schmitt, affirme que Leporello ne peut pas être un Buribunke, car il n’est pas son propre maître. Leporrello n’ayant pas conscience de sa participation à l’écriture de l’histoire, ne dispose pas du véritable esprit buribunke, d’une véritable autonomie. Ainsi, Schmitt rejette cette thèse centrale de l’hégélianisme. Pour C.S., Leporello ne peut être l’ancêtre des Buribunkes, car il n’écrit pas sa propre histoire, mais celle de son maître. Il ne se considère pas comme un protagoniste de l’histoire, mais comme un simple spectateur. Pour paraphraser Schmitt, Leporello n’a pas pris de décision, n’a pas fait l’histoire et n’est donc pas souverain. Il n’est

---

<sup>1231</sup> *Ibid.*, p. 458.

que le produit de la marche du temps, une marionnette du *Weltgeist*. Pour Schmitt, cette absence de décision est l'une des lacunes de la dialectique hégélienne, point sur lequel nous reviendrons.

*In fine*, cette critique de la dialectique du maître et de l'esclave permet à Schmitt d'introduire discrètement sa critique de l'hégélianisme en opposant les thèses de Hegel à celles du philosophe hégélien « le plus anti-hégélien » du 19<sup>e</sup> siècle, à savoir Søren Kierkegaard. Selon Mehring, « the encounter with Kierkegaard was highly important »<sup>1232</sup>. Il ajoute qu'« a with the help of Kierkegaard he finally left his religious pessimism behind »<sup>1233</sup>. En effet, après avoir découvert Kierkegaard, en 1915 dans l'édition qu'en fait Theodor Haecker, l'ombre du philosophe danois transparaîtra souvent dans les thèses de Schmitt, même s'il elle reste discrète. Évoqué, mais rarement, cité ou mentionné nommément, Kierkegaard reste une figure fantomatique, mais dont la présence est certaine, dans l'œuvre du juriste de Plettenberg.

En effet, si l'on peut trouver des références à Hegel dans les premières publications de Schmitt, on ne trouve aucune mention de Kierkegaard avant 1916. En 1919, l'année qui suit la publication des *Buribunkes*, paraît *Romantisme politique*. On y observe une augmentation des références à Hegel, mais aussi l'apparition, bien que discrète, du nom de Kierkegaard. Et Hegel et Kierkegaard se retrouveront encore mentionnés dans les textes qui feront la renommée de Schmitt, à savoir *Théologie politique* et *Le Concept de politique*. Si Hegel reste, après Hobbes, l'auteur le plus influent dans la pensée schmittienne, la rencontre avec Kierkegaard va contribuer de manière significative à la lecture que Schmitt fait de l'hégélianisme. Cette lecture, qui permet à Schmitt de compléter par la pensée de Kierkegaard ce qu'il ne trouve pas chez Hegel, sera décisive dans sa critique du romantisme et sa conception du décisionnisme.<sup>1234</sup> À cet égard, *Les Buribunkes* est l'un des premiers textes où l'on peut trouver la synthèse très particulière que Schmitt fait de Hegel et de Kierkegaard.

---

<sup>1232</sup> Reinhart Mehring, *Carl Schmitt : A Biography*, Cambridge ; Malden, Polity, 2014, p. 80.

<sup>1233</sup> *Ibid.*

<sup>1234</sup> Voir entre autres : J.-F. Kervégan, *Hegel, Carl Schmitt, op. cit.*, p. 127-131 ; R. Mehring, *Carl Schmitt, op. cit.*, p. 80.

## B — Kierkegaard

L'introduction de Kierkegaard au lecteur se fait par le biais de la discussion sur la dialectique du maître et de l'esclave. Le premier candidat que C.S. considère comme premier Buribunke est Don Juan, le séducteur. Il explique que la fierté que ressent le séducteur face à la liste croissante de ses conquêtes résonne avec « un sentiment qui traverse fréquemment le véritable buribunkologue lorsqu'il considère l'étendue ou le nombre sans cesse croissant de ses publications ».<sup>1235</sup> De plus, pastichant Kierkegaard, Schmitt fait en sorte que C.S. nous introduit le célèbre coureur de jupons avec l'un des airs du *Don Giovani* de Mozart. En effet, le premier extrait du Journal d'un séducteur de Kierkegaard est une citation du même opéra.<sup>1236</sup> En ce sens, la simple introduction de Kierkegaard est un jeu de pastiche. Le Danois anti-hégélien est introduit au cœur d'une des thèses centrales de l'hégélianisme.

Néanmoins, C.S. remettra immédiatement en question le caractère buribunkologique de Don Juan. Pour lui, « Don Juan ne s'intéressait pas du tout au passé, et même aussi peu à l'avenir, qui pour lui ne dépassait guère le prochain rendez-vous ; il vivait dans le présent immédiat et son intérêt pour l'expérience érotique singulière ne contenait rien qui puisse laisser entrevoir un début d'autohistoricisation »<sup>1237</sup>. Cette description correspond donc à la vision du séducteur, de l'esthéticien, du romantique de Kierkegaard. L'individu qui ne vit que dans l'immédiateté pour satisfaire ses instincts. Don Juan est le séducteur : la première étape de la dialectique kierkegaardienne. Il est l'esthète — celui qui ne vit que pour satisfaire ses désirs, pour jouir dans l'immédiateté, la jouissance étant son seul objectif. C'est le stade de l'être immédiat. Pour Kierkegaard, ce stade est celui du « romantique suivant la conception de Schlegel, qui ne souffre aucun joug, qui cherche la jouissance, dissout toute réalité en possibilité, crée une suite bigarrée d'humeurs,

---

<sup>1235</sup> C. S. et C. Schmitt, « Die Buribunken : Ein geschichtphilosophischer Versuch », art cit, p. 456.

<sup>1236</sup> Søren Kierkegaard, *Either/or, Part I*, traduit par Howard V. Hong et traduit par Edna H. Hong, Princeton, N.J, Princeton University Press, 1987, p. eBook.

<sup>1237</sup> C. S. et C. Schmitt, « Die Buribunken : Ein geschichtphilosophischer Versuch », art cit, p. 457.

et va sans cesse vers de nouveaux désirs »<sup>1238</sup>. Il est celui qui court après le changement, le changement en tant qu’accumulation, en tant que quantité et non en tant que qualité. À cet égard, le Don Juan de Mozart chante sa longue liste de conquêtes, comme le Don Juan de Molière déclame : « tout le plaisir de l’amour est dans la variété »<sup>1239</sup>.

Courant après les plaisirs immédiats, « la possibilité [...] est plus intense que la réalité »<sup>1240</sup> pour le romantique. Il vit hors du temps, hors de l’histoire, hors du concret. Il cherche à s’extraire de toutes les contraintes, y compris celles du temps. Selon Kierkegaard, il « n’y a dans [la] conception romantique [de la vie, de l’idéal,] aucun sens de l’activité et aucun sens de la durée, et finalement aucun contenu »<sup>1241</sup>. Pour le Danois, « l’esthéticien [ne] vit [que] dans le possible et le passé »<sup>1242</sup>. Selon cette définition, il est aussi le romantique que Schmitt attaque violemment dans *Romantisme politique*. En effet, il y explique que « in commonplace reality, the romantics could not play the role of the ego who creates the world. They preferred the state of eternal becoming and possibilities that are never consummated to the confines of concrete reality »<sup>1243</sup>. Et il ajoute que le romantique utilise « the past as a negation of the present, as a way out of the prison of the reality that is concrete and present »<sup>1244</sup>. Ainsi, pour lui, le réel, le concret, n’est qu’une possibilité, un *occasio* de romancer, d’exercer son esprit romantique. Il n’est jamais dans l’instant, le passé ou le futur, mais toujours dans une rêvasserie appelée à ne jamais se réaliser comme celle du Niegeburth des *Schattenrisse*. Il ne décide jamais, car « a legal or a moral decision would [...] inevitably destroy romanticism. This is why the romantic is not in a position to deliberately take sides and make a decision »<sup>1245</sup>.

Dans cette perspective, le romantique pour Kierkegaard, comme pour Schmitt et C. S., est celui qui vit hors du temps, de l’histoire et du concret. Pour cet esthète, la « reality

---

<sup>1238</sup> Kierkegaard cité dans : Jean André Wahl, *Études Kierkegaardgiennes*, Paris, Fernand Aubier : Éditions Montaigne, 1938, p. 64.

<sup>1239</sup> Molière, *Don Juan*, s.l., Houghton Mifflin Harcourt, 2001, p. 15.

<sup>1240</sup> J.A. Wahl, *Études Kierkegaardgiennes*, op. cit., p. 64-65.

<sup>1241</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>1242</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>1243</sup> Carl Schmitt, *Political Romanticism*, Abingdon; New York, Routledge, 2017, p. 66.

<sup>1244</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>1245</sup> *Ibid.*, p. 124.

is empty, a realized possibility, a decision that has already been made »<sup>1246</sup>. Il est l'esthète dont la nullité politique, pour Schmitt (morale, pour Kierkegaard), ne peut être exprimée par des décisions concrètes. En ce sens, C.S. est très kierkegaardien et schmittien en rejetant Don Juan comme ancêtre. Ici, les multiples voix du pastiche s'expriment bruyamment. Ce sont trois voix qui ne veulent ni ne disent la même chose même si elles sont « mises en voix » dans le même discours ; trois voix dont la différence ne peut être perçue chez le lecteur que comme un espace de sens. Leur différence n'apparaîtra que lorsque C. S., marionnette naïve, reprendra sa quête d'un ancêtre.

Après avoir rejeté Don Juan et Leporello ainsi que d'autres candidats potentiels, C.S. conclut finalement que « ce n'est que Ferker qui a su faire du journal une réalité éthico-historique. C'est à lui que revient le droit d'aînesse dans le royaume de Buribunkanie »<sup>1247</sup>. Ferker est issu d'un milieu modeste. Il a fréquenté la « lateinlose Realschule » (école d'enseignement secondaire de cycle court sans latin). Il a poursuivi, avec succès, de nombreuses carrières, devenant finalement « maître de conférence de publicité et d'arrivisme à l'école supérieure de commerce d'Alexandrie »<sup>1248</sup>. Selon C.S., Ferker a eu une vie dynamique et diversifiée, mouvementée et pleine de rebondissements. Une vie qu'il a soigneusement consignée dans ses journaux intimes afin que chaque seconde entre dans l'histoire.<sup>1249</sup>

Ferker est le type idéal du bourgeois. Il ne jouit pas des choses comme l'hédoniste, l'esthète, le romantique, jouissance qu'il laisse à l'aristocrate. Il a conscience de lui-même, de l'élévation sociale qui lui a permis d'atteindre les sommets qu'il a atteints. Il se sait maître de son destin. Surtout, il fait de cet ultra-individualisme la plus haute vertu et la plus haute valeur dans la société. En effet, « non seulement l'être humain Ferker a été élevé sur le plan éthique, mais les progrès scientifiques les plus incroyables ont été accomplis et un splendide exemple a été donné de la vérité selon laquelle l'humanité ne peut progresser

---

<sup>1246</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>1247</sup> C. S. et C. Schmitt, « Die Buribunken : Ein geschichtphilosophischer Versuch », art cit, p. 460.

<sup>1248</sup> *Ibid.*, p. 461.

<sup>1249</sup> *Ibid.*, p. 461-462.

que si chacun ne pense qu'à soi et laisse tout le reste suivre son cours »<sup>1250</sup>. Ainsi, Ferker élève l'individualisme égocentrique au rang de nouvelle religion. Avec Ferker, tout dualisme métaphysique est aboli. De fait Ferker

N'a pas seulement, en démontrant par sa vie qu'on peut faire une carrière consciente de ses objectifs et être un esprit à part entière sur le plan éthique, lié l'esprit et la matière en supprimant un dualisme hostile à la vie, et éliminé les constructions de métaphysique théologisante, impossibles pour la constitution de l'esprit du vingtième siècle, par un nouvel idéalisme victorieux. Il a trouvé, et c'est là l'essentiel, une forme de religiosité contemporaine, tout en conservant strictement un positivisme exclusif et une foi inébranlable dans le « rien que les faits ». <sup>1251</sup>

En d'autres termes, Ferker a fait un saut qualitatif par rapport à Don Juan et à Leporello. C'est dans Ferker que Kierkegaard affronte Hegel. C'est la confrontation que Schmitt a inventée et que C.S. rend comme les scripteurs des *Lettres des hommes obscurs* l'ont fait naïvement avec les arguments des humanistes.

Jean Wahl explique que pour Kierkegaard, la totalité synthétique et synthétisée de Hegel reste profondément ancrée dans le stade esthétique. Elle reste en quelque sorte romantique. De fait,

Ne serait-ce pas une sorte de Don Juanisme, que cette volonté d'épuiser toutes les beautés particulières pour arriver à la beauté totale, ou même d'amasser toutes les vérités particulières, pour les intégrer, transformées, dans une vérité totale ? Il y a une logique qualitative tout à fait distincte de ce culte, malgré tout quantitatif, de l'ensemble dans le temps et l'espace.<sup>1252</sup>

Et l'esthète, le Don Juan, n'est jamais que celui qui accumule les beautés, pensant que ce décompte deviendra qualité selon la règle qui veut que quantité et qualité entretiennent une relation dialectale de médiation continue. Au contraire, pour le philosophe danois, la dialectique n'est pas une médiation continue. La dialectique, selon lui, est un saut qualitatif. Jean Wahl explique, en ce sens, que :

La continuité est pour Kierkegaard une abstraction ; elle ne répond à rien de réel. La vie de l'esprit est faite de stades, séparés par des coupures absolues (1). On arrive à l'éthique par la suspension de l'esthétique (2), et par la suspension de l'éthique

---

<sup>1250</sup> *Ibid.*, p. 463.

<sup>1251</sup> *Ibid.*

<sup>1252</sup> J.A. Wahl, *Études Kierkegaardgiennes*, *op. cit.*, p. 157.

on arrive au religieux. Il y a là une dialectique qualitative, par opposition à la dialectique hégélienne, qui supprime les différences, qui mélange les sphères<sup>(3)</sup>.<sup>1253</sup>

La négation de la qualité ne peut donc pas être une quantité, mais une autre qualité. En ce sens, la négation de l'esthétique est le stade éthique de Ferker, ignoré par Hegel, car il n'y a pas de décision dans sa dialectique, il reste au stade esthétique.

En effet, le stade éthique est celui où l'individu se choisit lui-même, c'est le stade du choix, du choix individuel. C'est le stade du « citoyen et de l'homme marié »<sup>1254</sup>. Pour l'homme éthique, le temps devient une « tâche », la tâche de se réaliser soi-même. Par opposition au stade esthétique dominé par le « ceci aussi bien que cela » ; par opposition à l'hégelianisme dominé par l'idée du « jusqu'à un certain point », ce sera le domaine du choix, du choix par lequel l'individu assume la responsabilité de soi-même, prend sur lui d'être lui-même, et adopte sa situation. Par la réaffirmation éthique, l'homme se jure fidélité à lui-même, se voue à une tâche ; car le temps a cessé d'être un ennemi pour devenir une tâche ; l'homme s'engage, conquiert son courage et assure son bonheur.<sup>1255</sup> Lukács fait de cette étape celle du travail comme réalisation de la bonté.<sup>1256</sup> C'est le stade où l'homme s'enracine en lui-même. « The esthetic [...] is that in a person whereby he immediately is the person he is; the ethical is that whereby a person becomes what he becomes »<sup>1257</sup>. Et Ferker, issu d'un milieu modeste et éduqué dans une Realschule sans latin, devient le messie d'une nouvelle religion, d'une nouvelle vision du monde.

De plus, pour Kierkegaard, le stade éthique est celui où « l'homme se choisit dans le stade éthique comme personnalité individuelle, mais comme personnalité individuelle à l'intérieur d'un ensemble général, historique et social. Il se transforme dans le général »<sup>1258</sup>.

De même, C.S. décrit un Ferker :

---

<sup>1253</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>1254</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>1255</sup> *Ibid.*

<sup>1256</sup> Georg Lukács, « On Poverty of Spirit : A Conversation and a Letter » dans Arpad Kadarkay (ed.), *The Lukacs Reader*, Oxford ; Cambridge, John Wiley & Sons, 1995, p. 42-56.

<sup>1257</sup> Søren Kierkegaard, *Either/or, Part II*, traduit par Howard V. Hong et traduit par Edna H. Hong, Princeton, N.J., Princeton University Press, 1987, p. eBook.

<sup>1258</sup> J.A. Wahl, *Études Kierkegaardgiennes*, op. cit., p. 75-76.

En pleine conscience de sa propre agitation sauvage, j'aimerais presque dire de sa propre modernité, voire de sa propre justice scénique, cette conscience de soi commence par s'abstenir, par principe, de toute idéologie tout en s'émerveillant du fait que la vie est (pour parler avec le ton cru de cette époque) une formidable chose ancienne. Cette connaissance de soi en tant que sujet d'intérêt (artistique, scientifique et historique), cette conscience extrême de soi, est inextricablement liée à la dissolution complète dans la communauté.<sup>1259</sup>

En fait, la dissolution de Ferker dans le général va encore plus loin puisque même sa personne physique « devient générale ». Après sa mort, nous dit C.S., il est incinéré et ses cendres sont partout mélangées aux encres que tous utiliseront désormais pour que tout soit imprégné de sa présence. Ainsi, sa personne imprégnera la Buribunkanie pour tous les siècles à venir parce qu'un petit bout de lui se retrouvera (par l'encre) dans chaque journal que chaque Buribunke écrira dorénavant.<sup>1260</sup>

Ferker est la « personnification » du moment éthique. En plus de consacrer sa vie à une tâche, l'écriture de son journal, en plus d'embrasser la vie comme un travail (les quelques dizaines de carrières qui ont été les siennes), il s'est aussi astreint à un devoir qui nie le style de vie de l'esthète. En effet, « ce que Don Juan cherchait vainement dans la multiplicité des êtres, la connaissance de l'âme humaine dans toute sa richesse, le mari l'acquiert par la vie en commun avec une femme qui est sa femme »<sup>1261</sup>. Et Ferker a épousé sa femme de chambre (clin d'œil moqueur au scandale du mariage de Goethe avec Christiane Vulpius et au rejet de ce mariage par ce qui tenait Goethe pour représentant de l'âme allemande) ; c'est cette connaissance de l'âme par le mariage que Ferker entreprend à la fin de sa vie, car « le mariage est le symbole du stade éthique »<sup>1262</sup>. Ce faisant, il embrasse complètement le moment éthique : il devient le juge Wilhelm, le bourgeois.<sup>1263</sup>

Cependant, déplore C. S., scandale qu'est ce mariage à propos duquel rien n'est consigné dans les journaux intimes de Ferker. Il ne fait nulle part allusion aux raisons qui l'ont poussé, « peu avant sa mort [...] à contracter un mariage bourgeois et chrétien [avec]

---

<sup>1259</sup> C. S. et C. Schmitt, « Die Buribunken : Ein geschichtphilosophischer Versuch », art cit, p. 462.

<sup>1260</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>1261</sup> J.A. Wahl, *Études Kierkegaardgiennes*, *op. cit.*, p. 76-77.

<sup>1262</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>1263</sup> S. Kierkegaard, *Either/or, Part II*, *op. cit.*

sa propre gouvernante »<sup>1264</sup>. De plus, C.S. nous dit que de source sûre, nous savons qu'il craignait la mort ; et sur ce point également, rien n'est consigné dans les journaux intimes.<sup>1265</sup> Pour C.S., ce secret est un grave manquement. Comme Kierkegaard, il pense que les secrets isolent du général, qu'ils maintiennent l'individu en dehors du général, qu'ils le maintiennent hors de lui-même et loin des autres.<sup>1266</sup> Ainsi, en ayant des secrets, Ferker est resté isolé du général, il n'a jamais atteint la Buribunkanie dont il n'avait pas su embrasser tous les principes, toute la culture. Il n'est pas entré en Terre promise. Il n'est donc pas le héros de la Buribunkanie, mais seulement son Moïse. Celui qui a vu la terre promise, mais qui n'a pas pu fouler son sol sacré.<sup>1267</sup>

Ferker ayant failli, le fondateur de la Buribunkanie doit encore advenir. Un autre stade qualitatif doit être atteint. « The individual [who] by his guilt [secret] has gone outside the universal [...] can return to it only by virtue of having come as the individual into an absolute relationship with the absolute »<sup>1268</sup>. Après la chute, le péché du secret, « le stade éthique ne peut être qu'un lieu de passage »<sup>1269</sup>. En effet, pour Kierkegaard, le stade éthique est toujours, d'une manière ou d'une autre, un stade d'illusions et de folies comiques.<sup>1270</sup> Il faut alors s'en échapper, la dépasser. En ce sens, la folie de Ferker n'était que le stade éthique qui ne parvient pas à devenir, à être universel. Un autre saut qualitatif est alors nécessaire : celui qui permet d'atteindre « an absolute relation to the absolute »<sup>1271</sup>. L'individu qui a atteint cet absolu est Schnekke. Il est le héros de la Buribunkanie. Contrairement à Ferker, ce dernier réalise au plus haut degré l'idéal universel buribunkinien : il consacre toute sa vie à l'écriture de son journal intime. « Il n'est rien d'autre que le gardien de son journal intime, il vit pour le journal, il vit dans et par le journal — même, à la fin de sa vie, il tient un journal sur le fait qu'il n'a plus d'idées sur ce qu'il pourrait écrire dans son journal ».<sup>1272</sup>

---

<sup>1264</sup> C. S. et C. Schmitt, « Die Buribunken : Ein geschichtphilosophischer Versuch », art cit, p. 463.

<sup>1265</sup> *Ibid.*, p. 464.

<sup>1266</sup> J.A. Wahl, *Études Kierkegaardianes*, *op. cit.*, p. 78.

<sup>1267</sup> C. S. et C. Schmitt, « Die Buribunken : Ein geschichtphilosophischer Versuch », art cit, p. 463.

<sup>1268</sup> Søren Kierkegaard, *Fear and trembling, and, The book on Adler*, traduit par Walter Lowrie, London, Everyman's Library, 1994, p. 86-87.

<sup>1269</sup> J.A. Wahl, *Études Kierkegaardianes*, *op. cit.*, p. 79.

<sup>1270</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>1271</sup> S. Kierkegaard, *Fear and trembling, and, The book on Adler*, *op. cit.*, p. 29.

<sup>1272</sup> C. S. et C. Schmitt, « Die Buribunken : Ein geschichtphilosophischer Versuch », art cit, p. 464-465.

Schnekke choisit de se consacrer à l'absolu du monde des Buribunkes : l'écriture de son journal. Ainsi, si la vie de Ferker a été « sensationnelle », celle de Schnekke est sans individualité, sans couleurs. Contrairement à Ferker qui, dans son éthique, s'est reconnu et s'est dissous dans le général, Schnekke est devenu plus que le général. Il s'est sacrifié pour et à travers sa subjectivité au *Weltgeist*. Schnekke a tout abandonné, y compris tout ce qui faisait la vie tumultueuse de Ferker, pour se consacrer totalement à l'esprit du monde. Schnekke, en fait, se choisit absolument lui-même, il n'est plus qu'intégrité qui se projette pour mieux revenir à elle-même. C.S explique que, « le Je qui se projette sur un Tu-Monde tangible retourne dans le Je-Monde avec un rythme puissant, l'harmonie la plus haute est atteinte par la dévotion absolue de tous les pouvoirs au moi intérieur et à son identité ».<sup>1273</sup> Il fait un saut qualitatif vers « autre chose ». Il se défait, nous dit C.S., de tout atavisme humain pour devenir le premier représentant d'une « espèce » nouvelle. De plus, il fait de la tenue du journal intime une obligation, et ce faisant il crée une nouvelle communauté, un nouveau genre humain. De son subjectivisme, « son égocité », a émergé un Nouveau Monde. Il s'est fait créateur d'une nouvelle communauté et initiateur d'une nouvelle ère historique. Néanmoins, si Schnekke réussit à atteindre le stade du « je » de la relation absolue à l'absolu, il échoue d'une certaine manière dans cette absolute kierkegaardienne puisqu'il refuse le dieu chrétien irrationnel.

## C — Par-delà de Hegel et de Kierkegaard

Ainsi, poussant Hegel et Kierkegaard par le pastiche dans une aporie, Schmitt trace les grandes lignes de sa lecture et de sa conception de la philosophie de l'histoire. Dans *Les Buribunkes*, l'on peut déjà retracer ce qu'il développera dans *Romantisme politique*, *La Théologie politique* et *Le Concept du politique*. En effet, l'année suivant la publication de *Les Buribunkes*, on peut lire dans *Romantisme politique* : « Under the impression of Fichte's individualism, the romantics felt strong enough to play the role of the creator of the world themselves, and to bring forth reality out of themselves. At the same time, they

---

<sup>1273</sup> *Ibid.*, p. 465. Il s'agit aussi d'une critique du « nous, monde » de Dehmel. En ce sens, Dehmel par sa vie au travers de ses écrits (qu'il éjacule) est sans doute le modèle de Schnekke.

were the heralds of the two new realities, community and history, to whose power they immediately succumbed »<sup>1274</sup>. Schnekke, en faisant de la tenue du journal intime une obligation collective, a créé une nouvelle communauté, une nouvelle race humaine, un Nouveau Monde. Donc, Schnekke s'est fait par l'absolutisation de son moi, l'idéal-type du romantique tel que Schmitt le conçoit. En effet, Kierkegaard pense que le stade religieux conserve en son sein quelque chose de romantique. Et comme nous le verrons, pour Schmitt, tout lendemain romantique est un renoncement à une véritable décision politique.

De prime abord, il peut sembler paradoxal de partir de Hegel et de Kierkegaard pour aboutir à un idéal romantique. Mais cela découle de la compréhension particulière qu'a Schmitt de ces deux philosophes. D'une part, selon lui, il y a une tension insurmontable dans la dialectique hégélienne. Une tension contradictoire qui résulte du fait qu'il n'y a pas de décision dans sa dialectique. Seule une marche irrémédiable de l'histoire ».<sup>1275</sup> Pour Schmitt, cette absence de décision est l'archétype du monde moderne neutralisé et dépolitisé. La neutralisation et la dépolitisation sont héritées de l'esprit romantique. Contre cette indécision, « chez Kierkegaard, il [Schmitt] trouve en quelque sorte la décision »<sup>1276</sup>. De fait, pour le Danois :

Le hégelianisme est un des signes les plus visibles de la maladie du monde moderne, de la mollesse et de la tiédeur, qui ne veut que du « jusqu'à un certain degré » [...] et obéit au *ne quid nimis*, du manque de caractère, de l'absence de choix, du besoin qu'ont les hommes, pour ne pas voir le réel et ne pas vivre leur pensée, de tout ramener à des questions d'origine et d'histoire [...], et de l'incertitude des esprits qui veulent se rassurer en se pensant comme emportés par l'esprit universel, en se sentant d'accord avec l'esprit du temps.<sup>1277</sup>

Néanmoins, pour le juriste Schmitt, Kierkegaard reste romantique. Il le décrit d'ailleurs comme « the only great figure among the romantics »<sup>1278</sup>. Il ajoute que « in Kierkegaard, all the elements of the romantic were in force: irony; the aesthetic conception of the world; the antitheses of the possible and the real, the infinite and the finite; the feeling for the

---

<sup>1274</sup> C. Schmitt, *Political Romanticism*, op. cit., p. 64.

<sup>1275</sup> J.-F. Kervégan, *Hegel, Carl Schmitt*, op. cit., p. 150.

<sup>1276</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>1277</sup> J.A. Wahl, *Études Kierkegaardgiennes*, op. cit., p. 124.

<sup>1278</sup> C. Schmitt, *Political Romanticism*, op. cit., p. 166, note 10.

concrete moment »<sup>1279</sup>. De plus, Kierkegaard refuse la politique et, comme Schnekke et Ferker, choisit le moi subjectif. Contrairement à Hegel, qui reste politique malgré l'absence de décision, Kierkegaard n'a pas adopté la position objectiviste qui lui permet d'accéder au moment politique.

Karl Löwith, critiquant l'utilisation de Kierkegaard par Schmitt, est néanmoins d'accord sur ce point. Il explique que « Kierkegaard n'a pas voulu décider *politiquement* dans la situation exceptionnelle de 1848, mais qu'il s'est décidé pour l'autorité chrétienne [...], alors que Schmitt fait jouer au contraire, d'une manière politique, l'exception contre le général »<sup>1280</sup>. En d'autres termes, alors que Kierkegaard se prononce contre le politique, pour le subjectif, pour la contemplation, Schmitt met en avant la décision politique, la décision controversée, la décision objective. Schnekke intégrerait ainsi l'absence de décision dans la dialectique objective de Hegel et le décisionnisme subjectif kierkegaardien. Il symbolise l'aporie entre la décision danoise pour une concréétude subjective et l'indécision souabe dans la concréitude objective — une aporie qui est devenue une porte ouverte pour l'homme libéral neutralisé. Ce dernier étant celui qui ne recherche qu'une liberté absolue de poursuivre ses affaires privées et ne s'engage dans aucune entreprise politique au sens de prise de décisions.

En effet, C.S. décrit un Schnekke qui met en place un système dans lequel seul l'Homme libéral neutralisé a vocation d'être. Il explique qu'en Buribunkanie, la liberté des Buribunkes est totale — dans leur vie privée. Cependant, la seule limite à cette liberté concerne les décisions publiques, politiques : les Buribunkes n'ont pas le droit d'arrêter d'écrire leur journal.<sup>1281</sup> Ils n'ont donc pas le droit de prendre une décision politique, celle de changer l'ordre juridique et politique. Il va de soi que dans le monde pacifié et neutralisé des Buribunkes, aucune sanction « physique » n'est prise à l'encontre de celui qui décide de ne plus être du pays des Buribunkes, de refuser son organisation politique. Au contraire, il sera condamné à disparaître de l'histoire. « La roue du progrès passe silencieusement sur

---

<sup>1279</sup> *Ibid.*, p. 166.

<sup>1280</sup> Karl Löwith, « Le décisionnisme (occasionnel) de Carl Schmitt », *Les Temps Modernes*, traduit par Mira Köller et traduit par Dominique Séglard, 1991, n° 544, p. 21.

<sup>1281</sup> C. S. et C. Schmitt, « Die Buribunken : Ein geschichtphilosophischer Versuch », art cit, p. 466-467.

le silencieux ; il ne sera plus mentionné, il ne pourra donc plus se faire entendre jusqu'à ce qu'enfin, sombrant pas à pas, il soit contraint d'entrer dans la classe la plus basse, pour aider à créer les conditions extérieures de la possibilité d'une noble Buribunkanie »<sup>1282</sup>. Le Buribunke, qui n'écrit plus, sort de l'histoire et du temps. Il prend congé de la Buribunkanie devenue la totalité du monde, l'universel. Alors simple « homo sacer », il n'est plus qu'une vie nue, sans contenu, un homme sans qualité.<sup>1283</sup> Il deviendra le Morlock qui produit les conditions matérielles nécessaires pour le plus grand bien de la Buribunkanie et de son monde harmonieux et sans conflit.<sup>1284</sup>

Le vrai Buribunke, au contraire, c'est l'idéal libéral de la fin du 19<sup>e</sup> et du début du 20<sup>e</sup> siècle (selon Schmitt). En effet, dans un monde où « chacun ne pense qu'à soi et laisse tout le reste suivre son cours »<sup>1285</sup>, le Buribunke n'a d'autre tâche que de s'écrire lui-même. Faire l'histoire à travers son histoire personnelle : « Qu'est-ce que j'écris ? Je m'écris moi-même. Qui m'écrit ? C'est moi qui m'écris. Quel est le contenu de mon écrit ? J'écris que je m'écris moi-même. Quel est le grand moteur qui m'élève au-dessus de ce cercle autosuffisant du moi ? L'histoire ! »<sup>1286</sup> Dans cette partie de l'article, C.S. disparaît dans la masse des Buribunkes. Il n'est plus C.S. en tant qu'individu s'adressant au lecteur, mais un buribunke parmi d'autres. Il s'efface en tant qu'individualité dans le tout, le général : la masse des Buribunkes.

---

<sup>1282</sup> *Ibid.*, p. 467.

<sup>1283</sup> Robert Musil, *L'Homme sans qualités*, traduit par Philippe Jacottet, Paris, Éditions du Seuil, 2004, vol. Tome 1, 833 p.

<sup>1284</sup> H. G. Wells, *The Time Machine*, New York, A Stepping Stone Book, 1994, 96 p Dans son roman, paru en 1895, Wells décrit un monde futur dans lequel des créatures douces et paisibles, les Éloïs, ont succédé aux humains. Dans ce monde, les Éloïs ne font que jouer et manger des fruits, tels des enfants, sur une planète où tout ce qui était laid a disparu, même les mauvaises herbes. Ils ne connaissent ni le conflit ni la différence ; androgynes, même les différences physiques mâles-femelles sont absentes de leur monde. Mais ils connaissent la peur. En effet, sous la surface vivent les Morlocks, des créatures s'apparentant à des singes blancs et aux yeux rouges qui remontent à la surface la nuit pour chasser les Éloïs dont ils se nourrissent. Mais le narrateur (le voyageur du temps) se rend compte que le monde idyllique de la surface n'existe que grâce à la machinerie et à la technologie des Morlocks. Ainsi, la vie des Éloïs dépend de ces Morlocks, dont ils ont d'autant plus peur que la survie dépend de leurs prédateurs. Le narrateur suppose que l'espèce humaine a évolué en deux nouvelles espèces : les classes bourgeoises oisives en Éloïs et les classes laborieuses en Morlocks.

<sup>1285</sup> C. S. et C. Schmitt, « Die Buribunken : Ein geschichtphilosophischer Versuch », art cit, p. 463.

<sup>1286</sup> *Ibid.*, p. 468.

Il parle, à partir de ce moment-là du récit, comme un homme-machine, parmi tant d'autres. En effet, sa voix, devenue la voix indistincte de n'importe quel Buribunke, déclare : « Je suis donc une lettre sur la machine à écrire de l'histoire. Je suis une lettre qui s'écrit elle-même. Mais à proprement parler, je n'écris pas que je m'écris moi-même, je n'écris que la lettre que je suis »<sup>1287</sup>. Ainsi, le buribunke se décrit comme un automate, un homme-machine, l'Homme-machine de Descartes et de Julien Jean Offroy de La Mettrie. Tout son monde est en fait un monde d'automates, d'hommes-machines. L'article se termine ensuite par la description d'un monde dont la philosophie est basée sur la mécanisation de la vie de ses membres. Cette dernière partie du texte, en particulier, donne à l'article son esthétique dystopique. En effet, le lecteur moderne peut identifier des descriptions que l'on pourrait attribuer à H.G. Wells ou à Evgueni Zamiatine et son « Nous » publié en 1920 (deux ans après *Les Buribunkes*), qui reproduit le journal intime de « D-503 », un homme dans un monde entièrement mécanisé où toute individualité a disparu et duquel tout conflit est appelé à disparaître (les individus réfractaires se font lobotomiser afin d'être « pacifiés »).<sup>1288</sup>

Cependant, si nous lisons *Les Buribunkes* tel qu'il se présente à nous, c'est-à-dire comme un article scientifique, le monde d'automates que nous décrit fièrement le buribunkologue n'est plus un univers dystopique, un futur à venir. Au contraire, il s'agit du monde dépolitisé et neutralisé que Schmitt décrit dans les années qui suivent la publication de l'article/nouvelle. En effet, comme nous l'avons déjà dit, l'aporie résultant de l'absence de décision de la dialectique hégélienne et du subjectivisme romantique de Kierkegaard a ouvert la voie au monde neutralisé et dépolitisé hérité des Lumières, ou plus exactement hérité de Descartes.

En effet, pour Schmitt, Descartes est le premier à mécaniser l'homme. Dans « Der Staat als Mechanismus bei Hobbes und Descartes », Schmitt écrit : c'est « précisément grâce à ce philosophe [Descartes] que toutes les choses humaines ont été fondamentalement modifiées de manière révolutionnaire, parce qu'il a compris le corps

---

<sup>1287</sup> *Ibid.*

<sup>1288</sup> Evgueni Zamiatine et Hélène Henry, *Nous*, Arles, Babel, 2021, 240 p.

humain comme une machine. C'était le prélude de la révolution industrielle technique à venir »<sup>1289</sup>. Il poursuit en expliquant que « comparée à la mécanisation du corps humain, la mécanisation de l'État [par Hobbes] est secondaire et moins médiate. En soi, il est possible de concevoir l'État comme une machine artificielle sans mécaniser le corps humain de manière analogue »<sup>1290</sup>. En d'autres termes, la mécanisation de l'État peut rester une amélioration technologique — une technologie entre les mains d'individus, de citoyens, de communautés qui prennent encore des décisions politiques. Au contraire, la mécanisation de l'Homme le transforme en machine. Il n'est plus celui qui maîtrise une technique. Il devient lui-même une technique, un outil technique. Devenu technique, il n'est plus citoyen. Il n'est plus politique. Il est le consommateur, le bourgeois, l'automate.

Pour Schmitt, le monde mécanisé qu'il observe est donc la conséquence du rationalisme cartésien. Un rationalisme qui infuse et nourrit le positivisme et le normativisme de son temps, et qu'il entend dénoncer. La mécanisation de l'État, chez Hobbes, n'est pas responsable de la mécanisation de la société.<sup>1291</sup> C'est au contraire la scientification de la société, la mécanisation des hommes par une pensée qui ignore la transcendance au détriment de l'immanence, qui fait de l'homme un automate. Schmitt insiste et conclut : « la première décision métaphysique a été prise par Descartes lorsque le corps humain a été pensé comme une machine et l'homme tout entier, composé d'un corps et d'une âme, comme un intellect dans une machine »<sup>1292</sup>. Ces mots, publiés en 1936-1937, résonnent étrangement avec la philosophie buribunke. En effet, la description ultime que fait Schmitt du monde mécanisé des buribunkes n'est rien d'autre qu'une extension du *cogito, ergo sum* de Descartes.

---

<sup>1289</sup> Carl Schmitt, « Der Staat als Mechanismus bei Hobbes und Descartes », *Archiv für Rechts- und Sozialphilosophie*, 1936, vol. 30, p. 622.

<sup>1290</sup> *Ibid.*

<sup>1291</sup> L'année suivant la publication de « Der Staat als Mechanismus bei Hobbes und Descartes » paraît l'opus de Schmitt sur le Léviathan dans lequel il dénonce, avec une violence et un antisémitisme rares, le détournement de la pensée hobbesienne et l'assassinat du Léviathan par le rationalisme scientiste et le positivisme. Carl Schmitt, *Le Léviathan dans la doctrine de l'état de Thomas Hobbes : Sens et échec d'un symbole politique*, Paris, Seuil, 2002, 246 p.

<sup>1292</sup> C. Schmitt, « Der Staat als Mechanismus bei Hobbes und Descartes », art cit, p. 630.

Dans la dernière partie de *Les Buribunkes*, C.S., exposant la philosophie des Buribunkes, explique : « Je pense, donc je suis ; je parle, donc je suis ; j'écris, donc je suis ; je publie, donc je suis »<sup>1293</sup>. Ce pastiche des mots les plus célèbres de Descartes introduit la description d'un monde dans lequel les Buribunkes ne sont plus des « êtres humains », mais des créatures mécanisées. En d'autres termes, l'Homme-machine ne se trouve pas dans un futur que l'on ne peut observer que si l'on embarque à bord d'une machine à explorer le temps pour le futur wellesien. Au contraire, cet Homme est l'Homme bourgeois libéral, créature ergotante et neutralisée, ne s'occupant plus que de ses affaires privées. Les Hommes-machines sont ses contemporains. Pour lui, l'Homme mécanisé est histoire, quelque chose qui s'est déjà produit ; il n'est pas un futur possible ; il est une décision déjà prise. *Les Buribunkes* est donc une attaque du juriste contre « L'Ère des neutralisations et des dépolitisations »<sup>1294</sup> de la société moderne sécularisée.

Mehring suggère que l'expérience de Schmitt dans l'administration militaire pendant la Première Guerre mondiale a inspiré le monde homme-machine de la Buribunkanie. Cependant, il ajoute que l'on peut observer un renversement dans la manière dont Schmitt perçoit le présent dans ce court texte : « from an orientation towards the past to an orientation towards the future »<sup>1295</sup>. Ce changement, toujours selon Mehring, aura un impact profond sur les travaux ultérieurs du juriste. Il l'amènera à « denounce the position of positive law as a striving of security that takes its orientation from the past, and would liquidize legalism in the name of the political future »<sup>1296</sup>. Or, ce rapport au temps est lié dans *Les Buribunkes*, comme dans d'autres écrits, à la question de la mécanisation.

En effet, *Les Buribunkes* culmine dans un soliloque sur la sécurisation de l'avenir dans le passé, dans l'histoire. Plus radicalement, le soliloque annonce un dépassement, une élimination de l'avenir (de l'àvenir) par son inscription dans l'histoire. Il s'agit d'une élimination du temps lui-même. En figeant le présent, et le futur qui n'est pas encore venu, dans l'histoire, dans une mécanisation du temps qui n'admet aucun changement, aucune

---

<sup>1293</sup> C. S. et C. Schmitt, « Die Buribunken : Ein geschichtphilosophischer Versuch », art cit, p. 468.

<sup>1294</sup> C. Schmitt, *La notion de politique*, op. cit., p. 131-151.

<sup>1295</sup> R. Mehring, *Carl Schmitt*, op. cit., p. 83.

<sup>1296</sup> *Ibid.*

décision politique, c'est le temps lui-même qui disparaît. En ce sens, on retrouve le parallèle avec l'enfermement du futur politique dans son inscription dans le droit positif. Cette volonté de tenir l'avenir en laisse est intimement liée aux critiques de Schmitt sur la « mécanisation » du droit et l'appareil législatif résultant de la mécanisation de l'Homme.

Dans *Die geistesgeschichtliche Lage des heutigen Parlamentarismus*, ainsi que dans « Die Lage der europäischen Rechtswissenschaft », il dénoncera le règne du « législateur motorisé »<sup>1297</sup> du 20<sup>e</sup> siècle, pour qui « le décret, l'ordonnance, ont supplanté la loi ».<sup>1298</sup> De même, Schmitt affirme dans *Die geistesgeschichtliche Lage des heutigen Parlamentarismus* qu'il faut défaire la pensée confuse qui ne distingue pas les termes du débat politique (démocratie, libéralisme, individualisme et rationalisme). Il affirme que c'est à ce prix qu'il sera possible de sortir de la conception mécanique, de la technicisation du parlementarisme, et d'engager un vrai débat (qui aboutit à une décision) pour se réengager politiquement.<sup>1299</sup> Ces critiques font écho à ce que l'on trouve dans « Der Staat als Mechanismus bei Hobbes und Descartes », un article dans lequel il reproche à Descartes la création de cet « homme-machine » du monde moderne.

Pour Schmitt, « la rupture [du] dialogue [entre Hegel et de Savigny] est, parmi d'autres facteurs historiques, une des raisons de l'inconscience juridique qui caractérise le "législateur motorisé" du XXe siècle, pour lequel le décret, l'ordonnance et la circulaire administrative se sont dans les faits substitués à la norme légale générale »<sup>1300</sup>. En ce sens, contre Hegel, Schmitt plaide Savigny et affirme que la décision judiciaire contient un « moment aléatoire » irréductible, bien qu'il reconnaisse la conception d'Hegel du « rapport entre norme légale et décision judiciaire singulière ». Cette absence de dialogue entre ces deux traditions scelle pour lui, deux décennies plus tard, « la catastrophe intellectuelle d'une génération, pour ne pas dire d'une époque entière de la philosophie et

---

<sup>1297</sup> Carl Schmitt, *Die Lage der europäischen Rechtswissenschaft*, Tübingen, Internationaler Universitäts-Verlag, 1950, p. 18-21 ; Voir aussi J.-F. Kervégan, *Hegel, Carl Schmitt*, op. cit., p. 144.

<sup>1298</sup> C. Schmitt, *Die Lage der europäischen Rechtswissenschaft*, op. cit., p. 18.

<sup>1299</sup> Carl Schmitt, *The crisis of parliamentary democracy*, 3. printing., Cambridge, Mass., MIT Press, 2000, p. 20-21 et 33-50.

<sup>1300</sup> J.-F. Kervégan, *Hegel, Carl Schmitt*, op. cit., p. 144.

de la théologie idéaliste allemande »<sup>1301</sup>. En d'autres termes, la victoire de l'homme mécanisé de Descartes résulte de l'absence de décision dans la dialectique hégélienne et du romantisme subjectif de Kierkegaard.

La critique de Schmitt, de la mécanisation et de l'importance de la prise de décision précède la publication des *Buribunkes* et des textes ici discutés. Mais la particularité de ce texte est qu'il est le premier à élargir la portée de cette critique. En effet, dans *Loi et Jugement*, Schmitt dénonce la conception du rôle du juge comme *Subsumotionsautomat*, c'est-à-dire comme « machine à subsumer des cas singuliers sous un ordre normatif présumé [...] complet et consistant »<sup>1302</sup>. Ainsi, en 1912, on trouve déjà le thème de la mécanisation, ici dans la décision judiciaire, dénoncée pour son caractère fallacieux. Cependant, comme le remarque Kervégan, dans *Loi et Jugement*, Schmitt est encore quelque peu « timide », pas tout à fait sûr. Il n'affirme pas encore la décision comme le moment fondateur du droit, de l'ordre juridique. Certes, Schmitt insiste sur l'autonomie relative des décisions judiciaires par rapport à la norme, mais il n'en fait pas encore la source du droit.<sup>1303</sup>

Mais, avec *Les Buribunkes* et le *Romantisme politique* l'année suivante, il affirme la décision comme un élément au cœur du système politico-juridique. En 1919, Schmitt s'attaque au romantisme politique. Pour lui, il s'agit d'un occasionnalisme apolitique, d'un mouvement politiquement neutralisé, car il évite toute forme de décision (politique).<sup>1304</sup> Dans *Les Buribunkes*, il aborde le même sujet, mais sous un angle différent. Il vise un autre responsable de la « neutralisation politique » : la mécanisation. L'automate dénoncé n'est plus seulement le juge, mais tous les acteurs de la société qui sont neutralisés, mécanisés. Par le pastiche, Schmitt parvient à rendre visible, mieux que par des concepts, un univers, celui qu'il voit dans la société moderne qui est la sienne, les effets concrets de la pensée rationaliste qui a neutralisé et dépolitisé l'ensemble du corps social au point de réduire les individus qui le composent à de simples automates, à des hommes-machines.

---

<sup>1301</sup> C. Schmitt, *Die Lage der europäischen Rechtswissenschaft*, op. cit., p. 27.

<sup>1302</sup> Jean-François Kervégan, *Que faire de Carl Schmitt?*, Paris, Gallimard, 2011, p. 127.

<sup>1303</sup> *Ibid.*, p. 129-130.

<sup>1304</sup> C. Schmitt, *Political Romanticism*, op. cit., p. 109-162.

En bref, *Les Buribunkes*, lu comme un pastiche, n'apparaît pas comme (simple) fiction, voire une science-fiction. Au contraire, il est ce qu'il prétend être, c'est-à-dire un article scientifique, un morceau du travail théorique de Schmitt et une lecture de son temps. En effet, il porte en germe la conception du politique et du juridique qui sera la marque de fabrique de Schmitt. D'une part, l'apport de Kierkegaard s'y affirme et ouvre la voie à un décisionnisme plus affirmé. D'autre part, sa critique des effets dévastateurs de la mécanisation englobe l'ensemble de l'ordre politique. Ce n'est plus seulement une illusion, une fiction, qui affecte la décision judiciaire. Elle devient l'un des éléments centraux de la dépolitisation et de la neutralisation qui minent le corps sociopolitique. *Les Buribunkes* est donc un véritable essai de philosophie de l'histoire, l'une des premières expérimentations de Schmitt afin de procéder à une synthèse entre Hegel et Kierkegaard, parmi tant d'autres, pour aborder la mécanisation, la neutralisation et la dépolitisation du groupe social.

### *Conclusion*

Cette expérimentation repose, en fait, sur un autre modèle : celui de Lukács. En 1916, le philosophe hongrois publie *La Théorie du roman*,<sup>1305</sup> sous-titrée «Ein geschichtsphilosophischer Versuch über die Formen der großen Epik» qui inspirera, avec deux autres textes, «De la pauvreté en esprit»<sup>1306</sup> et «Soren Kierkegaard et Regine Olsen»<sup>1307</sup> publié en 1911 dans *Die seele und die formen*<sup>1308</sup> (L'âme et les formes), la courte nouvelle du juriste. Schmitt reprend d'ailleurs le sous-titre du protégé de Weber. Toutefois, bien que le juriste porte un intérêt aux thèses du philosophe, il rejette sa lecture de Kierkegaard et surtout la «promotion» de l'indécision qui en ressort, ainsi que son rejet de la transcendance (bien qu'il n'ait pas encore embrassé officiellement le matérialisme marxiste).

---

<sup>1305</sup> Georg Lukács, *The Theory of the Novel: A Historico-Philosophical Essay on the Forms of Great Epic Literature*, traduit par Anna Bostock, Cambridge, MIT Press, 1971, 160 p.

<sup>1306</sup> Georg Lukács, *Soul & form*, traduit par John T. Sanders et traduit par Katie Terezakis, New York, Columbia University Press, 2010, p. 201-214.

<sup>1307</sup> *Ibid.*, p. 44-58.

<sup>1308</sup> G. Lukács, *Soul & form*, op. cit.

Lukács explique, dans *La Théorie du roman*, que l'épopée (objet principal de son analyse) exprime la réalité objective de la vie humaine, sociale et individuelle. Toutefois, cette expression diffère selon les époques en raison des « conditions métaphysiques » qui sont propres à chacune. Il oppose alors l'épopée antique (homérique) à l'épopée « moderne » (notamment chez Goethe et les romantiques). Pour Lukács, chez les antiques, le monde était une totalité fermée, et de ce fait, l'essence de l'être était considérée comme immanente à la vie. L'épopée antique ne recherche donc pas cette essence dans une transcendance extérieure à la vie, ou plutôt ne la distingue pas de la vie même. De ce fait, les formes de vies sociales (les institutions) et les individus étaient liés, et ces derniers acceptaient la réalité du monde même lorsqu'ils n'étaient pas en mesure de la comprendre.

Avec le développement de la philosophie, cela va radicalement changer, bien que la tragédie prédispose déjà à la rupture entre vie et essence. De fait,

Within this process, substance was reduced from Homer's absolute immanence of life to Plato's likewise absolute yet tangible and graspable transcendence; and the stages of the process, which are clearly and sharply distinct from one another (no gradual transitions here!) and in which the meaning of the process is laid down as though in eternal hieroglyphics-these stages are the great and timeless paradigmatic forms of world literature, epic, tragedy, philosophy.

Suivant, chez les modernes héritiers de la tradition philosophique, les institutions sont déconnectées des individus : ces derniers sont aliénés des premières. Les individus vont donc se replier sur eux-mêmes et se mettre à la recherche d'une transcendance, d'une extériorité à la vie, afin d'accepter la vie que les anciens acceptaient comme immanence. L'aliénation des individus des structures sociales se transforme en aliénation du monde qui conduit à un état permanent de sans-abris et de vagabondage transcendental. Et pour Lukacs «the Romantic; and rightly so, for the novel form is, like no other, an expression of this transcendental homelessness »<sup>1309</sup>. Et de fait, la « forme roman » reflète les pérégrinations transcendantes des modernes. Le roman, à la forme changeante (et qui peut prendre des formes idéalistes comme pessimiste) est propre à une ère du temps qui ne connaît plus d'immanence, qui distingue l'essence de la vie.

---

<sup>1309</sup> G. Lukács, *The Theory of the Novel*, op. cit., p. 41.

Dans le même ordre d'idée, dans « De la pauvreté en esprit », Lukács s'interroge sur la perte de transcendance et conclut au rejet de l'éthique du devoir et de la normativité comme devoir être, comme transcendance. En effet, l'éthique normative (fondée sur des règles formelles et « enformées ») est responsable de l'aliénation de la vie. Contre les formes (les structures sociales) qui aliènent, Lukács propose une éthique de la bonté, une éthique sans forme, c'est-à-dire sans règles (formelles du devoir être). En effet, l'un des personnages du court dialogue fictionnel explique que « The living life is formless, because it lies beyond the forms; this is so because in the living life no form can become clear and pure »<sup>1310</sup>. Or, cette vie sans forme, cette véritable éthique de la bonté se réalise dans le travail.

Ce n'est que par le travail que les individus (bien que le narrateur de Lukács affirme que les femmes ne sont pas capables d'un tel travail) échappent à leurs « limitations psychologiques »<sup>1311</sup>, limitations qui les enferment dans l'éthique du devoir. Ainsi, par ce sacrifice de la vie pour le travail qui émerge contre la vie, il est alors possible de retrouver une véritable connaissance (immanente) de l'autre (des autres) et de faire communauté à nouveau. Autrement dit, c'est dans et par le travail (hors des formes transcendantes des devoirs être) que peut se réaliser l'éthique de la bonté, seule en mesure de mettre un terme aux pérégrinations qui isolent et de refonder la communauté. Mais, ce travail est pure immanence puisqu'il ne se préoccupe pas du devoir être, c'est-à-dire des règles morales et sociales. La bonté pour Lukács n'est pas à évaluer dans le rapport à la règle, mais dans la possibilité de connaître l'autre, de faire communauté. Il conclut que « Goodness is only one path among many, but [...] everything, for it, is part of the path — in it our entire life loses everything that was merely lively; in it the counterhumanity of the Work becomes the highest level of humanity »<sup>1312</sup>. Ce n'est donc que dans le travail (comme réalisation d'un œuvre) que l'humanité se réalise dans son entièreté.

---

<sup>1310</sup> G. Lukács, *Soul & form*, op. cit., p. 210.

<sup>1311</sup> *Ibid.*, p. 211.

<sup>1312</sup> *Ibid.*, p. 213.

Ces lectures du travail et de la nécessité d'un retour à l'immanence (par l'abandon des formes formelles) sont liées à la lecture que Lukács fait de Kierkegaard et surtout de sa relation à Regine. De fait, pour Lukács, la décision de Kierkegaard de rompre ses fiançailles avec Regine, comme un sacrifice de la vie d'esthète pour « an absolute relation to the absolute »<sup>1313</sup> échoue ! En effet, par sa renonciation, Kirkegaard n'atteint pas le stade « religieux » final puisque Regine reste dans ses écrits comme figure. Elle devient une forme que le romantique cherche dans son « transcendental homelessness ». Kierkegaard voulait poser un geste « pur » de renonciation, mais la « purity is no more than an impotent negation: hardly a way out of confusion, it rather increases confusion »<sup>1314</sup>. Et l'échec de Kierkegaard découle du fait que ce dernier a conçu son geste comme acte « pur », comme sacrifice en vue d'un but. Or,

Life dominated by motives is a continual alternation of the kingdoms of Lilliput and Brobdingnag; and the most insubstantial, the most abysmal of all kingdoms is that of the soul's reason, the kingdom of psychology. Once psychology has entered into a life, then it is all up with unambiguous honesty and monumentality. When psychology rules, then there are no gestures any more that can comprise life and all its situations within them. The gesture is unambiguous only for as long as the psychology remains conventional.<sup>1315</sup>

L'entreprise kierkegaardienne, à la recherche d'une issue dans la transcendance hors du monde, était donc condamnée d'avance.

Les Buribunkes de Schmitt se présente alors comme une tentative de sauver la transcendance (et Kierkegaard) et s'oppose donc à la lecture du philosophe hongrois. Faute de poser les bases d'une théorie de la forme (juridique) transcendante (ce qu'il fera dans *La visibilité de l'Église*), le juriste, en repositionnant Kierkegaard dans le sillon hégelien, cherche à démontrer l'impasse de l'interprétation lukacsienne. De fait, dans la courte nouvelle, le travail (l'œuvre) comme seule voie de sortie hors de la mécanisation du monde (la bonté s'opposant au formalisme mécaniste), hors de l'impasse de l'éthique du devoir être, est présenté comme l'accélérateur de cette mécanisation. Ainsi, Schnekke en ne se

---

<sup>1313</sup> S. Kierkegaard, *Fear and trembling, and, The book on Adler*, op. cit., p. 29.

<sup>1314</sup> G. Lukács, *Soul & form*, op. cit., p. 208.

<sup>1315</sup> *Ibid.*, p. 56.

consacrant qu'à son œuvre, ne refonde pas une communauté humaine, une humanité plus haute, mais fonde plutôt un monde d'êtres mécanisés qui ne sont même plus humains.



## Conclusion générale

Pour Schmitt, le discours littéraire n'est pas accessoire, mais partie intégrante de son travail juridique. S'il prétend n'écrire que pour les juristes, ce n'est pas tant parce qu'il se refuse à tout autre public, mais plutôt parce qu'il considère ses expérimentations littéraires comme partie intégrante de sa pensée juridique. De fait, la diversité des genres littéraires que Schmitt explore sert de laboratoire (mot qu'il récuserait) pour construire et constituer son discours. Dans les pages qui ont précédé, nous nous sommes attardées sur deux textes de qualités et de longueurs différentes, afin d'explorer deux des techniques littéraires que le juriste de Plettenberg a mobilisées dans sa jeunesse. Il va de soi que nous n'avons pas, dans ces quelques pages, considéré toutes les dimensions des textes étudiés. Toutefois, cela nous a néanmoins permis de jeter un premier regard sur ces textes qui, surtout pour l'audience francophone, étaient jusqu'à présent ignorés. Qui plus est, notre étude n'a porté que sur deux textes de jeunesse, et non sur l'ensemble du corpus ce qui a nécessairement conduit à occulter certaines dimensions, voire certains écrits qui pourraient être considérés meilleurs, d'un point de vue formel littéraire comme en termes de contenu. Toutefois, nous n'avons dans le cadre de cette étude mis de côté l'évaluation de la qualité littéraire de ces textes, d'une part, parce que notre propos ne vise pas à affirmer le talent littéraire du juriste et d'autre part, parce que nous en serions un piètre juge.

Cela étant dit, nous avons cherché, par cette étude à jeter la lumière sur la diversité des formes que peut prendre un discours juridique, et ce, afin de comprendre comment il mobilisait les codes culturels et littéraires de son époque pour expérimenter méthodes et thèses. En fait, les techniques littéraires que nous avons cherché à relever dans les textes à l'étude sont topiques d'un moment qui a été compris ultérieurement comme charnière pour nous aujourd'hui. La satire et le pastiche, s'ils sont plus anciens et que nous pouvons les identifier à diverses époques, n'en ont pas été deux voies d'expérimentation majeures au tournant du 20<sup>e</sup> siècle. À cet égard, Schmitt, loin d'être un « avant-gardiste » (bien qu'il se pense comme tel), montre par ces choix esthétiques qu'il s'inscrit dans un *Zeitgeist* spécifique qui informe et enforme ces thèmes littéraires, philosophiques et juridiques. Ainsi, avec les *Schattenrisse* et de « Die Buribunken », il nous a été possible de relever les liens entre les diverses formes littéraires dont il use. Ces deux textes, surtout les

*Schattenrisse*, nous ont aussi permis de situer ces textes dans le cadre général d'une fin de siècle (long) qui se vivait comme crise et qui diversifiait et cherchait à déconstruire une modernité qui devenait trop exsangue.

Pour conclure, nous aimerais réinsister sur la place qu'occupe l'expérimentation littéraire chez Schmitt. En effet, les relations qu'entretiennent ces productions littéraires et académiques entre elles n'ont pas toujours été aussi voilées que dans sa jeunesse. Le juriste de Plettenberg prend l'initiative d'articuler lui-même le lien entre son engagement littéraire et juridique. Outre, *Hamlet ou Hécube. L'irruption du temps dans le jeu*<sup>1316</sup>, qu'il publie en 1956, il existe un autre texte de facture fictionnelle que Schmitt, par une note de bas de page, inscrit dans son corpus académique : *Land und Meer. Eine weltgeschichtliche Betrachtung (Terre et Mer. Un point de vue sur l'histoire mondiale)*.<sup>1317</sup> Ce texte, très commenté, est souvent lu comme une préétude au *Nomos de la terre*, et donc comme appartenant au genre de l'essai en philosophie du droit, mais comme Schmitt lui-même l'explique, il est un récit de fiction.

Schmitt raconte, en effet, à l'occasion de la réédition de *Land und Meer* en 1954, que l'idée de *Terre et Mer* (et de leur opposition structurelle et structurante) lui vint en 1940 après que sa fille de dix ans lui a réclamé une histoire :

On a rainy holiday in the summer of 1940, my ten-year-old daughter bothered me to narrate something to her. I am not a good narrator [on en doutera]. The juristic way of thinking and speaking, which has been transformed into blood and flesh within me, disrupts unreflective fable-making and transforms every beautiful story into a matter of fact or a state of affairs, into a case, and if it becomes particularly intense, into a criminal case. At the time I was occupied with questions concerning the maritime law of peoples [Volkerrecht des Meeres]. In order now to remain within the domain of my theme of the law of peoples and simultaneously to do the child's bidding, I began to speak of pirates and whale hunters. Unforeseen, I fell

---

<sup>1316</sup> Carl Schmitt, *Hamlet ou Hécube. L'irruption du temps dans le jeu*, Paris, L' Arche, 1997, 109 p.

<sup>1317</sup> Carl Schmitt, *Land und Meer: eine weltgeschichtliche Betrachtung*, Zehnte Auflage., Stuttgart, Klett-Cotta, 2020, 107 p ; Carl Schmitt, *Terre et mer*, traduit par Jean-Louis Pesteil, Paris, Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2017. La traduction de *Betrachtung* par point de vue si elle peut être comprise comme geste poétique de la part du traducteur (le sujet étant la mer observée du point de vue, de la perspective, d'un terrien), nous semble détourner le sens du titre. Nous lui préférons de ce fait le terme « méditation » retenu par les traducteurs anglophones. Carl Schmitt, *Land and Sea : A World-Historical Meditation*, traduit par Russell A. Berman, Candor, NY, Telos Press Publishing, 2015, 116 p.

into the element of the sea, which up until then was foreign to me. The whole of world history opened itself suddenly under the new aspect of the opposition of the elements land and sea. From there surprising knowledge and insights disclosed themselves. Thus arose the little text *Land and Sea: A World-Historical Meditation*, which appeared in Reclams-Universal Bibliothek and shall again shortly be printed there anew.<sup>1318</sup>

Or, dans la réédition qu'il annonce, il introduit une note dans la section 13 du texte qui le lie au *Nomos de la Terre*.<sup>1319</sup> Il établit donc un lien direct entre les deux textes suggérant que l'un contient les méditations qui ont mené au texte plus formel du Nomos. Or, une lecture attentive de Terre et Mer, révèle une forme narrative des plus particulières, surtout au regard de sa rareté : la narration à la seconde personne du singulier. En effet, nous ne relevons pas moins de 17 occurrences de pronoms personnels de la seconde personne. Ce type de narration très rare (d'autant plus au singulier) en général, du moins dans le discours littéraire formel (il est plus courant dans le discours publicitaire aujourd'hui), est complètement étranger au discours académique.

En effet, « toute narration, qu'elle soit orale ou écrite, qu'elle rapporte des événements vérifiables ou mythiques, qu'elle raconte une histoire ou une simple série d'actions dans le temps, toute narration présuppose non seulement (au moins) un narrateur mais encore (au moins) un narrataire, c'est-à-dire quelqu'un à qui le narrateur s'adresse »<sup>1320</sup> rappelle Gérald Prince. Wolf Schmid distingue, quant à lui, deux types de représentation du narrataire : implicite et explicite. La représentation explicite « occurs with the aid of pronouns and grammatical forms of the second person or with well-known forms of address such as “gentle reader,” etc. »<sup>1321</sup>. La représentation implicite permet d'inférer le narrataire à partir des « narrative text's symptoms or indexes operating with the same indexical signs as the representation of the narrator »<sup>1322</sup>. Le narrataire implicite est le plus commun dans la plupart des récits, et il est la norme (assumée) dans la production

---

<sup>1318</sup> C. Schmitt, *Land and sea*, op. cit., p. xxxiii.

<sup>1319</sup> Pour plus de détails, voir : *Ibid.*, p. lvi (texte et la note 70) et suiv.

<sup>1320</sup> Gerald Prince, « Introduction à l'Étude du narrataire » dans *Introduction à l'Étude du narrataire*, s.l., 1973, p. 178-196.

<sup>1321</sup> Wolf Schmid, *Narratology: An Introduction (De Gruyter Textbook)*, 1<sup>re</sup> éd., Berlin, De Gruyter, 2010, p. 5.

<sup>1322</sup> Wolf Schmid, « Narratee | » dans *The living handbook of narratology*, s.l., p. En ligne.

scientifique. L'explicite se rencontre plus souvent dans le récit fictif, mais même là, il est plus rare que l'implicite.

La forme explicite est, en revanche, un peu plus courante dans les récits dits factuels (entrevues, « reconstitutions des “faits” auxquelles peuvent procéder, devant le suspect concerné, un policier, un juge d’instruction ou un procureur à l’audience », « récipiendaire académique », etc.). Toutefois, précise Genette, dans ces formes de récits, « même s’il récuse et, s’il le peut, corrige la teneur du récit qu’on lui fait de sa propre vie, ou de sa conduite en telle ou telle circonstance, l’interviewé, l’accusé, le récipiendaire académique ne peut nourrir aucun doute sur l’identité de celui, à la fois narrataire et protagoniste (lui-même et nul autre), que désigne alors le pronom de deuxième personne »<sup>1323</sup>. Il en va autrement de l’usage de la seconde personne dans les récits dont le narrataire n’est pas identifiable.

En effet, Genette de poursuivre « chez les auteurs de fiction [...], la difficulté tient donc, non pas à l’usage du pronom “vous” ou “tu”, mais bien au caractère fictionnellement déterminé de l’histoire racontée et de son protagoniste, auquel nul lecteur réel [...] ne peut sérieusement s’identifier »<sup>1324</sup>. Il faut, néanmoins, distinguer le « vous » de la seconde personne, du « vous » indéfini (autre forme de « on »). Il est, d’ailleurs, la forme la plus usuelle de la seconde personne dans le récit. Dans de rares cas, l’on rencontre un autre vous, un « vous » qui suppose « métalepse du lecteur ». C’est-à-dire un vous qui fait entrer dans la diégèse (l’univers du récit) le lecteur. C’est le cas dans le *Père Goriot*, dans lequel Balzac écrit : « Vous qui tenez ce livre d’une main blanche, vous qui vous enfoncez dans un moelleux fauteuil en vous disant : peut-être ceci va-t-il m’intéresser » ou encore Emily Brontë qui interpelle le lecteur par des « dear reader ». <sup>1325</sup>

Hormis ces usages ponctuels, la narration à la seconde personne, et a fortiori au « tu » est exceptionnelle. Il n’existe qu’un type de discours où le « tu », sans narrataire

---

<sup>1323</sup> Gérard Genette, *Métalepse : De la figure à la fiction*, Paris, Seuil, 2004, eBook p.

<sup>1324</sup> *Ibid.*

<sup>1325</sup> *Ibid.*

identifiable, est courant : celui du commandement religieux/mythique. Or, c'est le type de narration qui structure *Terre et Mer*. Dans cette perspective, ce « tu » implique deux choses pour le lecteur : 1) que le lecteur est happé par le récit qu'il lui est fait et que 2) il se présente à lui comme commandement, comme ordre (dans les deux acceptations du terme) nécessaire. Ainsi, *Terre et Mer* ne relève pas du registre du discours académique (hors entrevue), mais plutôt du discours mythique et fictionnel. Dans ce cas, le lien que Schmitt tisse entre ce texte et sa production scientifique visibilise le fait que ces textes littéraires sont conçus comme des espaces d'expérimentation conceptuels et méthodologiques. Cela implique aussi que ces textes imprègnent la production académique de Schmitt, non seulement par les concepts qu'il y expérimente, mais aussi par les images mythiques qui y sont élaborées et surtout les mythes qu'ils sont.

Comme nous le mentionnions dans l'introduction, « le mythe est un système de communication, c'est un message. On voit par là que le mythe ne saurait être un objet, un concept, ou une idée ; c'est un mode de signification, c'est une forme »<sup>1326</sup>. Barthes ajoute que « le mythe ne se définit pas par l'objet de son message, mais par la façon dont il le profère : il y a des limites formelles au mythe, il n'y en a pas de substantielles »<sup>1327</sup>. Le mythe est donc toujours « une parole » qui transmet un message, mais ce message ne s'articule pas dans la simple relation signifié-signifiant = signe du langage ordinaire. Plutôt, il s'agit d'une « opération » magique qui vide le signe de son signifiant initial pour le transformer en signe-signifiant d'autre chose. En ce sens, le mythe est un « signifiant vide », un signifiant qui « se présente de façon ambiguë : il est à la fois sens et forme, plein d'un côté, vide de l'autre »<sup>1328</sup>. Il faut donc au mythe de quoi remplir son signifiant évidé, un quelque chose de déterminé : le concept.

Le concept vient remplir la forme évidée du signifiant (de l'image figée). Comme il est déterminé, il permet de créer une « chaîne de cause à effet ». Toutefois, le mythe ne mobilise n'importe quel concept. Il lui faut un concept qui peut être « approprié », un

---

<sup>1326</sup> Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil, 2014, p. 211.

<sup>1327</sup> *Ibid.*, p. 212.

<sup>1328</sup> *Ibid.*, p. 221.

suffisamment plastique<sup>1329</sup> : ami, ennemi, transcendance, neutralité, *le* politique. Le producteur de mythes a alors pour tâche de remplir le signifiant vide (la forme) avec le concept.<sup>1330</sup> En somme, le processus de création du mythe (la mythopoïèse) consiste en un appauvrissement du signe et de sa relation avec son signifiant, pour lui adjoindre un autre signifiant.

Or, « le mythe a une double fonction : il désigne et il notifie, il fait comprendre et il impose »<sup>1331</sup>. Et Barthes de poursuivre, le mythe est une « parole dépolitisée », c'est-à-dire, une parole qui fixe une image comme naturelle.<sup>1332</sup> La forme mythique a une fonction essentiellement dépolitisante puisqu'en naturalisant l'objet du mythe, l'image-mythe, elle le soustrait à toute possibilité de conflit : les vérités intemporelles et immémoriales ne sont pas un objet politique, elles sont. En fait, Barthes explique que le « monde fournit au mythe [...] un réel historique, défini [...] par la façon dont les hommes l'ont produit ou utilisé »<sup>1333</sup>. En d'autres termes, le « monde » fournit une réalité empirique, des factualités. Le mythe les ayant absorbées, « il restitue [...] une image *naturelle* de ce réel »<sup>1334</sup>. C'est-à-dire, une image déhistorisée et immuable, elle est nature (morte). « La fonction du mythe, c'est d'évacuer le réel »<sup>1335</sup>. Et c'est en ce sens que le mythe dépolitise puisque le politique est nécessairement lié à un « ensemble [de] rapports humains dans leur structure réelle, sociale, dans leur pouvoir de fabrication du monde »<sup>1336</sup>. Le processus mythopoïétique est alors à comprendre comme processus de dépolitisation (*dé* étant « un mouvement opératoire »<sup>1337</sup>). C'est un processus d'évacuation du caractère « fabriqué » du « réel ».

Chez Schmitt, l'expérimentation ironique comme celle de pastiche, procède de ce processus d'évidage et de naturalisation. En effet, dans *Schattenrisse* comme dans « Die

---

<sup>1329</sup> *Ibid.*, p. 226.

<sup>1330</sup> *Ibid.*, p. 235.

<sup>1331</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>1332</sup> *Ibid.*, p. 252.

<sup>1333</sup> *Ibid.*

<sup>1334</sup> *Ibid.*

<sup>1335</sup> *Ibid.*, p. 253.

<sup>1336</sup> *Ibid.*

<sup>1337</sup> *Ibid.*

Buribunken », le juriste acte un congédiement du réel, pour proposer une image grotesque ou terrifiante de toute tentative de fonder le droit (et le politique) dans le réel. S'il défend la nécessité d'une transcendance absolue, c'est pour mieux refuser toute possibilité d'immixtion du réel dans le droit. Le réel est chose de sociologue et de psychologue. Dans *Schattenrisse*, toute la tradition empiriste et d'immanence est recadrée dans des mises en scène grotesques — exploitant de préférence les représentants les plus caricaturaux et les plus superficiels — qui imposent un mythe-image de la « naturalité » aporétique de ces traditions. En déshistorisant les objets de son attaque (l'empirisme, l'immanence, le scepticisme), il les réduit à des ergotages et persifflages sans sens, des « schmarnn » et les impose comme n'étant rien d'autre. De même, dans « Die Buribunken », il décrit un monde empiriste, un monde de factualités radicalisées et en donne une image « dystopique », l'image d'une catastrophe nécessaire. L'utopie qu'entrevoit Lukács de refonder la communauté en échappant à la forme oppressive du devoir être, est transformée en une dystopie cauchemardesque où les individus ne sont plus que des rats.

Parallèlement, Schmitt mythifie ses propres thèses qui prennent ainsi un caractère « naturel », donc ahistorique. Däubler a saisi la question centrale de philosophie de l'État et du droit parce qu'il fixe les relations duelles, les dualités, entre masculin et féminin, entre terre et mer (pluie), entre ami et ennemi — dans Roland, Däubler oppose la « race chrétienne germanique » aux « maures musulmans » qui cherchent à lui faire épouser leur princesse.<sup>1338</sup> Si ces relations sont comprises comme détachées du « réel », comme transcendantes, elles perdent de leur texture historique, de leurs contingences intrinsèques : immémoriale, elles ont toujours été et donc devraient toujours être. Schmitt conscient de cette limite propose la fiction du « comme si ». Ce dernier a pour fonction d'être une transcendance sans réel, mais nécessaire selon le juriste. Il faut tout simplement être conscient qu'il s'agit d'une fiction, ne pas confondre la fiction « fabriquée » avec une réalité empirique.<sup>1339</sup> Or, il devient difficile de conserver cette conscience si l'on se délest du réel empirique. Et de fait, contrairement à Weber qui ne rejette pas l'intrusion des

---

<sup>1338</sup> Theodor Däubler, *Das Nordlicht (Roland)*, <https://www.projekt-gutenberg.org/daebuler/nordlicg/part2chap007.html>, (consulté le 1 juin 2023).

<sup>1339</sup> Carl Schmitt, « Juristische Fiktionen », *Deutsche Juristenzeitung*, 1913, vol. 18, n° 12, p. 804-806.

sciences empiriques dans le droit (sauf si elle cherche à le remplacer), Schmitt rejette la possibilité d'un apport empirique quelconque (hormis comme preuve matérielle lors d'un procès). Le processus de délestage du réel ne peut qu'inexorablement mener vers une mythification de la fiction.

Schmitt s'en défendrait. Il reste conscient de la dimension fictive (de la qualité fictive) des concepts juridiques qu'il propose. Toutefois, après la Deuxième Guerre, il appert que la dérive mythifiante dans la pensée schmittienne est bel et bien actée. En effet, la lecture qu'il fait (et qu'il tente d'imposer) du « Benito Cereno » de Melville est révélatrice du long processus mythopoïétique de Schmitt. De fait, l'interprétation par Schmitt de la nouvelle de Melville est des plus particulière et étonnante, si ce n'est choquante, du moins si nous ne la comprenons pas comme partie d'un processus mythopoïétique plus large.

La nouvelle porte sur Don Cereno, capitaine d'un négrier dont la « cargaison » d'esclaves s'est mutinée et a réussi à prendre le contrôle du navire. Malheureusement, au large des côtes d'Amérique du Sud, les mutinés risquaient la mort par pendaison et ne pouvaient donc accoster dans les ports pour se ravitailler. Qui plus est, ils ne disposaient pas des connaissances nécessaires pour naviguer jusqu'aux côtes africaines (leur destination, après avoir établi qu'ils ne pouvaient rester dans les Amériques). Ils décident donc de faire prisonnier le capitaine, Don Cereno, et de le faire passer pour le maître des lieux auprès des autres navires et des autorités portuaires afin de ne pas éveiller les soupçons. Le capitaine finit par s'échapper, et les esclaves arrêtés et mis à mort. La nouvelle s'inspire de plusieurs révoltes d'esclaves au 19<sup>e</sup> siècle. Celle de *La Amistad*, navire négrier, dont les esclaves se révoltent en 1839 et qui termine sa course au Connecticut, donnant lieu à un procès fortement médiatisé de près de trois ans. En arrière-plan, l'on peut aussi identifier des références à la révolte conduite par Toussaint Louverture à Saint-Domingue.<sup>1340</sup>

---

<sup>1340</sup> Herman Melville, *Benito Cereno*, s.l., CreateSpace Independent Publishing Platform, 2012, 86 p.

Pourtant, l'interprétation de Schmitt fait fi du contexte esclavagiste. Pour lui, il s'agit d'une métaphore sur la différence de nature entre l'Européen (Don Cereno) et de l'Américain, Amasa Delano le capitaine du bateau sur lequel Don Cereno trouve refuge après s'être échappé. Ce dernier, en effet, bien qu'il monte à bord du navire négrier ne se rend pas compte de la supercherie tant il est incapable de voir par-delà les apparences (selon Schmitt). Höfele explique que

Faire abstraction de la thématique de l'esclavage est un signe distinctif des lectures de Benito Cereno dans l'entourage de Schmitt. Ici, les esprits se séparent, l'intérieur de l'extérieur, les fidèles du reste du monde. Du point de vue de Schmitt et de ses adeptes, celui qui comprend la nouvelle de Melville sous l'angle de l'esclavage n'a rien compris : naïf, « joufflu » et sûr de lui dans sa « non-réalité ». <sup>1341</sup>

La philologue Marianne Kesting, entrée en contact avec Schmitt par son frère Hanno Kesting (ami de Nicolaus Sombart et Reinhard Koselleck), engage en 1959 un dialogue avec Schmitt sur la centralité de la « Negerfrage » (question noire) dans l'interprétation de la nouvelle.<sup>1342</sup> Schmitt rejette son interprétation et la qualifie, dans son dos, de « lincolinisation de Benito Cereno ». <sup>1343</sup> Hans-Dietrich Sander, l'un des pupilles de Schmitt, voit dans l'interprétation de Kesting une reprise mot-à-mot de « l'interprétation judéo-libérale (sic) »<sup>1344</sup> relavant du « pur opportunitisme »<sup>1345</sup> en raison de « l'actualité de la question nègre (sic) ». <sup>1346</sup> Cette critique reprend les discussions entre le pupille et Schmitt à propos de l'interprétation de la philologue.<sup>1347</sup>

Il va de soi que plusieurs interprétations peuvent être faites (et ont été faites) de la nouvelle de Melville. Toutefois, vouloir effacer complètement la question de l'esclavage d'un récit ayant pour théâtre un négrier écrit à la vielle de la guerre de Sécession, et donc dans un

---

<sup>1341</sup> Andreas Höfele, *Carl Schmitt und die Literatur*, Berlin, Duncker & Humblot, 2022, p. 309.

<sup>1342</sup> *Ibid.*, p. 309-327.

<sup>1343</sup> *Ibid.*, p. 311.

<sup>1344</sup> *Ibid.*, p. 319.

<sup>1345</sup> *Ibid.*

<sup>1346</sup> *Ibid.*

<sup>1347</sup> *Ibid.*, p. 319 et 312. En fait, Schmitt encourage Sander à publier une critique pour attaquer l'interprétation de Kesting. N.B. : Dans sa correspondance, lorsque Schmitt parle de l'un de ces pupilles à la troisième personne à un correspondant qu'il ne connaît personnellement la personne en question, il utilise son titre de civilité officiel (Dr, Prof., etc.). Il ne semble pas en être de même pour Kesting qu'il identifie seulement comme « Marianne Kesting » précisant entre parenthèses qu'elle s'est trouvé un poste de professeur (Höfele, p. 312, note 17). Sander a, d'ailleurs, nourri beaucoup de rancœur contre elle pour cela puisque, lui, malgré le soutien et les démarches de Schmitt n'a jamais réussi à trouver un poste universitaire.

contexte politiquement explosif, relève spécifiquement du processus de délestage du réel et de l'histoire propre au mythe. Cet exemple illustre l'achèvement du processus mythopoïétique que Schmitt engage dans sa jeunesse. Il l'illustre d'autant plus que ce mythe devient son propre mythe. En somme, les expérimentations schmittiennes participent de son projet (aussi inconscient puisse-t-il être) mythopoïétique. Expérimentations qui informent sa pensée juridique, sa structure dualiste et surtout transcendante jusqu'à sa thèse sur les ordres concrets qui ne sont pas des «réalités empiriques» qui émergent de processus politico-historiques, mais seulement ordre dont la concréitude découle de l'effet qu'ils ont comme la concréitude de l'Église catholique (telle que Schmitt la conçoit) est un ordre qui enforme le social à partir de sa transcendance invisible.<sup>1348</sup> Finalement, Schmitt, le penseur du politique, procède à une dépolitisation du réel par sa fixation mythique hors de tout réel empirique et historique (l'histoire étant une empirie). Ainsi, nous pouvons lire autrement ses thèses. Le politique réduit, appauvri à une simple opposition binaire (au lieu d'un processus complexe et long de fabrication du réel), à un instant (une décision) ahistorique, procède d'une dépolitisation du politique même.

Au-delà des techniques modernistes utilisées et mobilisées, ce projet totalisant de dépolitisation est typiquement moderniste. Le modernisme se vit comme crise parce qu'il y a crise. En se refusant à la nécessité, à la «normalité» de la crise (du désordre), le modernisme cherche à éliminer la crise constitutive et réifiée par la modernité non substantifiée. Partant, il est un projet de mythopoïétique totalisant. Il cherche à faire du réel «chaotique», un «tableau harmonieux», un tableau où tout est à sa place.<sup>1349</sup> Pour ce faire, il faut repousser le chaos (le politique) toujours plus à l'extérieur. Et c'est paradoxalement ce que Schmitt fait. En opérant une distinction entre *inimicus* et *hostis*, entre *polémios* et *ekhthrōs*, il repousse le politique hors du groupe, hors de l'interaction entre individus.<sup>1350</sup> Le politique n'est plus que le fait du souverain (de l'État) et il est absolument extérieur à la communauté homogène et donc apolitique. De ce fait, il ouvre la boîte de pandore de la dépolitisation qu'il prétend vouloir combattre.

---

<sup>1348</sup> Carl Schmitt, *La visibilité de l'Église ; Catholicisme romain et forme politique*; Doniso Cortés, traduit par André Doremus et traduit par Olivier Mannoni, Paris, Cerf, 2011, 276 p.

<sup>1349</sup> R. Barthes, *Mythologies*, op. cit., p. 252.

<sup>1350</sup> Jacques Derrida, *Politiques de l'amitié*, Paris, Galilée, 1994, 423 p.

## Bibliographie

1. ADAMSON Walter L., *Avant-Garde Florence: From Modernism to Facism*, 1ère édition., Cambridge, Mass, Harvard University Press, 1993, 352 p.
2. ADLER Amy M., « Post-Modern Art and the Death of Obscenity Law Note », *Yale Law Journal*, 1990 1989, vol. 99, p. 1359-1378.
3. ADORNO Theodor W. et HORKHEIMER Max, *La Dialectique de la Raison: Fragments philosophiques*, traduit par Éliane Kaufholz, Paris, Gallimard, 1983, 281 p.
4. AGAMBEN Giorgio, *Homo sacer: l'intégrale : 1997-2015*, traduit par Pierre Alféri, traduit par Joël Gayraud, traduit par Marilène Raiola et traduit par Martin Rueff, Paris, Seuil, 2016, 1376 p.
5. ALLEN David Y., « Modern Conservatism : The Problem of Definition », *The Review of Politics*, 1981, vol. 43, n° 4, p. 582-603.
6. ALY Götz, *Comment Hitler a acheté les Allemands: le IIIe Reich, une dictature au service du peuple*, traduit par Marie Gravey, Paris, Flammarion (coll. « Champs »), 2022.
7. ANTLIFF Mark, *Avant-Garde Fascism: The Mobilization of Myth, Art, and Culture in France, 1909–1939*, s.l., Duke University Press, 2007, 373 p.
8. ANTONSEN Jan Erik, « Pastiche » dans Klaus Weimar, Harald Fricke et Jan-Dirk Müller (eds.), *Reallexikon der deutschen Literaturwissenschaft: Neubearbeitung des Reallexikons der deutschen Literaturgeschichte*, Berlin, de Gruyter, 2007, vol.3, p. 34-36.
9. ARENDT Hannah, *The origins of totalitarianism*, Nouvelle édition., San Diego ; New York ; London, Harcourt Brace Jovanovich (coll. « A Harvest book »), 1979, 527 p.
10. ARON Paul, « Le pastiche comme objet d'étude littéraire. Quelques réflexions sur l'histoire du genre », *Modèles linguistiques*, 1 juillet 2009, XXX, n° 60, p. 11-27.
11. ARON Paul, *Histoire du pastiche: le pastiche littéraire français, de la Renaissance à nos jours*, 1. ed., Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Les littéraires »), 2008, 295 p.
12. BALAKRISHNAN Gopal, « Introduction » dans *The Enemy: An Intellectual Portrait*

- of Carl Schmitt*, London; New York, Verso, 2002, p. 1-10.
13. BALDERSTON Theo, *Economics and Politics in the Weimar Republic*, Cambridge, New York-+, Cambridge University Press, 2002, 148 p.
  14. BALIBAR Étienne, « Schmitt : Une lecture “conservatrice” de Hobbes ? », *Droits*, 2003, vol. 38, n° 2, p. 149-158.
  15. BALKE Friedrich, « Carl Schmitt and Modernity » dans Jens Meierhenrich et Oliver Simons (eds.), *The Oxford handbook of Carl Schmitt*, New York ; London, Oxford University Press, 2016, p. 629-656.
  16. BALL Hugo, « La théologie politique de Carl Schmitt », *Les Études philosophiques*, traduit par André Doremus, 2004, n° 68, p. 65-104.
  17. BALL Hugo, « Carl Schmitts Politische Theologie », *Hochland*, 1924 1923, n° 21, p. 263-286.
  18. BARBISAN Léa, « Les métamorphoses de l’utopie. Walter Benjamin, d’une esthétique à l’autre », *Nouvelle revue d'esthétique*, 2016, vol. 17, n° 1, p. 29-41.
  19. BARTHES Roland, *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil (coll. « Collection Points Essais »), 2014, 274 p.
  20. BARTHES Roland, *Le bruissement de la langue*, s.l., Seuil, 1984, 420 p.
  21. BAUDE William et SACHS Stephen E, « The Official Story of the Law », *Oxford Journal of Legal Studies*, 2023, vol. 43, n° 1, p. 178-201.
  22. BAUDELAIRE Charles, « Le peintre de la vie moderne » dans *Oeuvres complètes de Charles Baudelaire: L'art romantique*, Paris, Calmann-Levy, 1885, p. 51-114.
  23. BAUDRILLARD Jean, BRUNN Alain et LAGEIRA Jacinto, « Modernité » dans , En ligne, Encyclopædia Universalis.
  24. BAUMONT Maurice, « Walther Rathenau et son système », *Annales*, 1932, vol. 4, n° 13, p. 50-58.
  25. BECKER Reinhard Paul, *A War of Fools: The Letters of Obscure Men. A Study of the Satire and the Satirized: Letters of Obscure Men - Study of the Satire and the Satirized*, Bern, Frankfurt, Lang, Peter Bern, 1981, 190 p.
  26. BEEBE Maurice, « Introduction: What Modernism Was », *Journal of Modern Literature*, 1974, vol. 3, n° 5, p. 1065-1084.
  27. BELL Michael, « The metaphysics of Modernism » dans Michael Levenson (ed.),

- The Cambridge Companion to Modernism*, 2 édition., Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 2011, p. 9-32.
28. BENDERSKY Joseph J., « Schmitt Diaries » dans Jens Meierhenrich et Oliver Simons (eds.), *The Oxford handbook of Carl Schmitt*, New York ; London, Oxford University Press, 2016, p. 117-146.
  29. BENDERSKY Joseph W., *Carl Schmitt, Theorist for the Reich*, Princeton, N.J, Princeton University Press, 1983, 320 p.
  30. BENETON Philippe, *Le Conservatisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1988, 128 p.
  31. BENGHELLAB Nour, *Des influences politiques sur le développement de la doctrine juridique en droit international aux États-Unis entre 1940 et 1960 : le tournant pragmatique*, Mémoire de maîtrise (LL.M.), Université du Québec à Montréal (UQÀM), Montréal, 2014.
  32. BENJAMIN Walter, *Paris, capitale du XIXe siècle*, Paris, Allia, 2015, 64 p.
  33. BENJAMIN Walter, *Origine du drame baroque allemand*, traduit par Sybille Muller, Paris, Flammarion, 2009, 336 p.
  34. BENJAMIN Walter, *Le concept de critique esthétique dans le romantisme allemand*, traduit par Philippe Lacoue-Labarthe, Paris, Flammarion (coll. « Champs »), 2008, 188 p.
  35. BENJAMIN Walter, *The Arcades Project*, Cambridge ; London, Harvard University Press, 1999, 1100 p.
  36. BENOIST Alain de, *Carl Schmitt – Bibliographie seiner Schriften und Korrespondenzen*, Berlin, De Gruyter, 2003.
  37. BEN-ZVI Linda, « Samuel Beckett, Fritz Mauthner, and the Limits of Language », *PMLA*, 1980, vol. 95, n° 2, p. 183-200.
  38. BERMAN Nathaniel, « “But the Alternative Is Despair”: European Nationalism and the Modernist Renewal of International Law », *Harvard Law Review*, juin 1993, vol. 106, n° 8, p. 1792.
  39. BERMAN Nathaniel, « A perilous ambivalence: nationalist desire, legal autonomy, and the limits of the interwar framework. », *Harvard International Law Journal*, 1992, vol. 33, p. 353.

40. BIKUNDO Edwin et TRANTER Kieran, « The Buribunks: Carl Schmitt on diaries, modernity and future », *Griffith Law Review*, 3 avril 2019, vol. 28, n° 2, p. 95-98.
41. BILLE JØRGENSEN Steen, « Pastiche et poétique de l'oeuvre. Stratégies de réécriture contemporaines », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2012, vol. 112, n° 1, p. 105.
42. BLACKBURN Simon, *The Oxford dictionary of philosophy*, 2nd ed., Oxford ; New York, Oxford University Press, 2005, 407 p.
43. BLAIR Sara, « Modernism and the politics of culture » dans Michael Levenson (ed.), *The Cambridge Companion to Modernism*, 2e édition., Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 2011, p. 155-177.
44. BLONDEL Georges, « Le Congrès des distoriens allemands à Innsbruck et la science de l'histoire en Allemagne », *Revue Historique*, 1897, vol. 65, n° 2, p. 323-333.
45. BÖCKENFÖRDE Ernst-Wolfgang, « The Concept of the Political: A Key to Understanding Carl Schmitt's Constitutional Theory », *Canadian Journal of Law & Jurisprudence*, 1997, vol. 10, n° 1, p. 5-19.
46. BÖCKENFÖRDE Ernst-Wolfgang, « Carl Schmitt Revisited », *Telos*, 1996, vol. 1996, n° 109, p. 81-86.
47. BOWEN Claire, « Pastiche » dans Roland Greene, Stephen Cushman, Clare Cavanagh, Jahan Ramazani, Paul F. Rouzer, Harris Feinsod, David Marno et Alexandra Slessarev (eds.), *The Princeton encyclopedia of poetry and poetics*, Princeton, Princeton University Press, 2012, p. 1005-1006.
48. BOYCE Kristin, « In the Condition of Modernism : Philosophy, Literature, and The Sacred Fount » dans Michael LeMahieu et Karen Zumhagen-Yekplé (eds.), *Wittgenstein and Modernism*, 1ère édition., Chicago ; London, University Of Chicago Press, 2016, p. 153-175.
49. BRADBURY Malcolm et MCFARLANE James (eds.), *Modernism : A Guide to European Literature 1890-1930*, Reprint édition., London, Penguin Books, 1978, 688 p.
50. BRADBURY Malcolm et MCFARLANE James, « The name and nature of modernism » dans Malcolm Bradbury et James McFarlane (eds.), *Modernism : A Guide to European Literature 1890-1930*, Reprint édition., London, Penguin

- Books, 1978, p. 29.
51. BRATU HANSEN Miriam, « The Mass Production of the Senses: Classical Cinema as Vernacular Modernism » dans Pamela L. Caughey (ed.), *Disciplining modernism*, Basingstoke ; New York, Palgrave Macmillan, 2009, p. 242-258.
  52. BRAZIDEC Gwénaël Le, *René Capitant, Carl Schmitt : Crise et Réforme du Parlementarisme: De Weimar à la cinquième République*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2022, 310 p.
  53. BREUER Stefan, *Anatomie de la révolution conservatrice*, traduit par Olivier Mannoni, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1996, 260 p.
  54. BROWNING Christopher R., *Ordinary Men : Reserve Police Battalion 101 and the Final Solution in Poland*, New York, Harper Perennial, 1998, 304 p.
  55. BÜRGER Peter, *Theorie der Avantgarde*, Göttingen, Wallstein, 2017, 191 p.
  56. BÜRGER Peter, *Theory Of the Avant-Garde*, traduit par Michael Shaw, 1ère édition., Minneapolis, University of Minnesota Press, 1984, 192 p.
  57. BURNET Régis, « La pseudépigraphie comme procédé littéraire autonome. L'exemple des Pastorales », *Apocrypha*, 2001, vol. 11, p. 77-92.
  58. BUSCHERT William et DAYTON Eric (eds.), « Greenberg, Kant and Contemporary Aesthetics », *Canadian Aesthetics Journal / Revue canadienne d'esthétique*, 2008, vol. 14.
  59. CALDWELL Peter C., « Constitutional Practice and the Immanence of Democratic Sovereignty: Rudolf Smend, Hermann Heller, and the Basic Principles of the Constitution » dans Peter C. Caldwell (ed.), *Popular Sovereignty and the Crisis of German Constitutional Law*, Durham ; London, Duke University Press, 1997, p. 120-144.
  60. CARLO GALLI, « Nichilismi a confronto: Nietzsche e Schmitt », *Filosofia politica*, 2014, n° 1, p. 99-120.
  61. CASSIRER Ernst, *The Problem of Knowledge : Philosophy, Science, and History Since Hegel*, traduit par William H. Woglom et traduit par Charles W. Hendel, New Haven, Yale University Press, 1969, 334 p.
  62. CAUGHEY Pamela L. (ed.), *Disciplining modernism*, Basingstoke ; New York, Palgrave Macmillan, 2009, 296 p.

63. CHAPOUTOT Johann, *Libres d'obéir : Le management, du nazisme à aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 2020, 176 p.
64. CHAPOUTOT Johann, *La loi du sang : Penser et agir en nazi*, Paris, Gallimard, 2020, 564 p.
65. CHAPOUTOT Johann, *Comprendre le nazisme*, Paris, Éditions Tallandier (coll. « Texto »), 2020, eBook p.
66. CHAPOUTOT Johann, « Carl Schmitt, un intellectuel au service du nazisme ».
67. CHARLES Victoria et CARL Klaus H., *La sécession viennoise*, New York Paris, Parkstone, 2011, eBook p.
68. CONDREN Conal, « Satire and definition », *Humor*, 2012, vol. 25, n° 4, p. 375-399.
69. COURTENAY William J., « Antiqui and Moderni in Late Medieval Thought », *Journal of the History of Ideas*, 1987, vol. 48, n° 1, p. 3-10.
70. COYLE Michael, « Doing Tradition in Different Voices: Pastiche in The Waste Land » dans Gabrielle McIntire (ed.), *The Cambridge Companion to The Waste Land*, 1<sup>re</sup> éd., s.l., Cambridge University Press, 2015, p. 116-130.
71. DÄUBLER Theodor, *Das Nordlicht (Roland)*, <https://www.projekt-gutenberg.org/daebbler/nordlicg/part2chap007.html>, consulté le 1 juin 2023.
72. DEHMEL Richard, *Erlösungen : Eine Seelenwandlung in Gedichten und Sprüchen*, Reprint 2021., Berlin, De Gruyter, 1892.
73. DEHMEL Richard, « Die neue deutsche Alltagstragödie », *Die Gesellschaft*, 1892, vol. 8, n° 4, p. 508-512.
74. DERRIDA Jacques, *Force de loi : Le Fondement mystique de l'autorité*, Paris, Galilée (coll. « La philosophie en effet »), 1994.
75. DERRIDA Jacques, *Politiques de l'amitié*, Paris, Galilée, 1994, 423 p.
76. DOMSCHKE Jan-Peter, « L'influence d'Auguste Comte sur les conceptions philosophiques de Wilhelm Ostwald », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, 14 juin 2014, n° 35, p. 197-215.
77. DUBOIS Claude-Gilbert, « Modernité du XVI<sup>e</sup> siècle français : “Nouvelleté” ou Renaissance ? » dans Yves Vadé (ed.), *Ce que modernité veut dire (I)*, En ligne (Pessac), Presses Universitaires de Bordeaux, 1994, p. 20-27.
78. DUPEUX Louis, « Stefan Breuer, Anatomie de la Révolution Conservatrice », *Revue*

- d'Histoire Moderne & Contemporaine*, 1999, vol. 46, n° 3, p. 622-624.
79. DURST David C., « Berlin Dada, Carl Schmitt, Georg Lukàcs, and the Critique of Contemplation » dans *Weimar Modernism : Philosophy, Politics, and Culture in Germany, 1918-1933*, Lanham, Lexington Books, 2004, p. 33-72.
  80. DUVALL John N., « Troping History: Modernist Residue in Fredric Jameson's Pastiche and Linda Hutcheon's Parody », *Style*, 1999, vol. 33, n° 3, p. 372-390.
  81. DYSENHAUS David, « Putting the State Back in Credit » dans Chantal Mouffe (ed.), *The Challenge of Carl Schmitt*, London ; New York, Verso, 1999, p. 75-91.
  82. EULENBERG Herbert, *Schattenbilder : eine Fibel für Kulturbedürftige in Deutschland*, Berlin, Bruno Cassirer, 1918, 382 p.
  83. FAYE Jean-Pierre, « Carl Schmitt, Göring et l'“État total” » dans *Carl Schmitt ou le mythe du politique*, Paris cedex 14, Presses Universitaires de France (coll. « Débats philosophiques »), 2009, p. 161-181.
  84. FELDMAN Stephen M., « From Premodern to Modern American Jurisprudence: The Onset of Positivism Comments », *Vanderbilt Law Review*, 1997, vol. 50.
  85. FRANCE Anatole, *Le livre de mon ami*, Paris, Calmann-Levy, 1923.
  86. FREUND Julien, *L'essence du politique*, Paris, Dalloz, 2003, 870 p.
  87. FUMAROLI Marc, « La querelle des Anciens et des Modernes: Sans vainqueurs ni vaincus », *Le Débat*, 1999, vol. 104, n° 2, p. 73-88.
  88. GALLI Carlo, *Janus's Gaze : Essays on Carl Schmitt*, traduit par Amanda Minervini, Durham, NC, Duke University Press, 2015, 232 p.
  89. GENETTE Gérard, *Métalepse : De la figure à la fiction*, Paris, Seuil, 2004, eBook p.
  90. GENETTE Gérard, *Palimpsests: literature in the second degree*, traduit par Channa Newman et traduit par Claude Doubinsky, Lincoln, University of Nebraska Press (coll. « Stages »), 1997, 490 p.
  91. GENTILE Emilio, *The Struggle for Modernity: Nationalism, Futurism, and Fascism*, s.l., Greenwood Publishing Group, 2003, 232 p.
  92. GESSENHARTER Wolfgang et PFEIFFER Thomas (eds.), *Die neue Rechte, eine Gefahr für die Demokratie?*, Wiesbaden, VS Verlag für Sozialwissenschaften, 2004, 251 p.
  93. GORCEIX Paul, « Autour de la notion de modernité dans la théorie du romantisme

- iénaen : Novalis » dans Yves Vadé (ed.), *Ce que modernité veut dire (II)*, En ligne (Pessac), Presses Universitaires de Bordeaux (coll. « Modernités »), 1994, p. 28-35.
94. GRIFFIN Dustin, *Satire : A Critical Reintroduction*, 1<sup>re</sup> éd., s.l., University Press of Kentucky, 1994.
95. GRIFFIN Roger., « Modernity, modernism, and fascism. A “mazeway resynthesis” », *Modernism/modernity*, 2008, vol. 15, n° 1, p. 9-24.
96. GRIFFIN Roger, *Modernism and Fascism: The Sense of a Beginning under Mussolini and Hitler*, First Edition., s.l., Palgrave Macmillan, 2007.
97. GRIFFIN Roger, « Between metapolitics and apoliteia : The Nouvelle Droite’s strategy for conserving the fascist vision in the “interregnum” », *Modern & Contemporary France*, février 2000, vol. 8, n° 1, p. 35-53.
98. GRIFFIN Roger, *The Nature of Fascism*, New York, Palgrave Macmillan, 1991, 256 p.
99. GROSS Raphael, *Carl Schmitt und die Juden: eine deutsche Rechtslehre*, 1. Aufl., Durchgesehene und erweiterte Ausgabe., Frankfurt am Main, Suhrkamp (coll. « Suhrkamp Taschenbücher Wissenschaft »), 2005, 460 p.
100. GURIAN Waldemar, « Carl Schmitt, Der Kronjurist des III. Reiches », *Deutsche Briefe : ein Blatt der katholischen Emigration*, 26 octobre 1934, n° 5, p. 52-54.
101. HAECKEL Ernst, *Les énigmes de l'univers*, traduit par Camille Bos, Paris, Schleicher Frères, éditeurs, 1902, 460 p.
102. HAECKEL Ernst, *Le monisme, lien entre la religion et la science : profession de foi d'un naturaliste*, traduit par Georges Vacher de Lapouge, Paris, Schleicher Frères, éditeurs, 1897, 47 p.
103. HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, *Principes de la philosophie du droit*, traduit par Eduard Gans, 3. éd. entièrement rev. et Augm;French Edition., Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Quadrige »), 2018, eBook p.
104. HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, *The Science of Logic*, traduit par George Di Giovanni, Cambridge ; New York, Cambridge University Press (coll. « Cambridge Hegel translations »), 2010, 790 p.

105. HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, *Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé* (1830), traduit par Maurice de Gandillac et traduit par Friedhelm Nicolin, Paris, Gallimard, 2001.
106. HEIDEGGER Martin, *Chemins qui ne mènent nulle part*, traduit par Wolfgang Brokmeier, Nouvelle édition., Paris, Gallimard, 1986, 462; p.
107. HELLER Hermann, « Libéralisme autoritaire? » dans *Du libéralisme autoritaire*, traduit par Grégoire Chamayou, Paris, Zones, 2020, p. 123-139.
108. HELLER Hermann, *Sovereignty : A Contribution to the Theory of Public and International Law*, traduit par Belinda Cooper, Oxford, New York, Oxford University Press (coll. « The History and Theory of International Law »), 2019, 206 p.
109. HERF Jeffrey, *Reactionary modernism: technology, culture, and politics in Weimar and the Third Reich*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 2003, 251 p.
110. HILLER Susan (ed.), *The Myth of Primitivism*, 1 édition., London ; New York, Routledge, 1991, 368 p.
111. HOBSBAWM Eric, *L'âge des extrêmes : Le Court Vingtième Siècle 1914-1991*, Bruxelles, Editions Complexe, 2003.
112. HOBSBAWM Eric J., *L'ère des empires : 1875-1914*, Pluriel., Paris, Fayard, 2012, 496 p.
113. HOBSBAWM Eric J., *L'ère des révolutions : 1789-1848*, Pluriel., Paris, Fayard, 2011, 434 p.
114. HOBSBAWM Eric J., *L'Ère du capital : 1848-1875*, Pluriel., Paris, Fayard, 2010, 464 p.
115. HOESTEREY Ingeborg, *Pastiche: cultural memory in art, film, literature*, Bloomington, Indiana University Press, 2001, 138 p.
116. HÖFELE Andreas, *Carl Schmitt und die Literatur*, Berlin, Duncker & Humblot, 2022, 523 p.
117. HÖFELE Andreas, « Carl Schmitt und der Nordlicht-Mythos Theodor Däublers » dans Daniel Graziadei, Federico Italiano et Andrea Sommer-Mathis (eds.), *Mythos - Paradies - Translation*, Bielefeld, Transcript Verlag, 2018, p. 109-122.

118. HOFMANNSTHAL Hugo von, *Der Brief des Lord Chandos*, Ditzingen, Reclam (coll. « Reclams Universal-Bibliothek »), 2019, 68 p.
119. HOLCZHAUSER Vilmos, *Konsens und Konflikt: die Begriffe des Politischen bei Carl Schmitt*, Berlin, Duncker & Humblot, 1990, 277 p.
120. HOLMES Stephen, « Schmitt: The Debility of Liberalism » dans *The Anatomy of Antiliberalism*, Revised édition., Cambridge, Harvard University Press, 1996, p. 37-60.
121. HOLMES Stephen, *The Anatomy of Antiliberalism*, Revised édition., Cambridge, Harvard University Press, 1996, 352 p.
122. HOLT Niles R., « Wilhelm Ostwald’s “The Bridge” », *The British Journal for the History of Science*, 1977, vol. 10, n° 2, p. 146-150.
123. HOLT Niles R., « Ernst Haeckel’s Monistic Religion », *Journal of the History of Ideas*, 1971, vol. 32, n° 2, p. 265-280.
124. HUTCHEON Linda, *The politics of postmodernism*, 2nd ed., London ; New York, Routledge, 2002, 222 p.
125. HUTTEN Ulrich von, *Lettres des hommes obscurs*, Éd. bilingue., Paris, Les Belles Lettres, 2004, 768 p.
126. HUYSSEN Andreas, *After the Great Divide : Modernism, Mass Culture, Postmodernism*, Edition Unstated edition., Bloomington, Indiana University Press, 1987, 256 p.
127. INGRAO Christian, *Believe and Destroy: Intellectuals in the SS War Machine*, Malden, Wiley, 2013, 432 p.
128. INGRAO Christian, *Croire et détruire: les intellectuels dans la machine de guerre SS*, Paris, Pluriel, 2011, 699 p.
129. JAKOBSON Roman, *Essais de linguistique générale*, Paris, Éditions de Minuit, 1968, 260 p.
130. JAMES William, *Le pragmatisme*, traduit par Stéphane Madelrieux, Paris, Flammarion, 2010.
131. JAMESON Fredric, *A singular modernity*, New York ; London, Verso (coll. « Radical thinkers »), 2012, 250 p.
132. JAMESON Fredric, *Postmodernism, or, The cultural logic of late capitalism*,

- Reprinted., London, Verso, 2008, 438 p.
133. JAY Martin, « Reconciling the Irreconcilable? Rejoinder to Kennedy », *Telos*, 1987, vol. 1987, n° 71, p. 67-80.
134. JOSEPH Lawrence, « Theories of Poetry, Theories of Law », *Vanderbilt Law Review*, 1993, vol. 46, p. 1227.
135. KAGER Maria, « James Joyce and Fritz Mauthner: Multilingual Liberators of Language », *The Germanic Review: Literature, Culture, Theory*, 2 janvier 2018, vol. 93, n° 1, p. 39-47.
136. KELLER Gottfried, *Hamburger Lesehefte*, Nr.47, *Die drei gerechten Kammacher*, Husum/Nordsee, Hamburger Lesehefte, 1986, 40 p.
137. KELSEN Hans, *Qui doit être le gardien de la Constitution ?*, traduit par Sandrine Baume, Paris, M. Houdiard (coll. « Les sens du droit »), 2006.
138. KENNEDY Ellen, « Carl Schmitt Und Hugo Ball: Ein Beitrag Zum Thema “politischer Expressionismus” », *Zeitschrift für Politik*, 1988, vol. 35, n° 2, p. 143-162.
139. KENNEDY Ellen, « Carl Schmitt and the Frankfurt School », *Telos: Critical Theory of the Contemporary*, 1987, vol. 1987, n° 71, p. 37-66.
140. KERVEGAN Jean-François, *Que faire de Carl Schmitt?*, Paris, Gallimard (coll. « Collection Tel »), 2011, 328 p.
141. KERVEGAN Jean-François, *Hegel, Carl Schmitt: le politique entre spéculation et positivité*, 1. éd., Paris, Presses Universitaire de France (coll. « Quadrige Grands textes »), 2005, 349 p.
142. KERVEGAN Jean-François, « Carl Schmitt et “l’unité du monde” », *Les Études philosophiques*, 2004, vol. 68, n° 1, p. 3-23.
143. KERVEGAN Jean-François, « Politique et raison. Remarques sur l’attitude de Carl Schmitt envers Hegel », *Cahiers de Fontenay*, 1990, vol. 58, n° 1, p. 173-191.
144. KETTLER David, MEJA Volker et STEHR Nico, « Karl Mannheim and Conservatism: The Ancestry of Historical Thinking », *American Sociological Review*, 1984, vol. 49, n° 1, p. 71-85.
145. KIERKEGAARD Søren, *Fear and trembling, and, The book on Adler*, traduit par Walter Lowrie, London, Everyman’s Library, 1994, 302 p.

146. KIERKEGAARD Søren, *Either/or, Part I*, traduit par Howard V. Hong et traduit par Edna H. Hong, Princeton, N.J, Princeton University Press (coll. « Kierkegaard's writings »), 1987, Ebook p.
147. KIERKEGAARD Søren, *Either/or, Part II*, traduit par Howard V. Hong et traduit par Edna H. Hong, Princeton, N.J, Princeton University Press (coll. « Kierkegaard's writings »), 1987, Ebook p.
148. KITTLER Friedrich A., *Gramophone, film, typewriter*, traduit par Emmanuel Guez, traduit par Emmanuel Alloa et traduit par Frédérique Vargoz, s.l., Les Presses du réel, 2018, 470 p.
149. KITTLER Friedrich A., *Gramophone, Film, Typewriter*, traduit par Geoffrey Winthrop-Young et traduit par Michael Wutz, 1 edition., Stanford, California, Stanford University Press, 1999, 360 p.
150. KORTLÄNDER Bernd, « Weltbürger am Rhein. Leben und Werk Herbert Eulenburgs. » dans Sabine Brenner (ed.), *Ganges Europas, heiliger Strom!*, Düsseldorf, Droste Verlag, 2001, p. 75-98.
151. KOSELLECK Reinhart, *The Practice of Conceptual History : timing History, spacing Concepts*, traduit par Todd Samuel Presner, Stanford, Stanford University Press (coll. « Cultural memory in the present »), 2002, 363 p.
152. KOSELLECK Reinhart, *Critique and Crisis: Enlightenment and the Pathogenesis of Modern Society*, Cambridge, The MIT Press, 1998.
153. LAMBROW Alexander, « 14 December 1930 : Robert Musil Meets Carl Schmitt », *The German Quarterly*, 2017, vol. 90, n° 3, p. 332-348.
154. LAMBROW Alexander James, *Theogony Ab Ovo : Carl Schmitt's Early Literary Writings*, Harvard University, Cambridge, Massachusetts, 2019, 190 p.
155. LAMPRECHT Karl, « Was ist Kulturgeschichte? : Beitrag zu einer empirischen Historik », *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, 1897, vol. 1896/97, p. 75-150.
156. LANDA Ishay, *The Apprentice's Sorcerer: Liberal Tradition and Fascism*, s.l., BRILL (coll. « Studies in Critical Social Sciences »), 2009.
157. LAROUSSE, « Naturalisme » dans , En ligne.
158. LAWN Chris et KEANE Niall, *The Gadamer Dictionary*, London ; New York,

- Continuum International Publishing Group, 2011, 177 p.
159. LEBLANC Julie, « La linguistique de l'énonciation et le concept de déictique », *Linguistica*, 1 décembre 1991, vol. 31, n° 1, p. 31-40.
160. LEMAHIEU Michael et ZUMHAGEN-YEKPLE Karen, « Introduction : Wittgenstein, Modernism, and the Contradictions of Writing Philosophy as Poetry » dans Michael LeMahieu et Karen Zumhagen-Yekplé (eds.), *Wittgenstein and Modernism*, 1ère édition., Chicago ; London, University Of Chicago Press, 2016, p. 1-20.
161. LEMAHIEU Michael et ZUMHAGEN-YEKPLE Karen (eds.), *Wittgenstein and Modernism*, 1ère édition., Chicago ; London, University Of Chicago Press, 2016, 336 p.
162. LEVAILLANT Jean, *Essai sur l'évolution intellectuelle d'Anatole France*, Paris, Armand Colin, 1965, 942 p.
163. LEVENSON Michael (ed.), *The Cambridge Companion to Modernism*, 2e édition., Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 2011, 344 p.
164. LEVIN Harry, « What Was Modernism? », *The Massachusetts Review*, 1960, vol. 1, n° 4, p. 609-630.
165. LEVINE Joseph M., *The Battle of the Books: History and Literature in the Augustan Age*, Ithaca, Cornell University Press, 1991, 430 p.
166. LEWIS Pericles, « Modernism and religion » dans Michael Levenson (ed.), *The Cambridge Companion to Modernism*, 2 edition., Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 2011, p. 178-196.
167. LÖWITH Karl, « Le décisionnisme (occasionnel) de Carl Schmitt », *Les Temps Modernes*, traduit par Mira Köller et traduit par Dominique Séglard, 1991, n° 544, p. 15-50.
168. LUBAN David, *Legal modernism*, Ann Arbor, The University of Michigan Press (coll. « Law, meaning, and violence »), 1994, 1 p.
169. LUBAN David, « Legal Modernism », *Michigan Law Review*, 1986 1985, vol. 84, p. 1656-1695.
170. LUKACS Georg, *Soul & form*, traduit par John T. Sanders et traduit par Katie Terezakis, New York, Columbia University Press (coll. « Columbia themes in

- philosophy social criticism and the arts »), 2010.
171. LUKACS Georg, *Die Theorie des Romans: Ein geschichtsphilosophischer Versuch über die Formen der großen Epopé*, Bielefeld, Aisthesis, 2009, 156 p.
172. LUKACS Georg, « On Poverty of Spirit : A Conversation and a Letter » dans Arpad Kadarkay (ed.), *The Lukacs Reader*, Oxford ; Cambridge, John Wiley & Sons, 1995, p. 42-56.
173. LUKACS Georg, *The Destruction of Reason*, London, The Merlin Press, 1981.
174. LUKACS Georg, *The Theory of the Novel: A Historico-Philosophical Essay on the Forms of Great Epic Literature*, traduit par Anna Bostock, Cambridge, MIT Press, 1971, 160 p.
175. LUNN Eugene, *Marxism and Modernism : An Historical Study of Lukács, Brecht, Benjamin, and Adorno*, s.l., University of California Press, 1982, 348 p.
176. MÄLZER-SEMLINGER Nathalie, *Die Vermittlung französischer Literatur nach Deutschland zwischen 1871 und 1933*, Université de Duisbourg et Essen, Duisbourg ; Essen, 2009, 347 p.
177. MAUS Ingeborg, « The 1933 “Break” in Carl Schmitt’s Theory » dans *The 1933 « Break » in Carl Schmitt’s Theory*, Durham, Duke University Press, 1998, p. 196-216.
178. MCEVILLE Thomas, *Art and Discontent : Theory at the Millennium*, Kingston, McPherson & Company, 1993, 186 p.
179. MEHRING Reinhard, « Die dritte Religion des Deutschen : Die Goethe-Revokation des ›dritten Humanismus‹, Carl Schmitts Kanonpolitik, sein Nihilismusbegriff und sein langer Weg zu Goethe » dans Matthias Löwe et Georg Streim (eds.), « *Humanismus* » in der Krise, Berlin, De Gruyter, 2017, p. 131-156.
180. MEHRING Reinhard, *Carl Schmitt : A Biography*, Cambridge ; Malden, Polity, 2014, 700 p.
181. MEIERHENRICH Jens et SIMONS Oliver (eds.), *The Oxford handbook of Carl Schmitt*, Oxford University Press., New York ; London, 2016, 828 p.
182. MELVILLE Herman, *Benito Cereno*, s.l., CreateSpace Independent Publishing Platform, 2012, 86 p.

183. MESCHONNIC Henri, *Modernité, modernité*, Paris, Gallimard (coll. « Collection folio essais »), 1993, 313 p.
184. MIDDLELL Matthias, « Méthodes de l'historiographie culturelle : Karl Lamprecht », *Revue germanique internationale*, 1998, n° 10, p. 93-115.
185. MILLER Eric, *Hope in a Scattering Time : A Life of Christopher Lasch*, Cambridge (É-U), Wm. B. Eerdmans Publishing, 2010, 415 p.
186. MINDA Gary, *Postmodern Legal Movements: Law and Jurisprudence At Century's End*, s.l., NYU Press, 1995.
187. MINDA Gary, « One Hundred Years of Modern Legal Thought : From Langdell and Holmes to Posner and Schlag », *Indiana Law Review*, 1995 1994, vol. 28, p. 353-390.
188. MINKENBERG Michael, « The New Right in France and Germany : Nouvelle Droite, Neue Rechte, and the New Right Radical Parties » dans *The Revival of Right Wing Extremism in the Nineties*, London ; New York, Routledge, 1997.
189. MOHLER Armin, *The Conservative Revolution in Germany, 1918-1932*, traduit par F. Roger Devlin, Whitefish, Washington Summit Publishers, 2018.
190. MOLIERE, *Don Juan*, s.l., Houghton Mifflin Harcourt, 2001, 163 p.
191. MORGENTHAU Hans J., « Fragment of an Intellectual Autobiography : 1904–1932 » dans Kenneth Thompson (ed.), *Truth and Tragedy: Tribute to Hans J. Morgenthau*, Ebook., London ; New York, Routledge, 2020.
192. MORGENTHAU Hans J., *Die internationale Rechtspflege ihr Wesen und ihre Grenzen*, Leipzig, R. Noske, 1929, 170 p.
193. MOSSE George L., *La nazionalizzazione delle masse: simbolismo politico e movimenti di massa in Germania (1815-1933)*, s.l., Il Mulino, 2009.
194. MOSSE George L., *La révolution fasciste vers une théorie générale du fascisme*, traduit par Jean-François Sené, Paris, Seuil, 2003, 272 p.
195. MOUFFE Chantal, *On the Political*, 1ère édition., London ; New York, Routledge, 2005, 144 p.
196. MOUFFE Chantal, *The Challenge of Carl Schmitt*, London ; New York, Verso, 1999, 228 p.
197. MOUFFE Chantal, « Penser La Démocratie Moderne Avec, Et Contre, Carl

- Schmitt », *Revue française de science politique*, 1992, vol. 42, n° 1, p. 83-96.
198. MUSIL Robert, *L'Homme sans qualités*, traduit par Philippe Jacottet, Paris, Éditions du Seuil (coll. « Points »), 2004, vol.Tome 1, 833 p.
199. NAHMOD Sheldon H., « Artistic Expression and Aesthetic Theory : The Beautiful, the Sublime and the First Amendment », *Wisconsin Law Review*, 1987, vol. 1987, p. 221-264.
200. NEBEL Gerhard, « Thomas Mann / Zu seinem 75. Geburtstag », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 6 juin 1950 p.
201. NEGELINUS, MOX DOCTOR Johannes, SCHMITT Carl et EISLER Fritz, « Schattenrisse » dans Ingeborg Villinger (ed.), *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, Reprint 2014., Berlin, Boston, De Gruyter, 2015, p. 11-68.
202. NEGRO Fabrizio et GRASSO Matteo, « Between The Buribunks and the Christian Epimetheus » dans Kieran Tranter et Edwin Bikundo (eds.), *Carl Schmitt and the Buribunks : Technology, Law, Literature*, London ; New York, Routledge, 2022, p. 321-335.
203. NEUMANN Franz L., *Behemoth: The Structure and Practice of National Socialism, 1933-1944*, Chicago, Ivan R. Dee, 2009, 649 p.
204. NEUMANN Volker, « Carl Schmitt und die Linke », *Die Zeit*, 8 juill. 1983 p.
205. NIETZSCHE Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduit par Geneviève Bianquis, Paris, Flammarion (coll. « GF - Flammarion »), 2006, 477 p.
206. OSTWALD Wilhelm, « Weltdeutsch » dans *Monistische Sonntagspredigten*, s.l., 1915, vol.36, p. 545-559.
207. OSTWALD Wilhelm, *Le Monisme comme but de la Civilisation*, Hambourg, Édité par le Comité international du monisme, 1913, 38 p.
208. OSTWALD Wilhelm, *Monism as the goal of civilization*, Hambourg, Internattional Committee of Monism, 1913, 37 p.
209. OSTWALD Wilhelm, *L'énergie*, traduit par E. Philippi, Paris, Félix Alcan, éditeur, 1910.
210. PACTER Henry, *Weimar Etudes*, F First Edition., New York, Columbia University Press, 1982, 387 p.

211. PELLISSIER Georges, « Émile Zola et la théorie du naturalisme » dans , En ligne, 2003.
212. POPE Elfrieda Hochbaum, « Review of Monistische Sonntagspredigten. Erste Reihe », *Journal of Educational Psychology*, 1913, vol. 4, n° 1, p. 49-50.
213. PREUSS Ulrich K., « The Critique of German Liberalism: Reply to Kennedy », *Telos*, 20 mars 1987, vol. 1987, n° 71, p. 97-109.
214. PRINCE Gerald, « Introduction à l'Étude du narrataire » dans *Introduction à l'Étude du narrataire*, s.l., 1973, p. 178-196.
215. PULLIERO Marino, « Problématique néoreligieuse et sécularisation dans l'Allemagne wilhelminienne. Monisme, Diesseitsreligion, Ersatzreligion », *Droits*, 2014, vol. 59, n° 1, p. 79-102.
216. QUENTIN Bertrand, « Hegel et la matière : le philosophe allemand a-t-il encore quelque chose à nous dire ? », *Les Etudes philosophiques*, 1 décembre 2006, n° 79, n° 4, p. 537-556.
217. RATHENAU Walther, « Physiologie des Kunstempfindens » dans Alexander Jaser (ed.), *Schriften der Wilhelminischen Zeit, 1885-1914*, Düsseldorf, Droste Verlag (coll. « Walther Rathenau-Gesamtausgabe »), 2015, p. 287-308.
218. RATHENAU Walther, « Ein Grundgesetz der Ästhetik » dans *Reflexionen*, Leipzig, Hirzel, 1908, p. 41-57.
219. RATHENAU Walther, « Von neuerer Malerei » dans *Reflexionen*, Leipzig, Hirzel, 1908, p. 58-78.
220. RAULET Gérard, « Le concept de modernité » dans Yves Vadé (ed.), *Ce que la modernité veut dire (I)*, En ligne (Pessac), Presses Universitaires de Bordeaux (coll. « Modernités »), 1994, p. 82-96.
221. RAULET Gérard (ed.), *Weimar, ou, L'explosion de la modernité: actes du Colloque « Weimar ou la modernité »*, Paris, Editions Anthropos, 1984, 323 p.
222. RENARD Georges, *Les Princes de la jeune critique : Jules Lemaître, Ferdinand Brunetière, Anatole France, Louis Ganderax, Paul Bourget*, Paris, Librairie de la nouvelle revue, 1890.
223. ROHKRÄMER Thomas, « Antimodernism, Reactionary Modernism and National Socialism. Technocratic Tendencies in Germany, 1890–1945 »,

*Contemporary European History*, mars 1999, vol. 8, n° 1, p. 29-50.

224. ROSS Stephen, « Uncanny Modernism, or Analysis Interminable » dans Pamela L. Caughey (ed.), *Disciplining modernism*, Basingstoke ; New York, Palgrave Macmillan, 2009, p. 33-52.
225. S. C., « Die Buribunken », *Summa*, 1918, n° 4, p. 89-106.
226. S. C. et SCHMITT Carl, « Die Buribunken : Ein geschichtphilosophischer Versuch » dans Ernst Hüsmert et Gerd Giesler (eds.), *Die Militärzeit 1915 bis 1919 : Tagebuch Februar bis Dezember 1915. Aufsätze und Materialien*, Berlin, Akademie Verlag, 2005, p. 453-471.
227. SAINT-GERAND Jacques-Philippe, « Parodie et pastiche dans quelques dictionnaires français (1680-1890) ou destins dictionnairiques de la lexicographie? » dans Catherine Dousteysier-Khoze et Floriane Place-Verghnes (eds.), *Poétiques de la parodie et du pastiche de 1850 à nos jours*, Oxford ; New York, Peter Lang (coll. « Modern French identities »), 2006, p. 37-51.
228. SCHANK J.B., « Les figures du savant, de la Renaissance au siècle des Lumières » dans Dominique Pestre (ed.), *Histoire des sciences et des savoirs. Tome 1 : De la Renaissance aux Lumières*, traduit par Bruno Poncharal et traduit par Agnès Muller, Illustrated édition., Paris, SEUIL, 2015, p. 43-65.
229. SCHEUERMAN Bill, « The Fascism of Carl Schmitt : A Reply to George Schwab », *German Politics & Society*, 1993, n° 29, p. 104-111.
230. SCHEUERMAN Bill, « Carl Schmitt and the Nazis », *German Politics & Society*, 1991, n° 23, p. 71-79.
231. SCHEUERMAN William E., *Hans Morgenthau : Realism and Beyond*, Cambridge ; Malden, Polity Press (coll. « Key contemporary thinkers »), 2009, 257 p.
232. SCHEUERMAN William E., *Carl Schmitt : The End of Law*, s.l., Rowman & Littlefield, 1999, 368 p.
233. SCHMID Wolf, *Narratology: An Introduction (De Gruyter Textbook)*, 1<sup>re</sup> éd., Berlin, De Gruyter (coll. « De Gruyter Textbook »), 2010, 258 p.
234. SCHMID Wolf, « Narratee » dans *The living handbook of narratology*, s.l.,

p. En ligne.

235. SCHMITT Carl, *Carl Schmitt's Early Legal-Theoretical Writings : Statute and Judgment and the Value of the State and the Significance of the Individual*, traduit par Lars Vinx et traduit par Samuel Garrett Zeitlin, Cambridge, Cambridge University Press (coll. « Cambridge Studies in Constitutional Law »), 2021.
236. SCHMITT Carl, *Politische Theologie. Vier Kapitel zur Lehre von der Souveränität*, Elfte, Korrigierte Auflage., Berlin, Duncker & Humblot, 2021, 72 p.
237. SCHMITT Carl, *Land und Meer: eine weltgeschichtliche Betrachtung*, Zehnte Auflage., Stuttgart, Klett-Cotta, 2020, 107 p.
238. SCHMITT Carl, « État fort et économie saine » dans *Du libéralisme autoritaire*, traduit par Grégoire Chamayou, Paris, Zones, 2020, p. 87-118.
239. SCHMITT Carl, *Die Tyrannie der Werte*, Vierte, Unveränderte Auflage., Berlin, Duncker & Humblot, 2020, 91 p.
240. SCHMITT Carl, *Loi et jugement : une enquête sur le problème de la pratique du droit*, traduit par Rainer Maria Kiesow, Paris, Éditions de L'EHESS (coll. « Collection EHESS Translations »), 2019, 167 p.
241. SCHMITT Carl, « The Buribunks. An essay on the philosophy of history », *Griffith Law Review*, traduit par Gert Reifarth et traduit par Laura Petersen, 2019, vol. 28, n° 2, p. 99-112.
242. SCHMITT Carl, *Tagebücher 1925-1929*, Berlin, Duncker & Humblot, 2018, 545 p.
243. SCHMITT Carl, *Le Tribunal du Reich comme gardien de la Constitution*, Paris, Dalloz, 2017, 116 p.
244. SCHMITT Carl, *Über Schuld und Schuldarten : eine terminologische Untersuchung: mit einem Anhang weiterer strafrechtlicher und früher rechtsphilosophischer Beiträge*, Zweite Auflage., Berlin, Duncker & Humblot, 2017, 180 p.
245. SCHMITT Carl, *Terre et mer*, traduit par Jean-Louis Pesteil, Paris, Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2017.
246. SCHMITT Carl, *Political Romanticism*, Abingdon; New York, Routledge, 2017, 231 p.

247. SCHMITT Carl, *Römischer Katholizismus und politische Form*, 7. Druckaufl., Stuttgart, Klett-Cotta, 2016, 69 p.
248. SCHMITT Carl, *Glossarium.: Aufzeichnungen aus den Jahren 1947 bis 1958.*, 2<sup>e</sup> éd., Berlin, Duncker & Humblot, 2015, 557 p.
249. SCHMITT Carl, *La dictature*, traduit par Mira Köller et traduit par Dominique Séglard, Paris, Points, 2015.
250. SCHMITT Carl, « La dictature du président du Reich d'après l'article 48 de la Constitution de Weimar » dans *La dictature*, traduit par Mira Köller et traduit par Dominique Séglard, Paris, Points, 2015, p. 283-342.
251. SCHMITT Carl, *Land and Sea : A World-Historical Meditation*, traduit par Russell A. Berman, Candor, NY, Telos Press Publishing, 2015, 116 p.
252. SCHMITT Carl, *Der Begriff des Politischen*, 9<sup>e</sup> édition, Korrigierte Auflage., Berlin, Duncker & Humblot, 2015, 119 p.
253. SCHMITT Carl, *Ex Captivitate Salus : Erfahrungen der Zeit 1945/47*, 4<sup>e</sup> édition., Berlin, Duncker & Humblot, 2015, 100 p.
254. SCHMITT Carl, *Théorie de la constitution*, 2<sup>e</sup> édition., Paris, Presses Universitaires de France, 2013, 576 p.
255. SCHMITT Carl, *Le nomos de la Terre*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Presses Universitaires France, 2012, 368 p.
256. SCHMITT Carl, *La visibilité de l'Église ; Catholicisme romain et forme politique ; Doniso Cortés*, traduit par André Doremus et traduit par Olivier Mannoni, Paris, Cerf, 2011, 276 p.
257. SCHMITT Carl, *Carl Schmitt Tagebücher 1930 - 1934*, Berlin, Akademie Verl, 2010.
258. SCHMITT Carl, *La Notion de politique. Suivi de Théorie du partisan*, traduit par Marie-Louise Steinhauser, Paris, Éditions Flammarion, 2009, 323 p.
259. SCHMITT Carl, *Gesetz und Urteil : Eine Untersuchung zum Problem der Rechtspraxis*, 3<sup>e</sup> édition., München, C.H.Beck, 2009, 129 p.
260. SCHMITT Carl, *Theodor Däublers « Nordlicht » : Drei Studien über die Elemente, den Geist und die Aktualität des Werkes.*, 3<sup>e</sup> édition., Berlin, Duncker & Humblot, 2009, 74 p.

261. SCHMITT Carl, « La science allemande du droit dans sa lutte contre l'esprit juif », *Cités*, 1 décembre 2007, n° 14, p. 173-180.
262. SCHMITT Carl, *The Concept of the Political*, traduit par George Schwab, Chicago, University of Chicago Press, 2007, 126 p.
263. SCHMITT Carl, *Die Militärzeit 1915 bis 1919 : Tagebuch Februar bis Dezember 1915. Aufsätze und Materialien*, Berlin, Akademie Verlag, 2005, 587 p.
264. SCHMITT Carl, *Carl Schmitt. Tagebücher vom Oktober 1912 bis Februar 1915*, Berlin, Oldenbourg Akademieverlag, 2003, 437 p.
265. SCHMITT Carl, *La Valeur de l'État et la signification de l'individu*, Genève, Librairie Droz, 2003, 152 p.
266. SCHMITT Carl, « Le Führer protège le droit. À propos du discours d'Adolf Hitler au Reichstag du 13 juillet 1934 », *Cités*, 2003, vol. 14, n° 2, p. 165-171.
267. SCHMITT Carl, « La science allemande du droit dans sa lutte contre l'esprit juif. », *Cités*, 2003, vol. 14, n° 2, p. 173-180.
268. SCHMITT Carl, *Le Léviathan dans la doctrine de l'état de Thomas Hobbes : Sens et échec d'un symbole politique*, Paris, Seuil, 2002, 246 p.
269. SCHMITT Carl, *Carl Schmitt - Jugendbriefe : Briefschaften an seine Schwester Auguste 1905-1913*, 1ère édition., Berlin, De Gruyter Akademie Forschung, 2000, 213 p.
270. SCHMITT Carl, *The crisis of parliamentary democracy*, 3. printing., Cambridge, Mass., MIT Press (coll. « Studies in contemporary German social thought »), 2000, 132 p.
271. SCHMITT Carl, *Politische Romantik*, 6e édition., Berlin, Duncker & Humblot, 1998, 174 p.
272. SCHMITT Carl, *Hamlet ou Hécube. L'irruption du temps dans le jeu*, Paris, L' Arche, 1997, 109 p.
273. SCHMITT Carl, *Carl Schmitt - Briefwechsel mit einem seiner Schüler*, Berlin, Akademie Verlag, 1995, 476 p.
274. SCHMITT Carl, *Théologie politique : 1922, 1969*, traduit par Jean-Louis Schlegel, Paris, Gallimard, 1988, 204 p.
275. SCHMITT Carl, « 1907 Berlin » dans Piet Tommisen (ed.), *Schmittiana - Nr.*

- 71-72, Economische Hogeschool Sint-Aloysius., Bruxelles, 1988, p. 11-21.
276. SCHMITT Carl, « Neutralität und Neutralisierungen » dans *Positionen und Begriffe: im Kampf mit Weimar - Genf - Versailles, 1923 - 1939*, Hambourg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1988, p. 271-295.
277. SCHMITT Carl, *Die Lage der europäischen Rechtswissenschaft*, Tübingen, Internationaler Universitäts-Verlag, 1950.
278. SCHMITT Carl, « Der Staat als Mechanismus bei Hobbes und Descartes », *Archiv für Rechts- und Sozialphilosophie*, 1936, vol. 30, p. 622-632.
279. SCHMITT Carl, *Romantisme politique*, traduit par Pierre Linn, Paris, Valois, 1928.
280. SCHMITT Carl, *Der Wert des Staates und die Bedeutung des Einzelnen*, Tübingen, Verlag von J. C. B. Mohr, 1914, 126 p.
281. SCHMITT Carl, « Juristische Fiktionen », *Deutsche Juristenzeitung*, 1913, vol. 18, n° 12, p. 804-806.
282. SCHMITT Carl, « Kritik der Zeit », 1912, vol. 22, n° 9, p. 323-324.
283. SCHMITT Carl, « Drei Tischgespräche », *Die Rheinlande : Vierteljahrsschrift des Verbandes der Kunstdfreunde in den Ländern am Rhein*, 1911, vol. 21, n° 7, p. 250.
284. SCHMITT Carl, SCHMITT Carl et SCHMITT Carl, *Der Hüter der Verfassung*, Fünfte Auflage., Berlin, Duncker & Humblot, 2016, 192 p.
285. SCHÖNEKÄS Klaus, « La « Neue Rechte » en République Fédérale d'Allemagne », *Lignes*, 1988, vol. 4, n° 3, p. 126.
286. SCHOPENHAUER Arthur, *L'art d'avoir toujours raison: La Dialectique éristique*, traduit par Dominique Laure Miermont, Paris, 1001 NUITS, 2021.
287. SCHÖTTLER Peter, *Die 'Annales' - Historiker und die deutsche Geschichtswissenschaft*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2015, 412 p.
288. SCHRYER Stephen, « The Republic of Letters : The New Criticism, by Harvard Sociology » dans *Fantasies of the New Class: Ideologies of Professionalism in Post-World War II American Fiction*, New York, Columbia University Press, 2011, p. 29-53.
289. SCHRYER Stephen, « Fantasies of the New Class: New Criticism, Harvard

- Sociology, and the Idea of the University » dans Pamela L. Caughey (ed.), *Disciplining modernism*, Basingstoke ; New York, Palgrave Macmillan, 2009.
290. SCHUMPETER Joseph A., *The Theory of Economic Development : An Inquiry into Profits, Capital, Credit, Interest, and the Business Cycle*, New Brunswick ; London, Transaction Publishers (coll. « (Social Science Classics Series) »), 1983, eBook p.
291. SCHWAB George, « Contextualising Carl Schmitt's concept of Grossraum », *History of European Ideas*, décembre 1994, vol. 19, n° 1-3, p. 185-190.
292. SCHWAB George, *The Challenge of the Exception: An Introduction to the Political Ideas of Carl Schmitt Between 1921 and 1936*, Westport ; London, Greenwood Press, 1989, 200 p.
293. SCHWARTZ Sanford, *The Matrix of Modernism : Pound, Eliot, and Early Twentieth-Century Thought*, Place of publication not identified, Princeton University Press, 2014, 248 p.
294. SEGUIN Jean-Pierre, « Le mot “moderne” et ses dérivés au XVIIIe siècle » dans Yves Vadé (ed.), *Ce que modernité veut dire (I)*, En ligne (Pessac), Presses Universitaires de Bordeaux (coll. « Modernités »), 1994, p. 28-35.
295. SKERL Jennie, « Fritz Mauthner's “Critique of Language” in Samuel Beckett's “Watt” », *Contemporary Literature*, 1974, vol. 15, n° 4, p. 474-487.
296. SÖLLNER Alfons, « Beyond Carl Schmitt : Political Theory in the Frankfurt School », *Telos*, 20 mars 1987, vol. 1987, n° 71, p. 81-96.
297. STANFORD FRIEDMAN Susan, « Definitional Excursions: The Meanings of Modern/ Modernity/Modernism » dans Pamela L. Caughey (ed.), *Disciplining modernism*, Basingstoke ; New York, Palgrave Macmillan, 2009, p. 13-32.
298. STANFORD FRIEDMAN Susan, « Afterword » dans Pamela L. Caughey (ed.), *Disciplining modernism*, Basingstoke ; New York, Palgrave Macmillan, 2009.
299. STARK Gary D., *Banned in Berlin : Literary Censorship in Imperial Germany, 1871-1918*, Reprint edition., New York ; Oxford, Berghahn Books, 2012, 346 p.
300. STARK Trevor, « Complexio Oppitorum : Hugo Ball and Carl Schmitt », *October*, 2015, vol. 146, p. 31-64.

301. STERNHELL Zeev, *The Intellectual Revolt against Liberal Democracy, 1875-1945: International Colloquium in Memory of Jacob L. Talmon*, Jerusalem, The Israel Academy of Sciences and Humanities, 1996, 397 p.
302. STRAUSS Leo, *Leo Strauss : Gesammelte Schriften Hobbes' politische Wissenschaft und zugehörige Schriften - Briefe*, s.l., Springer-Verlag, 2017, 819 p.
303. STRAUSS Leo, « Notes on Carl Schmitt, The Concept of the Political » dans *The Concept of the Political*, traduit par J. Harvey Lomax, Chicago, University of Chicago Press, 2007, p. 97-122.
304. TAUBES Jacob, *En Divergent accord : À propos de Carl Schmitt*, traduit par Elettra Stimilli et traduit par Philippe Ivernel, Paris, Rivages, 2003, 125 p.
305. TAUBES Jacob, *La Théologie politique de Paul : Schmitt, Benjamin, Nietzsche et Freud*, Paris, Seuil, 1999, 192 p.
306. TAUBES Jacob, *Ad Carl Schmitt : gegenstrebige Fügung*, Berlin, Merve Verlag (coll. « Internationaler Merve Diskurs »), 1987, 80 p.
307. THE MODERNIST STUDIES ASSOCIATION, *About*, <https://msa.press.jhu.edu/about/index.html>.
308. THEAU Jean, « Le rapport quantité-qualité chez Hegel et chez Bergson », *Philosophiques*, 1975, vol. 2, n° 1, p. 3.
309. TOMMISSEN Piet, « Über die satirischen Texte Carl Schmitts » dans Volker Beismann et Markus J. Klein (eds.), *Politische Lageanalyse : Festschrift für Hans-Joachim Arndt zum 70. Geburtstag am 15. Januar 1993*, Bruchsal, Brienna Verlag, 1993, p. 339-380.
310. TOULMIN Stephen, *Cosmopolis: The Hidden Agenda of Modernity*, 1 édition., Chicago, University Of Chicago Press, 1992, 235 p.
311. TRANTER Kieran, « Die Buribunken as science fiction: the self and informational existence », *Griffith Law Review*, 3 avril 2019, vol. 28, n° 2, p. 118-136.
312. TRAVERSO Enzo, « Adorno et les antinomies de l'industrie culturelle », *Communications*, 2012, vol. 91, n° 2, p. 51-63.
313. TRIERWEILER Denis, « Georges Sorel et Carl Schmitt : D'une théorie politique du mythe à l'autre » dans *Carl Schmitt ou le mythe du politique*, Paris

- cedex 14, Presses Universitaires de France (coll. « Débats philosophiques »), 2009, p. 15-46.
314. TRIERWEILER Denis et SCHMITT Carl, « Glossarium », *Cités*, 2004, vol. 17, n° 1, p. 181-210.
315. TÜRK Johannes, « At the Limits of Rhetoric: Authority, Commonplace, and the Role of Literature in Carl Schmitt » dans Jens Meierhenrich et Oliver Simons (eds.), *The Oxford Handbook of Carl Schmitt*, New York ; London, Oxford University Press, 2016, vol.1.
316. UNGER Roberto Mangabeira, « The Critical Legal Studies Movement », *Harvard Law Review*, 1983, vol. 96, n° 3, p. 561-675.
317. VADE Yves (ed.), *Ce que modernité veut dire*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux (coll. « Modernités »), 1994, 2 p.
318. VADE Yves, « L'invention de la modernité » dans Yves Vadé (ed.), *Ce que modernité veut dire (I)*, En ligne (Pessac), Presses Universitaires de Bordeaux (coll. « Modernités »), 1994, p. 36-50.
319. VADE Yves (ed.), *Ce que modernité veut dire (I)*, En ligne (Pessac), Presses Universitaires de Bordeaux, 1994, 126 p.
320. VAIHINGER Hans, *The Philosophy of « As If »*, 2e édition., London ; New York, Routledge (coll. « Routledge Classics »), 2021.
321. VERMEULE Adrian, « A Christian Strategy | Adrian Vermeule », *First Things*, 1 novembre 2017.
322. VERMEULE Adrian, « Our Schmittian Administrative Law », *Harvard Law Review*, 2009, vol. 122, n° 4.
323. VERSLUIS Arthur, « A Conversation with Alain de Benoist », *Journal for the Study of Radicalism*, 2014, vol. 8, n° 2, p. 79-106.
324. VIERING Jürgen, « Dehmel, Richard » dans Bernd Lutz et Benedikt Jeßing (eds.), *Metzler Lexikon Autoren : deutschsprachige Dichter und Schriftsteller vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, Stuttgart ; Weimar, Verlag J.B. Metzler, 2010, p. 131-132.
325. VILLINGER Ingeborg, *Carl Schmitts Kulturkritik der Moderne, Text, Kommentar und Analyse der « Schattenrisse » des Johannes Negelinus*, Reprint

- 2014., Berlin, Boston, De Gruyter, 2015.
326. VINX Lars (trad.), *The Guardian of the Constitution : Hans Kelsen and Carl Schmitt on the Limits of Constitutional Law*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 2015, 290 p.
327. VINX Lars, *Legality and Legitimacy in Hans Kelsen's Pure Theory of Law*, University of Toronto, Toronto, 2006.
328. VOGEL Carolin (ed.), « *Schöne wilde Welt* »: *Richard Dehmel in den Künsten*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2020, 160 p.
329. WAHL Jean André, *Études Kierkegaardgiennes*, Paris, Fernand Aubier : Éditions Montaigne, 1938.
330. WEBER Max, *The Vocation Lectures*, traduit par Rodney Livingstone, Indianapolis, Hackett Publishing, 2004, 180 p.
331. WEBER Max, « “Energetic” Theories of Culture », *Mid-American Review of Sociology*, traduit par Jon Mark Mikkelsen et traduit par Charles Schwartz, 1984, vol. 9, n° 2, p. 33-58.
332. WEBER Samuel, « Taking Exception to Decision: Walter Benjamin and Carl Schmitt », *Diacritics*, 1992, vol. 22, n° 3/4, p. 5-18.
333. WEDEKIND Frank, « Im heiligen Land », *Simplicissimus*, 1898, vol. 3, n° 31, p. 245.
334. WEILER Gershon, *Mauthner's Critique of language*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970, 372 p.
335. WEINBROT Howard D., *Menippean Satire Reconsidered : From Antiquity to the Eighteenth Century*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2005, 412 p.
336. WEIR Todd H., *Monism: Science, Philosophy, Religion, and the History of a Worldview*, New York, Springer, 2012, 265 p.
337. WELLS H. G., *The Time Machine*, New York, A Stepping Stone Book, 1994, 96 p.
338. WILF Steven, « The Invention of Legal Primitivism Histories of Legal Transplantations », *Theoretical Inquiries in Law*, 2009, vol. 10, p. 485-510.
339. WILLMOTT Glenn, « Modernism, Economics, Anthropology » dans Pamela

- L. Caughey (ed.), *Disciplining modernism*, Basingstoke ; New York, Palgrave Macmillan, 2009.
340. WOLENSKI Jan, « The History of Epistemology » dans Ilkka Niiniluoto, Matti Sintonen et Jan Woleński (eds.), *Handbook of epistemology*, s.l., 2004, p. 3-54.
341. ZAMIATINE Evgueni et HENRY Hélène, *Nous*, Arles, Babel, 2021, 240 p.
342. ZARKA Yves Charles, « Le mythe contre la raison : Carl Schmitt ou la triple trahison de Hobbes » dans *Carl Schmitt ou le mythe du politique*, Paris cedex 14, Presses Universitaires de France (coll. « Débats philosophiques »), 2009, p. 47-70.
343. ZARKA Yves Charles, *Un détail nazi dans la pensée de Carl Schmitt*, Paris, Presses Universitaires France, 2005.
344. ZARKA Yves Charles, « Présentation générale : Carl Schmitt, après le nazisme », *Cités*, 2004, vol. 17, n° 1, p. 145-148.
345. ZARKA Yves Charles, « Éditorial. Carl Schmitt : la pathologie de l'autorité », *Cités*, 2001, vol. 6, n° 2, p. 3-6.
346. ŽIZEK Slavoj, « Carl Schmitt in the Age of Post-Politics » dans Chantal Mouffe (ed.), *The Challenge of Carl Schmitt*, London ; New York, Verso, 1999, p. 18-37.
347. ZOLA Emile, *L’Oeuvre*, Paris, Editions Gallimard, 2006, eBook p.
348. ZOLA Émile, *Mes haines : causeries littéraires et artistiques*, Paris, G. Cahrpentier, éditeur, 1879, 374 p.
349. « Three Interviews with Alain de Benoist », *Telos*, 21 décembre 1993, vol. 1993, n° 98-99, p. 173-207.
350. *The Nobel Prize in Chemistry 1909*, <https://www.nobelprize.org/prizes/chemistry/1909/ostwald/biographical/>, consulté le 20 juillet 2023.

## Remerciements

Le projet à l'origine de cette thèse est le produit de la rencontre avec divers de mes professeurs et camarades de l'École des hautes études en sciences sociales, de l'Université du Québec à Montréal et de l'University of California, Berkeley. Les nombreuses et inestimables rencontres que j'ai faites au sein de ces institutions ont permis la réalisation de ce projet. Par ses quelques lignes, j'aimerais remercier les personnes qui m'ont accompagné tout au long de la rédaction de cette thèse.

Mes remerciements vont tout d'abord à mon directeur de thèse, Rainer Maria Kiesow, et mes professeurs, dont Alejandro Lorite Escorihuela, Collin Grey et Christopher Kutz et Rémi Bachand, pour leurs encouragements et nombreuses lettres de recommandation. Parmi eux, mes pensées vont aussi à Olivier Barsalou bien que nous fussions camarades (lui doctorant, moi masterante) avant qu'il n'intègre le corps professoral. Sans leur aide précieuse, ce projet n'aurait pas vu le jour et le financement qui en a permis la réalisation n'aurait pu être assuré.

Je remercie également les membres du jury, Vincent Forray, Ninon Grangé et Paolo Napoli d'avoir accepté de prendre de leur temps afin d'examiner le résultat de ces années de travail.

Je remercie, aussi, toutes les personnes (amis et familles qui ont contribué, chacune à leur façon, à l'écriture de cette thèse. Merci à Andrès Contreras Velandia, Olivier Grondin, Inès Sahmou et Stacey Sobieck pour leur support technique (tout spécialement à Olivier pour les microfilms). Merci aussi à toutes les inestimables personnes (de l'EHESS, de l'UQAM, de Paris-Saclay et du monde non universitaire) avec lesquelles j'ai eu la chance d'échanger et qui m'ont permis de nourrir mes réflexions.

Finalement, mes remerciements les plus chaleureux vont à ma mère Djanet Outtas et à mon compagnon Georg Köpferl auquel je dédie la présente thèse. Un grand merci pour les relectures, les scans, les mises en page, et surtout pour le soutien moral tout au long de ces années.



## **Avertissement**

Dans le présent travail, toutes les citations directes en Allemands sont les nôtres. Les citations directes en anglais, elles, ont été maintenues en langue originale puisque nombres sont, elles-mêmes, des traductions. Nous avons privilégié les traductions en français lorsqu'elles existent, sauf lorsque celles-ci s'éloignaient trop du sens original ou que l'édition en anglais disposait de la pagination du texte d'origine.



## Résumé

**Titre :** Du modernisme juridique chez Carl Schmitt : de la fiction à la mythopoïèse

L'œuvre de Carl Schmitt a été largement revisitée, critiquée, commentée et (ré-)interprétée. Et ce que d'aucuns ont interprété comme un gain (ou un regain) d'intérêt pour la pensée schmittienne ne semble n'être ni un gain, ni même un regain. En effet, le juriste s'attire très tôt commentaires et critiques de la part de ses contemporains et c'est avec une relative constance qu'il est lu, commenté et critiqué depuis. Cette étude entend faire un pas de côté au regard des lectures dominantes, afin de s'y intéresser comme un acteur, mais surtout un agent d'un *Zeitgeist* (un esprit du temps) spécifique, et ce, en débordant les limites de l'axe traditionnel conservateur-progressiste, qui malgré son utilité, ne nous permet pas d'appréhender ou d'expliquer certains phénomènes (en premier lieu le fascisme et le nazisme intimement liés à Schmitt), hormis comme paradoxes. À cet effet, nous allons adopter une approche qui ne se pense pas sur cet axe, nommément le « Modernisme » tel qu'il en est venu à être défini par les New Modernist Studies. Cette étude s'intéresse au modernisme tel qu'il a pris « forme » dans la pensée juridique – ou tel qu'on lui a donné « forme » dans cette pensée –, tel qu'il a fait éclater les formes qui l'ont précédée et tel qu'il a donné forme à cette pensée (ou à certains types de pensées juridiques). Pour ce faire, cette étude entreprend une lecture diachronique de deux proses littéraires, *Schattenrisse* et *Die Buribunken*, afin d'explorer les expérimentations littéraires de Schmitt (notamment l'usage de la satire et du pastiche) qui lui ont servi à constituer le socle mythologique qui instruit ses travaux ultérieurs.

**Mots-clés :** Carl Schmitt, Théorie du droit, Droit et littérature, Mythe, Modernité, Fiction

## **Abstract**

Title : Carl Schmitt's legal modernism in: from fiction to mythopoiesis

Carl Schmitt's work has been widely revisited, criticized, commented on, and (re-)interpreted. Moreover, what some have interpreted as a gain (or revival) of interest in Schmittian thought appears to be neither a gain nor a revival. Indeed, the jurist attracted comment and criticism from his contemporaries early on and has been read, commented on, and criticized with relative constancy ever since. This study intends to take a step aside from the dominant readings in order to look at him as an actor, but above all as an agent of a specific *Zeitgeist* (spirit of the times), and to do so by going beyond the limits of the traditional conservative-progressive axis, which despite its usefulness, does not allow us to apprehend or explain certain phenomena (first and foremost fascism and Nazism, intimately linked to Schmitt), except as paradoxes. To this end, we will adopt an approach that does not follow this axis, namely "Modernism," as it has come to be defined by New Modernist Studies. This study is concerned with modernism as it has taken "shape" in legal thought - or as it has been given "shape" in that thought - as it has shattered the forms that preceded it, and as it has given shape to that thought (or to certain types of legal thought). To this end, this study undertakes a diachronic reading of two literary prose works, *Schattenrisse* and *Die Buribunken*, in order to explore Schmitt's literary experiments (notably the use of satire and pastiche), which served to form the mythological foundation that informs his later work.

**Keywords :** Carl Schmitt, Theory of Law, Law and literature, Myth, Modernity, Fiction